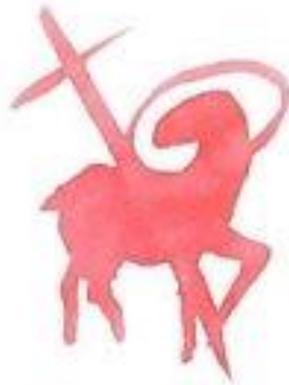


Le Père Martin Pradère, prêtre de la Communauté de l'Emmanuel, met généreusement à disposition des lecteurs, avec l'accord de l'éditeur, ce livre édité en 2005 aux Editions de l'Emmanuel.

Martin Pradère

# Jésus

doux et humble  
de **cœur**



VIE SPIRITUELLE

Éditions de l'Emmanuel

« Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). Se mettre à l'école du Cœur de Jésus, à la suite de saint Jean et de tant de saints et de saintes, c'est entrer dans la voie royale de l'amour. Toute notre vie sur la terre n'est finalement rien d'autre qu'une école de l'amour, où nous sommes appelés à devenir disciples de Jésus : « Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres » (Jn 13, 34). Pour que le cœur humain puisse ainsi se dilater à l'infini, Dieu lui donne d'accueillir le Cœur de son Fils : « Rends mon cœur semblable au tien. » Si nous recevons la douceur et l'humilité du Cœur de Jésus (Mt 11, 29), nous recevons tout le reste en plus. Nous serons heureux, parce que nous serons entrés dans l'amour que l'Esprit Saint répand en nos cœurs (Rm 5, 5). Cet appel touche tous les domaines de notre vie. Dans la spiritualité du Cœur de Jésus, comme l'ont écrit deux papes, se trouve « le résumé de toute la religion ». Et le sens de toute vie humaine.

## Introduction

Introduction.....	2
LA PLACE DU CŒUR DE JESUS AU CONCILE .....	8
L'anthropologie du Concile .....	9
L'analyse de K. Wojtyla .....	9
L'enseignement de Jean-Paul II.....	11
UNE ANTHROPOLOGIE DU COEUR .....	14
Cœur/langue/mains .....	14
La distinction homme-femme .....	15
La découverte du cœur : la solitude originelle.....	16
L'homme et la femme .....	17
Les cœurs de Jésus et de Marie comme révélation ultime de la vocation des cœurs de l'homme et de la femme .....	18
Le Christ.....	19
Marie .....	20
Une vocation commune à l'amour .....	21
SACREMENT DE MARIAGE ET CŒUR DE JESUS .....	22
Le mariage dans l'Ecriture .....	23
L'homme et la femme au commencement.....	23
Le couple uni dans le mariage, image de la communion trinitaire (Gn 1-2, 4) .....	23
Le deuxième récit de création (Gn 2, 4-25) .....	23
Le mariage après la chute.....	25
La rédemption du mariage dans le Christ et l'Eglise : le don du Cœur nouveau.....	25
Le sacrement du mariage et la spiritualité du Cœur de Jésus .....	26
LE CŒUR ET LA VIE CONSACREE .....	28
La vocation de l'homme et de la femme consacrés .....	28
La consacrée épouse du Christ et le consacré frère de Jésus .....	28
Une vocation à l'amour.....	30
L'expérience de la vie consacrée chez Thérèse de Lisieux .....	30
Epouse.....	31
Mère .....	32
Fille .....	33
Sœur .....	34
JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIME, ET LE CŒUR DE JESUS .....	35
Qui est le disciple bien-aimé ? .....	38
Le débat sur l'identité du disciple bien-aimé .....	38
L'itinéraire du fils de Zébédée .....	40
Jean et le Cœur de Jésus.....	41
L'Evangile de Jean : une nourriture pour la foi .....	41
Le « disciple que Jésus aimait » le Jeudi Saint .....	42
L'expérience du Cœur transpercé le Vendredi Saint .....	44
L'expérience du côté glorifié le jour de Pâques et le 8° jour (Jn 20, 19-29) .....	46
L'Apocalypse : un appel à l'espérance .....	47
La première épître de saint Jean : une invitation à l'amour .....	49
L'expérience de Saint Jean à travers l'histoire de l'Eglise .....	50
Au 13° siècle, un nouveau Jeudi Saint spirituel, avec sainte Gertrude et sainte Julienne du Mont Cornillon.....	50

Au 17° siècle, un nouveau Vendredi saint spirituel avec Sainte Marguerite-Marie et la Fête du Cœur de Jésus.....	51
Au début du 20° siècle, avec les apparitions de Fatima, la manifestation du cœur douloureux et immaculé de Marie, nouveau « samedi saint spirituel ».....	53
Au début du troisième millénaire, la fête de la miséricorde, « nouveau » dimanche de Pâques.....	53
CLAUDE LA COLOMBIERE : LE SAINT DU DEUXIEME APPEL .....	56
Le deuxième appel .....	56
Claude la Colombière.....	58
A l'école du Cœur de Jésus.....	60
LA COMPASSION ET LE CŒUR DE JESUS .....	62
Communier à la compassion du Père .....	62
Recevoir le Cœur compatissant du Christ.....	65
Avec Marie, découvrir les attitudes de la compassion.....	68
A la Visitation : une compassion ...non compassée .....	68
A Cana : la compassion pour les pécheurs.....	68
A la Croix : une compassion qui est présence et offrande .....	68
La compassion nous fait entrer dans la joie de la Résurrection .....	69
Et notre compassion ? .....	69
CONSECRATION ET BAPTEME .....	71
Introduction : La notion de consécration .....	71
La consécration dans l'Ancien Testament .....	72
La consécration du Christ .....	73
La consécration initiale : « Me voici ô Père pour faire ta volonté » .....	74
La consécration vécue : la vie cachée et publique .....	74
La consécration consommée : l'ultime offrande de Jésus par le sacrifice de la Croix .....	75
Le baptême comme consécration fondamentale des chrétiens .....	76
Les mouvements de consécration dans l'histoire : une actualisation de la grâce du baptême.....	78
Le baptême comme consécration fondamentale .....	78
Les mouvements de consécration baptismale .....	79
L'origine espagnole.....	79
La France du 17° siècle.....	79
Les mouvements de consécration au Cœur de Jésus.....	88
Le Concile Vatican II : la redécouverte du baptême comme consécration.....	89
LA REPARATION.....	92
LA REPARATION : VOCABULAIRE, SYMBOLE .....	93
Vocabulaire : satisfaction et réparation.....	93
La symbolique de l'amende honorable .....	93
<i>Les origines dans le pénitentiel canonique</i> .....	93
LES FIGURES DE LA REPARATION DANS L'HISTOIRE .....	94
QUELQUES ATTITUDES REPARATRICES DANS L'EVANGILE .....	96
L'action de grâces (Lc 17, 11-19).....	96
L'adoration eucharistique (Jn 13, 21-30).....	96
« Demeurez ici et veillez avec moi » (Mt 26, 36-46 et parallèles) .....	98
Jn 19, 34.37 : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé ». .....	98
« A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui » (Jn 19, 27). .....	99
Jn 21, 15-17 « Pierre, m'aimes-tu » ? .....	100
LE CŒUR DE JESUS ET LE MYSTERE DE LA CROIX.....	101
Le mystère de la souffrance dans la Révélation.....	103
Dieu innocent du mal .....	103
L'approfondissement du mystère de la souffrance dans l'Ancien Testament .....	104
La souffrance perçue comme une punition .....	104
La souffrance vue comme épreuve éducatrice .....	105
La souffrance rédemptrice : le Serviteur souffrant (Is 52, 13-53) .....	105
Le mystère de la Rédemption dans le Christ et l'Eglise .....	106

Le mystère de la rédemption et le Cœur de Jésus .....	106
Jésus et la souffrance de l'homme .....	106
Notre participation au mystère de la Rédemption.....	107
La vocation victimale dans l'histoire .....	107
La spiritualité du martyr .....	107
Le « martyr blanc » : la virginité et la vie monastique.....	108
Les stigmates.....	109
L'offrande victimale : l'Ecole française .....	109
La vie victimale et la spiritualité du Sacré-Cœur.....	109
L'expérience de Thérèse de Lisieux .....	110
<i>L'offrande à l'amour miséricordieux</i> .....	110
<i>L'épreuve de la nuit</i> .....	111
Deux vocation victimales de laïcs au 20 <sup>e</sup> siècle : Marthe Robin et Pierre Goursat.....	112
CŒUR DE JESUS ET SACERDOCE.....	113
La dévotion au Cœur de Jésus comme spiritualité centrale de l'Eglise.....	114
Une spiritualité de l'amour et de la miséricorde .....	114
Le Cœur de Jésus, source des sacrements .....	115
Le cœur de Jésus et l'Eucharistie .....	115
Le Cœur de Jésus et le sacrement de l'ordre.....	116
L'épître aux Hébreux .....	117
Les synoptiques.....	118
Saint Jean .....	118
La charité pastorale du prêtre et le Cœur de Jésus.....	119
Le sacerdoce à l'école du Cœur de Jésus .....	121
Le Jeudi Saint : devenir adorateur à la suite de Jean .....	121
Le Vendredi Saint : recevoir un cœur de compassion avec saint Jean au pied de la Croix ....	122
Le dimanche de Pâques, devenir évangéliste à la suite de Thomas et des Apôtres.....	123
Le kérygme .....	123
La douceur et l'humilité du Christ dans l'évangélisation .....	125
« Nouvelle Pentecôte » et Cœur de Jésus .....	128
L'Esprit Saint et le Cœur de Jésus dans l'Ecriture.....	128
L'Esprit n'avait pas encore été donné.....	129
La promesse de l'Effusion de l'Esprit et du cœur nouveau .....	129
Jésus, le Messie sur qui repose l'Esprit.....	129
Les Actes des Apôtres.....	130
L'expérience du Cénacle.....	130
Le don de l'Esprit et le cœur nouveau .....	131
Une expérience ecclésiale .....	131
Effusion de l'Esprit et sacrements de l'initiation.....	131
Une catéchèse à une église charismatique : l'épître aux Corinthiens. ....	132
Le contexte .....	132
L'enseignement de Paul .....	133
Jean : le Cœur de Jésus, source du don de l'Esprit .....	134
Si quelqu'un a soif... ..	134
Le Cœur transpercé .....	135
Les fleuves d'eau vive dans l'Eucharistie .....	136
L'expérience de la réconciliation .....	137
Une expérience intérieure et ecclésiale .....	138
Une expérience mariale.....	139
La « nouvelle Pentecôte » et le Cœur de Jésus .....	140
La « nouvelle Pentecôte» .....	140
« Nouvelle Pentecôte » et Cœur de Jésus .....	143

03/11/2020

## A L'ECOLE DU CŒUR DE JESUS

## Au cœur de notre foi

« Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). L'invitation de Jésus, rapportée par l'évangile de Matthieu, s'adresse aux hommes de tous les temps, qui portent en eux, sans le savoir parfois, ce désir du « repos » que Dieu seul peut donner : « Tu nous as faits orientés vers toi, et [...] notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi », disait déjà, par expérience, voici plus de quinze siècles, ce grand converti que fut saint Augustin (+430)<sup>1</sup>. Se mettre à l'école du Cœur de Jésus, c'est aller s'abreuver en effet aux fleuves d'eau vive de l'Esprit d'amour et de sagesse qui jaillissent de son côté transpercé (Jn 7, 38 ; 19, 34), c'est « puiser la joie aux sources vives du salut »<sup>2</sup>, les sacrements de l'Eglise, et tout spécialement l'Eucharistie.

Qui ne voudrait faire une telle expérience ? Ces quelques pages voudraient y inviter tous ceux qui « ont soif » de cette eau vive. Elles ne prétendent pas être un traité approfondi de la théologie et de la spiritualité du Cœur de Jésus. Il s'agit seulement en fait d'un recueil d'enseignements donnés durant ces deux années où j'ai eu la grâce de mieux découvrir cette spiritualité grâce au P.Glotin<sup>3</sup>.

Prêtre Fidei Donum au Cameroun de 1996 à 2002, j'avais eu la joie de passer six années à enseigner au grand Séminaire de Douala et à soutenir les communautés de l'Emmanuel locales, en particulier pour l'accueil des vocations sacerdotales. Ce ministère m'avait donné l'occasion de travailler dans plusieurs pays de la région et de découvrir ainsi, à travers de nombreux voyages, la variété et la richesse de cette Eglise d'Afrique si pleine de vie, et si désireuse aussi d'approfondir le donné de la foi et de la spiritualité chrétiennes. En même temps, ce travail missionnaire m'a fait assez vite percevoir mes propres limites. Comment annoncer la miséricorde sans faire l'expérience de l'écart entre le message que je proclamais et le témoignage de ma vie de prêtre ? Le contact avec mes frères africains m'a fait comprendre en particulier combien c'est d'abord une certaine qualité *d'être*, tout spécialement la *douceur et l'humilité*, qui est attendue du missionnaire, plutôt que des *œuvres* (même si celles-ci ont bien sûr aussi leur importance). Faute de vivre ce que saint François de Sales (+1622) appelait les « deux plus chères vertus du Sacré-Cœur du Verbe Incarné »<sup>4</sup>, l'évangéliste risque de faire autant mal que de bien, et de détruire d'un côté ce qu'il a commencé à construire de l'autre.

Faire ce constat était assez facile. Mais en revanche entrer dans cette douceur et cette humilité du Christ, qui seules peuvent ouvrir les cœurs au message de l'Evangile, me paraissait bien difficile, pour ne pas dire impossible. C'est alors que me fut proposé un congé sabbatique de deux ans en France, au cours duquel je devais aider le P.Glotin, jésuite spécialisé dans la spiritualité et la théologie du Cœur de Jésus, dans la rédaction d'un vaste ouvrage de synthèse. Véritable « Somme du Cœur », celui-ci propose une présentation du « mystère » reprenant les quatre parties du Catéchisme de l'Eglise Catholique -la foi, les sacrements, la vie morale et la prière- à partir du Cœur de Jésus. Il s'agit d'explicitier ainsi l'intuition profonde de deux Papes, selon laquelle on trouve en cette forme de dévotion « le résumé de toute la religion »<sup>5</sup>.

Dès que j'ai commencé ce travail, il m'a semblé avoir trouvé ce que je cherchais confusément depuis bien longtemps, et en particulier durant ces années de mission : le lieu même de

<sup>1</sup> *Confessions*, 1, 1, Bibliothèque augustiniennne n°13, DDB, 1962, p.273.

<sup>2</sup> Préface de la messe de la Solennité du Sacré-Cœur.

<sup>3</sup> Le livre à paraître du P.Edouard GLOTIN proposera un panorama beaucoup plus complet et structuré. En attendant, on pourra se reporter pour une première approche à Edouard GLOTIN, *Voici ce Cœur qui nous a tant aimés*, Ed. de l'Emmanuel, 2003, et du même auteur, *Le Cœur de Jésus, approches anciennes et nouvelles*, Ed. Lessius, 2001, pour une approche plus approfondie.

<sup>4</sup> S. JEANNE DE CHANTAL, *Paroles consolantes*, Esprit de l'institut, §31, Œuvres, Paris, t.3, 1876, 489.

<sup>5</sup> PIE XI, *Miserentissimus Redemptor*, 1928, repris par PIE XII, *Haurietis Aquas*, 1956, n°9.

l'unification, de la pacification et de la guérison intérieures, mais aussi de l'intelligence de la foi. Non seulement je découvrais la richesse incroyable de la tradition du Cœur de Jésus dans l'Écriture et l'histoire de l'Église, depuis les origines jusqu'à nos jours, mais mieux encore, à la suite de saint Jean, j'avais l'impression de faire un peu moi-même *l'expérience* de ce Cœur doux et humble, seul capable de transformer mon propre cœur jusque dans son mystère le plus intime.

Cela m'a conduit à désirer faire connaître ce trésor à d'autres. Avec des sœurs consacrées de la communauté de l'Emmanuel, des fidèles de la paroisse Saint-Nizier à Lyon, et les membres d'un groupe de prière, nous avons pu vivre, selon des rythmes variés, adaptés aux possibilités des uns et des autres, des petites « écoles du cœur ». Il s'agissait tout simplement de temps réguliers d'enseignements, donnés de vive voix, qui s'inspiraient principalement des textes du P. Glotin, mais abordaient aussi d'autres sujets du point de vue du *cœur*. Ces instructions étaient suivies d'une adoration eucharistique. L'idée est venue ensuite de rassembler quelques uns de ces enseignements pour en faire un petit livre assez simple.

Le but de ce modeste ouvrage est de donner envie à d'autres de découvrir par eux-mêmes les trésors de sagesse qui sont dans le Cœur du Christ, et d'y conduire les hommes de notre temps, si assoiffés de sens, d'amour et de miséricorde. Ils pourront approfondir cette recherche grâce à l'œuvre magistrale que le Père Glotin est en train de rédiger, véritable mine d'or pour les « chercheurs de Dieu ». Beaucoup de sujets, et non des moindres, ne seront d'ailleurs même pas évoqués ici.

Du fait qu'il s'agit ici seulement d'un recueil de textes donnés sous forme d'enseignements, chaque chapitre traite un sujet spécifique et peut être lu pour lui-même. Trois thématiques principales seront abordées successivement :

### *Une anthropologie du cœur*

Qu'est-ce que l'homme ? Faut-il le considérer comme un mammifère évolué, voire un matériau biologique, pouvant être manipulé de multiples façons par de savants généticiens dans des laboratoires aseptisés, ou au contraire comme un petit dieu, capable de décider souverainement du droit de vivre ou de mourir de son prochain, voire de se créer lui-même ? Cette question est plus que jamais d'actualité, à l'heure où l'on annonce la réussite du clonage humain. L'éclatement de la pensée dans un univers « pluriel » rend cependant le dialogue difficile, dans un débat qui porte sur les choix fondamentaux de l'existence.

Il est pourtant une expérience que chacun peut faire, qu'il soit croyant ou non, jeune ou vieux, riche ou pauvre, européen ou non : c'est que son existence est porteuse d'un *mystère*. Chacun de nous est plus, il le sait bien, que ce que les autres peuvent penser ou percevoir de lui, voire de ce que lui-même peut comprendre de sa propre personne. Nous n'aurons jamais fini de découvrir toutes les virtualités, bonnes ou mauvaises, qui sont cachées au plus intime de nous-même, là où le microscope n'a pas accès, là où se nourrit notre mémoire, là où s'éprouvent nos sentiments, là où s'ébauchent nos réflexions et nos raisonnements, là où se prennent nos décisions, là où se joue notre relation à nous-mêmes et aux autres.

Ce « lieu » mystérieux et caché, la Bible, mais aussi des pensées non chrétiennes, l'appellent le « *cœur* »<sup>6</sup>. Ce sanctuaire intérieur qui échappe à l'observation, sinon par ce qu'en traduisent les *paroles* et les *gestes*, est ce qui différencie radicalement l'homme de l'animal, ce qui justifie le respect inconditionnel que l'on doit à toute personne humaine, quel que soit son âge, son état de santé, sa race, son degré d'intelligence... *Dieu seul* peut sonder ce *mystère* qu'est mon frère, ou moi-même : « L'homme regarde à l'apparence, mais le Seigneur regarde au cœur » (1 Sm 16, 7). Ce qui fait la véritable dignité de l'homme est donc ce sanctuaire caché de son intériorité, de sa liberté. Prendre conscience de cette dimension de notre existence demande un retour réflexif sur soi, une

<sup>6</sup> Le pape JEAN-PAUL II parle de « mystère intérieur de l'homme », Cf *Redemptor Hominis*, 1979, n°8.

capacité de solitude et de silence. On peut vivre à l'extérieur de soi-même, comme l'enfant prodigue (Lc 15 11-17). Mais en faisant retour sur soi, l'homme découvre en vérité que ce *trésor caché* du cœur est ce qui donne à sa vie une valeur plus grande que tout le monde visible, et qu'il est en même temps un cœur de désir, assoiffé d'amour et de vérité...

La révélation chrétienne (et même juive déjà) nous apprend, de fait, que ce « mystère intérieur » ne peut s'accomplir que dans l'amour, dans la relation avec Dieu et le prochain (Mt 23, 34-40). Dans le Christ en effet, vrai Dieu et vrai homme, nous est révélé non seulement le mystère de Dieu mais aussi de *l'homme*<sup>7</sup>. Or, sur la Croix, le côté ouvert de Jésus, signe de la blessure invisible de son *Cœur*, nous donne à contempler l'amour *jusqu'à l'extrême* (Jn 13, 1) du Fils de Dieu pour le monde. Ainsi nous est dévoilée non seulement la miséricorde du Père (Jn 14, 9), qui nous a tant aimés qu'il nous a « donné son Fils unique » (Jn 3, 16), mais aussi la vocation de l'homme (Jn 19, 5) : aimer jusqu'au bout Dieu et son prochain, en recevant du Christ son propre Cœur. C'est le sens du « commandement nouveau », le testament d'amour que Jésus nous a laissé avant de mourir : « *Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres* » (Jn 13,34). Créé à l'image et ressemblance de Dieu qui est amour, l'homme ne peut en effet s'accomplir lui aussi que dans l'amour :

« Qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, dit saint Jean, car Dieu est amour. Voici comment s'est manifesté l'amour de Dieu au milieu de nous : Dieu a envoyé son fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime d'expiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, *si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres* »<sup>8</sup>.

Ceci est si vrai que depuis le Moyen-Age, le cœur est devenu, dans la culture occidentale marquée par la littérature courtoise, symbole de l'amitié et de l'amour. Les apparitions du Christ à Paray le Monial au 17<sup>e</sup> siècle, avec la diffusion dans toute l'Eglise de la représentation du « Sacré-Cœur », ont certainement contribué à répandre cette conception moderne du symbole du cœur, aujourd'hui popularisée dans le monde entier<sup>9</sup>.

### *Le Cœur de Jésus au cœur de la Révélation*

De 1673 à 1675, Jésus a en effet manifesté l'amour infini de son Cœur à une humble religieuse de la Visitation, sainte Marguerite-Marie (+1690), pour rappeler à travers elle à l'Eglise et au monde le véritable visage de Dieu. Ce message, reconnu par l'Eglise, a donné au culte du Cœur de Jésus un essor considérable. Celui-ci ne tire cependant pas son origine d'une révélation privée<sup>10</sup>. Il trouve sa source dans l'Ecriture et la Tradition et la Liturgie<sup>11</sup>, et en particulier dans les écrits de l'apôtre saint Jean. Le grand théologien que fut Origène (+ v.252) voyait ainsi le « cœur » du Seigneur comme le lieu ultime de jaillissement de l'intelligence et de la sagesse.

« Le Christ fut cloué à la croix et il fit jaillir de son *sein* les fleuves du Nouveau Testament, car s'il n'avait pas été transpercé, si l'eau et le sang n'avaient coulé de la blessure de son côté, nous devrions endurer à jamais les affres de la soif de la parole de Dieu »<sup>12</sup>.

Le chapitre intitulé *Le disciple bien-aimé* permettra de mieux voir la place centrale du Cœur de Jésus dans la Révélation. A la suite de tant de saints et de mystiques dans l'histoire de l'Eglise,

<sup>7</sup> « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné », *Gaudium et Spes*, n°22, §2.

<sup>8</sup> 1 Jn 4, 8-11

<sup>9</sup> Il est frappant de voir que les deux acceptions du mot *cœur* –le sens biblique et le sens moderne- se trouvent reprises dans le *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, respectivement aux numéros 2563 et 478. Il est vrai que dans le second cas, le Catéchisme parle du *Christ* -comme l'avait fait déjà le Concile (*Gaudium et Spes*, 22, §2)-, dont l'activité n'a précisément été que d'aimer : « Il nous a tous aimés d'un cœur humain ».

<sup>10</sup> PIE XII, *Haurietis Aquas*, 52.

<sup>11</sup> Idem 55

<sup>12</sup> *Homélie XI sur l'Exode*, 2, C.S.G., VI, p. 254, 4-9.

l'homme de désir peut ainsi découvrir le lieu même de toute connaissance approfondie du mystère du Christ et de l'Eglise.

### *Une spiritualité pour aujourd'hui*

Lorsque l'on parle du Cœur de Jésus, on pense d'abord à une spiritualité. De fait, le même pape Pie XII définit le culte du Sacré-Cœur comme « la *règle de la perfection*, celle qui conduit le plus facilement les intelligences à la connaissance approfondie du Christ Seigneur, entraîne le plus fortement les esprits à son amour et le plus efficacement à son imitation »<sup>13</sup>. Mais cette « dévotion » est vue par certains comme dépassée. Elle s'identifierait à une étape de l'histoire de l'Eglise, entachée selon eux de compromissions politiques ou de « dolorisme ». Les autres enseignements abordent donc quelques aspects de cette spiritualité, en montrant l'actualité pour aujourd'hui.

## LA PLACE DU CŒUR DE JESUS AU CONCILE

Il semble, si on regarde les documents du Concile un peu rapidement, que la place du Sacré-Cœur y est modeste. Nulle part, il n'est fait allusion explicite à la dévotion. On trouve deux passages, importants certes, qui se réfèrent au *côté transpercé* dans une perspective ecclésiologique<sup>14</sup>, mais le Cœur du Christ proprement dit n'est mentionné que dans *Gaudium et Spes*, dans la perspective de l'Incarnation : « Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. Il a travaillé avec des mains d'homme, il a pensé avec une intelligence d'homme, il a agi avec une volonté d'homme, *il a aimé avec un cœur d'homme* » (GS, n°22, §2).

Bien que la formulation établisse un lien avec *Haurietis Aquas*, qui considère le Cœur du Christ comme l'indicateur et le symbole du triple amour (affectif, spirituel et divin) du Verbe incarné (HA n°27), cette unique référence peut sembler bien peu, pour une dévotion dont Pie XI avait dit qu'elle était le résumé de toute la religion<sup>15</sup>. Pourtant à y regarder de plus près, la place du cœur au Concile est plus grande qu'il n'y paraît.

Tout d'abord, le pape Paul VI a donné une grande importance à la mention du *côté transpercé* du Christ. La compréhension du mystère de l'Eglise, qui a occupé une si grande place dans la réflexion du Concile, ne peut être détachée selon lui de la contemplation de côté ouvert qui en est la source, et en particulier de ce cœur blessé qui symbolise l'amour du Christ pour son Epouse. L'œuvre de rénovation attendue du Concile doit ainsi trouver dans l'amour pour le Cœur de Jésus son inspiration et son élan :

« En effet, comme tout le monde le sait, le saint Concile tend par-dessus tout à réaliser cette restauration de la discipline, tant publique que privée, dans tous les domaines et tous les secteurs de la vie chrétienne. Dans ce but, il a mis en lumière le mystère resplendissant de la sainte Eglise. Mais *ce mystère ne peut être compris comme il se doit, si les âmes ne portent pas leur attention sur cet amour éternel du Verbe Incarné, dont le*

<sup>13</sup> *Haurietis Aquas*, n°9.

<sup>14</sup> LG n°3 et SC n°5.

<sup>15</sup> *Miserentissimus Redemptor*, repris par PIE XII dans *Haurietis Aquas* n°9.

*Cœur de Jésus blessé est un éclatant symbole* : car comme on le lit dans la Constitution dogmatique qui porte ce même nom : ‘L’Eglise, qui est le règne de Dieu déjà mystérieusement présent, opère dans le monde, par la vertu de Dieu, sa croissance visible. Commencement et développement que signifient le sang et l’eau sortant du côté ouvert de Jésus crucifié’ (*Lumen Gentium* 3). En effet, du Cœur transpercé du Rédempteur est née l’Eglise [...] »<sup>16</sup>.

Mais la véritable nouveauté du Concile se trouve surtout dans son anthropologie.

### *L’anthropologie du Concile*

On pourrait dire en effet que se fait jour au Concile une « anthropologie du cœur », conçu comme le centre symbolique de la personne. De fait, le mot « cœur » apparaît abondamment dans la Constitution pastorale *Gaudium et Spes*<sup>17</sup>. Il y est pratiquement identifié, selon la perspective biblique, à « l’intériorité » de la personne humaine : « Par son intériorité, [l’homme] dépasse en effet l’univers des choses : c’est à ces profondeurs qu’il revient lorsqu’il fait retour en lui-même où l’attend ce Dieu qui scrute les cœurs » (GS n°14, §2). Mais il s’accomplit dans l’amour, comme en témoigne la vie du Christ, qui manifeste pleinement l’homme à lui-même (GS 22 §2) : « Il a travaillé avec des mains d’homme, il a pensé avec une intelligence d’homme, il a agi avec une volonté d’homme, *il a aimé avec un cœur d’homme* » (G.S.22, §3).

Cette attention au *cœur* de l’homme, c’est à dire finalement au mystère de sa personne, est certainement un des points décisifs du Concile. Du point de vue dogmatique en effet, Vatican II apporte peu de définitions nouvelles<sup>18</sup>. Sa véritable nouveauté est son caractère *pastoral*, c’est à dire le fait qu’il établit un nouveau type de rapport entre l’Eglise et le monde, et chaque personne en particulier. Cela s’exprime non seulement à travers un renouvellement du *langage* utilisé pour présenter la foi<sup>19</sup>, mais aussi par une *attitude* de respect dans la manière même d’annoncer la Bonne Nouvelle du salut. Ce n’est pas par hasard que le document *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse, qui a suscité de si vives résistances du côté des traditionalistes, a été publié le même jour que la Constitution *Gaudium et Spes*<sup>20</sup>. Ceci sera mis en lumière par Mgr Karol Wojtyla, un jeune évêque polonais, remarqué pour ses interventions percutantes au Concile.

### *L’analyse de K.Wojtyla*

Karol Wojtyla, en tant qu’administrateur capitulaire du diocèse de Cracovie, a participé en effet activement au Concile, et notamment aux débats qui ont accompagné la rédaction de la déclaration *Dignitatis Humanae* et du fameux *schéma 13*, qui deviendra la constitution pastorale *Gaudium et Spes*. Pour lui, le nœud de cet événement ecclésial a été la reconnaissance de la liberté de conscience comme un droit naturel et inaliénable de la personne humaine<sup>21</sup>. Cette affirmation, contenue de la façon la plus explicite dans *Dignitatis Humanae*, constitue également, selon lui, le point fondamental de *Gaudium et Spes*, et a une influence considérable sur les autres déclarations conciliaires.

*Dignitatis Humanae* pose en effet à la philosophie et à la théologie catholique un problème apparemment difficile. D’une part, la foi et la raison convainquent le chrétien d’un ordre moral objectivement vrai, auquel il doit conformer ses propres actions pour qu’elles soient bonnes. Mais d’autre part, on ne peut forcer le sanctuaire de sa conscience (de son « cœur », en termes bibliques<sup>22</sup>), sans violer la dignité de sa personne.

<sup>16</sup> PAUL VI, *Lettre aux instituts religieux du Sacré-Cœur*, 25 mai 1965, D.C. 18 juillet 1965, n°1452, col. 1273.

<sup>17</sup> GS n°3, 10 11, 13, 14, 16, 21, 22, 26, 41, 45, 82.

<sup>18</sup> si l’on excepte la définition concernant la sacramentalité de l’épiscopat, cf LG n°21.

<sup>19</sup> Cf par exemple le décret sur l’œcuménisme *Unitatis Redintegratio*, n°6.

<sup>20</sup> Le 7 décembre 1965, juste avant la clôture du Concile.

<sup>21</sup> cf Rocco BUTTIGLIONE, *La pensée de Karol Wojtyla*, Communio Fayard, Paris, 1984, p. 252.

<sup>22</sup> Cf GS n°16.

Ceci n'est nullement une question sectorielle. Ce qui est en jeu, c'est tout le rapport entre christianisme et modernité, notamment entre philosophie de l'être et philosophie de la conscience<sup>23</sup>. Karol Wojtyla s'est particulièrement intéressé à cette question. Son ouvrage philosophique *Personne et Acte*, paru en 1969, est précisément une formulation nouvelle du rapport entre conscience et vérité, formulation exigée par Vatican II :

« Dans son œuvre, écrit Rocco Buttiglione, K. Wojtyla montre comment la conscience est bien subordonnée à la volonté, laquelle est à son tour orientée, grâce à la connaissance de soi, par la vérité. Ce processus se réfléchit à son tour dans la conscience, en sorte que la recherche et l'obtention de la vérité ne sont pas une entreprise simplement intellectuelle mais une ouverture que l'homme vit de tout son être »<sup>24</sup>.

L'évêque polonais l'avait déjà souligné au Concile : si la vérité est un fait objectif, « elle est en même temps aussi une expérience subjective, un devenir vrai de l'homme par la libre adhésion de celui-ci à la vérité objective. Du point de vue objectif, la vérité chrétienne est gardée dans son intégrité et sa pureté par le dépôt de la foi confié à l'Eglise catholique. Du point de vue *existentiel*, il faut cependant qu'elle devienne expérience et, de ce point de vue, le catholique aura beaucoup à apprendre des frères séparés, et même de tous les hommes, qui peuvent lui montrer la densité existentielle de nombreuses vérités bien plus grandes que celles que les catholiques [...] ne seraient pas, du fait de leurs limites personnelles et culturelles, parvenus à réaliser. Ce qui permet un dialogue attentif et respectueux à la vérité de l'autre n'implique cependant rien de semblable à un doute systématique portant sur sa propre foi »<sup>25</sup>. Pour Mgr Wojtyla, l'intégration de la philosophie de l'être et de la philosophie de la conscience dans une anthropologie achevée de la personne (intégrant la dimension du *cœur*, comme symbole de l'intériorité, pourrait-on ajouter), semble être la seule façon de comprendre la nouveauté de l'enseignement conciliaire.

Dans son ouvrage *Aux sources du renouveau*, paru en 1972, l'évêque de Cracovie revient sur ce thème. Il souligne que la tâche de Vatican II n'était pas d'élaborer de nouvelles déterminations dogmatiques, mais plutôt de faire de la foi une *expérience de vie*, de créer sa « subjectivation adéquate », en créant de la sorte une mentalité chrétienne et un christianisme appris sans intellectualisme, mais existentiellement vécu<sup>26</sup>. Il s'agit, autrement dit, de passer d'une foi seulement objective à une foi personnelle. « L'homme contemporain croit plus les témoins que les maîtres », dira Paul VI<sup>27</sup>.

Comment comprendre cette perspective du Concile? La tâche du croyant, comme de tout homme, ne se limite pas à adhérer *intellectuellement* à la vérité, fût-elle celle qui nous a été révélée en Jésus Christ. Il s'agit concrètement de « *faire* la vérité », pour reprendre une formule de saint Jean (Jn 3, 21). Le chrétien, même s'il a reçu par grâce la plénitude de la Révélation dans l'Eglise catholique, est en effet toujours en route vers cette Vérité, qui est ultimement le Christ Lui-même (Jn 14,6). Personne, pas même le Pape, ne peut prétendre avoir compris le tout de ce mystère, ni encore moins être arrivé à le reproduire existentiellement dans sa propre vie :

« Quel abîme à creuser que le Christ », s'exclamait saint Jean de la Croix. C'est une mine abondante, contenant des filons sans nombre ; *on peut la creuser toujours, sans jamais en trouver le fond*. A mesure qu'on l'exploite, on y découvre dans tous les sens de nouvelles veines, qui révèlent d'autres richesses »<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> Cf Rocco BUTTIGLIONE, op. cit., p.255.

<sup>24</sup> Idem.

<sup>25</sup> Intervention de Mgr WOJTYLA au Concile sur la déclaration *Dignitatis Humanae*, rapportée par R.BUTTIGLIONE, op. cit., p. 269-270.

<sup>26</sup> Ibid., p. 264.

<sup>27</sup> Cf PAUL VI, Exhortation Apostolique *Evangelii Nuntiandi*, 1975, n°41, reprise par JEAN-PAUL II, dans l'Encyclique *Redemptoris Missio*, 1990, n° 42.

<sup>28</sup> *Cantique spirituel B*, trad. de M. Marie du S.Sacrement, éd. établie par D. Poirot, Paris, Cerf, 1980,p.228-229.

Inversement, il existe des éléments de cette vérité aussi chez les hommes qui n'ont peut-être pas encore accueilli la plénitude de la Révélation. Jésus, le Verbe, est en effet « la lumière véritable qui éclaire tout homme » (Jn 1, 9), y compris ceux qui ne le connaissent pas<sup>29</sup>. Sur ce chemin vers « la Vérité tout entière » (Jn 16, 13), *qu'est Jésus Lui-même* (Jn 14, 5), le disciple du Christ rencontre ainsi tout homme de bonne volonté, au cœur duquel agit invisiblement l'Esprit : « Nous sommes deux êtres en recherche de la vérité », disait le bienheureux Jean XXIII à un athée venu le visiter. Il se peut même que dans le concret de son existence, ce « prochain », à l'image du Samaritain de l'Évangile (Lc 10, 29-37), ait compris bien des aspects de cette Vérité que le croyant lui-même n'a pas encore su intégrer ou incarner dans son existence.

L'enseignement du Concile a consisté à souligner que ce processus de recherche de la vérité, qui est nécessaire pour tous<sup>30</sup>, ne peut se faire que dans la liberté, car « la vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance »<sup>31</sup>. En d'autres termes, la vérité ne peut se « faire » que dans l'amour : « Amour et vérité se rencontrent » dit le Psaume. Cela passe précisément par le respect du mystère du cœur de l'autre, et de ce que celui-ci porte déjà en lui de la lumière du Verbe. Toute forme de violence ou d'intolérance en effet, loin d'ouvrir le cœur à la lumière, le ferme.

Le symbole biblique du cœur permet d'exprimer ce mystère *d'intériorité* de l'homme, de sa conscience, si chère aux modernes, sans dériver toutefois dans le subjectivisme. L'homme est mis en effet en relation avec le mystère du Christ : « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné » (G.S.22, §1). Jean-Paul II en tirera les conclusions, en poussant encore plus loin cette analyse : c'est seulement devant le mystère du Christ, et plus précisément de son Cœur Transpercé, que l'homme découvre l'amour du Père et « la sublimité de sa vocation » (idem).

### *L'enseignement de Jean-Paul II*

Dans son encyclique programmatique *Redemptor Hominis* (1979), le Pape Jean-Paul II résume admirablement l'œuvre conciliaire, notamment la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* :

« Le Concile Vatican II, dans son analyse pénétrante du 'monde contemporain', a atteint ce point qui est le plus important du monde visible, à savoir *l'homme*, en descendant comme le Christ, au plus profond des consciences humaines, en parvenant jusqu'au mystère intérieur de l'homme qui s'exprime, dans le langage biblique et même non biblique, par le mot '*cœur*'. Le Christ, Rédempteur du monde, est celui qui a pénétré d'une manière unique et singulière, dans le mystère de l'homme, qui est entré dans son '*cœur*' »<sup>32</sup>.

A partir de la catégorie biblique du cœur, le Pape caractérise ainsi la nouveauté du Concile : sa dimension *pastorale*, c'est à dire précisément la prise en compte de *l'homme* dans son *mystère intérieur*. Cependant le cœur de l'homme lui-même ne peut se comprendre que dans la lumière du Christ *Rédempteur*.

On remarquera que cette analyse était déjà celle de Mgr Wojtyła en 1965. Celui-ci avait relevé à l'époque ce qui lui paraissait être une limite de la Constitution pastorale : l'insuffisante prise en compte du mystère de la *Rédemption*. « Le schéma (13), expliquait-il, présuppose l'œuvre totale de la Rédemption consommée sur la Croix, et une intime relation entre l'homme et cette œuvre, un profond lien de dépendance à l'égard de cette œuvre. A cet égard, il ne suffit pas de dire que dans l'œuvre de la Rédemption, l'œuvre de la Création est accueillie. Nous devons ajouter que cet

<sup>29</sup> Justin (+166) parlait par exemple « de la semence du Logos innée dans le genre humain tout entier » ; cf JUSTIN, 2 *Apol.* 8, 1 ; 10, 2.8 ; 13, 2.

<sup>30</sup> Déclaration *Dignitatis Humanae* 1.14.

<sup>31</sup> *Dignitatis Humanae*, n° 1.

<sup>32</sup> *Redemptor Hominis* n°8.

accueil est consommé *sur la Croix* »<sup>33</sup>. La notion de Rédemption vient corriger ce qu'il y a de trop optimiste au Concile : « Dans le schéma, la vision du monde tel qu'il devrait être prévaut sur la représentation du monde *tel qu'il est*, et la vision du Christ comme Celui qui accomplit prévaut sur celle du *Christ Rédempteur* », ajoutait le jeune évêque<sup>34</sup>.

Cette analyse est reprise, 14 ans plus tard, dans l'encyclique *Redemptor Hominis* :

« En réfléchissant de nouveau sur ce texte admirable du Magistère conciliaire (*Gaudium et Spes*), nous n'oublions pas, même un instant, que Jésus Christ est devenu notre réconciliation avec le Père [...]. La Rédemption du monde- ce mystère redoutable de l'amour dans lequel la création est renouvelée-, est dans ses racines les plus profondes, la plénitude de la justice dans un Cœur *humain*, dans le Cœur du Fils premier-né, afin qu'elle puisse devenir la justice des cœurs de beaucoup d'hommes qui, dans ce Fils premier-né, ont été prédestinés de toute éternité à devenir Fils de Dieu et appelés à la grâce, appelés à l'amour » (RH. n°9).

Ce Cœur humain du Verbe sera référé, dans la deuxième encyclique du Pape polonais, à la miséricorde du Père :

« L'Eglise semble professer et vénérer d'une manière particulière la *miséricorde* de Dieu quand elle s'adresse au cœur du Christ. En effet, nous approcher du Christ dans le mystère de son cœur nous permet de nous arrêter sur ce point – point central en un certain sens, et en même temps le plus accessible au plan humain- de la révélation de l'amour miséricordieux du Père, qui a constitué le contenu central de la mission messianique du Fils de l'homme »<sup>35</sup>.

Autrement dit, l'anthropologie personnaliste du Concile, anthropologie du cœur qui est la vraie nouveauté de celui-ci, en tant qu'elle permet la prise en compte de l'homme dans sa quête existentielle de la vérité (cf *Dignitatis Humanae*), ne s'éclaire vraiment que dans la personne du Verbe Incarné (GS 22, §1), et plus particulièrement dans son *Cœur transpercé* (RH. n°9) : « Voici l'homme », dit Pilate en montrant Jésus, « l'homme des douleurs » (Jn 19, 5 ; cf Is 53, 3). La révélation de l'amour de Dieu sur la Croix, qui paradoxalement révèle le péché de l'homme<sup>36</sup>, manifeste surtout, dans le Christ, sa vocation fondamentale à l'amour :

« L'homme ne peut vivre sans amour. Il demeure pour lui-même un être incompréhensible, sa vie est privée de sens s'il ne reçoit pas la *révélation de l'amour*, s'il ne rencontre pas l'amour, s'il n'en fait pas l'expérience et s'il ne le fait pas sien s'il n'y participe pas fortement. C'est pourquoi, comme on l'a déjà dit, *le Christ Rédempteur révèle pleinement l'homme à lui-même*. Telle est, si on peut l'exprimer ainsi, la dimension humaine du mystère de la Rédemption. Dans cette dimension, l'homme retrouve la grandeur, la dignité et la valeur propre de son humanité » (R.H.10).

On voit comment la théologie du Cœur de Jésus vient compléter, dans la pensée de Jean-Paul II, le message fondamental du Concile : « L'homme est la route de l'Eglise » (RH 14).

*Conclusion* : Le Concile a mis en lumière que le mystère de l'homme ne s'éclaire que dans le mystère du Verbe incarné. Jean-Paul II a quant à lui approfondi cet enseignement, en montrant que la vocation de l'homme ne peut se dévoiler pleinement que dans la lumière de la *Rédemption*. Le Christ, par son *Cœur transpercé*, nous a révélé la miséricorde du Père. Il a en même temps manifesté à l'homme la sublimité de sa vocation : devenir par Lui et en Lui l'image de cette divine miséricorde. La douceur et l'humilité du Cœur du Christ (cf *Dignitatis Humanae*, n°11) est ainsi appelée à devenir celle de l'Eglise, et de chacun de ses enfants, notamment dans leur rapport au monde (*Gaudium et Spes*, *Dignitatis Humanae*). N'est-ce pas là finalement le fondement théologique ultime du caractère pastoral du Concile ? Pour rejoindre le cœur de l'homme, en particulier dans l'évangélisation, l'Eglise doit emprunter le même chemin que son Maître, en se mettant à l'école de son Cœur miséricordieux.

<sup>33</sup> *Acta Synodalia*, IV, II, p. 660.

<sup>34</sup> *Ibid.* p.661.

<sup>35</sup> *Dives in Misericordia*, n°13.

<sup>36</sup> Ce sont nos péchés qui ont transpercé Jésus ; cf Jn 19, 37 ; CEC 598.



## UNE ANTHROPOLOGIE DU COEUR

La réflexion du Pape Jean-Paul II conduit à essayer d'approfondir cette « anthropologie du cœur » à la lumière de l'Écriture. Les considérations qui vont suivre vont tâcher d'en développer quelques dimensions.

### *Cœur/langue/mains*

Le « cœur » dans la Bible ne signifie pas d'abord l'amour, on l'a vu, mais plutôt le « mystère intérieur de l'homme »<sup>37</sup>. Le Catéchisme de l'Église Catholique en offre une belle définition :

« Le cœur est la demeure où je suis, où j'habite (selon l'expression biblique ou sémitique : où 'je descends'). Il est notre centre caché, insaisissable par notre raison et par autrui ; seul l'Esprit de Dieu peut le sonder et le connaître. Il est le lieu de la décision, au plus profond de nos tendances psychiques. Il est le lieu de la vérité, là où nous choisissons la vie ou la mort. Il est le lieu de la rencontre, puisque à l'image de Dieu, nous vivons en relation : il est le lieu de l'alliance (cf CEC n° 2563).

Il s'agit cependant d'une intériorité qui ne se renferme pas sur elle-même. Le cœur s'exprime en effet à travers la « bouche » et « les mains », la parole et les gestes<sup>38</sup>. On retrouve d'ailleurs cette symbolique biblique dans le *Catéchisme* à propos de la prière (CEC 2562)<sup>39</sup>, notamment celle d'Abraham (CEC 2570)<sup>40</sup>, et de la liturgie (2655). Jean-Paul II l'applique également à la dimension prophétique de la vie consacrée : « Le prophète sent brûler dans son *cœur* la passion pour la sainteté de Dieu et, après avoir accueilli sa parole dans le dialogue de la prière, il la proclame par toute sa vie, ses *lèvres* et ses *gestes* [...] »<sup>41</sup>.

A cette triade cœur/langue/main sont associés trois corollaires : respectivement les yeux, les oreilles et les pieds, comme on le voit dans cette belle prière de sainte Faustine :

« Seigneur Jésus, transforme-moi en ta Miséricorde. Aide-moi pour que mes yeux soient miséricordieux, pour que je ne soupçonne et ne juge jamais d'après les apparences extérieures, mais que je discerne la beauté dans l'âme de mon prochain et lui vienne en aide.

Aide-moi Seigneur, pour que mon oreille soit miséricordieuse, afin que je me penche sur les besoins de mon prochain et ne reste pas indifférente à ses douleurs ni à ses plaintes.

Aide-moi Seigneur pour que ma langue soit miséricordieuse, afin que je ne dise jamais de mal de mon prochain, mais que j'aie pour chacun une parole de consolation et de pardon

Aide-moi Seigneur pour que mes mains soient miséricordieuses et remplies de bonnes actions, afin que je sache faire du bien à mon prochain et prendre sur moi les tâches les plus lourdes et les plus déplaisantes.

Aide-moi Seigneur, pour que mes pieds soient miséricordieux, pour me hâter au secours de mon prochain, en dominant ma propre fatigue et ma lassitude. Mon véritable repos est dans le service rendu à mon prochain

Aide-moi Seigneur pour que mon cœur soit miséricordieux, afin que je ressente moi-même les souffrances de mon prochain. Je ne refuserai mon cœur à personne. Je fréquenterai sincèrement même ceux qui, je le sais,

<sup>37</sup> JEAN-PAUL II, *idem*.

<sup>38</sup> Cf Bernard DE GERADON, *Le cœur, la langue et les mains, une vision de l'homme*, Desclée de Brouwer, 1974 ; Pierre MOURLON-BEERNAERT, *Cœur, langue, mains dans la Bible*, Cahiers Evangile n° 46.

<sup>39</sup> « D'où vient la prière de l'homme ? Quel que soit le langage de la prière (*gestes et paroles*), c'est tout l'homme qui prie. Mais pour désigner le lieu d'où jaillit la prière, les Écritures parlent parfois de l'âme ou de l'esprit., le plus souvent du *cœur* (plus de mille fois). C'est le *cœur* qui prie. S'il est loin de Dieu, *l'expression* de la prière est vaine »

<sup>40</sup> L'écoute du *cœur* « qui se décide selon Dieu », s'exprime en effet dans la vie du patriarche par des *paroles* mais aussi d'abord par des *actes* : « Homme de silence, il construit à chaque étape un autel au Seigneur » (CEC 2570) ; cf aussi dans le même sens, à propos de Jésus, le numéro 2602.

<sup>41</sup> Exhortation *La vie consacrée* n° 84.

vont abuser de ma bonté et moi, je m'enfermerai dans le Cœur très miséricordieux de Jésus. Je tairai mes propres souffrances. Que ta miséricorde repose en moi, ô mon Seigneur.

O mon Jésus, transforme-moi en Toi, car Tu peux tout »<sup>42</sup>.

Dans le concret de sa vie, chacun d'entre nous est ainsi appelé à passer constamment de l'extérieur à l'intérieur, et de l'intérieur à l'extérieur, selon le dynamisme même du *cœur*, dans son mouvement de diastole et de systole<sup>43</sup>. En termes bibliques, l'homme n'est complet que s'il se meut librement sur ces trois plans du *cœur*, de la *langue* et des *mains* :

« Si le cœur et la langue ne sont pas d'accord, nous tombons aussitôt dans la fausseté et le mensonge ; si la langue et la main ne s'accordent pas [...], nous sommes en pleine hypocrisie [...] Si enfin notre action n'accomplit pas ce que projette notre cœur [...], nous vivons dans la faiblesse et l'impuissance »<sup>44</sup>.

Savoir vivre sa foi dans sa chair peut être un exercice difficile pour nos esprits occidentaux, marqués par le dualisme grec du corps et de l'âme. C'est pourtant une expérience non seulement nécessaire mais libératrice, comme le montre la multiplication des formes d'expression corporelle de la foi. Sainte Thérèse d'Avila ne faisait-elle pas à certaines occasions danser ses carmélites pour exprimer leur amour au Bien-Aimé ? Le Catéchisme de l'Eglise Catholique le souligne : « Dieu veut [...] la prière qui monte vivante des profondeurs de l'âme (mais aussi) l'expression extérieure qui associe le corps à la prière intérieure »<sup>45</sup>. Même en dehors de l'oraison, savoir exprimer ce que l'on vit au plus profond de soi-même, son amour, sa foi, sa reconnaissance, peut être un exercice difficile, mais bien souvent nécessaire. Il ne s'agit pas sous prétexte d'intériorité, de se replier sur soi. Les scènes évangéliques de l'Annonciation et de la Visitation nous en donnent un exemple. Dans la première, Marie est toute accueil et intériorité : elle écoute la parole de l'ange et y adhère en son cœur immaculé, au point de concevoir le Verbe en son sein, sous l'action de l'Esprit Saint. Dans la seconde, son cœur s'exprime à travers ses *mains* (par le service d'Elisabeth)<sup>46</sup>, et sa *bouche* (chant du Magnificat).

La *communication verbale* est fondamentale, en particulier dans la vie en communauté. Une des novices de Thérèse de l'Enfant Jésus, Sœur Marie de la Trinité raconte ce souvenir de la « petite » sainte de Lisieux :

« Elle m'avait rendu plusieurs services que j'avais reçus comme un dû bien qu'au fond j'en étais extrêmement touchée. Alors elle me dit : 'Il faut vous habituer à faire autrement. Je sais que votre cœur est très reconnaissant, mais il faut le laisser paraître et remercier avec effusion pour la moindre chose. C'est la pratique de la charité que d'agir ainsi ; autrement, c'est une indifférence bien qu'elle ne soit qu'extérieure, qui glace le cœur et détruit la cordialité si nécessaire en communauté' ».

Mais l'amour doit aussi se traduire non seulement par des *paroles* mais par des *actes*. « Mes petits enfants, n'aimons pas en *paroles* et de langue, dit saint Jean, mais en *acte* et dans la vérité » (1 Jn 3, 18). « [Jésus] a aimé avec un *cœur* d'homme [...]. Il a travaillé avec des *mains* d'homme »<sup>47</sup>, dit encore le Concile.

### *La distinction homme-femme*

<sup>42</sup> cité in *Paray le Monial, Revue des Pèlerinages*, n°170, avril 2003, p.15

<sup>43</sup> C'est le mouvement même de l'amour qui consiste à donner et recevoir.

<sup>44</sup> op. cit. p. 96.

<sup>45</sup> n° 2700-2703

<sup>46</sup> et ses pieds... ; le Père DE GERADON souligne que les pieds sont souvent associés dans la Bible aux mains.

<sup>47</sup> *Gaudium et Spes*, n°22, §2.

Le deuxième récit de la création dans la genèse permet d'approfondir cette anthropologie du cœur à partir de la distinction homme/femme. On peut remarquer que dans le premier récit de la Genèse, plus objectif, Dieu crée par sa Parole toute-puissante, alors que dans le second, plus « primitif », mais qui parle peut-être davantage au cœur de l'homme moderne, du fait qu'il prend davantage en compte la dimension psychologique et subjective de l'existence<sup>48</sup>, le Seigneur crée par le geste de sa main, en façonnant l'homme à partir de la glaise du sol (Gn 2, 7).

« Une réflexion approfondie sur ce texte –à travers toute la forme archaïque du récit qui rend évident son caractère mythique primitif-, écrit Jean-Paul II, permet d'y trouver 'en germe' à peu près tous les éléments de l'analyse de l'homme auxquels est sensible l'anthropologie philosophique moderne et principalement contemporaine. On pourrait dire que Genèse 2 présente la création de l'homme spécialement sous l'aspect de sa subjectivité »<sup>49</sup>.

Deux aspects du « cœur » de l'homme sont mis en relief.

### La découverte du cœur : la solitude originelle

Lorsque Dieu crée Adam, Il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Créé à l'image de Dieu qui est mystère de communion, l'homme n'est pas fait pour rester solitaire. Pourtant, Dieu ne lui donne pas tout de suite une femme. Il commence par amener à Adam les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel pour voir comment celui-ci les appellera (Gn 2, 19). L'homme se découvre ainsi capable de communier au réel par son intelligence : il peut donner à chaque animal un nom. En cela, il manifeste quelque chose de la grandeur de Dieu qui *crée* en nommant<sup>50</sup>. C'est un aspect de « l'image et de la ressemblance de Dieu » qu'il porte en lui, mais pas le plus profond pourtant. Car en nommant les animaux l'homme prend conscience de sa différence par rapport à eux et donc de sa *solitude* : « Pour un homme, il ne trouva pas d'aide qui lui fût assortie » (Gn 2, 20).

« Voici écrit Jean-Paul II, que dès le moment de sa première existence l'homme créé se trouve, devant Dieu, comme à la recherche de sa propre identité ; on pourrait dire : à la recherche de la définition de soi-même. La constatation que l'homme est « seul » au milieu du monde visible et tout particulièrement parmi les êtres vivants, a dans cette recherche une signification négative [...]. Le texte yahviste nous permet toutefois de découvrir encore d'autres éléments dans cet admirable passage où l'homme se trouve seul devant Dieu surtout pour exprimer, à travers une première « auto-définition », sa propre « auto-conscience » comme première et fondamentale manifestation d'humanité [...]. L'homme n'est pas seulement essentiellement et subjectivement seul. *Solitude signifie également subjectivité de l'homme et celle-ci se constitue grâce à 'l'auto-connaissance'*. En analysant le texte du livre de la Genèse nous sommes en quelque sorte témoins de la manière dont l'homme 'se distingue' devant Dieu-Yahvé de tout le monde des êtres vivants [...] par un premier acte 'd'auto-conscience' et par conséquent de celle dont il se révèle à lui-même et en même temps s'affirme comme 'personne' dans le monde visible »

En termes bibliques<sup>51</sup>, on pourrait dire que l'homme prend conscience de son « cœur », de son *mystère intérieur*, irréductible à son environnement et à Dieu même. Cette étape de la *solitude* est nécessaire à la croissance de la personne humaine, à la réalisation d'une véritable communion. L'homme se découvre « seul avec le Seul », son Créateur, à la fois totalement transcendant et « plus intime à lui-même que lui-même », selon la formule de saint Augustin. En « descendant » dans son propre cœur, l'homme se découvre ainsi sujet de l'alliance originelle, « c'est-à-dire un sujet constitué comme personne, constitué à la dimension de 'partenaire de l'Absolu' »<sup>52</sup>. Adam se découvre en même temps en manque d'une aide qui lui soit assortie. Cette prise de conscience de la finitude et du désir, béance du *cœur*, est nécessaire à l'ouverture à l'autre, comme l'explique remarquablement un jésuite psychanalyste, Denis Vasse :

<sup>48</sup> Cf JEAN-PAUL II, *A l'image de Dieu, homme et femme*, Cerf, 1981, p.22-23.

<sup>49</sup> Idem, p.23-24.

<sup>50</sup> L'homme cependant, bien sûr, ne crée pas car il n'est pas Dieu.

<sup>51</sup> JEAN-PAUL II, *op. cit.*, p.46-48.

<sup>52</sup> Idem p. 51.

« L'homme moderne a beaucoup de mal à être seul. Paradoxalement, il éprouve autant de difficultés à entrer en relation véritable avec ses plus proches qu'à supporter la solitude [...]. Qu'est-ce donc que la solitude ? Si elle se définit par la relation à l'autre que je côtoie comme à l'autre qui gît au plus intime de moi-même, la solitude s'oppose à l'isolement qui nie cette relation. [...]. L'isolement diffère de la solitude en ce qu'il nie la possibilité de l'ouverture à l'autre toujours vécue comme une altération. L'isolement et le mutisme vont de pair, car la relation à autrui trouve expression dans la parole et la négation de la première entraîne la disparition de la seconde. L'isolement nous semble être à la solitude ce que le mutisme est au silence. Se taire implique qu'on ait quelque chose à dire ; être seul suppose aussi la possibilité de ne l'être pas, d'être ouvert au monde. La présence de l'être aimé est ressentie dans la solitude comme une absence. [...]. La solitude [...] nous paraît être de l'ordre du désir et, dans une autre terminologie, de celui de l'amour. La reconnaissance de soi et de l'autre à travers le désir -et la distinction que cela implique- a quelque chose à voir avec la liberté intérieure »<sup>53</sup>.

## L'homme et la femme

Il est frappant de constater que dans le texte biblique, le mot « homme », au sens de « mâle » (« ish »), n'apparaît qu'au moment de la création de la « femme » (« ishah » ; cf Gn 2, 23)<sup>54</sup>. Cela montre bien que la dimension du « cœur » est commune à toute l'humanité (désignée par le terme générique « d'Adam »), indépendamment de la distinction des sexes, même si elle se décline différemment, et de manière complémentaire, chez l'homme et la femme. Cela manifeste par ailleurs que « l'homme » masculin ou féminin ne peut se comprendre lui-même pleinement que dans la rencontre de « l'aide » qui lui est assortie : celle-ci lui révèle en effet sa vocation fondamentale à donner et à recevoir l'amour.

L'homme masculin se caractérise davantage, même anatomiquement, par son action à l'extérieur de lui-même. En termes bibliques, il se définit surtout par sa *langue* et ses *mains*, par sa parole et son travail. La femme vit davantage dans l'intériorité, dans son *cœur*. Comme l'explique Jo Croissant, son corps même montre, « dans toute sa capacité de souplesse et d'adaptation, l'autre dimension de l'amour : *l'accueil* »<sup>55</sup>. Elle reçoit en elle-même la parole, l'amour et la vie, pour se donner à son tour. « L'action que l'homme exerce sur le monde d'une façon visible qui lui est extérieure, la femme l'accomplit à l'intérieur d'elle-même, d'une manière invisible, comme se forme l'enfant dans sa propre chair »<sup>56</sup>.

Le rôle de la femme est d'aider l'homme à descendre dans son *cœur*. Cependant, vivant davantage cette dimension de l'intériorité, elle est davantage livrée à sa subjectivité. Le rôle de l'homme est d'aider la femme à sortir d'elle-même, en s'ouvrant au don et à l'objectivité.

« La femme est son propre centre [...], écrit encore Jo Croissant. Ses centres d'intérêt, elle les porte en son *cœur*, au centre d'elle-même, au contraire de l'homme, toujours sollicité par ce qui lui est extérieur.[...] Au moment de l'épreuve, l'homme et la femme ne réagissent pas du tout de la même façon. L'homme se réalisant à l'extérieur, il a plus de ressources pour sortir de lui-même et assumer sa souffrance [...]. Quant à la femme, sa réalisation s'opérant à l'intérieur d'elle-même, quand elle est touchée en son centre, elle est anéantie, et il lui est beaucoup plus difficile de prendre de la distance par rapport à sa propre souffrance. Elle est soudain vidée de sa substance. La lutte intérieure qu'elle mène épuise toutes ses énergies et elle va même parfois jusqu'à se laisser mourir. Elle est épuisée et la moindre chose lui demande un effort considérable. Il est écrit : 'Elle sera sauvée par la maternité'. La maternité physique ou spirituelle est la seule chose qui soit capable de la sortir d'elle-même, de la faire s'oublier pour ne plus penser qu'à ceux qui lui sont confiés »<sup>57</sup>.

<sup>53</sup> Denis VASSE, *De l'isolement à la solitude*, extraits.

<sup>54</sup> Cf JEAN-PAUL II, op. cit., p.42.

<sup>55</sup> Aline LIZOTE, *Le don des Epoux, signe de l'amour invisible*, Ed. du Serviteur, Chiry-Ourscamp, 1992, p.26.

<sup>56</sup> Jo CROISSANT, *La femme ou le sacerdoce du cœur*, Edition des Béatitudes, 1992, p.177.

<sup>57</sup> Jo CROISSANT, op. cit., p. 94.

Le deuxième récit de Création est éclairant également à cet égard. L'homme est tiré de la *glaise* du sol, qu'il devra cultiver avec ses *maines*, en tant que jardinier de la Création (Gn 2, 7). Eve est tirée du « côté » de l'homme (Gn 2, 21-22). Elle est l'image de l'Eglise<sup>58</sup>, qui jaillit du côté<sup>59</sup>, et même du Cœur de Jésus<sup>60</sup>, le nouvel Adam.

Adam s'exclame dans un *cri* d'émerveillement : « A ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci sera appelée 'femme' car elle fut tirée de l'homme, celle-ci' » (Gn 2, 23). Il prend *l'initiative* de quitter son père et sa mère et de s'attacher à sa femme (Gn 2, 24). Eve ne dit rien, comme si elle pesait dans son cœur la parole de l'homme. Elle ne fait apparemment rien non plus, au moins dans un premier temps. Pour reprendre les termes de Jean-Paul II, commentant ce passage à la lumière de Ep 5, 21-33, « l'Epoux est celui qui aime. L'Epouse est aimée : elle est celle qui reçoit l'amour, pour aimer à son tour »<sup>61</sup>. Dans son attitude silencieuse, Eve semble annoncer la femme par excellence, la Vierge Marie, qui « méditait toutes ces choses dans son *cœur* » (Lc 2, 19 ; 2, 35).

Il y a dans cette complémentarité de la masculinité et de la féminité une mystérieuse expression de l'amour trinitaire lui-même<sup>62</sup>, que Marthe Robin exprimait en ces termes : le Père est « tout l'amour donné » ; le Fils « tout l'amour reçu » ; l'Esprit « tout l'amour échangé »<sup>63</sup>. A l'image du Père, l'homme prend l'initiative du don, pour accueillir le don en retour de son épouse. A l'image du Fils, la femme accueille le don de son mari pour se donner à lui en retour. Le lien conjugal lui-même est figure de l'Esprit, l'Amour qui unit le Père et le Fils, la « Personne-don ». Il va sceller en effet l'union des époux au point de faire d'eux « une seule chair », mystérieuse communion des « deux » en « un », qui jaillit de leur don réciproque, et qui peut donner vie à un don encore plus grand celui de l'enfant.

### *Les cœurs de Jésus et de Marie comme révélation ultime de la vocation des cœurs de l'homme et de la femme*

<sup>58</sup> L'interprétation typologique qui voit en Adam et Eve la préfiguration du Christ et de l'Eglise est proposée déjà par Paul en Eph 5, 32. Elle est probablement implicite en Jn 19, 25-37, où Marie au pied de la Croix est la figure de l'Eglise, nouvelle Eve (cf les mots « jardin », « femme », « mère »..., qui rappellent le deuxième récit de création : Gn 2,8.23-25 ; 3,20).

<sup>59</sup> Il faut rappeler que le mot « pleura », utilisé par Jean l'Evangéliste (Jn 19, 34) pour signifier *le côté* de Jésus, signifie aussi *la côte*. C'est justement le mot utilisé dans la traduction grecque des Septante pour le récit symbolique de la Création d'Eve, à partir *de la côte* ou *du côté* d'Adam (Gn 2, 21-23). Ce mot grec est d'ailleurs « un essai d'interpréter une parole hébraïque dont personne ne connaît la signification. Ce que l'on sait du texte est que de fait quelque chose est pris d'Adam, de quoi on fait la femme, comme si se séparait une chose de l'autre pour créer deux êtres nouveaux » ; Cf P.BOVATI, *Genesis 1-11*, San Giacomo di Entracque, 1984, p.43-44. Le lien de la scène du côté transpercé avec le deuxième récit de création est suggéré en outre par la mention juste avant de la « femme » (Jn 19, 26), la nouvelle Eve (Gn 2, 23) et du « jardin » (Jn 19, 41 ; Gn 2, 8).

<sup>60</sup> Le coup de lance semble en effet désigner, au-delà de la blessure visible du côté, la source cachée du Cœur de Jésus. C'est la lecture que fera la Tradition au Moyen-Age. Sous l'influence de la littérature courtoise, le regard des contemplatifs découvre le *Cœur du Christ* au secret de la plaie du côté, comme expression du tendre amour du Bien-Aimé pour son Epouse. En effet, selon l'interprétation spirituelle du Cantique des Cantiques, on trouve l'idée que la blessure du côté fut infligée moins à la chair du Christ par la main du soldat, qu'à son *Cœur*, par l'amour de l'Eglise : « Tu as blessé mon *cœur*, ma sœur fiancée, tu as blessé mon cœur par un seul de tes regards » (Ct 4, 9). Cette lecture traditionnelle a été reprise par le Magistère, à partir de l'encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII (1943). Elle éclaire du même coup rétrospectivement le texte de Gn 2, 21. Cf chapitre suivant.

<sup>61</sup> JEAN-PAUL II, *Lettre apostolique sur la dignité de la femme*, 1988, n°29.

<sup>62</sup> Créés « à l'image et ressemblance » du Dieu amour, l'homme et la femme, dans leur communion conjugale, en particulier dans l'union des corps, expriment quelque chose de cette mystérieuse communion des Personnes divines : « L'homme devient image de Dieu moins au moment de la solitude qu'au moment de la communion. En effet, 'dès l'origine', il est non seulement une image qui reflète la solitude d'une Personne qui régit le monde, mais aussi et essentiellement, image d'une insondable communion divine des Personnes ; cf JEAN-PAUL II, *Catéchèse sur le mariage*, Audience générale du 14 novembre 1979, cf JEAN-PAUL II, *A l'image de Dieu, homme et femme*, Cerf, Paris, 1981, p.77.

<sup>63</sup> R.MAISONNEUVE, *Les mystiques chrétiens et leurs visions de Dieu un et trine*, Cerf, 2000, p. 31.

C'est en Jésus et Marie, nouvelle Adam et nouvelle Eve, que se dévoile parfaitement cette anthropologie du cœur. Il est frappant de voir que dans le Nouveau Testament, le mot *cœur* est employé une seule fois à propos de Jésus (Mt 11, 29), mais deux fois à propos de Marie (Lc 2, 19.51). La vie de Jésus et de Marie, le nouvel Adam et la nouvelle Eve, manifeste pleinement la complémentarité de l'homme et de la femme<sup>64</sup>. A toutes les étapes de sa vie, Marie est la parfaite partenaire de son Fils. Les deux cœurs de Jésus et de sa Mère sont unis dans l'accomplissement de la volonté du Père, de l'Annonciation<sup>65</sup> à la Croix, au point que saint Jean Eudes parle du « Cœur de Jésus et de Marie »<sup>66</sup>. Cependant, l'amour du Christ se manifeste davantage à travers ses *gestes* et ses *paroles* et ultimement le don de sa vie, celui de Marie dans l'attitude d'écoute, d'accueil (Lc 11, 28), et finalement d'offrande de son *cœur* (Lc 2, 35).

## Le Christ

Le passage où Jésus révèle le mystère de son Cœur (Mt 11, 25-30) est d'une extrême densité. Ce Cœur est d'abord un cœur filial, un cœur d'enfant. Reposant Lui-même sur le « sein » du Père (Jn 1, 18 ; Ps 131 (130), 2), Jésus est le « Tout petit » (Ps 8, 3) par excellence, qui s'émerveille devant l'amour du Père. La « connaissance » dont il est question au verset 27 n'est pas en effet un savoir de type intellectuel. Elle est une expérience vitale, amoureuse, semblable au don qu'un époux fait de lui-même à sa femme (Gn 4, 1). Dans le don qu'Il fait de Lui-même à son Fils dans l'Esprit d'amour, le Père donne à celui-ci de se donner en retour dans le même Esprit d'amour. Ce Cœur du Christ est en même temps un cœur de frère. C'est cette joie et cette paix de l'amour reçu et donné, seul « chemin » du bonheur en ce monde et en l'autre, que Jésus veut nous faire partager : « Nul ne connaît<sup>67</sup> le Fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. Venez à moi vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez soulagement pour vos âmes » (Mt 11, 30). Dans son cœur, le fardeau de la Torah, qui se réduit finalement au double commandement de l'amour (Mt 22, 34-40), devient léger, parce que Jésus l'accomplit parfaitement dans *son* cœur, ce cœur de chair promis par les prophètes (Ez 36, 26), dans lequel brûle le feu de l'Esprit (idem) qui y grave la Loi de l'amour (Jr 31, 33). En lui, dans son cœur, s'accomplit ainsi parfaitement la nouvelle Alliance entre Dieu et les hommes.

Ce cœur est en même temps un cœur « d'homme », au sens masculin. Il va donc s'exprimer surtout à travers la bouche et les mains du Christ. Durant toute sa vie, Jésus, par ses *paroles* et ses *actes*, manifeste le dessein d'amour caché de son *Cœur* et de celui du Père : « Qui me voit voit le Père » (Jn 14,9). « Notre Seigneur et Sauveur », prêchait le Pape Saint Grégoire le Grand (+ 604), « nous instruit tantôt par ses *paroles*, tantôt par ses *actions*. Ses actions elles-mêmes sont des commandements, parce que, lorsqu'il fait quelque chose sans rien dire, il nous montre comment nous devons agir »<sup>68</sup>. Cette révélation culmine avec le transperçement de Jésus sur la Croix. *Au* cri de Jésus «- J'ai soif »- (Jn 19, 28)<sup>69</sup>, correspond le *geste* de la main du soldat qui, en transperçant de sa lance le côté de Jésus, ouvre son cœur (Jn 19, 34) pour en laisser couler la source qui désaltère nos propres soifs. Cette révélation est celle de *l'amour*, exprimée par le symbole des entrailles affectives du Verbe (cf Jn 7, 38). Elle a été anticipée dans les *gestes* et les *paroles* de l'Eucharistie le Jeudi Saint.

<sup>64</sup> Cf chapitre précédent.

<sup>65</sup> Lc 1, 38 ; Hb 10, 5-9.

<sup>66</sup> *Le Royaume de Jésus*, 4, 12 ; *Le Cœur admirable* 8, 3, 10...

<sup>67</sup> La « connaissance » dont il s'agit ici n'est pas un « savoir ». Elle exprime cette relation vitale, personnelle et amoureuse du Père et du Fils, dont la figure est celle du don de l'époux et de l'épouse dans l'intimité conjugale (Gn 4, 1).

<sup>68</sup> GREGOIRE LE GRAND, *Homélie de sur l'Evangile*, 17, 1-3.14 ; PL 76,1139-1140.1146 ; cité dans *Liturgie des Heures*, IV, Cerf 1980, p. 1082.

<sup>69</sup> Ce cri est associé au geste en raison du thème de la soif et de la source ouverte (cf Jn 4, 13-14 ; Jn 7, 37-39), mais aussi par ce que dans l'interprétation de Catherine de Sienne, il évoque, comme la blessure du côté, la démesure du désir de Jésus ; cf CATHERINE DE SIENNE, *Lettres LXXXII (36), LXXXIV (38) ; Lettres de sainte Catherine de Sienne*, Librairie Poussielgue, 1886, T.2, p.111, 118-119.

## Marie

Marie est, en vis à vis de Jésus, la figure de la tradition vivante d'Israël, puis de l'Eglise (cf *Dei Verbum*, n°8, repris au CEC 2651), qui accueille en son cœur les paroles et les actions de Dieu, et de son Fils en particulier, pour les mémoriser et les méditer (Lc 2, 19.51). Le mot grec employé par Luc, « *rêmata* », signifie, en effet, comme le mot hébreu « *devarim* », à la fois des « paroles » et des « événements ». Le mot « *sunballousa* », que la Bible de Jérusalem traduit par « méditait », signifie quant à lui « symbolisait »<sup>70</sup>, « comparait », « rapprochait ». Marie recueille dans la mémoire de son cœur les gestes et les paroles de Jésus où elle discerne la Révélation de l'amour de son Cœur et de Celui du Père. Ce « travail » contemplatif concerne aussi ce qui se passe à l'intérieur d'elle –même, en son cœur précisément, comme le soulignait Cornelius a Lapide, un jésuite du 17<sup>e</sup> siècle :

« Elle [...] comparait non pas les oracles des prophètes [...] mais les choses dites et vues par les bergers [...] avec celles qu'elle avait expérimentées en elle lors de l'Annonciation de Gabriel, lors de l'oracle de Zacharie et Elisabeth, et les autres choses qu'elle avait vues elle-même et senties en elle à propos du Christ »<sup>71</sup>.

C'est ainsi davantage dans le mystère caché de son cœur que Marie vit le mystère de la Rédemption. Marie complète en sa chair « ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Eglise » (Col 1, 24), tout spécialement au pied de la Croix, lorsque son cœur immaculé est transpercé invisiblement par le glaive de douleur (Lc 2, 35). « La création a été remise dans les mains de l'homme, c'est pourquoi dans le culte qu'il rend à Dieu, il est celui qui présente le sacrifice [...], écrit Jo Croissant. Mais la femme apporte aussi sa participation ; son offrande, elle la porte à l'intérieur, elle s'offre elle-même, elle offre les douleurs de son cœur. Sa souffrance devient la matière du sacrifice »<sup>72</sup>.

Saint Jean Eudes (+1680) reprend cette image de l'autel intérieur :

« C'est sur [...] cet autel (de son cœur) que la Mère du Souverain prêtre a offert incessamment à Dieu des sacrifices d'amour, de louanges, d'actions de grâces, d'holocaustes, d'expiation pour les péchés du monde, et toutes sortes de sacrifices [...]. C'est sur cet autel qu'elle a offert à sa divine Majesté le même sacrifice que son Fils Jésus lui a offert sur le Calvaire. Cet adorable Sauveur ne s'est sacrifié qu'une fois à son Père sur l'autel de la Croix ; mais sa sainte Mère l'a immolé dix mille fois sur l'autel de son Cœur<sup>73</sup> et ce même cœur a été comme le prêtre qui l'a immolé et il s'est immolé aussi avec lui. De sorte que l'on peut dire que ce Cœur admirable a fait l'office de prêtre dans ce sacrifice, et y a tenu lieu de victime et d'autel »<sup>74</sup>.

Dans le sacrifice de son cœur (Lc 2, 35), Marie est ainsi la figure du peuple de Dieu qui participe tout entier au sacerdoce du Christ<sup>75</sup>, comme le fait remarquer le P. Marie-Dominique Philippe :

<sup>70</sup> Le sens étymologique de symbole est « jeter ensemble », donc rassembler. Le « symbolique » s'oppose donc au « diabolique », qui divise. Le « cœur » biblique est le lieu par excellence pour « symboliser », « mettre ensemble », en tant que siège de l'intériorité, de la mémoire, de la sagesse et de l'amour. Le symbole quant à lui parle spontanément au « cœur », alors que le concept vise davantage l'intelligence seule. Les deux langages sont complémentaires. La femme s'exprimera spontanément davantage par des symboles, images concrètes, corporelles, pour exprimer par exemple son expérience mystique ; l'homme utilisera davantage des concepts, plus précis, plus lumineux pour l'intelligence, mais aussi plus abstraits, moins brûlants pour le cœur. Cf François-Marie LETHÉL, *L'ouverture du côté et le Cœur de Jésus selon sainte Catherine de Sienne*, Carmel 1990/2, n°57, p.42.

<sup>71</sup> Traduction personnelle

<sup>72</sup> Jo CROISSANT, op. cit. p. 177. Cf la belle méditation d'Arnaud de Chartres au chapitre sur la *Réparation*.

<sup>73</sup> Jésus Christ s'était offert cependant anticipativement bien des fois dans son Cœur.

<sup>74</sup> *Le cœur admirable*, Livre 3, Chapitre IV, Section V. Cette symbolique de l'autel du cœur est reprise dans le *Catéchisme* au n°2655.

<sup>75</sup> Ap 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6 ; cf aussi 1 P 2, 4. 9. Le Catéchisme du Concile de Trente qualifiait le sacerdoce commun de sacerdoce « intérieur » (autrement dit, du cœur), par opposition au sacerdoce « extérieur » des ministres. *Cat. Trid.*, Pars II, cap. 7, n. 284. Cité par Mgr PHILIPPS, *L'Eglise et son mystère*, Desclée, 1967, p. 139.

« Puisque l'âme n'est plus présente dans le cadavre de Jésus, le sacerdoce du Christ ne peut plus s'exercer pour offrir la blessure de son Cœur. C'est Marie [...] qui offre au Père la blessure du cœur, dans la grâce de son sacerdoce royal »<sup>76</sup>.

Quant à Jean, Il est le seul des Douze, que Jésus a institués le Jeudi Saint prêtres du Nouveau Testament (selon l'expression du Concile de Trente<sup>77</sup>), à être au pied de la Croix, au moment où s'accomplit le sacrifice de Jésus anticipé sacramentellement dans l'Eucharistie. Symboliquement, il représente, à côté de Marie, non seulement la figure de tout disciple, mais aussi celle du sacerdoce ministériel<sup>78</sup>. L'Eglise a besoin du sacerdoce ministériel pour pouvoir offrir dans l'Eucharistie le mémorial de la Pâque de Christ. Marie précède Jean dans l'offrande du Christ et d'elle-même<sup>79</sup>, mais après l'Ascension et la Pentecôte, elle ne peut offrir Jésus dans l'Eucharistie, ni s'offrir elle-même sacramentellement, sans lui. En langage symbolique, la *bouche* et les *mains* du prêtre agissent pour que le *cœur* des fidèles (et en particulier des femmes) puisse s'unir à l'offrande du Christ.

### *Une vocation commune à l'amour*

Cette « anthropologie du cœur » permet de mettre en relief la place centrale du cœur dans l'existence humaine et la manière différente et complémentaire dont celle-ci est appelée à être vécue chez l'homme et chez la femme. Dans le Christ et en Marie, ce « mystère intérieur » est révélé pleinement à lui-même : il ne peut se réaliser que dans l'ordre de l'amour<sup>80</sup>. On rejoint ainsi le sens moderne du mot *cœur*, comme symbole de l'amour (Pie XII, *Haurietis Aquas* n°12 ; cf CEC 478), même si l'Écriture préfère recourir à d'autres symboles pour exprimer ce mystère : les « entrailles de miséricorde » (Mt 9, 36 ; Lc 10, 33 ; 1520) ; le « sein » (« kolpos » en Jn 1, 18 ; 13, 23 ; « koilia » en Jn 7, 38).

« Vous valez [...] ce que vaut votre cœur, écrivait Jean-Paul II aux jeunes réunis à Paris en 1980. [...]. Quel qu'en soit l'usage qu'en font les humains, le cœur –symbole de l'amitié et de l'amour– a aussi ses normes, son éthique. Faire place au cœur dans la construction harmonieuse de votre personnalité n'a rien à voir avec la sensiblerie ni même la sentimentalité. Le cœur, c'est l'ouverture de tout l'être à l'existence des autres, la capacité de les deviner, de les comprendre. Une telle sensibilité, vraie et profonde, rend vulnérable. C'est pourquoi certains sont tentés de s'en défaire en se durcissant. Aimer, c'est donc essentiellement se donner aux autres. Loin d'être une inclination instinctive, l'amour est une décision constante de la volonté d'aller vers les autres. Pour pouvoir aimer en vérité, il faut se détacher de bien des choses et surtout de soi, donner gratuitement, aimer jusqu'au bout. Cette dépossession de soi –oeuvre de longue haleine– est épuisante et exaltante. Elle est source d'équilibre. Elle est le secret du bonheur »<sup>81</sup>.

Le propre de *l'homme* est davantage de se trouver *en se donnant*, à l'image du Christ. Celui-ci, comme époux et image de l'homme par excellence, « s'est livré lui-même » (Jn 5, 25). « Se livrer, écrit Jean-Paul II, signifie 'devenir un don désintéressé' de la manière la plus entière et la plus radicale : 'Nul n'a plus grand amour que celui-ci' (Jn 15, 13) »<sup>82</sup>. L'amour du cœur de l'homme va donc s'exprimer à travers le don de sa vie, sa parole et ses gestes<sup>83</sup>.

<sup>76</sup> M.D.PHILIPPE, *J'ai soif*, Saint Paul, 1996, p. 62-63.

<sup>77</sup> cf FC 766 et dans le contexte du 4<sup>e</sup> Évangile, la prière de Jn 17, qui peut être lue comme la consécration sacerdotale des Apôtres ; cf A.FEUILLET, *Le sacerdoce du Christ et de ses ministres*, Téqui, 1972 ; p. 177-179.

<sup>78</sup> cf la belle prière du pape JEAN-PAUL II adressée à Marie dans l'exhortation *Pastores dabo Vobis* : « Tu avais près de toi Jean ton fils, accueille les appelés du Seigneur, lors de leurs premiers pas sur leur chemin, protège leur croissance, accompagne dans la vie et dans le ministère ceux qui sont tes fils, ô toi, Mère des prêtres » (n° 82).

<sup>79</sup> « La dimension mariale de l'Église précède la dimension pétrinienne, tout en lui étant étroitement unie et complémentaire. Marie l'immaculée précède toute autre personne et, bien sûr, Pierre lui-même et les Apôtres. Non seulement parce que Pierre et les Apôtres, issus de la masse du genre humain qui naît sous le péché, font partie de l'Église 'sancta ex peccatoribus', mais aussi parce que leur triple munus ne tend à rien d'autre qu'à former l'Église dans cet état de sainteté qui est déjà préformé et préfiguré en Marie » (JEAN-PAUL II, *Mulieris Dignitatem*, n° 27).

<sup>80</sup> Cf *Redemptor Hominis*, n°10 et ce qui vient d'être dit sur *Le Cœur de Jésus au Concile*.

<sup>81</sup> *Message aux jeunes de France*, Documentation Catholique, n°1788, 15 juin 1980, p.595.

<sup>82</sup> JEAN-PAUL II, *Mulieris Dignitatem*, n°25.

<sup>83</sup> On pourrait dire que la dimension de la *parole* est plus marquée dans la vie du prêtre qui a *plus particulièrement*, même si c'est de manière non exclusive, la mission d'annoncer la Parole (cf la symbolique des *langues de feu* sur les

Le propre de la femme est davantage *d'accueillir* l'amour pour se *donner*, à l'image de l'Eglise et de Marie :

« La femme ne peut se trouver elle-même si ce n'est en donnant son amour aux autres [...]. Si la dignité de la femme témoigne *de l'amour qu'elle reçoit pour aimer à son tour*, le paradigme biblique de la « femme » semble montrer aussi que *c'est le véritable ordre de l'amour qui définit la vocation de la femme* elle-même. Il s'agit ici de la vocation dans son sens fondamental, on peut dire universel, qui se réalise et s'exprime par les vocations multiples de la femme dans l'Eglise et dans le monde. La force morale de la femme, sa force spirituelle, rejoint la conscience du fait que Dieu lui confie *l'homme*, l'être humain d'une manière spécifique. Naturellement, Dieu confie tout homme à tous et à chacun. Toutefois cela concerne la femme d'une façon spécifique- précisément en raison de sa féminité- et cela détermine en particulier sa vocation ... »<sup>84</sup>.

« Jusqu'à l'infini, j'ai besoin d'aimer », dit la petite Thérèse. « Cela traduit bien commente Jo Croissant, l'abîme qui est dans le cœur de la femme »<sup>85</sup>. Le rôle de celle-ci est de faire l'unité, dans sa vie et autour d'elle<sup>86</sup>, à travers la mémoire du *cœur*, en faisant des rapprochements, en discernant les voies de Dieu dans l'histoire et dans sa propre intériorité. C'est une démarche de Sagesse mais aussi d'amour.

Ces deux vocations à l'amour de l'homme et de la femme sont complémentaires. Elles peuvent s'accomplir dans le mariage et, davantage encore, dans la vie consacrée.

## SACREMENT DE MARIAGE ET CŒUR DE JESUS

Lors de sa visite à Paray le Monial, le 5 octobre 1986, Jean-Paul II a mis en relief le lien entre la famille et le Cœur du Christ, particulièrement dans la perspective de la construction de la *civilisation de l'amour* :

« Grâce au sacrement de mariage, dans l'alliance avec la sagesse divine, dans l'alliance avec l'amour infini du Cœur du Christ, familles, il vous est donné de développer en chacun de vos membres la richesse de la personne humaine, sa vocation à l'amour de Dieu et des hommes. Sachez accueillir la présence du Cœur du Christ en lui confiant votre foyer [...]. Devant le Cœur du Christ, nous cherchons à puiser en lui l'amour vrai dont nos familles ont besoin. La cellule familiale est fondamentale pour édifier la *civilisation de l'amour* »<sup>87</sup>.

---

Apôtres dans les Actes ; cf Ac 2,3), celle du *geste* plus marquée chez le frère. Cf infra. Là encore, il ne s'agit que d'accentuations.

<sup>84</sup> JEAN-PAUL II, *Mulieris Dignitatem*, 1988, n°30; cf Jn 19, 26-27.

<sup>85</sup> Ceci est vrai encore plus pour la femme, souvent jugée sur son extérieur (cf 1 P 3, 3-6).

<sup>86</sup> Dans la femme, note Jo Croissant, entrent « spontanément des préoccupations qui lui sont étrangères, parce qu'elle communie à celles de ceux qu'elle aime ».

<sup>87</sup> *Documentation catholique*, 2 novembre 1986, n°1927, p.951.

De fait, la famille est au cœur des préoccupations du Pape polonais. Première cellule de l'Eglise et de la société, n'est-elle pas particulièrement menacée en ce début de millénaire, dans le contexte de la mondialisation ultra-libérale et du développement de la « culture de mort » et des techniques bio-médicales ? Ces menaces mêmes ont conduit le Magistère à développer un enseignement d'une grande richesse sur la vocation au mariage et la famille. Les catéchèses du mercredi données par Jean-Paul II à partir de septembre 1979 sur la « théologie du corps », en vue de la préparation du Synode sur la famille, offrent à cet égard un parcours de l'Écriture, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, exceptionnellement dense. Il ne s'agit certes pas de le reprendre ici mais, à partir de celui-ci, de montrer la place du *cœur* dans le développement du sacrement de mariage au cours de l'histoire du salut. On peut en déduire l'importance de la spiritualité du Cœur de Jésus pour ce sacrement.

## Le mariage dans l'Écriture

### *L'homme et la femme au commencement*

La création de l'homme et de la femme dans le mariage « au commencement » (Gn 1 et 2) manifeste la vocation fondamentale à *l'amour* du cœur de l'homme et de la femme.

### Le couple uni dans le mariage, image de la communion trinitaire (Gn 1-2, 4)

Le premier récit montre la création de l'homme et de la femme dans le mariage, comme la *première réalité humaine* voulue par Dieu. Celle-ci est précédée par un mystérieux conseil divin - « *Faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance...* »<sup>88</sup>, comme si Dieu se retirait en lui-même pour délibérer de la création de sa créature préférée.

Le couple uni dans le mariage est en effet l'image visible de l'ineffable communion du Père et du Fils dans l'Esprit dans l'unique divinité<sup>89</sup>. De ce fait, l'homme et la femme ne peuvent se trouver pleinement « que par le don désintéressé » d'eux-mêmes<sup>90</sup> : « *Votre matière est l'amour*, parce que je vous ai créés par amour, vous ne pouvez donc pas vivre sans amour », disait Jésus à sainte Catherine de Sienne (+1380), dans un de ses dialogues<sup>91</sup>. De même que dans la Trinité l'Esprit, la « personne Amour », unit le Père et le Fils tout en leur étant irréductible, le lien du mariage scelle l'union des époux. Par la procréation, ceux-ci témoignent de la fécondité de cet amour : « *Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la* » (Gn 1, 27).

### Le deuxième récit de création (Gn 2, 4-25)

Dans le 2<sup>o</sup> récit de création, Eve est décrite comme « ischa », qui sort de la « côte » ou plutôt du « côté » d'Adam, « isch » (Gn, 2 21-23). Sans revenir sur ce qui a déjà été dit, on remarquera que ce mystère annonce la naissance de la Nouvelle Eve du « côté » du Nouvel Adam transpercé sur la Croix (Jn 19, 34). C'est pourquoi le mariage est un sacrement, expression dès l'origine du « mystère » (Ep 5, 32), c'est à dire de l'union nuptiale du Christ et de l'Eglise, qui ne devait se réaliser qu'à la plénitude des temps.

Le Pape Jean-Paul II a analysé, à la lumière de la lettre aux Ephésiens (Eph 5, 25-33), ce rapport étroit qui existe entre le mariage et le mystère du Christ et de l'Eglise :

<sup>88</sup> Gn 1, 26

<sup>89</sup> Même si cela ne pourra être manifesté qu'avec la Révélation du Dieu Trine en Jésus-Christ.

<sup>90</sup> Constitution pastorale *L'Eglise dans le monde de ce temps*, n°24 § 3.

<sup>91</sup> *Dialogue* ch. 110, cité par F.M. LETHEL, *Théologie de l'amour de Jésus*, Ed. du Carmel, 1996, p. 74.182. On retrouve des formules très proches dans le texte de *Redemptor Hominis 10*, cité dans le chapitre *Cœur de Jésus et Concile*.

« ‘Ce mystère est grand ; je le dis en pensant au Christ et à l’Eglise’. Il est nécessaire de constater que l’auteur de la lettre écrit [cela] non seulement du *grand mystère caché en Dieu*<sup>92</sup>, mais aussi -et surtout- du mystère qui se réalise par le fait que le Christ, *qui a aimé l’Eglise dans un acte d’amour rédempteur* et s’est livré pour elle, s’est uni par ce même acte avec l’Eglise d’une manière sponsale, comme s’unissent l’époux et l’épouse dans le mariage institué par le Créateur. Il semble que les paroles de la lettre aux Ephésiens motivent suffisamment ce que nous lisons au début de la Constitution *Lumen Gentium*<sup>93</sup> [...].S’il existe les bases pour parler de *l’Eglise comme d’un sacrement*, de telles bases ont été pour la plus grande part indiquées justement dans la lettre aux Ephésiens »<sup>94</sup>.

Le sacrifice du Christ sur la Croix (Ep 5, 25) a besoin de la symbolique nuptiale pour pouvoir être interprété de manière juste, c’est à dire à la lumière de l’amour (Ep 5, 25). Inversement, le mariage ne peut se comprendre pleinement en dehors du mystère de l’alliance du Christ et de l’Eglise. C’est pourquoi il est, pour Jean-Paul II, dès l’origine, un « sacrement » :

« Ainsi [...] se constitue un *sacrement primordial*, entendu comme signe qui transmet efficacement dans le monde visible le *mystère invisible* caché en Dieu de toute éternité. En ceci est le mystère de la Vérité et de l’Amour, le mystère de la vie divine à laquelle l’homme participe réellement. Dans l’histoire de l’homme, c’est l’innocence originelle qui ouvre cette participation et elle est également la source de la félicité originelle »<sup>95</sup>.

Prolongeant cette réflexion dans la perspective de la symbolique de saint Jean<sup>96</sup>, on pourrait dire que ce sacrement signifie dès l’origine, par avance, l’amour du Cœur de Jésus pour son Epouse l’Eglise. En effet, selon l’interprétation des Pères de l’Eglise, la création d’Eve à partir du côté d’Adam ne peut se comprendre pleinement qu’à la lumière du côté ouvert de Jésus (Jn 19, 34) :

« L’évangéliste s’est servi d’un mot soigneusement choisi, écrit saint Augustin : il ne dit pas : ‘Il frappa’, ou quelque chose d’autre, mais ‘il *ouvrit* son côté’ (Jn 19, 34), pour faire comprendre d’une certaine manière que la porte de la vie était ouverte à cet endroit d’où ont coulé les sacrements de l’Eglise sans lesquels on n’entre pas dans la vie qui est la vraie vie. Ce sang a été versé pour la rémission des péchés, cette eau se mélange à la coupe du salut ; elle procure tout ensemble le bain et le breuvage. Cela était annoncé d’avance par l’ordre donné à Noé d’ouvrir sur le côté de l’arche la porte par laquelle entreraient les animaux qui ne périraient pas dans le déluge et qui préfigureraient l’Eglise. *Voilà pourquoi la première femme a été faite du côté de l’homme qui dormait et elle a fut appelée la Vie et la mère des vivants*. Ce fut l’indication d’un grand bien avant le grand mal de la prévarication. Ici, le second Adam inclinant la tête a dormi sur la Croix pour qu’une épouse lui soit formée de ce qui a coulé du côté de celui qui dormait. O mort qui fait revivre les morts ! Qu’y a-t-il de plus salutaire que cette blessure ? »<sup>97</sup>.

Mais ce qui est dit du *côté* s’applique aussi au *Cœur*, « qui fut certainement atteint par la lance que brandit le soldat romain pour s’assurer que le Christ était bien mort »<sup>98</sup>. C’est pourquoi Pie XII a pu dire que l’Eglise naît du *Cœur* même du Christ :

« C’est [...] du *Cœur* blessé du Rédempteur qu’est née l’Eglise, comme gestionnaire du sang de la Rédemption ; c’est de ce Cœur qu’a coulé abondamment la grâce des sacrements, où les fils de l’Eglise puisent la vie surnaturelle, comme le rappelle la sainte Liturgie : « Du cœur ouvert naît l’Eglise, unie au Christ [...].Vous qui de votre cœur répandez la grâce » (Hymne des Vêpres de la Fête du Sacré-Cœur). Il ne peut donc se comprendre sans référence à l’amour du *Cœur de Jésus* »<sup>99</sup>.

<sup>92</sup> Le pape se réfère ici à l’hymne introductive de l’épître (Ep 1, 3-14), qui dévoile le mystère de la volonté du Père (Ep 1, 9), son dessein bienveillant de salut dans le Christ et l’Eglise.

<sup>93</sup> Cf *Lumen Gentium* 1 : « L’Eglise étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c’est à dire à la fois le signe et le moyen de l’union intime avec Dieu et de l’unité de tout le genre humain... ».

<sup>94</sup> JEAN-PAUL II, *Uomo e Donna lo creo*, *Catechesi sull’amore umano*, Citta Nuova Editrice, 1985, p.365

<sup>95</sup> idem p. 157

<sup>96</sup> Cf ce qui est dit au chapitre *Le disciple bien-aimé* de la symbolique de Jn 19, 34, en lien avec Jn 7, 38.

<sup>97</sup> Saint AUGUSTIN, *Homélies sur l’Evangile de saint Jean*, CXX, 2, Bibl. Augustinienne, Œuvres de saint Augustin, Paris, 2003, p.335.337. On trouve déjà chez Tertullien l’idée que la création d’Eve figure la naissance de l’Eglise, tirée du côté du nouvel Adam endormi au Calvaire ; Cf *De anima*, XLIII, 10. Cf. également saint JEAN CHRYSOSTOME (+407), *Huit Catéchèses baptismales* 3, 16-17 ; S.C.50, Cerf, Paris, 1957, p. 160-161.

<sup>98</sup> PIE XII, *Haurietis Aquas*, 1956, n°39.

<sup>99</sup> *Idem* ; le *Catéchisme* de 1992 ne dit pas autre chose : « De même qu’Eve a été formée du *côté* d’Adam endormi, ainsi l’Eglise est née du *Cœur transpercé* du Christ mort sur la Croix » ( CEC 766).

Le mariage, en tant qu'institué par Dieu lui-même à l'origine, ne peut de ce fait se comprendre pleinement sans une référence au *Cœur transpercé de Jésus*. On peut dire que la première Eve jaillit elle aussi d'une certaine façon du « cœur » d'Adam, pour ne faire « qu'un seul cœur » avec lui, dans le mariage.

La suite du texte le montre. L'unité en « une seule chair » de l'homme et de la femme (Gn 2, 24) découle d'un choix : « L'homme laissera son père et sa mère et *s'unira* à sa femme ». C'est le consentement des époux, par lequel ceux-ci se donnent et se reçoivent mutuellement pour toujours, qui fait le mariage<sup>100</sup>. En termes symboliques, *l'échange des cœurs* précède *l'union des corps* qui l'exprime. C'est parce qu'ils sont liés par une alliance irrévocable en leurs *cœurs* que les époux peuvent s'unir en une seule *chair*. De cette union peut naître précisément un être nouveau, l'enfant, signe visible de la fécondité de l'amour de ses parents, dont il est en quelque sorte la synthèse vivante, tout en leur étant irréductible en tant que personne : « L'homme connut Eve, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn et elle dit 'j'ai acquis un homme de par le Seigneur » (Gn 4, 1). « Le mystère de la féminité, écrit Jean-Paul II, se révèle et se manifeste à fond par la maternité [...] et ainsi se révèle également à fond le mystère de la masculinité de l'homme, c'est à dire la signification génératrice et paternelle de son corps »<sup>101</sup>.

Dans l'état originel, les deux cœurs des époux sont parfaitement en harmonie avec Dieu : l'homme et la femme sont créés dans la grâce ; ils participent à la vie divine. En même temps, ils sont parfaitement accordés l'un à l'autre, dans la confiance mutuelle et la réciprocité du don de soi : Adam et Eve n'ont « pas honte » l'un devant l'autre (Gn 2, 25).

### *Le mariage après la chute*

Avec la chute originelle cependant, la relation de l'homme et de la femme a été blessée. Elle passe désormais par la convoitise (séduction, domination), la peur de l'autre, et la souffrance (Gn 3, 7.16). Mais Dieu conserve au mariage sa bénédiction. S'adaptant à la « dureté de cœur » (Mt 19, 8) de l'homme (et de la femme), Il en préserve la finalité première : le don de la vie ( cf Gn 1, 28). C'est pourquoi Il patiente et tolère des institutions ne correspondant pas à son projet originel (domination de la femme par l'homme, possibilité de répudiation, polygamie), pour la raison qu'ils respectent néanmoins cette finalité. Cependant, il promet par les prophètes le don d'un *cœur nouveau* et d'un Esprit nouveau (Ez 36, 26), et prépare progressivement son peuple à ce don. Les livres de Ruth et de Tobie témoignent déjà dans l'Ancienne Alliance « du sens élevé du mariage, de la fidélité et de la tendresse des époux » (CEC 1611). Le Cantique des Cantiques lui-même peut se lire comme « une expression unique de l'amour humain, en tant qu'il est reflet de l'amour de Dieu, amour « fort comme la mort » que les torrents d'eau ne peuvent éteindre » (idem).

### *La rédemption du mariage dans le Christ et l'Eglise : le don du Cœur nouveau*

C'est par l'Incarnation cependant que l'alliance matrimoniale sera pleinement restaurée. Le Verbe de Dieu, en se faisant homme, accomplit la promesse d'Ezéchiel. Son Cœur, rempli du feu de l'Esprit, est ce « *cœur de chair* » capable d'aimer sans mesure et de pardonner. Par sa *douceur et son humilité* (Mt 11, 29), Jésus veut guérir la dureté du cœur de l'homme -et de la femme- (Mt 19, 8)<sup>102</sup>. Du coup, le mariage peut retrouver la beauté et l'exigence de l'idéal primitif (Mt 19, 1-9).

<sup>100</sup> Cf *Code de Droit Canonique*, Canon 1057, §2.

<sup>101</sup> JEAN-PAUL II, *A l'image de Dieu, homme et femme*, Cerf, 1981, p.172.

<sup>102</sup> Il est frappant de remarquer de ce point de vue que l'enseignement de Jésus sur l'indissolubilité du mariage est précédé par tout un chapitre (Mt 18) sur les relations fraternelles dans l'Eglise, et notamment sur le pardon. L'enseignement de Jésus sur le mariage est destiné à des chrétiens qui, renouvelés par les sacrements, ont reçu « ce cœur de chair » qui les rend capables, dans le Christ, d'aimer et de pardonner « soixante-dix-sept fois » (Mt 18, 22).

Mieux, les époux sont désormais *comme consacrés*, car l'Époux est là (Mt 9, 15) et leur union apparaît désormais comme le « symbole réel », le sacrement de l'union du Christ et de l'Église (Ep 5, 32).

Mais tout passe finalement par les *noces de la Croix* : la grâce du mariage chrétien « est un fruit de la Croix du Christ, source de toute vie chrétienne » (CEC 1615). Elle signifie et communique cet *amour nuptial* qui a poussé le Christ à se livrer pour l'Église, afin de la purifier par le baptême et la nourrir par l'Eucharistie (Ep 5, 25-33).

Le récit des noces de Cana (Jn 2), montre le lien intime qui unit cette transformation de la réalité du mariage en sacrement de l'union nuptiale du Christ et l'Épouse Israël (symbolisée par Marie) et *l'heure* du transpercement (Jn 19, 34). Du coup, le sacrement de mariage apparaît, comme les autres sacrements, comme un don du *Cœur transpercé de Jésus*. La réalité naturelle de l'alliance matrimoniale (le vin ancien) devient *le vin nouveau* de l'Alliance nouvelle et éternelle (cf CEC 1617). Les époux reçoivent de s'aimer de l'amour même dont le Christ a aimé l'Église.

Inversement, à la lumière de Cana et du Cantique des Cantiques, le récit de la transfixion peut être lu comme le don *nuptial de Jésus pour son Église*, selon l'interprétation médiévale du Cantique des Cantiques, lu dans la traduction de la Vulgate<sup>103</sup>. L'Église Épouse, nouvelle Eve, jaillit du *Cœur* même du Nouvel Adam (Gn 2, 22 ; Jn 19,34), à travers les sacrements qui la font vivre. L'époux en donnant sa vie pour son épouse donne à celle-ci de se donner en retour en *s'unissant à son offrande*, devenant ainsi mère de l'humanité rachetée (Jn, 19, 26-27 ; Jn 16, 21 ; Ap 12, 1-6). Ainsi est manifestée la fécondité de l'amour : « Femme, voici ton fils » (Jn 19, 26).

L'« échange des cœurs », qu'exprime le consentement matrimonial, signifie donc l'alliance du Christ et de l'Église (Ep 5, 32) et reçoit d'elle sa force. Les époux peuvent se donner totalement l'un à l'autre (Ep 5, 25) et devenir « un seul cœur », pour former une communauté de toute la vie « ordonnée par son caractère naturel au bien des conjoints ainsi qu'à la génération des enfants »<sup>104</sup>.

Il est intéressant de noter que les trois éléments du schème biblique apparaissent dans la célébration du sacrement du mariage. Les époux se donnent l'un à l'autre par la parole le consentement de leur cœur. Ce consentement est reçu au nom de l'Église par le prêtre ou le diacre qui étend la main droite sur les époux (rituel romain n°31). Une fois mariés, ils consommeront dans leur chair l'union de leurs cœurs exprimée par leur bouche<sup>105</sup>.

Ultimement, le lien conjugal prépare les Époux aux noces éternelles (Ap 19, 8-9 ; 21, 2...), où le Cœur de l'Époux s'unira à celui de chacun des élus dans la Jérusalem nouvelle.

## Le sacrement du mariage et la spiritualité du Cœur de Jésus

Situer l'origine du sacrement de mariage dans le Cœur transpercé de Jésus invite les Époux à aller puiser à cet amour nuptial de l'Époux pour l'Épouse l'amour qui les fait vivre et leur donne de donner la vie. A travers la pratique de la consécration des familles au Cœur de Jésus, il s'agit de

<sup>103</sup> Cf chapitre précédent

<sup>104</sup> CEC n° 1601

<sup>105</sup> Le déploiement de l'engagement du *cœur* dans la *parole* puis dans les *actes* met en lumière le caractère artificiel des relations pré-conjugales. A une époque où l'on est en recherche « d'authenticité » dans les relations, il pourrait être bon de rappeler dans la préparation au mariage que les *gestes* de l'amour ne devraient pas précéder la *parole* ni celle-ci dénaturer l'intention profonde du *cœur*, sous peine d'hypocrisie ou de mensonge.

reconnaître la place centrale du Christ Epoux dans le foyer<sup>106</sup>. C'est recevoir de Celui-ci la grâce de l'unité et de la réconciliation, comme le Seigneur le fit connaître à Marguerite-Marie :

« [Jésus a fait connaître que] comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandait abondamment dans tous les lieux où serait honorée *l'image de ce Sacré-Cœur* [...]. Il réunirait les familles divisées par ce moyen et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité ; et [...] il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les communautés religieuses où il serait honoré, et lesquelles se mettraient sous sa particulière protection ; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis, pour n'en faire qu'un même avec lui [...] »<sup>107</sup>.

C'est apprendre à imiter les vertus du Cœur de Jésus –la douceur et l'humilité (Mt 11, 29), la miséricorde (Jn 19, 34)- si nécessaires à la vie de famille et que Jésus nous communique dans les sacrements (en particulier la réconciliation et l'Eucharistie) :

« Vous donc les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, *d'humilité, de douceur*, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement, si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte ; le Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour. Et puis, par-dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection. Avec cela, que la paix du Christ règne dans vos cœurs : tel est bien le terme de l'appel qui vous a rassemblés en un même Corps. Enfin, vivez dans l'action de grâces ! »<sup>108</sup>.

C'est se reconnaître « première Eglise »<sup>109</sup> et imiter la sainte famille de Nazareth, modèle de toutes les familles, dont Jésus a été le centre.

Cette dévotion conduit à reconnaître dans le mariage un véritable chemin de sainteté, qui, sur le plan symbolique, exprime la vocation de tous les baptisés : entrer dans une relation nuptiale avec le Christ. C'est à cette réalité que les époux, comme tous les baptisés, sont appelés (Mt 22, 23-33). Ils en sont le signe visible sur la terre mais ultimement, c'est dans la *consécration baptismale* que s'origine cette mystique nuptiale. Les consacrés dans le célibat, qui reçoivent des époux chrétiens le symbole vivant de leur relation d'épousailles avec le Christ (Mt 19, 10-12 signifient à leur tour l'accomplissement eschatologique des noces chrétiennes dans le Royaume, où « l'on ne prend ni femme ni mari » (Mt 23, 30), parce que sont célébrées *les noces éternelles de l'Agneau avec son Epouse* (Ap 21, 9). Ainsi se comprend le sens ultime de la « quasi-consécration » que représente le mariage (*Gaudium et Spes* n°48). Toute vie chrétienne, qu'elle soit consacrée pour le Royaume (Mt 19, 10-12) ou vécue dans le don du mariage (1 Co 7, 7), voire dans une situation de solitude non choisie ou de séparation, a pour finalité ultime l'union à l'unique Epoux auquel le baptême nous a consacrés. En ce sens, le mariage chrétien peut trouver dans la spiritualité du Cœur de Jésus non seulement l'enrichissement de l'amour conjugal, mais aussi l'approfondissement de ce qu'il symbolise et qui en est la source et la finalité ultime, l'amour nuptial du Christ pour son Eglise.

<sup>106</sup> Cf la pratique du P. Matéo Crawley-Boevey (+1960) d'intronisation du Cœur de Jésus, Roi d'amour, dans les familles, à la suite de sa guérison miraculeuse dans la chapelle des apparitions à Paray le Monial en 1907.

<sup>107</sup> *Lettre au Père Croiset (L.131), Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*, op. cit., T.2., p.438-439.

<sup>108</sup> Colossiens 3, 12-15.

<sup>109</sup> Selon l'expression de JEAN-PAUL II, reprise des Pères ; cf par exemple *Lettre aux familles*, 1994, n°13.

## LE CŒUR ET LA VIE CONSACREE

Plus encore que pour les autres sujets traités jusqu'ici, les développements qui vont suivre doivent être vus comme des balbutiements. Il est en effet difficile de parler de la vie consacrée, peut-être parce qu'il s'y joue quelque chose d'essentiel, de mystérieux, qui touche à la vocation de l'homme en général. Les consacrés ne manifestent-ils pas symboliquement ce que tous les chrétiens<sup>110</sup>, et, par suite, tous les hommes sont appelés à devenir ? Or précisément, la vocation propre du consacré semble être de révéler ce qui constitue la dignité même de l'homme, c'est-à-dire son cœur<sup>111</sup>. Par son état de vie spécifique le *consacré* n'est-il pas le témoin privilégié de cette *solitude originelle* de tout homme, qui le constitue à la fois comme *mystère irréductible* et comme *être de désir*, en attente de communion<sup>112</sup>.? En termes symboliques, il manifeste par sa vie de célibat le primat, dans la personne humaine, du «cœur», et de l'infini de son désir, blessure béante que Dieu seul pourra ultimement combler<sup>113</sup>.

Du même coup, il importe de voir en quoi cette dimension du *cœur* éclaire la vocation consacrée masculine et féminine.

La vocation de l'homme et de la femme consacrés

*La consacrée épouse du Christ et le consacré frère de Jésus*

---

<sup>110</sup> Cf plus loin *Consécration et baptême*.

<sup>111</sup> Cf Introduction

<sup>112</sup> Cf chapitre *Anthropologie du cœur*.

<sup>113</sup> Cf la célèbre formule de saint AUGUSTIN citée dans l'*Introduction*. Même dans le mariage, il est nécessaire de pouvoir reconnaître et accepter profondément cette *solitude* pour pouvoir s'ouvrir à une vraie *communion* avec *l'autre*, reconnu lui aussi comme *mystère*, irréductible à ce que je perçois ou comprends de lui.

L'exemple de Jésus et de Marie éclaire la vocation de l'homme<sup>114</sup> et de la femme consacrés. On peut dire de ce point de vue qu'il y a un « *privilège de la féminité dans l'amour de Jésus* »<sup>115</sup>, car, plus que l'homme, la femme est capable de vivre et de *symboliser* en quelque sorte la relation nuptiale d'alliance avec l'Époux qu'est le Christ, et la maternité spirituelle qui en découle, à *l'image de Marie* épouse mystique du Christ<sup>116</sup>. Mais il y a aussi un « *privilège de la masculinité* », car plus que la femme, l'homme est capable d'exprimer le Cœur d'époux, de père, de fils et de frère, *qui est celui de Jésus*<sup>117</sup>. Deux manières d'accomplir cette vocation *masculine* (en dehors du mariage) sont possibles<sup>118</sup> : le sacerdoce et la vie consacrée. L'une et l'autre incarnent les quatre dimensions du Cœur du Christ, mais là encore différemment .

Le prêtre exprime davantage la dimension *sponsale et pastorale* du Cœur du Christ vis à vis de l'Église<sup>119</sup>. Le frère, qui vit aussi d'une autre manière la dimension d'époux et de père<sup>120</sup>, incarne davantage la dimension *filiale et fraternelle* du Cœur de Jésus (Mt 11, 25-30 ; 12, 46-50 ; 22, 36-40 ; Jn 20, 17). En ce sens on peut dire que le consacré homme illustre une vocation fondamentale de tout homme qui est de devenir *frère de Jésus et de ses frères chrétiens et même de tous les hommes*<sup>121</sup>.

Cette dimension fraternelle du Cœur de Jésus est fortement attestée par l'Écriture (cf les textes précités, mais aussi Rm 8, 29 ; Hb 2, 10-12). Elle s'exprime surtout à travers le *testament spirituel* du Christ : l'ultime *geste* du lavement des pieds (Jn 13, 1-20) et le don du « *commandement nouveau* » de l'amour mutuel entre les disciples (Jn 13, 33-35). Elle est aussi au centre de la

<sup>114</sup> Le Père LETHEL propose une réflexion intéressante sur la manière masculine de vivre sa vocation pour le consacré dans le livre précité ; cf *Théologie de l'amour de Jésus*, ..., Ed. du Carmel, Vénasque, 1996, p. 124-125, 183-184 et 220-223...

<sup>115</sup> F.M.Lethel, *idem*, p. 59, 161-163.

<sup>116</sup> Cf les deux scènes fondamentales de Cana et de la Croix dans *l'Évangile de Jean* (Jn 2, 1-12 ; 19, 25-37), où Marie apparaît à la fois comme la nouvelle Eve et la figure d'Israël, dans les noces de la nouvelle Alliance qui donnent naissance à l'Église représentée par les disciples (Jn 2.2.11), et tout spécialement Jean (19, 25-27). L'homme est lui aussi, d'une certaine façon, en son âme, « épouse du Christ », mais cette dimension convient moins, il faut bien le reconnaître, à sa masculinité.

<sup>117</sup> F.M.LETHEL, *op. cit.*, p. 124, 182-184. Le P.LETHEL ne retient pas la dimension de la paternité en ce qui concerne Jésus. Même si celle-ci est moins apparente dans les Évangiles que celle d'époux, de fils et de frère, elle est au moins suggérée à travers des expressions comme « Ma fille » (Mc 5, 34) ; « Mes enfants » (Jn 21, 5). Dans sa relation avec les disciples, Jésus est à la fois un frère, un père, en tant que Pasteur, et un ami, selon une formule que Jean-Paul II applique au prêtre.

<sup>118</sup> Alors que pour la femme, il n'existe en dehors de la vocation d'épouse que celle de consacrée. Le cas du célibat non choisi ne peut être considéré comme une vocation au sens strict. Sur le plan symbolique, la situation de fait des célibataires s'apparente à celle des consacrés, du fait de leur *consécration baptismale*, même si celle-ci est vécue moins parfaitement (au moins en puissance, sinon en fait), du fait qu'ils n'ont pas choisi la voie des conseils.

<sup>119</sup> « Le prêtre est appelé à devenir l'image vivante de Jésus-Christ Époux de l'Église » ; cf JEAN-PAUL II, *Pastores dabo Vobis*, n°22 cf ce qui sera dit au chapitre sur le *sacerdoce et le Cœur de Jésus*.

<sup>120</sup> Cette relation d'époux se joue à la fois dans la relation au Christ, selon la symbolique de l'âme épouse du Christ reprise par saint Jean de la Croix, saint François d'Assise...et aussi dans la relation à Marie. Le père LETHEL prenant l'exemple de saint Louis-Marie Grignion de Montfort parle dans ce sens d'un « privilège de la masculinité dans l'amour de Marie ». Saint Joseph et saint Jean en sont deux exemples. On peut parler aussi d'une « paternité virginale » à l'image de saint Joseph (*op. cit.*, p.125). Toutes ces notions sont cependant évidemment à manier avec beaucoup de prudence et de nuances. Les mots défont lorsqu'il s'agit d'exprimer des réalités très intimes et mystérieuses, qui se jouent à l'intérieur du cœur. Le langage du symbole lui-même, même s'il permet de dépasser en partie dans ce cas le concept, n'est pas non plus totalement adapté, ne serait-ce qu'à cause de son équivocité et des risques d'interprétation trop affective ou sentimentale qu'il comporte. Encore une fois il ne s'agit ici que de balbutier, sans prétendre épuiser le mystère.

<sup>121</sup> Cette dimension fraternelle existe aussi bien sûr dans la vocation de la sœur vis à vis du Christ, mais elle est dépassée en quelque sorte par la dimension nuptiale. Chez le frère, la dimension nuptiale est moins marquée, la dimension fraternelle davantage. Dans la relation avec les hommes, cette dimension de fraternité est également davantage marquée que chez le prêtre : celui-ci, certes « reste toujours dans la communauté dont il fait partie comme croyant uni à tous ses frères et sœurs rassemblés par l'Esprit ; mais en vertu de sa configuration au Christ Tête et Pasteur il se trouve en cette situation sponsale qui le place *en face de la communauté* » ; cf JEAN-PAUL II, *Pastores Dabo Vobis*, n°22.

prédication de saint Jean à la fin de sa vie : « A ceci nous avons connu l'Amour : celui-là a donné sa vie pour nous. *Et nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères* » (1 Jn 3, 16)<sup>122</sup>.

« [Les] religieux sont appelés à être des *frères du Christ*, profondément unis à Lui, 'l'aîné d'une multitude de frères' (Rm 8, 29), écrit Jean-Paul II, frères *entre eux*, dans l'amour mutuel et dans la coopération au même service pour le bien dans l'Eglise ; frères de *chaque homme* par le témoignage de la charité du Christ envers tous, spécialement envers les plus petits et les plus nécessiteux ; frères *pour une plus grande fraternité* dans l'Eglise »<sup>123</sup>.

### *Une vocation à l'amour*

Les consacrés, en tant qu'ils sont le *cœur* de l'Eglise, expriment plus particulièrement, mais diversement, la vocation chrétienne et humaine à l'amour. Ceci est évident pour le prêtre, qui incarne l'image du Christ Epoux de l'Eglise. Mais c'est vrai aussi, et peut-être d'abord, pour le consacré homme :

« [...] Les religieux frères, écrit Jean-Paul II, exercent, à l'intérieur et hors de la communauté, des *services* précieux et variés, participant ainsi à la mission de *proclamer l'Evangile* et d'en *témoigner* par la *charité* dans la vie de tous les jours »<sup>124</sup>.

C'est dans le don total de leur vie pour leurs frères, plus particulièrement, par leurs *mains* (*leurs actes*), que les frères expriment la vocation de « l'homme masculin », laïc ou prêtre, à l'amour, que symbolise si magnifiquement le *geste* du lavement des pieds dans l'Evangile de Jean (Jn 13, 1-20). Leur rôle propre de ce point de vue est de témoigner que l'amour ne se paie pas de mots mais doit être vécu « *en actes, véritablement* » (1 Jn 3, 18). Ils signifient par là la dimension de *service et d'humilité* de toute vie chrétienne : « Le propre de l'amour est de s'abaisser », disait la petite Thérèse. Ils manifestent aussi la dimension personnaliste du travail, comme *service* de l'homme accompli dans la *charité* : « Il a *aimé* avec un *cœur* d'homme [...]. Il a *travaillé* avec des *mains* d'homme », dit le Concile à propos de Jésus<sup>125</sup>. Dans le travail aussi, le *cœur* s'exprime par les *mains*.

La femme *consacrée*, a elle aussi pour vocation plus particulière de témoigner pour l'humanité, de la place du *cœur et de l'amour*. Jean-Paul II ne dit-il pas que c'est l'ordre de l'amour qui définit la vocation de la femme<sup>126</sup> ? Ceci est vrai tout particulièrement de la consacrée. La petite Thérèse, qui écrivit « Dans le cœur de l'Eglise, ma mère, je serai l'amour », incarne admirablement cette vocation.

### L'expérience de la vie consacrée chez Thérèse de Lisieux

Le Père Lethel montre en effet comment les quatre dimensions fondamentales de la vocation féminine à l'amour - celles d'épouse, de mère, de fille, de frère et de sœur<sup>127</sup> - sont reprises dans les écrits de la petite Thérèse, avec l'image de la lyre : « Pour Thérèse, [le symbole de] la lyre signifie le cœur humain, fait pour aimer et être aimé, son propre cœur consacré à l'amour de Jésus »<sup>128</sup>. Ces

<sup>122</sup> Cf plus loin *Le disciple bien-aimé*.

<sup>123</sup> Idem

<sup>124</sup> JEAN-PAUL II, *La vie consacrée*, n°60.

<sup>125</sup> *Gaudium et Spes* 22, §2.

<sup>126</sup> Cf supra, *Anthropologie du cœur*.

<sup>127</sup> Nous nous inspirons ici largement d'une conférence donnée par le P.François-Marie LETHEL, OCD, *Santi e sante, testimoni dell'amore di Cristo nella vita consecrata*. On trouvera l'essentiel de ce texte en français dans le livre du même auteur : *Théologie de l'amour de Jésus*, op. cit., en particulier aux p.61-70, 184-196.

<sup>128</sup> Voici, par exemple, les mots de la sainte dans ses *Poésies* : « Tu fais vibrer les cordes de ta lyre ; Et cette lyre, ô Jésus, c'est mon cœur » (P 48/5).

quatre « cordes » du cœur de la « petite » sainte de Lisieux tracent en même temps en quelque sorte un itinéraire spirituel<sup>129</sup>.

### *Epouse*

La relation nuptiale avec le Christ est probablement celle qui apparaît le plus spontanément et le plus précocement dans la vocation de Thérèse, même si elle va s'approfondir tout au long de sa vie de religieuse. Elle est liée au vœu de virginité. « Grâce à l'enseignement de saint Jean de la Croix, reçu dans les premières années de sa vie au Carmel, Thérèse a pu prendre conscience de cette corde sponsale de son cœur et laisser l'Esprit Saint l'éduquer et la faire vibrer fortement pour Jésus seul. Comme le Docteur Mystique, la sainte fait souvent référence au *Cantique des Cantiques*, comme à la Parole de Dieu qui touche le plus cette corde du cœur. A travers ses écrits, la carmélite apparaît comme une femme totalement amoureuse de l'Homme-Dieu Jésus, son Epoux. Toute sa vie, au ciel comme sur la terre, n'a pas d'autre sens que “ d'aimer Jésus et de le faire aimer ”<sup>130</sup>. En elle, comme chez les autres mystiques, cet amour sponsal est un amour passionné<sup>131</sup>, un amour virginal divin et humain, qui inclut et transfigure l'eros comme amour-désir de la beauté de l'Epoux<sup>132</sup> [...]. Thérèse invite donc tous les consacrés à accueillir sans peur ce fort langage sponsal qui “ parle au cœur ”, avec toute sa charge d'amour. Et ce n'est jamais pour alimenter le sentimentalisme ou une quelconque sensualité spirituelle<sup>133</sup>, mais pour soutenir l'engagement évangélique le plus radical dans la suite du Christ. En elle, comme chez les autres saints, l'amour sponsal du Christ est un amour fort, exclusif, jaloux et entier, centré sur le mystère de la Croix. Dans les écrits de Thérèse, l'expression “ Jésus Epoux ” est expliquée avec l'expression “ Jésus seul ”, qui signifie le détachement total des créatures. Mais notre sainte, avec sa manière d'insister toujours sur l'Amour comme moyen de la perfection<sup>134</sup>, met l'accent sur l'attachement total à Jésus comme moyen du détachement. Dans sa perspective, un cœur pur est un cœur tellement amoureux de Jésus, attaché à Jésus, qu'il ne peut plus s'attacher aux créatures, il ne peut plus être partagé entre Jésus et les créatures »<sup>135</sup>.

C'est ce qu'exprime le fameux billet que Thérèse portait sur elle le jour de sa profession le 8 septembre 1890 :

« O Jésus, mon divin Epoux, que jamais je ne perde la seconde robe de mon baptême, prends-moi avant que je fasse la plus petite faute volontaire. *Que je cherche et ne trouve jamais que toi seul, que les créatures ne soient rien pour moi et que je ne sois rien pour elles mais toi, Jésus, sois tout* »<sup>136</sup>.

Elle exprime ce don nuptial mutuel par la symbolique de l'échange des cœurs dans une lettre adressée à sa sœur Céline après sa profession.

“ Je pense que le cœur de mon Epoux est à moi seule, comme le mien est à lui seul, et je lui parle alors dans la solitude de ce délicieux cœur à cœur, en attendant de le contempler un jour face à face ! ”<sup>137</sup>.

Pour la petite sainte formée à l'enseignement de saint Jean de la Croix, le temps sur la terre est le temps de la foi, du « cœur à cœur » et non de la vision. Thérèse vit sa relation d'épouse dans la « nuit » de la foi. C'est souvent le cas dans une vie consacrée, où il s'agit de partager avec l'Epoux

<sup>129</sup> Ce qui est dit de Thérèse s'applique surtout à la vie consacrée féminine, mais éclaire aussi la vocation de fils et de frère du consacré..

<sup>130</sup> LT 220

<sup>131</sup> “ Je voulais *aimer, aimer Jésus avec passion* ” (Ms A 47v).

<sup>132</sup> Cf P 25 ; 28 ; 24 ; 32 ; 33.

<sup>133</sup> Dans la *Nuit Obscure*, saint JEAN DE LA CROIX identifie la “ luxure spirituelle ” comme une des imperfections des débutants (I.1, chap.4). Au moyen de la purification des sens, l'Esprit Saint “ réaccorde ” la corde sponsale du cœur.

<sup>134</sup> Cf LT 109

<sup>135</sup> F.-M.LETHEL, *Santi e sante...*, p.9-10. La traduction est de nous.

<sup>136</sup> *Billet de profession, Œuvres complètes*, Cerf, 1998, p. 957

<sup>137</sup> LT 122.Ch aussi P 24 : “ Repose dans mon cœur. Il est à toi [...]. Je m'endors sur ton Cœur. Il est à moi ”.

non seulement les joies mais aussi les peines, comme dans un mariage. Ce témoignage, cité par Jo Croissant, en est un exemple :

« Quand j'ai découvert que le Christ était vraiment ressuscité [...] et qu'il m'aimait, je n'ai pu faire autrement que de lui consacrer toute ma vie. J'aimais tellement la vie qu'il a fallu qu'il me manifeste toute la force de son amour pour que je sois capable de renoncer aux joies si légitimes du mariage et de la maternité. Je n'avais qu'un désir, c'était d'être totalement unie à lui, de devenir son épouse. Je m'imaginai que cela se ferait dans une extase, dans des transports de joie. Mais ce sentiment si vif et si doux de sa présence dont il m'avait gratifiée pour m'attirer à lui s'est peu à peu estompé, pour laisser place à la douleur de l'absence. Tout mon être qui avait tant besoin d'être aimé et d'aimer, n'était plus qu'un cri de femme délaissée, abandonnée. Un jour, je tombais providentiellement sur cette petite phrase : 'Il est des échanges d'amour qui ne se font que sur ma Croix'. Il se fit un déclic en moi. Je compris que c'était au cœur même de cette douleur que je devais l'épouser. Je devais tout recevoir de Lui, et l'épouser dans la souffrance comme dans la joie, dans les contradictions comme dans les bénédictions, dans les échecs, comme dans les réussites. Dès lors, je fus comblée »<sup>138</sup>.

Le « totus Tuus » de Thérèse à Jésus va jusqu'à l'offrande de sa propre vie comme « victime d'holocauste » de l'amour miséricordieux :

« O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en victimes d'holocaustes à votre amour, vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinie tendresse qui sont en vous [...]. O mon Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime, consommez votre holocauste par le feu de votre divin Amour »<sup>139</sup>.

Il s'agit de laisser Dieu se donner à nous au point d'être en quelque sorte « possédée » par Lui<sup>140</sup>, de se laisser consumer par son amour. Cette dimension nuptiale conduit tout naturellement à la découverte de la maternité spirituelle.

## Mère

La carmélite définit sa vocation de mère en relation avec sa vocation d'épouse : « Etre ton épouse, ô Jésus, [...] être par mon union avec toi la mère des âmes »<sup>141</sup>. « Dans son cœur de femme, note le P.Lethel, cette corde de l'amour maternel est essentiellement liée à celle de l'amour sponsal [...et] a vibré très tôt, avant son entrée au Carmel. Son expérience première et fondamentale de maternité est racontée au centre du *Manuscrit A*<sup>142</sup>, tout de suite après la grâce de Noël 1886. A peine " sortie de l'enfance ", d'un certain infantilisme qui la paralysait, Thérèse grandit si rapidement en peu de mois, qu'à l'âge de 14 ans, elle est vraiment une femme, étant déjà mère. Elle-même raconte comment le point de départ de cette maternité fut une simple image de Jésus Crucifié<sup>143</sup>. Comme Marie Madeleine qui était représentée sur cette image embrassant les pieds du Crucifix, et plus profondément encore comme la Vierge Marie, Thérèse se sentit appelée à rester elle aussi au pied de la Croix pour recueillir le sang de Jésus et le répandre sur ses frères, spécialement sur les plus grands pécheurs, qui ont le plus besoin de ce sang rédempteur, et qui sont plus en danger de ne pas le recevoir et de se perdre. Et ce fut à ce moment qu'elle entendit parler du criminel Pranzini, condamné à mort, qui était sur le point d'être guillotiné et de mourir dans l'impénitence. 'Je voulus à tout prix l'empêcher de tomber en enfer'<sup>144</sup>, écrit Thérèse. Thérèse prie pour lui avec une espérance absolue, sûre qu'il sera sauvé, même sans confession, même sans aucun signe de repentir. Son espérance est fondée uniquement sur la Miséricorde Infinie de Jésus. A la fin de son récit, Thérèse appelle ce criminel 'mon premier enfant'. Pour la première fois, Thérèse devient

<sup>138</sup> *Témoignage de consacrée* cité par Jo CROISSANT, op. cit. p. 96-97

<sup>139</sup> *Manuscrit A*, 84, r, *Œuvres Complètes*, p. 212

<sup>140</sup> « Vous êtes une possédée du Bon Dieu » dit un jour à Thérèse une de ses sœurs.

<sup>141</sup> *Ms B 2v*. Texte cite dans l'Exhortation Apostolique *Vita Consecrata* (n° 34, n.72).

<sup>142</sup> *Ms A 45-46*

<sup>143</sup> Cette image peut se voir dans le livre du P. DESCOUVEMONT et H.N.LOOSE : *Teresa e Lisieux* (Libreria Editrice Vaticana, 1995, p.77).

<sup>144</sup> *Ms A 46r*

spirituellement Mère, dans la communion plus profonde avec Jésus Crucifié, avec son sang rédempteur »<sup>145</sup>.

Cette maternité se caractérise par une espérance aveugle pour les âmes, comme en témoigne son billet de profession :

« Jésus, fais que je sauve beaucoup d'âmes, qu'aujourd'hui il n'y en ait pas une seule de damnée et que toutes les âmes du purgatoire soient sauvées [...]. Jésus pardonne-moi si je dis des choses qu'il ne faut pas dire, je ne veux que te réjouir et te consoler »<sup>146</sup>.

En même temps, ce cœur de mère qui espère pour tous se porte sur chacun comme s'il était unique. Thérèse aura une relation tout à fait personnelle et fidèle avec chacune des âmes qu'elle prendra plus particulièrement dans sa prière : les Pères Bellière, Roulland, ...

### Fille

La troisième dimension du cœur de Thérèse, celle qui l'a rendu célèbre est sa fameuse voie d'enfance. Consacrée, elle est en effet l'épouse de Jésus, l'enfant par excellence, qui repose sur le « sein » du Père<sup>147</sup>. Cette dimension a toujours été présente dans sa vie mais elle s'est approfondie<sup>148</sup>, jusqu'à atteindre l'abandon le plus radical. C'est à la fin de sa vie, alors qu'elle est consumée par la maladie et l'épreuve de la nuit de la foi que Thérèse appelle Dieu « Papa<sup>149</sup> » :

« Si vous me trouviez morte un matin, n'ayez pas de peine : c'est que *Papa le bon Dieu* serait venu tout simplement me chercher. Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les Sacrements. Mais quand le Bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand même, tout est grâce<sup>150</sup>».

Elle appelle aussi Marie « Maman »<sup>151</sup>. Cet amour filial envers Marie trouvera son ultime et plus belle expression dans la poésie *Pourquoi je t'aime ô Marie*, avec le continuel refrain : « Je t'aime, je suis ton enfant »<sup>152</sup>. « Dans le cœur humain de Jésus, cet amour filial s'exprime essentiellement comme obéissance, obéissance au Père jusqu'à la mort de la Croix, mais aussi comme obéissance, soumission à Marie et à Joseph. Par l'Incarnation, le Fils de Dieu s'est fait fils de sa créature, se soumettant à elle, se faisant dépendant d'elle. Thérèse vit profondément cette obéissance humble, confiante et amoureuse, nous montrant comment l'amour filial est l'âme de *l'obéissance* et aussi de la *pauvreté* évangélique, comme l'amour sponsal est l'âme de la *chasteté* »<sup>153</sup>.

Cet abandon va jusqu'à se laisser conduire « là où on ne voudrait pas aller » (Jn 21, 18-19). Cette étape d'entrée dans cette dimension filiale peut correspondre au « 2° appel », où il s'agit moins de faire que d'apprendre à se laisser faire<sup>154</sup>. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette voie d'enfance correspond ainsi plutôt à l'étape de la maturité de la vie religieuse. Elle conduit là aussi à la découverte du mystère de la Croix. A partir du 10 janvier 1889, date de sa prise d'habit, sœur Thérèse de l'Enfant Jésus complète son nom de religion avec le vocable « et de la sainte Face ». C'est l'époque où son père commence à montrer des signes de ces troubles mentaux qui vont assombrir les dernières années de sa vie. Thérèse méditera bien souvent sur le mystérieux serviteur souffrant du second Isaïe à l'aspect « défiguré, [...] sans beauté ni éclat, et sans aimable apparence,

<sup>145</sup> *Santi e sante*, loc. cit. p.11-12.

<sup>146</sup> op. cit. p. 958.

<sup>147</sup> Cf Jn 1, 18, Ps 131 (130), Mt 11, 25-30.

<sup>148</sup> C'est vers la fin de 1894, trois ans avant sa mort, que Thérèse trouve les deux textes scripturaires fondamentaux (Pr 9, 4 et Is 66, 13, 12) qui viennent confirmer son expérience et l'engager sans retour dans la « petite voie » ; cf *Œuvres Complètes*, Cerf DDB, 1992, p.42.

<sup>149</sup> Comme Jésus à l'agonie ! Cf Mc 14, 36.

<sup>150</sup> *Derniers entretiens, Carnet jaune*, 5 juin ; *Œuvres Complètes*, Cerf DDB, 1992, p.1009.

<sup>151</sup> *Ms A*, 56v

<sup>152</sup> *P* 54

<sup>153</sup> F.-Marie LETHEL, *Santi e sante...*, loc. cit. p. 13-14.

<sup>154</sup> Cf *Claude La Colombière et le 2° appel*.

objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleurs et connu de la souffrance comme ceux devant qui on se voile la face » (Is 52, 14- 53 2-3). Elle y reconnaissait l'image de son père dans sa maladie, mais aussi surtout celle du Christ en sa Passion. Pour elle, l'image de l'enfance et celle de l'homme des douleurs s'éclairent mutuellement. Il est impossible de vivre la Semaine Sainte avec Jésus sans passer par la joie des Rameaux : on n'entre dans la Passion que par la porte de la voie de l'enfance (Mt 18, 3 ; 21, 15-16). Inversement, l'abandon de l'enfant conduit jusqu'à l'offrande radicale de la Croix (Hb 10, 5-7).

C'est cet esprit filial qui conduit Thérèse à découvrir l'amour fraternel, comme le fruit le plus exquis de l'amour, celui de la fin.

## Sœur

Thérèse découvre pleinement la quatrième corde, celle de sœur, seulement *dans la dernière année de sa vie*, comme elle le raconte dans le *Manuscrit C* :

« Cette année (1896), [...] le bon Dieu m'a fait la grâce de comprendre ce qu'est la charité, avant je le comprenais, il est vrai, mais d'une manière imparfaite, je n'avais pas approfondi cette parole de Jésus : 'Le second commandement est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même'. Je m'appliquais surtout à aimer Dieu [...] A dernière Cène, lorsqu'il sait que le cœur de ses disciples brûle d'un plus grand amour pour Lui qui vient de se donner à eux dans l'ineffable mystère de son Eucharistie, ce doux Sauveur [...] leur dit avec une inexprimable tendresse : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous entr'aimer, et que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres* »<sup>155</sup>.

Thérèse découvre ainsi à la fin de sa vie que la perfection de l'amour, c'est d'aimer les autres avec leurs faiblesses, leurs limites, tels qu'ils sont. « A l'heure où s'éclipse pour elle 'le lumineux flambeau de la foi'(Ms C, 6r°), une autre lumière se lève en son cœur [...] : 'le flambeau de la charité' (cf Ms C, 12r°) »<sup>156</sup>.

On retrouve dans ces ultimes lumières de Thérèse le testament spirituel du Christ lui-même<sup>157</sup>, et du vieux saint Jean, qui à la fin de sa vie ne savait plus que répéter : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres »<sup>158</sup>. Sous une apparente simplicité, la mise en pratique du commandement de l'amour fraternel est l'accomplissement de tout un itinéraire spirituel sur les sommets de la contemplation et de l'amour.

Conclusion : Le cœur, comme symbole de l'intériorité et de l'amour, est le « lieu » par excellence où se joue la consécration. L'homme ou la femme consacrée révèlent par leur vocation à tout homme et à toute femme ce qui fait leur véritable dignité : non pas la beauté, la force, les diplômes, l'argent ou les talents, mais leur « cœur », ce « mystère intérieur », où se fait le choix de l'amour ou du refus d'aimer : « Les vues du Seigneur ne sont pas comme les vues de l'homme » disait déjà le prophète Samuel, « car l'homme regarde à l'apparence, *mais le Seigneur regarde au cœur* » (1 Sm 16, 7). Manifester à tout homme que le véritable trésor se trouve à l'intérieur (Mt 13, 44), là où l'Epoux habite, dans le secret (Mt 6, 6), et qu'il est fait pour rejaillir, par l'amour, sur les autres, voilà la vocation de tout consacré :

« En réalité, la vie consacrée est placée au cœur même de l'Eglise comme un élément décisif de sa mission, puisqu'elle 'fait comprendre la nature intime de la vocation chrétienne' et la tension de toute l'Eglise vers l'union avec l'unique Epoux [...]. La vie consacrée manifeste l'unité du commandement de l'amour, dans le lien indissoluble entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain », explique encore Jean-Paul II<sup>159</sup>.

<sup>155</sup> *Manuscrit C 11 v° ; Œuvres complètes*, op. cit. p.249.

<sup>156</sup> *idem*, p.51.

<sup>157</sup> Cf *supra*.

<sup>158</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>159</sup> Exhortation apostolique *La vie consacrée*, 1996, n° 3.5.

« Dans le cœur de l’Eglise, ma mère, je serai l’amour », disait déjà la petite Thérèse<sup>160</sup>. C’est seulement par l’union au Cœur débordant d’amour du Christ, dans l’Esprit Saint (Rm 5, 5), que le ou la consacrée peut accomplir sa vocation à l’amour<sup>161</sup>, et manifester ainsi l’appel de tout chrétien et de tout homme<sup>162</sup>.

## JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIME, ET LE CŒUR DE JESUS

Toute l’Ecriture, nous dit le Catéchisme de l’Eglise Catholique<sup>163</sup>, « n’est qu’un seul Livre et ce seul livre, c’est le Christ ». En effet, « toute l’Ecriture divine parle du Christ, et toute l’Ecriture divine s’accomplit dans le Christ » (n° 134). Le Christ est le Verbe, la Parole même du Père qui, selon l’expression de saint Augustin, « résonne dans la bouche de tous les écrivains sacrés, Lui qui étant au commencement auprès de Dieu, n’y a pas besoin de syllabes parce qu’Il n’y est pas soumis au temps » ( cité au CEC n°102). C’est l’enseignement des Pères de l’Eglise et de Jésus lui-même : « Vous scrutez les Ecritures dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle », déclarait Celui-ci à ses interlocuteurs juifs, « or ce sont elles qui me rendent témoignage et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie »<sup>164</sup>.

Cependant, si toute la Parole de Dieu écrite rend témoignage au Christ, les quatre Evangiles tiennent dans l’ensemble des textes inspirés une place tout à fait particulière : ils en sont le « cœur », en tant « qu’ils constituent le témoignage par excellence sur la vie et sur l’enseignement du Verbe incarné, notre Sauveur » (CEC 125).

Dans cet Evangile à « quadruple forme »<sup>165</sup>, il y a en quelque sorte de nouveau un « cœur » : c’est l’Evangile de Jean<sup>166</sup>. C’est du moins l’opinion d’un certain nombre de Pères de l’Eglise et d’auteurs du Moyen Age. Origène (+ 252-254), le premier grand commentateur du 4° Evangile (+252 ou 254), écrit par exemple :

« De toutes les Ecritures, les Evangiles sont les prémices et [...] parmi les évangiles, les prémices sont celui de Jean, dont nul ne peut saisir le sens s’il ne s’est renversé sur la poitrine de Jésus et n’a reçu de Jésus Marie pour Mère »<sup>167</sup>.

Bède le Vénérable (+ 735), quant à lui, remarque dans le même sens :

« Que ce disciple ait appuyé sa tête sur la poitrine du Maître, c’était le signe non seulement de la dilection présente, mais du mystère futur. En cela était préfiguré que l’Evangile à écrire par ce même disciple contiendrait les secrets de la divine Majesté avec plus de richesse et d’élévation que toutes les autres pages de l’Ecriture sacrée. Puisque tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés dans le Cœur de Jésus, il est juste que repose sur sa poitrine celui qu’il comble d’une sagesse et d’une science incomparables »<sup>168</sup>.

Rupert de Deutz (+1130-1135) souligne pour sa part :

« Si tous les écrivains évangéliques, je veux dire les quatre que la sainte Eglise reconnaît, sont des témoins valables – il est certes interdit de mettre en doute leur témoignage- ce disciple pourtant est particulièrement digne de foi, qui fut témoin oculaire de la vérité qu’il annonce, au point de reposer sur la poitrine du Christ

<sup>160</sup> *Manuscrit B*, 3 v°, Œuvres Complètes, p. 226.

<sup>161</sup> Cf *Vie consacrée* n° 75.

<sup>162</sup> JEAN-PAUL II, *Redemptor Hominis*, n° 10 , cf *Le Cœur de Jésus et le Concile*.

<sup>163</sup> citant Hugues DE SAINT VICTOR.

<sup>164</sup> Jn 5, 39-40 ; cf aussi le récit des pèlerins d’Emmaüs en Lc 24, 27.

<sup>165</sup> expression employée par saint IRENEE dans *Contre les Hérésies*, III, 11, 7, Ed. du Cerf, Paris, 1984, p. 315.

<sup>166</sup> Il est certain que les quatre évangiles forment un tout que l’on ne peut diviser, mais dans cet ensemble, celui de Jean occupe une place particulière.

<sup>167</sup> *Commentaire sur Saint Jean*, I, IV, 23 ; SC 120, p. 70-71.

<sup>168</sup> *Hom. 8 sur l’Apôtre Jean* ; PL 94, 46 ; cf aussi BRUNO D’ASTI ; PL 165, 559.

comme son familier, son préféré, admis plus que tous les autres mortels à s'approcher de ce Verbe qui, jailli du Cœur du Père (Ps 45) et incarné, avait décidé de résonner très haut par les paroles et les écrits de Jean... »<sup>169</sup>.

Théophylacte (+1108) affirme également :

« Jean était le plus innocent, le plus simple, le plus doux de tous, c'est pourquoi il est aimé. Sois tel, et le Seigneur daignera te laisser reposer sur sa poitrine, ce qui est un symbole de la dignité de théologien. Car c'est dans le cœur que la théologie comprend les paroles mystérieuses du Seigneur qui sont voilées par l'Écriture »<sup>170</sup>.

De fait, parmi les Évangiles, celui de Jean occupe une place privilégiée, et cela pour deux raisons :

Tout d'abord, le disciple bien-aimé est, semble-t-il, celui qui a écrit le dernier (à la fin du 1<sup>o</sup> siècle), et, dont la mort, en tant que dernier Apôtre<sup>171</sup>, a « clos la Révélation », selon l'adage traditionnel : « Jean, le disciple qui a reposé sur la poitrine du maître, a écrit son évangile *après les autres*, alors qu'il vivait à Ephèse », écrit saint Irénée (+208)<sup>172</sup>. De ce fait, il nous livre dans ses écrits l'essentiel du message de la foi<sup>173</sup>. Son évangile en particulier, fruit de sa longue contemplation des événements de la vie du Christ, à l'école de Marie, vient comme couronner tout le reste des Écritures. Eusèbe de Césarée (+ 340), écrit par exemple dans son *Histoire ecclésiastique* : « Quant à Jean, le dernier, voyant que les choses *corporelles* avaient été exposées dans les Évangiles, pressé par ses disciples et divinement inspiré par l'Esprit, il fit un *évangile spirituel* »<sup>174</sup>.

La seconde raison vient du fait que Jean occupe au milieu des Apôtres une place particulière. Non seulement en effet, il est parmi les Douze « celui que Jésus aimait », mais de plus il a fait une expérience tout à fait unique et personnelle du Cœur de Jésus et de Marie. Le Jeudi Saint, il a reposé dans le « sein » de Jésus et s'est penché sur sa « poitrine » (Jn 13, 23-25) ; le Vendredi Saint, il était au pied de la croix avec Marie et a été témoin de l'événement central du côté transpercé (Jn 19, 34) ; le Vendredi et le Samedi Saint, ayant pris Marie chez lui (Jn 19, 27), il a été le témoin privilégié de la compassion de la Mère de Jésus, au moment où celle-ci portait dans son cœur toute la foi de l'Église; enfin, le jour de Pâques et le 8<sup>o</sup> jour, il a été témoin, avec les 9 Apôtres puis avec Thomas, de l'apparition au Cénacle du Christ Ressuscité et de l'ostension de la plaie glorifiée de son côté (Jn 20, 20.27).

Cette expérience tout à fait unique du Cœur de Jésus est, selon les Pères de l'Église, ce qui a donné à saint Jean sa connaissance exceptionnelle du Christ et explique la profondeur insondable de son enseignement. Il est « le théologien » par excellence. Origène par exemple disait qu'en reposant dans le sein de Jésus, Jean avait « reposé dans la faculté maîtresse du Cœur de Jésus et dans les sens intérieurs de sa doctrine, y cherchant et scrutant les 'trésors de sagesse et de science qui étaient cachés' dans le Christ Jésus<sup>175</sup> ». Saint Augustin (+ 430), quant à lui, écrivait :

« Au commencement était le Verbe, ainsi commence l'Évangile de Jean. Et dans cette vision, il s'élève au-dessus de toute créature, des monts, des airs, des cieus et des astres, au-dessus des Trônes et des dominations,

<sup>169</sup> PL 169, 686

<sup>170</sup> *Sur Jean 13 23* ; PG 124, 162

<sup>171</sup> Nous adoptons la position traditionnelle de l'Église qui attribue à l'Apôtre saint Jean ou son entourage immédiat l'Évangile, les trois épîtres et l'Apocalypse ; cf plus loin. La longévité exceptionnelle du disciple bien-aimé, attestée par la Tradition, semble indirectement évoquée au verset 21, 23. Il est vraisemblable que la communauté johannique avait pensé que le dernier témoin oculaire de Jésus de Nazareth resterait en vie jusqu'à l'avènement sur Seigneur.

<sup>172</sup> *Contre les Hérésies*, III, 1, 1.

<sup>173</sup> « Pourquoi [...] ne pas prendre au sérieux le dernier chapitre de Jean, écrit précisément après la mort de l'évangéliste et qui semble clairement montrer en lui celui des Douze qui est resté le dernier pour laisser à l'Église *l'ultime et le plus intime témoignage apostolique* ? », écrit dans ce sens le P. Marie-Joseph NICOLAS, dans son *Court Traité de Théologie*, Desclée, Paris, 1990, p. 47.

<sup>174</sup> *Histoire Ecclésiastique*, VI, XIV, 5 s. ; Ed. Bardy, II, p.107.

<sup>175</sup> *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, I, 2, 4, Sources Chrétiennes n°375, Cerf, 1991, p.193.

des Principautés et des Puissances, au-dessus de tous les anges et de tous les archanges ; s'élevant au-dessus de tout, il voit au commencement le Verbe et il boit. Il voit plus haut que toute créature, car il boit à la poitrine du Seigneur. C'est lui, Jean, le saint évangéliste, celui que Jésus préférerait tellement qu'il a reposé sur sa poitrine. Là était caché le secret où il devait boire ce qu'il nous restituerait dans son Evangile »<sup>176</sup>.

L'évêque d'Hippone reprend la figure de « l'aigle en plein vol » (Ap 4, 7) que la Tradition, à la suite d'Irénée (+202)<sup>177</sup>, a souvent appliquée à saint Jean. Saint Thomas d'Aquin (+1274) utilisera également cette image :

« De ce vol de Jean, il est dit au livre de Job : *'L'aigle –c'est à dire Jean- à ton commandement s'élèvera-t-il en haut ?* et encore : *'Ses yeux perçants voient de loin'*, car du regard de l'esprit, il contemple le Verbe même de Dieu dans le sein du Père. Quant à son privilège, il fut d'être, parmi tous les disciples du Seigneur, celui qui fut le plus aimé par le Christ : Jean fut en effet le disciple que Jésus aimait, comme lui-même l'a dit sans se nommer. Or aux amis, on révèle ses secrets, comme le montrent ces paroles de Jésus : *'Je ne vous appelle plus mes serviteurs mais mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître'*. Le Christ a donc révélé ses secrets de façon toute spéciale à ce disciple très spécialement aimé. *A ceux qu'enfle la démesure –à savoir les orgueilleux- le Christ cache la lumière- c'est à dire la vérité de sa divinité- et il annonce à son ami –Jean- que la lumière est son partage ; c'est lui en effet qui, voyant plus parfaitement la lumière du Verbe incarné, nous la manifeste en disant : [Celui-là] était la lumière, la vraie, qui illumine tout homme venant en ce monde ».*

L'Evangile de Jean est donc en quelque sorte le « cœur du cœur » des Ecritures. Il comporte lui-même un centre, un « cœur », qui en est le point de perspective : c'est l'épisode du côté transpercé d'où jaillissent le sang et l'eau (Jn 19, 34). Celui-ci a marqué si profondément saint Jean que tout son Evangile peut se relire à cette lumière. Chacun des « signes » que relate l'Apôtre annonce en effet ce « signe des signes » par excellence<sup>178</sup>, attesté par le triple témoignage solennel<sup>179</sup> et les deux citations d'Ecriture<sup>180</sup>.

« Pour Jean, écrit le Cardinal Ratzinger, l'image du côté transpercé est le point culminant non seulement de la scène de la Croix, mais de toute l'histoire de Jésus. Maintenant après le coup de lance, qui a mis fin à sa vie terrestre, son existence est toute ouverte; c'est maintenant qu'il est entièrement 'pour', c'est maintenant qu'il n'est plus un isolé mais Adam, du côté duquel est tirée Eve, une nouvelle humanité... »<sup>181</sup>.

Les Pères de l'Eglise ont perçu le caractère fondamental de ce passage, non seulement pour l'Evangile de Jean, mais pour toute l'Ecriture. Saint Augustin (+430), lisant le texte latin de la Vulgate, où le mot « transperça » avait été traduit par « aperuit » (il lui « ouvrit » le côté), avait compris en effet que le coup de lance rapporté par saint Jean avait « ouvert » symboliquement le sens des Ecritures. Commentant en effet le verset 11 du Psaume 21 (22, 15 hébreu) – « Mon cœur est devenu comme de la cire qui fond dans mes entrailles-, il écrivait ceci : « [Le Christ] a certainement voulu nous faire entendre un profond mystère en nous désignant sous le nom de son cœur ses Ecritures, où gisait son dessein caché, dont l'ouverture s'est faite à l'instant où, en souffrant, il a accompli les prophéties qui le concernaient »<sup>182</sup>.

<sup>176</sup> cité dans le bel ouvrage du P.GLOTIN : *Voici ce Cœur qui nous a tant aimés*, Ed. de l'Emmanuel 2003, p. 45-46.

<sup>177</sup> « 'Le quatrième (vivant) est semblable à un aigle qui vole', ce qui indique le don de l'Esprit volant sur l'Eglise [...]. Ainsi l'Evangile de Jean raconte (la) génération prééminente, puissante et glorieuse (du Verbe) qu'il tient du Père, en disant : 'Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu', et ' Toutes choses ont été faites par son entremise, et sans lui rien n'a été fait' . C'est pourquoi cet Evangile est rempli de toute espèce de hardiesse : tel est en effet son aspect » ; *Contre les Hérésies*, III, 11, 8 ; op. cit. p. 314.

<sup>178</sup> Si, comme l'a écrit C.H.Dodd, la Passion du Seigneur est pour le disciple bien-aimé « le séméion (signe) ultime qui récapitule tous les autres » - cf C.H.DODD, *L'interprétation du 4<sup>e</sup> Evangile*, Cerf, Paris, 1975, p.552-, l'épisode du transpercement en est le sommet, comme nous le verrons plus loin. On se reportera avec profit aux très riches explications de l'auteur, cf op. cit., p. 550-552.

<sup>179</sup> « Celui qui a vu en rend témoignage, -un authentique témoignage, et celui-là sait qu'il dit vrai, -pour que vous aussi vous croyiez » (Jn 19, 35-36).

<sup>180</sup> « Car cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Ecriture : 'on ne lui brisera pas un os'. Ailleurs, l'Ecriture dit encore : 'Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé' » (Jn 19, 36-37).

<sup>181</sup> *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame, 1969, p. 163-164.

<sup>182</sup> *Epistola 140 (De gratia Novi Testamenti liber)*, XIV, 36 ; PL 33, 553-554. Cf *Enarr. Ps 21 I, 15 ; II, 15*. Cité par E.GLOTIN, *Approches...*, op ; cit. p. 89.

Cette interprétation, reprise par saint Thomas d'Aquin (+1274), a été adoptée par le Catéchisme de l'Église Catholique : « L'Écriture est une en raison de l'unité du dessein de Dieu [...]. Le Christ Jésus en est le centre et le cœur, *ouvert depuis sa Pâque*. Le Cœur du Christ désigne la sainte Écriture qui fait connaître le cœur du Christ. *Ce cœur était fermé avant la Passion*, car l'Écriture était obscure. Mais l'Écriture a été *ouverte* après la Passion, car ceux qui désormais en ont l'intelligence considèrent et discernent de quelle manière les prophéties doivent être interprétées » (CEC 112). L'épisode du Cœur transpercé est ainsi au centre de la Révélation.

Faire l'expérience du Cœur de Jésus et de Marie à la suite du disciple Bien-Aimé, c'est donc entrer dans l'intelligence des Écritures, c'est en percevoir la profondeur abyssale, c'est découvrir que « Dieu est amour » (1 Jn 4, 8.16).

Pour entrer dans cette expérience, il nous faut apprendre à mieux connaître l'Apôtre saint Jean lui-même (1°), le témoignage qu'il nous livre sur le Cœur de Jésus dans ses écrits (2°), et l'éclairage que nous en donne la Tradition, à travers les grandes manifestations du Cœur de Jésus dans l'histoire (3°).

### Qui est le disciple bien-aimé ?

Malgré les discussions portant sur l'identité du « disciple bien-aimé », il semble bien que l'auteur du quatrième Évangile, des lettres et de l'Apocalypse soit Jean, le fils de Zébédée (a), dont nous pouvons retracer l'itinéraire à partir de l'Écriture et des témoignages de la Tradition (b).

#### *Le débat sur l'identité du disciple bien-aimé*

Depuis deux siècles, les controverses concernant l'identité du disciple bien-aimé ont été nombreuses. Le débat a été relancé dans les années par Jean Colson<sup>183</sup>. Sans entrer dans toutes les finesses de la discussion, on peut relever que cet exégète reprenait et discutait la thèse selon laquelle Jean, le fils de Zébédée, pécheur de Galilée, ne pouvait être l'auteur du 4<sup>e</sup> Évangile, mais que celui-ci aurait été rédigé par un prêtre de Jérusalem. L'un des arguments était l'abondance des allusions au culte liturgique et l'insistance sur l'activité de Jésus en Judée plutôt qu'en Galilée. L'auteur faisait d'autre part référence à des textes de la tradition comme celui de Polycrate d'Ephèse écrivant au Pape Victor<sup>184</sup> ou à Papias, compagnon de Polycarpe (+ 167) et évêque d'Hiérapolis en Phrygie vers 130 après Jésus Christ<sup>185</sup>, ou encore Eusèbe de Césarée (+309)<sup>186</sup>, faisant état d'un certain « Jean le presbytre », qui serait, selon Colson, le disciple bien-aimé. Bien que beaucoup d'exégètes se soient ralliés à cette position, il faut convenir qu'elle repose sur des hypothèses assez minces. Sans nier la part d'énigme qui demeure, dans un débat qui reste ouvert, la position traditionnelle de l'Église, reprise par la liturgie, reste que l'Apôtre Jean, le fils de Zébédée est l'auteur principal de l'Évangile, des lettres et de l'Apocalypse<sup>187</sup>.

<sup>183</sup> *L'énigme du disciple que Jésus aimait*, Beauchesne, Paris, 1968.

<sup>184</sup> « Il y eut aussi Jean, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur qui fut prêtre (« iereus ») et, à ce titre, portait la lame d'or (petalon) ».

<sup>185</sup> « Si quelque part venait quelqu'un qui avait été dans la compagnie des presbytres, je m'informais des paroles des presbytres : ce qu'ont dit André ou Pierre, ou Philippe ou Thomas, ou Jacques ou Jean, ou Matthieu ou quelque autre des disciples du Seigneur ; et ce que disent Aristion et le presbytre Jean, disciples du Seigneur » ; cf *Histoire Ecclésiastique*, III, XXXIX, 4, Ed. Bardy, I, p. 154.

<sup>186</sup> « Il est convenable de remarquer que Papias compte deux fois le nom de Jean [...]. Ainsi par ces paroles mêmes est montrée la vérité de l'opinion selon laquelle il y a eu en Asie deux hommes de ce nom. Et il y a à Ephèse deux tombeaux qui maintenant encore sont dits de Jean. Il est nécessaire de faire attention à cela, car il est vraisemblable que c'est le second Jean, si l'on ne veut pas que ce soit le premier, qui a contemplé la révélation transmise sous le nom de Jean » ; *Histoire Ecclésiastique* III, XXXIX, 5, op. cit., p. 154 et suivantes.

<sup>187</sup> Cette position a été défendue magistralement par F.-M. BRAUN, dans un dossier très approfondi de son livre *Jean le Théologien* Gabalda, Paris, 1959, pp. 298-355. Bien que ce texte soit ancien, il aborde la plupart des questions qui continuent d'être débattues par les exégètes. Nous y renvoyons pour le détail des discussions. Cf aussi André FEUILLET,

En ce qui concerne l'abondance du registre sacerdotal dans le quatrième Evangile, un article récent a montré qu'il n'était pas exclu que Zébédée lui-même puisse être de famille sacerdotale<sup>188</sup>. Plus fondamentalement, l'influence de Jean-Baptiste sur l'auteur du quatrième Evangile n'est pas discutée<sup>189</sup>. Or Jean-Baptiste, fils d'un prêtre et d'une fille d'Aaron, faisait partie des milieux sacerdotaux, comme le note Jean Colson lui-même dans un autre ouvrage<sup>190</sup>. Si Jean l'Evangéliste a été disciple du Baptiste, il n'est pas étonnant qu'il ait donné une attention toute particulière au registre cultuel et sacerdotal dans son Evangile.

Par ailleurs l'insistance sur l'activité judéenne de Jésus se comprend. Jean n'a pas besoin de rappeler des faits qui ont déjà été relatés par les synoptiques<sup>191</sup>. Il insiste surtout sur les signes qui sont en lien avec le mystère pascal de Jésus à Jérusalem, vers lequel converge tout son Evangile. Il ne faut d'ailleurs pas minimiser, comme le note Henri Cazelles, l'importance de la Galilée dans le quatrième Evangile. Celle-ci est nommée quinze fois pour douze fois Jérusalem<sup>192</sup>.

La plupart des témoignages de la Tradition attestent en tout cas l'attribution à l'apôtre Jean du 4<sup>e</sup> Evangile, des lettres et de l'Apocalypse.

Le témoignage le plus fort est celui d'Irénée (+202). Natif de Smyrne ou des environs, celui-ci succéda à Pothin comme évêque des Gaules vers 178. Il a connu dans son enfance Polycarpe (+167) qui « a toujours enseigné ce qu'il avait appris des Apôtres »<sup>193</sup> et qui avait été en relation avec Jean « et avec les autres qui avaient vu le Seigneur »<sup>194</sup>. Son témoignage est donc tout proche des sources johanniques. Or pour l'évêque de Lyon, l'Apôtre Jean a écrit l'Evangile pendant son séjour à Ephèse : « Puis, Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Evangile tandis qu'il séjournait à Ephèse, en Asie »<sup>195</sup>. Ce Jean fait partie des Apôtres : « L'Eglise d'Ephèse, fondée par Paul et où Jean est demeuré jusqu'à l'époque de Trajan, est aussi un témoin authentique de la tradition des Apôtres »<sup>196</sup>. « Tous les presbytres qui se sont rencontrés en Asie avec Jean, le disciple du Seigneur, témoignent que Jean a transmis sa doctrine. Car il demeura parmi eux jusqu'au temps de Trajan. Plusieurs d'entre eux virent non seulement Jean, mais aussi d'autres Apôtres »<sup>197</sup>. Jean a également, selon lui, composé l'Apocalypse<sup>198</sup> et les épîtres<sup>199</sup>.

---

*Le sacerdoce du Christ et de ses ministres*, Ed. de Paris, 1972, p.148-150. En réalité, la thèse qui veut que le disciple bien-aimé ne soit pas le fils de Zébédée, pose plus de problèmes qu'elle n'en résoud : comment expliquer que le disciple joue un rôle si important dans le quatrième Evangile alors qu'il n'est même pas un Apôtre et qu'il n'est pas mentionné dans les Synoptiques ni dans les autres écrits du Nouveau Testament ? Comment se fait-il que Jean, le fils de Zébédée, soit du coup si effacé dans le quatrième Evangile, qui pourtant lui a été attribué par la Tradition, alors qu'il est un personnage de premier plan dans les Synoptiques, dans les Actes, dans l'épître aux Galates (2, 9), et même dans l'Apocalypse (si l'on soutient avec Justin, Hippolyte, Irénée, Tertullien, Origène... que l'Apôtre en est bien l'auteur) ?

<sup>188</sup> Henri CAZELLES, *Jean, fils de Zébédée, prêtre et Apôtre*, Revue des Sciences Religieuses 1999, p. 253-258.

<sup>189</sup> cf par exemple Jn 1, 6-8. 15.19-37 ; 3, 22-36 ; 4,1-2 ; sur la formation johannite de Jean, cf BRAUN, op. cit. p. 309 et svts.

<sup>190</sup> « Quelle que soit la solution du problème johannique, l'auteur du IV<sup>e</sup> Evangile semble bien refléter une tradition d'inspiration baptiste et, par delà Jean-Baptiste, d'origine sacerdotale, apparentée aux milieux sacerdotaux d'où était issu Jean-Baptiste » ; Jean COLSON, *Ministre du Christ ou le sacerdoce de l'Evangile*, Beauchesne, Paris, 1967, p. 88.

<sup>191</sup> L'institution de l'Eucharistie, relatée par Paul et les Synoptiques, est remplacée par exemple chez Jean par le récit du lavement des pieds (Jn 13, 1-20).

<sup>192</sup> art. cit., p. 254

<sup>193</sup> *Contre les Hérésies*, III, 3, 4 ; op. cit. p. 281

<sup>194</sup> *Lettre à Florinus*, H.E. V, XX, 5-8, Ed. Bardy, II, 62.

<sup>195</sup> *Contre les Hérésies*, 1, 1 ; op. cit. p. 277

<sup>196</sup> ibid. 3, 4 p. 282.

<sup>197</sup> ibid., II, 32, 3.

<sup>198</sup> V, 26, 1 ; 28, 2 ; 30, 4 ; p. 646 ; 652 ; 659.

<sup>199</sup> III, 16, 5 ; 16, 8 ; p. 351.354.

Dans son *Dialogue avec Tryphon*, composé à Rome vers 155, l'apologète Justin (+165) attribue l'Apocalypse à « un homme de notre entourage, du nom de Jean, *un des Apôtres du Christ* »<sup>200</sup>. Hyppolyte (+ 235) lui fait écho dans son *Antichrist* : « Celui-ci, étant dans l'île de Patmos, eut la vision de mystères terribles, qu'il a exposés libéralement pour l'édification des autres. Dis-le moi, ô bienheureux *Jean, Apôtre et disciple du Seigneur*, qu'as-tu vu et entendu ? »<sup>201</sup>. Origène (+252-254) et Tertullien (+220) sont de la même opinion<sup>202</sup>.

Clément d'Alexandrie (+211-216) atteste le passage de l'Apôtre Jean à Patmos puis à Ephèse<sup>203</sup>. Eusèbe de Césarée (+ 340), s'il attribue l'Apocalypse à « Jean le presbytre », peut-être par peur du millénarisme<sup>204</sup>, n'hésite pas en tout cas à attribuer l'évangile à l'apôtre Jean<sup>205</sup>.

Quoiqu'il en soit des obscurités qui demeurent, tant dans l'interprétation de l'Écriture que de la Tradition, il ressort en tout cas de ce rapide parcours qu'il n'y a pas de raison majeure de contester l'attribution des écrits johanniques à l'Apôtre Jean ou à ses disciples immédiats.

### *L'itinéraire du fils de Zébédée*

Aux dires des Synoptiques, l'Apôtre Jean était fils de Zébédée<sup>206</sup>, un pécheur du lac de Galilée probablement assez aisé, car il avait des serviteurs. Il semblerait, d'après le rapprochement entre Mt 27, 55-56 et Mc 15, 40, que sa mère se soit appelée Salomé. Jean fut l'un des premiers Apôtres à avoir été appelés par Jésus<sup>207</sup>. Il faisait partie, avec Pierre et Jacques, des privilégiés de Jésus, témoins de la résurrection de la fille de Jaïre<sup>208</sup>, de la Transfiguration<sup>209</sup>, de la prophétie relative à la destruction du Temple<sup>210</sup> et de l'agonie à Gethsémani<sup>211</sup>. Après la Résurrection, il apparaît à côté de Pierre lors de la guérison de l'estropié de la Belle Porte<sup>212</sup> et comparaît avec lui devant le Sanhédrin<sup>213</sup>. Tous deux se rendent également ensemble en Samarie après l'évangélisation de Philippe, pour imposer les mains aux Samaritains<sup>214</sup>. Jean est aussi présent, semble-t-il, au Concile de Jérusalem (vers 48 ou 49), et est désigné par Paul, avec Pierre et Jacques (le frère du Seigneur), comme un « notable » et une « colonne » de l'Église<sup>215</sup>. A un certain moment, aux dires de la Tradition, il serait parti, en Asie Mineure<sup>216</sup>, puis aurait été déporté sous Domitien (vers 95<sup>217</sup>) dans

<sup>200</sup> *Dialogue avec Tryphon*, 81, Ed. Otto, II, p.295.

<sup>201</sup> *De Antichristo*, Chap. 29, 18, Ed. Achelis, p.23.

<sup>202</sup> cf BRAUN, op. cit. p. 331-332.

<sup>203</sup> « Au sujet de Jean l'Apôtre [...], après la mort du tyran (probablement Domitien), il passa de Patmos à Ephèse et il allait, sur invitation, dans les pays des Gentils, tantôt pour établir des évêques tantôt pour y organiser des églises complètes, tantôt pour choisir comme clercs un de ceux qui étaient désignés par l'Esprit » ; cf *Qui dices Salvatur*, 42, Ed. Staehlin, p. 187 et suivantes.

<sup>204</sup> cf BRAUN, op. cit., p. 358.

<sup>205</sup> « Il est convenable de remarquer que Papias compte deux fois le nom de Jean : il signale le premier des deux avec Pierre et Jacques et Matthieu *et les autres Apôtres et il indique clairement l'évangéliste* » ; *Histoire Ecclésiastique* III, XXXIX, 5 op.cit. I, p. 154

<sup>206</sup> Mc 1, 9 ; Mt 14, 21

<sup>207</sup> Mc 1, 16-20 ; Mt 4, 18-22 ; Lc 5, 1-11 ; cf également Jn 1, 35-42 où « l'autre disciple » pourrait bien avoir été Jean lui-même

<sup>208</sup> Mc 5, 37 ; Lc 8, 51

<sup>209</sup> Mc 9, 2 ; Mt 17, 1 ; Lc 9, 28

<sup>210</sup> Mc 13, 3

<sup>211</sup> Mc 14, 33 ; Mt 26, 37

<sup>212</sup> Ac 3, 11

<sup>213</sup> Ac 4, 1-31

<sup>214</sup> Ac 8, 14 -25

<sup>215</sup> Ga 1, 9

<sup>216</sup> cf les témoignages d'Hyppolyte, Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée cités plus haut.

<sup>217</sup> « Les allusions de l'Apocalypse au culte impérial restauré en Asie (2, 10 ; 3, 10 ; 13, 3-8), ses allusions à la légende de Nero redivivus (13, 12-14 ; 17, 8), peut-être même le chiffre de la bête 666 (13, 18) » semblent justifier cette datation de la vision de Patmos, cf BRAUN, p. 392

l'île de Patmos, à cause de son activité apostolique <sup>218</sup>. Résidant à Ephèse les dernières années de sa vie, il y serait, selon Irénée repris par Eusèbe<sup>219</sup>, mort de vieillesse sous le règne de Trajan (+117). Il existe aujourd'hui dans cette ville les restes de deux églises, dédiées à « Jean le théologien », sur ce qui semble être la tombe de l'Apôtre.

Quel est l'itinéraire spirituel du fils de Zébédée ? Celui-ci a dû avoir au départ, comme son frère Jacques, un caractère bouillant, au point de mériter le surnom de « Boanerges », « fils du tonnerre » <sup>220</sup>. De fait, Jean veut empêcher un homme de chasser les démons au nom de Jésus parce qu'il n'était pas avec les Douze <sup>221</sup>. Avec son frère Jacques, il propose de faire tomber la foudre sur un village de Samaritains qui n'accueille pas Jésus<sup>222</sup> et réclame à celui-ci la première place dans son royaume <sup>223</sup>. Il peut paraître surprenant que cet homme, apparemment orgueilleux et violent, ne fasse qu'un avec le disciple bien-aimé du 4<sup>e</sup> Evangile. Mais précisément, l'expérience par l'Apôtre de l'amour du Cœur de Jésus le Jeudi Saint <sup>224</sup> semble avoir transformé profondément sa personnalité, au point de faire de lui le témoin de la douceur et de l'humilité du Cœur de Jésus. Il n'est pas rare que Dieu veuille se glorifier dans nos faiblesses. La fragilité de Pierre est attestée par tous les évangiles. Et pourtant, Jésus a fait de lui la pierre de fondation de toute l'Eglise. Thomas l'incrédule a été amené à prononcer la plus belle profession de foi (Jn 20, 28). Saül, le pharisien sectaire est devenu l'Apôtre des Nations et le champion de la grâce de Dieu. Plus près de nous, François de Sales, dont les graphologues attestent qu'il était d'un tempérament extrêmement violent, est devenu l'image même de la douceur du Christ. Jean, le bouillant disciple du Christ, par un retournement intérieur, est devenu quant à lui le témoin par excellence de l'Amour. Une belle anecdote, rapportée par Saint Jérôme, l'illustre magnifiquement. Saint Jean, à la fin de sa vie, prié de prendre la parole dans une assemblée eucharistique, ne cessait de redire « mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». Comme on lui demandait de varier un peu ses exhortations, le disciple bien-aimé répondit : « C'est le commandement du Seigneur. Il n'en est pas d'autre et il suffit » <sup>225</sup>.

Cette insistance sur l'amour est tirée de l'expérience du Cœur de Jésus, dont Jean rend compte dans ses écrits.

## Jean et le Cœur de Jésus

Les écrits johanniques (l'Evangile, l'Apocalypse et les lettres de Jean) rendent compte, chacun à leur façon, de l'amour du Cœur de Jésus.

### *L'Evangile de Jean : une nourriture pour la foi*

Ecrit à la fin du 1<sup>o</sup> siècle, c'est à dire vers la fin de l'époque apostolique, l'Evangile de Jean peut se lire à un double niveau : il est tout d'abord le témoignage rendu au mystère du Verbe incarné, à travers un certain nombre de signes sélectionnés par le disciple bien-aimé pour leur valeur symbolique, témoignage qui culmine dans l'événement du transpercement (Jn 19, 34)<sup>226</sup> ; il est aussi une catéchèse sacramentelle.

<sup>218</sup> cf Ap 1, 10 et le témoignage d'Hyppolyte et de Clément d'Alexandrie notamment.

<sup>219</sup> Respectivement *Contre les Hérésies*, III, 3, 4 et H.E. III, XXIII, 4 Ed. Bardy, I, p.126 ; cf également Jn 21, 23. L'hypothèse d'un martyr de Jean, fondée sur les paroles de Jésus en Mt 20, 20-23 et Mc 10, 35-40 et certains témoignages de la Tradition est peu vraisemblable ; cf BRAUN, op. cit. pp. 375-388.

<sup>220</sup> Selon BRAUN, la racine « rgs » signifie « être en incessant mouvement » ; en revanche, une racine proche, « rogez » signifie agitation, colère, mais aussi le fracas du tonnerre

<sup>221</sup> Mc 9, 38-40 ; Lc 9, 49 et s.

<sup>222</sup> Lc 9, 51-56

<sup>223</sup> Mc 10, 35-40. Selon saint Matthieu, c'est leur mère qui introduit la demande (Mt 20, 20-23).

<sup>224</sup> Cf plus bas

<sup>225</sup> cité par Jean LAPLACE, *Discernement pour temps de crise, L'épître de Jean*, Chalet, Paris, 1978, p. 8-9.

<sup>226</sup> Cf supra.

Parmi les exégètes contemporains, c'est semble-t-il un théologien luthérien (!), Oscar Cullmann, qui a le premier mis en relief cette perspective<sup>227</sup>. Selon Cullmann, le but du quatrième évangile est pastoral : s'adressant à une Eglise vivante de la foi et des sacrements, l'Évangéliste cherche à « tracer la ligne qui relie le Christ de l'histoire au Christ Seigneur de l'Eglise, au sein de laquelle se poursuit l'Incarnation du Logos »<sup>228</sup>. De nombreux exégètes catholiques ont fait leur, au moins pour partie, cette lecture : « Jean, écrit le P.Mollat, se propose de faire découvrir aux chrétiens dans les événements de la vie du Christ, la présence et l'origine des mystères de grâce et de vérité (1,14-17), dont la foi et les sacrements les font bénéficiaires<sup>229</sup> ».

Dans la perspective de saint Jean, un événement de la vie de Jésus doit être lu d'abord dans son historicité propre, mais aussi comme le fondement de faits ultérieurs de la vie de l'Eglise. Écoutons sur ce point Oscar Cullmann: « Selon la présupposition implicite du quatrième Évangile, l'événement historique contient au-delà de sa signification immédiate, une indication concernant des faits ultérieurs de l'histoire du salut, faits qui se trouvent ainsi mis en relation avec ces faits fondamentaux uniques de la vie de Jésus »<sup>230</sup>. Un spécialiste contemporain de saint Jean, le P.Xavier Léon-Dufour, adopte une thèse semblable : « La véritable symbolique johannique est [...] le fruit d'une relation consciemment établie entre le Fils de Dieu, le Glorifié présent à la communauté chrétienne, et Jésus de Nazareth, qui a vécu jadis en Palestine et qui a parlé à ses contemporains. Cette union franchit l'abîme qui sépare le présent actuel et le passé disparu : elle 'actualise' le temps passé »<sup>231</sup>.

Cette attention de Jean à ce double niveau de lecture de la vie du Christ peut s'expliquer par la sensibilité spirituelle et en même temps profondément réaliste de Jean, qui lui fait découvrir dans les moindres faits et paroles du Christ plus que leur contenu immédiat et historique. Pour le contemplatif si sensible au langage symbolique qu'est le disciple bien-aimé, le mystère invisible de Dieu se manifeste et se dévoile dans le moindre des événements de la vie du Christ, qui, dans son humanité, nous révèle le Père (Jn 1,18 ; 14, 9).

L'Évangile se présente donc en quelque sorte comme une catéchèse destinée à ces communautés ecclésiales d'Asie Mineure de la fin de l'époque apostolique, dont Jean est le dernier témoin. Ces communautés sont proches de nos communautés chrétiennes actuelles. N'ayant pas fait en effet l'expérience directe du Christ ressuscité<sup>232</sup>, elles vivent essentiellement, comme les chrétiens de nos paroisses, des sacrements et des vertus théologiques. L'Évangile leur permet de nourrir leur foi dans le mystère du Christ et de l'Eglise, actualisé dans la vie sacramentelle.

Au Cœur de cet Évangile se trouve l'expérience par Jean le Vendredi Saint du transperçement du côté de Jésus (Jn19, 34), préparée par celle du repos dans le « sein » de Jésus et sur sa poitrine le Jeudi Saint (Jn 13, 23-25), et prolongée par la vision de sa plaie glorifiée le dimanche de Pâques (Jn 20, 20.27).

### Le « disciple que Jésus aimait » le Jeudi Saint

<sup>227</sup> Oscar CULLMANN, *Les sacrements dans l'évangile johannique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1951, p. 7. L'auteur a repris cette position dans un ouvrage plus récent, *Le milieu johannique* (Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1976), en précisant que la perspective sacramentelle n'est qu'une des manifestations de la présence du Christ dans l'Eglise ; cf op. cit. p. 31.

<sup>228</sup> *ibid.* p.26-27

<sup>229</sup> Donatien MOLLAT, *Lectures de Saint Jean*, I, Equipes Notre Dame 1967, p.6.

<sup>230</sup> Oscar CULLMANN, *Les sacrements dans l'Évangile johannique*, Presses Universitaires de France, 1951, p.25.

<sup>231</sup> Xavier LEON DUFOUR, *Lecture de l'Évangile selon Saint Jean*, Seuil, 1996, p.311.

<sup>232</sup> Ceci est suggéré par la béatitude de ceux qui croient sans avoir vu à la fin du chapitre 20, immédiatement avant le témoignage conclusif de l'Apôtre (Jn 20, 29-31).

Curieusement, dans le quatrième Evangile, le « disciple que Jésus aimait » n'apparaît qu'au chapitre 13, dans le contexte du dernier repas de Jésus avec ses disciples. Le Christ vient de se donner sacramentellement à ses Apôtres dans l'Eucharistie, sous l'apparence du pain et du vin, et ainsi d'anticiper le sacrifice sanglant qu'il fera de Lui-même le Vendredi saint sur la Croix. Saint Jean ne relate pas il est vrai l'institution du sacrement de l'amour, car St Paul et les trois autres évangélistes l'ont déjà fait avant lui. Mais il nous en livre le sens profond, à travers le geste du lavement des pieds, qui symbolise, sous le signe du plus grand amour (Jn 13, 1), le mystère de Rédemption qui est en train de s'accomplir.

C'est dans ce contexte particulièrement émouvant que Jean va apparaître pour la première fois<sup>233</sup>, au moment même où Jésus va révéler à ses Apôtres la douleur secrète qui habite son cœur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera ». Le Christ sait en effet depuis le commencement (Jn 6, 64) que son ami Judas, qu'il a choisi comme Apôtre, va le livrer. Mystérieusement, la figure du « disciple bien aimé » n'apparaît qu'après celle de Judas, dont il est en quelque sorte l'antithèse. Il faut donc essayer de comprendre ce qui est à l'œuvre dans l'agir du traître pour mieux comprendre la vocation de saint Jean.

Judas est en effet, comme la plupart des personnages importants chez saint Jean, à la fois une personne réelle qui a bien existé, et en même temps, au-delà de lui-même, le symbole d'une attitude spirituelle. Il condense en quelque sorte en sa personne le refus de l'humanité de se laisser aimer par Dieu (Jn 1, 11), refus qui va se cristalliser au moment du don de la bouchée (Jn 13, 26-27).

En faisant ce geste d'amitié, Jésus n'a pas en effet pour but immédiat de désigner le traître aux yeux des Apôtres<sup>234</sup>. Selon la coutume orientale, il veut d'abord honorer son hôte de marque et lui manifester son amour « jusqu'au bout » (Jn 13, 1). Dans le contexte, on peut même voir là une allusion symbolique à l'Eucharistie. Le mot de « bouchée » employé ici, « psômion » en grec, en est d'ailleurs venu en Orient à désigner le pain consacré. Symboliquement, Jésus *se livre à celui qui le livre*. Mystérieusement le cœur de Judas se ferme à ce moment là (Jn 13, 27). Celui-ci refuse le don que Jésus lui fait de Lui-même. Sa trahison semble d'ailleurs de manière particulière être associée par Jean au refus du don de l'Eucharistie (Jn 6, 64.71 ; 13, 2.18). Cependant, le geste du Christ, en prévenant celui de Judas, porte la lumière de l'amour au cœur même des ténèbres qui prétendent le « saisir » (Jn 1, 5). Là-même où Satan croit l'arrêter, au plus sombre de la nuit du cœur de l'homme (Jn 13, 30), Jésus manifeste sa miséricorde toute puissante en prenant l'initiative du don de sa propre vie. Dès lors, il est déjà « glorifié » (Jn 13, 31), parce qu'il a assumé « jusqu'à l'extrême » (Jn 13, 1) nos pires refus d'aimer.

C'est dans ce contexte particulièrement dramatique que Jean apparaît. Il est en quelque sorte l'anti-Judas par excellence en tant que, par grâce, il accepte de se laisser totalement aimer par Jésus. N'est-ce pas ce qu'exprime le nom par lequel il se désigne lui-même ? Etre le « disciple bien-aimé », c'est reconnaître l'amour incompréhensible du Christ, amour personnel qui fait de Jean, mais aussi de chacun de nous à sa suite, le « préféré » de Dieu. Cette expérience de l'amour, saint Jean la décrit symboliquement en deux temps.

Lorsque le « disciple bien-aimé » est évoqué pour la première fois, il repose dans le « sein » de Jésus. Chez les Juifs, on avait pris l'habitude de prendre les repas allongés, comme chez les Grecs et les Romains. Saint Jean se trouvait donc allongé tout contre Jésus. Le mot « kolpos », (sein), évoque ici l'attitude d'un enfant reposant dans le sein de sa maman ou de son papa. C'est le même mot qui est employé pour évoquer la relation de Jésus à son Père dans le Prologue (Jn 1, 18). Symboliquement, en reposant dans ce que nous appellerions aujourd'hui le « Cœur de Jésus », Jean a fait l'expérience affective de l'amour du Christ pour lui.

<sup>233</sup> Sauf si on considère, avec beaucoup d'auteurs, que l'un des deux premiers appelés est Jean lui-même (cf Jn 1, 35-39).

<sup>234</sup> Nous suivons ici le commentaire remarquable d'Yves SIMOENS, *Selon Jean, Une interprétation*, Coll. IET, Institut d'Etudes Théologiques de Bruxelles, 1996, T.3, p.579-582.

Dans un deuxième temps, suite à la question de Pierre –« Demande de qui il parle »-, le disciple bien-aimé se retourne sur la poitrine de Jésus, son « stethos », mot grec qui désigne davantage ce que les Juifs appelaient le « cœur », c'est à dire tout le « mystère intérieur »<sup>235</sup> de la personne. Il va faire symboliquement une nouvelle expérience du Christ, non plus seulement affective mais plénière, engageant toutes les zones de son être, toute sa personne, et celle-ci va profondément le transformer. Reposant sur le Cœur totalement doux et humble de Jésus, Jean va devenir le témoin par excellence de l'Amour.

A partir du Jeudi Saint, celui que Jésus avait appelé « Fils du Tonnerre »<sup>236</sup> semble en effet comme revêtu de la douceur et de l'humilité du Cœur de Jésus (Mt 11, 28-30). Il accepte de suivre Jésus jusqu'au pied de la Croix et s'efface ensuite systématiquement devant saint Pierre, le premier des Apôtres, bien que celui-ci ait renié trois fois Jésus et soit moins rapide que lui à le reconnaître (Jn 20, 5-6 ; 21, 7 ; cf aussi Ac 3, 4 ; 4, 8...). Il est comme guéri de son besoin de reconnaissance et de son impatience, grâce à cette expérience de l'amour qui l'a comblé au plus profond de son être.

A sa suite, nous sommes invités à reposer sur le Cœur de Jésus, en particulier dans l'adoration eucharistique, non seulement pour faire nous aussi l'expérience de son amour et ainsi recevoir sa douceur et son humilité, mais aussi pour le consoler de tous ceux qui refusent de se laisser aimer, en particulier dans l'Eucharistie. Saint Jean n'a été pas été en effet seulement le témoin de la douceur de l'amour du Christ, mais aussi de la douleur secrète de son Cœur, du trouble profond et de la totale vulnérabilité de Jésus devant la fermeture du cœur de Judas (Jn 13, 21)<sup>237</sup>.

L'amour de Jésus peut d'ailleurs seul combler tous nos besoins d'être aimés tels que nous sommes : « Tu nous as faits pour toi Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi », disait déjà saint Augustin (+430). En découvrant avec Jean le trésor de ce Cœur, nous ferons le bonheur de Dieu, et puiserons nous-mêmes à la source du vrai bonheur.

### L'expérience du Cœur transpercé le Vendredi Saint

Seul parmi les Douze, Jean se trouve au Calvaire, avec Marie et les saintes femmes. Au moment où l'Eglise apostolique semble absente –on a dit avec humour que le premier acte collégial des Apôtres a été celui de la collégialité de la fuite au jardin des Oliviers-, l'Eglise de l'amour est là, au pied de la Croix. N'est-ce pas en effet parce que Jean a expérimenté si fortement l'amour du Christ le Jeudi Saint qu'il a reçu, à la différence des autres Apôtres, la force de suivre Jésus le Vendredi Saint ? Il pourra ainsi être le témoin privilégié de ces moments décisifs où se joue le salut du monde.

La première expérience de Jean le Vendredi Saint est de recevoir du Christ Marie pour Mère. A travers ce testament d'amour, Marie est confiée à Jean et Jean à Marie (Jn 19, 27). Celui dont le cœur a été purifié par l'expérience de Cœur de Jésus peut recevoir avec un cœur chaste le mystère de la Mère de Jésus et, à travers elle, de la femme en général. Plus profondément, il est donné lui-même à cette Mère pour qu'elle l'enfante à la vie même de Dieu et fasse de lui en quelque sorte un autre Christ. C'est toute la spiritualité de la *Vraie Dévotion à la Vierge Marie* enseignée par saint Louis-Marie Grignon de Montfort (+1716). Celle qui se tient debout près de la Croix est en effet la nouvelle Eve (Gn 3, 15), figure vivante de l'Eglise ( Ap 12, 5-6), dont le cœur, transpercé par glaive de douleur (Lc 2, 35), est douloureusement uni à celui de son Fils dans l'œuvre de la Rédemption. Le premier « fiat » de Marie avait permis l'Incarnation en son sein du Verbe de Dieu

<sup>235</sup> JEAN-PAUL II, *Redemptor Hominis*, n°8.

<sup>236</sup> cf supra.

<sup>237</sup> Ce point sera développé au chapitre *Réparation*.

(Lc 1, 38). Son « oui » avait rejoint et même précédé le oui de son Fils « entrant dans le monde » (Hb10, 10). Au pied de la Croix, Marie donne à nouveau, mais douloureusement cette fois, « le consentement de son amour » (LG 58) au sacrifice de son Fils. Saint Jean sera le témoin privilégié de ce cœur douloureux et immaculé de la Mère de Dieu. Il prend en effet celle-ci chez lui, dans tous ses biens, tant matériels que spirituels, à partir de cette « heure », l'heure de la Rédemption. Par elle, il entrera lui-même davantage dans l'intelligence et l'union au Cœur de Jésus qui bientôt sera transpercé. Le « oui » de Marie entraîne en quelque sorte le disciple bien-aimé dans l'accueil du mystère de la Croix. Il lui permet d'être le témoin et le dépositaire privilégié de l'ultime révélation : le transpercement du côté.

Alors que Jésus est déjà mort, un soldat va en effet d'un geste quasi-machinal percer son côté de sa lance, laissant ainsi jaillir aussitôt du sang et de l'eau (Jn 19, 31-37). Dans ce « signe des signes » qu'il est le seul à rapporter, Jean va contempler l'accomplissement de toutes les Ecritures, le condensé de tout le mystère de la Rédemption. Le sang atteste la réalité du sacrifice de l'agneau offert pour le salut du monde mais l'eau, symbole de l'Esprit, sa fécondité spirituelle<sup>238</sup>. Parce qu'il donne *sa* vie, Jésus nous donne *la* vie. Là même où nous le transperçons, en plein Cœur, il fait jaillir dans sa miséricorde la source de notre salut. En un seul verset, tout le mystère pascal est symboliquement représenté sous le signe de l'amour, du « cœur » (Jn 7, 38)<sup>239</sup>, ouvert par le coup de lance : « Du plus profond de sa mort », écrivait Origène, « il fit jaillir les signes de vie », le sang et l'eau. Dans un instantané saisissant- cf l'adverbe « aussitôt »- nous est montrée la fécondité du grain qui meurt (Jn 12, 24)<sup>240</sup>.

Le langage symbolique de saint Jean permet en effet de contempler en un seul regard tout ce qui est contenu en germe dans la Passion glorieuse de Jésus : sa Résurrection (signifiée par les signes de vie et l'exaltation royale du Christ sur la Croix), son Ascension auprès du Père (évoquée symboliquement par son élévation entre ciel et terre, cf Jn 12, 32), le don de l'Esprit à la Pentecôte (manifesté par l'eau vive qui jaillit du côté -cf Jn 7, 37-39-, mais aussi le souffle répandu -Jn 19, 30-), la naissance de l'Eglise, nouvelle Eve du côté du Nouvel Adam à travers les sacrements (l'eau du baptême et le sang de l'Eucharistie, les sacrements fondamentaux qui « font l'Eglise »), et même la venue glorieuse du Christ comme juge à la fin des temps (cf Ap 1, 7).

Tout est donné en cet événement central. Le perçement du côté achève en quelque sorte la mission terrestre du Verbe, Agneau immolé, vidé de son sang par le coup de lance au moment où dans le Temple les lévites égorgaient les agneaux de la Pâque juive. Il révèle l'amour insondable du Père pour les hommes, Lui qui a « tant aimé le monde » (Jn 3, 16) qu'Il a « donné » son « Fils unique », nouvel Isaac (Gn 22, 2), qu'Il a permis que Celui-ci soit transpercé *par nous* et *pour nous*, afin que « tout homme qui croit en Lui ne périsse mais ait la vie éternelle »<sup>241</sup>. Il inaugure enfin symboliquement la mission de l'Esprit, sous le signe de l'eau vive (Jn 7, 39), et le temps de l'Eglise, représentée au pied de la Croix par Marie et Jean, figures du sacerdoce royal des baptisés et du sacerdoce ministériel.

L'ultime coup que l'ingratitude de l'homme ait pu porter à Dieu ouvre ainsi paradoxalement la source cachée du Cœur du Fils Bien-Aimé. De ce corps transpercé, temple des derniers jours

<sup>238</sup> Cf note de la *Bible de Jérusalem*.

<sup>239</sup> Le mot « koilia », employé par Jean en Jn 7, 38 pour désigner la source secrète du jaillissement des « fleuves d'eau vive », évoque dans plusieurs passages de la Bible, les entrailles affectives de la personne. Il peut donc être traduit, comme le fait le lectionnaire liturgique français, par le mot « cœur », au sens moderne de symbole de l'amour. Le coup de lance, en ouvrant ces entrailles, montre ainsi le don du Christ, l'eau et le sang, comme provenant du plus profond de son amour blessé, de son « Cœur ».

<sup>240</sup> On peut penser la contemplation de ce « signe des signes » a contribué à ce que Jean soit le premier des Apôtres à croire à la Résurrection (Jn 20,8).

<sup>241</sup> C'est par exemple la lecture que fait PIE XII dans *Haurietis Aquas* : « La blessure du Cœur Sacré de Jésus, déjà mort, reste pour tous les siècles l'image vivante de cette charité librement manifestée, qui inspira à Dieu d'envoyer son Fils unique pour nous racheter et au Christ de nous aimer tous au point de s'offrir en victime sanglante sur le Calvaire » (H.A.39).

annoncé par Ezéchiel ( Ez 47, 1), jaillit miséricordieusement le fleuve de vie de l'Esprit. Le jardin du Golgotha (Jn 19, 41) devient, à l'ombre de l'arbre de vie de la Croix, un nouvel Eden où l'homme peut retrouver la communion avec Dieu et recevoir la vie éternelle. Le fruit du sacrifice de l'Agneau est en effet ce regard de foi que nous pouvons désormais porter sur le Crucifié, celui qui a été transpercé par nos péchés et ceux du monde entier. En citant le prophète Zacharie (Jn 37 ; Za 12, 10), Jean annonce ce regard de repentir et de compassion que les croyants de tous les temps fixeront sur Jésus et la blessure de son côté. En nous donnant son Fils sur la Croix, le Père ne révèle pas seulement en effet son amour inouï pour nous mais nous appelle à faire en quelque sorte miséricorde au Crucifié. Le comble de la miséricorde de Dieu n'est-elle pas de mendier celle des pécheurs<sup>242</sup>?

A travers l'expérience de l'amour du Cœur de Jésus et l'accueil de Marie sa mère, nous pouvons nous aussi nous approcher de l'arbre de vie de la Croix pour y contempler, en celui que nous avons transpercé, le signe de l'amour insondable du Père et du Fils pour nous et pour le monde entier.

Depuis saint Jean, les croyants d'Orient et d'Occident n'ont pas cessé, comme le disciple bien-aimé l'avait annoncé, de scruter la blessure du côté, pour entrer progressivement, selon la belle expression de saint Bernard, dans le « secret du cœur » de Dieu<sup>243</sup>. Là se trouve en effet le sommet de la Révélation. Là est invité à boire l'homme de désir (Ap 22, 17), celui qui est assoiffé (Jn 7, 37), pour y puiser « les fleuves d'eau vive » de l'Esprit (Jn 7, 38-39).

### L'expérience du côté glorifié le jour de Pâques et le 8<sup>o</sup> jour (Jn 20, 19-29)

Le jour de Pâques, avec les 9 autres Apôtres réunis au Cénacle, puis, 8 jours plus tard, avec Thomas, le disciple bien-aimé va faire une nouvelle expérience du Cœur de Jésus. Le Christ apparaît en effet ressuscité. Les plaies qu'il montre à ses disciples sont désormais glorifiées. C'est vers le Cœur ressuscité de Jésus que peut désormais converger à travers la blessure pour toujours ouverte du côté (Jn 20, 20.27) le regard émerveillé des Apôtres. C'est de ce Cœur que Thomas fera l'expérience toute particulière en étant invité à mettre sa main dans cette plaie. Nos frères d'Orient ont contemplé Thomas touchant ce que les byzantins appellent le « côté vivifiant », nouveau buisson ardent. Pour eux, ce toucher a permis à l'apôtre de reconnaître Jésus comme vrai Dieu et vrai homme. L'encyclique *Haurietis Aquas* de Pie XII (1956) ne dit pas autre chose : « Les mots mêmes de l'Apôtre contiennent une profession de foi, d'adoration et d'amour, se haussant depuis l'humaine nature blessée du Seigneur jusqu'à la majesté de la divine Personne ». Saint Thomas apparaît ainsi, avec saint Jean et Marie, comme l'un des premiers adorateurs du Cœur de Jésus, désormais pour toujours vivant.

L'expérience du Cœur vivant du Ressuscité dans la joie de Pâques est aussi indissociablement celle de la miséricorde. A ses Apôtres enfermés au Cénacle qui l'ont abandonné ou renié au moment de sa Passion et doutent encore de sa Résurrection, le Christ ne fait aucun reproche. Bien au contraire, il les console : « La paix soit avec vous » (Jn 20, 19). Mieux, il leur confie sa propre mission, avec le don de l'Esprit : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn 20,21). Cette mission sera précisément essentiellement une mission de miséricorde : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis... » (Jn 20, 23). Au fond, comme le disait en substance Jean-Paul II, le prêtre est un pécheur à qui Dieu fait miséricorde pour montrer à tous qu'il est miséricorde et pour en faire un témoin de sa miséricorde. C'est l'expérience de Pierre, de Paul, de Jean, de Thomas, et finalement de chacun des Apôtres du Seigneur : « Ce mystère est grand : le Christ n'a pas eu peur de choisir ses ministres parmi les pécheurs. N'est-ce pas là notre expérience ?[...] Nous n'avons rien mérité. Tout est grâce ! »<sup>244</sup>.

<sup>242</sup> Cf Jean-Paul II, *Dives in Misericordia*, n°8.

<sup>243</sup> cité in P.GLOTIN, op. cit. ?

<sup>244</sup> *Lettre aux prêtres pour le Jeudi Saint*, DC 2246 du 15 avril 2001, p. 353-354.

Ce qui est vrai des prêtres est vrai aussi de tous les chrétiens. Prêtres, prophètes et rois par leur baptême, ceux-ci sont invités à accueillir, vivre et annoncer la miséricorde au monde, qui en a tant besoin. Ce message, manifesté symboliquement à travers le côté ouvert de Jésus, son Cœur transpercé et glorifié, n'est-il pas finalement le « kérygme », le noyau fondamental de notre foi et de notre témoignage? En demandant au 20<sup>e</sup> siècle à une religieuse polonaise, sainte Faustine, qu'une fête de la Miséricorde soit instituée le jour de l'Octave de Pâques, c'est à dire au cœur de l'année liturgique, en ce « dimanche des dimanches » où toute l'Eglise célèbre la Résurrection du Seigneur, Jésus semblait bien le signifier. Ce message, confirmé par le pape Jean-Paul II, qui au début du troisième millénaire<sup>245</sup>, a confié, le monde entier à la divine miséricorde, est vraiment l'actualisation pour aujourd'hui de l'expérience vécue par Jean, Thomas et les autres Apôtres au Cénacle.

Thomas est le « jumeau » (Jn 20, 24) du chrétien de tous les temps, qui est appelé à croire sur le témoignage des Apôtres (Jn 20, 21), et pourtant il a demandé une manifestation personnelle de Jésus pour lui. La miséricorde de Jésus s'est manifestée tout spécialement dans le fait de donner à son Apôtre incrédule le signe demandé. A une époque où tant de baptisés eux-mêmes doutent du message de l'Eglise, le Christ donne miséricordieusement à tous ces Thomas d'aujourd'hui la possibilité de demander un « signe » de la Résurrection, pour devenir à leur tour de brûlants témoins de son Amour. Des millions d'hommes et de femmes, chrétiens ou même non chrétiens, ont ainsi fait au cours des dernières années la rencontre bouleversante de Jésus vivant, particulièrement dans le sacrement de la réconciliation et l'Eucharistie. De « pauvres petits pécheurs pardonnés », ils sont devenus pour notre monde « désenchanté » des « nouveaux évangélistes » au cœur de feu. Le même Jésus ressuscité et miséricordieux qui s'est montré à Thomas et à Jean continue à se manifester aujourd'hui à tous ceux qui le cherchent et à les envoyer proclamer qu'Il est vivant et qu'il nous aime!

### *L'Apocalypse : un appel à l'espérance*

Le livre de l'Apocalypse est un des plus difficiles à lire, surtout à cause du registre symbolique auquel il fait constamment recours. Les interprétations en ont été variées au cours de l'histoire. Livre d'encouragement écrit pour des églises en difficulté, il semble se rattacher à l'expérience historique de Jean et des communautés chrétiennes d'Asie Mineure lors de la persécution de Domitien (cf supra), mais décrit aussi le combat de l'Eglise jusqu'à la fin des temps et l'achèvement eschatologique des noces de l'Agneau et de la Jérusalem céleste. Il se décompose en deux parties principales (1, 4-3, 22 ; 4, 1-22, 5), précédées d'un Prologue (1, 1-3), et suivies d'un épilogue (22, 6-21)<sup>246</sup>.

Les lettres aux sept églises, qui composent la première partie, se situent dans le contexte du passage de l'époque apostolique à l'époque post-apostolique<sup>247</sup>. Elles sont adressées en effet à des Eglises qui ne sont plus gouvernées directement par saint Jean, mais ont à leur tête un évêque<sup>248</sup>. Jean, le dernier des Apôtres reçoit l'ordre de leur écrire pour les juger, et à l'occasion les reprendre. Ces enseignements ne se limitent pas aux sept églises d'Asie. « Elles ne sont que le premier septénaire d'un ouvrage essentiellement prophétique, qui est tourné vers l'avenir, ce qui implique que les enseignements de ces lettres sont toujours actuels et valent pour l'Eglise de toujours »<sup>249</sup>. A côté de ce message, décrivant *la situation interne de l'Eglise*, les chapitres suivants décrivent la situation de l'Eglise *dans son rapport avec le monde*, avec la perspective désormais de la venue imminente du Christ à toute étape de l'histoire. « Il y a une ascension de toute la vie ecclésiale vers un sommet,

<sup>245</sup> Le 17 août 2002 ; voir plus loin.

<sup>246</sup> cf Ugo VANNI, *La struttura letteraria dell'Apocalisse*, Herder-Roma, 1971.

<sup>247</sup> Cf André FEUILLET, *Le sacerdoce du Christ et de ses ministres*, Ed. de Paris 1972, p.142-156. De fait, en 110, soit environ quinze ans après la rédaction de l'Apocalypse, les lettres de saint IGNACE D'ANTIOCHE attestent que la hiérarchie telle que nous la connaissons aujourd'hui (évêques, prêtres, diacres) est déjà en place. Cf *Lettre aux Ephésiens 3,1-6, 2; Lettres d'Ignace d'Antioche*, Coll. Sources Chrétiennes, n°10 bis, Cerf, Paris, 1998, p.71-75.

<sup>248</sup> Pour l'argumentation, cf André FEUILLET ; op. cit., p. 142-156.

<sup>249</sup> Cf André FEUILLET, *op. cit.*, p.156.

ascension qui est déterminée par une intervention constante de Dieu dans l'histoire »<sup>250</sup> écrit Ugo Vanni. L'Apocalypse est, selon cet exégète, à la fois *au-delà de l'histoire*, et en même temps *décrit une progression dans l'histoire* « qui suppose la rédemption déjà advenue, est mise en mouvement par la prière des saints », se réalise à travers un combat entre des forces hostiles, « culmine avec la victoire finale de l'Agneau » et « débouche sur la réalisation de la Jérusalem céleste »<sup>251</sup>. Le registre liturgique suggère que le déporté de Patmos déploie sa vision à partir de la liturgie chrétienne, notamment l'Eucharistie, dont il montre le déploiement dans l'Eglise triomphante et militante<sup>252</sup>.

Dans cet ensemble, le Cœur de Jésus occupe encore une place centrale. L'annonce prophétique, dans le contexte liturgique de la fête des Tentes (Jn 7, 37-39), de la « transfixion » du côté et du jaillissement de l'eau vive de l'Esprit (Jn 19, 34), encadre en effet tout le livre de la Révélation :

« Le voici qui vient, escorté des nuées ; chacun le verra, même ceux qui l'ont transpercé » (Jn 1, 7) L'Esprit et l'épouse disent « viens » !  
Que celui qui écoute dise « viens » ! Et que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement

« Dans le reste de l'œuvre jusqu'à la fin, écrit le P.Barriola, un théologien jésuite, l'Agneau sera le personnage 'vedette', indiquant ainsi que la première venue, en forme de victime immolée, sera le style permanent des venues du Fils de l'homme jusque dans l'éternité. Là, les disciples de l'Agneau, après s'être abreuvés de l'eau de vie en ses arrhes sacramentelles, se gorgeront d'elle de manière ininterrompue. En cela consistera la contemplation perpétuelle d'un corps déchiré que les Juifs voulurent ôter de leur vue pour ne pas 'contaminer la terre' (Dt 21, 22-23 ; Jn 19, 31). Cependant, de ce cadavre sort l'eau de la vie, non seulement dans l'épisode de la Croix et dans la vie postérieure de l'Eglise, mais encore celle qui jaillit pour la vie éternelle (Jn 4, 1) ; signe qu'il y a là une mort très singulière : non celle qui brise et dévore tout, mais celle qui à son tour a été absorbée par la vie. Ce signe durera jusqu'à la fin du temps et pour l'éternité. Il s'ensuit que le voyant exilé de Patmos, avant l'imminente offensive de la mort, qui pointe à l'horizon contre les croyants, brandit cette vision du côté ouvert, pour donner passage à la vie. Une telle vision, comme cela se voit, n'est pas « obiter dictus » (dit en passant), mais constitue la trame même de tout son message »<sup>253</sup>.

De fait, ce qui est frappant dans ce livre, c'est la figure omniprésente de l'Agneau immolé, « qui se dressait comme égorgé » (Ap 5, 6)<sup>254</sup>. Cette image rassemble les deux versants du mystère pascal du Christ, sa mort et sa Résurrection, sous le signe de la blessure du côté qui acheva symboliquement le rite d'immolation de Jésus en Croix (Jn 19, 34), et qui resta grande ouverte dans sa Résurrection (Jn 20, 27)<sup>255</sup>. Implicitement, le signe du Cœur transpercé se trouve donc au cœur de l'Apocalypse, comme du quatrième Evangile .

« L'avenir de l'homme est attaché à la Croix, écrit le Cardinal Ratzinger. La rédemption de l'homme, c'est la Croix. L'homme ne saurait se trouver qu'en laissant abattre les murs de son existence et en regardant Celui qui a été transpercé (Jn 19 37), en suivant celui qui, en tant que transpercé, a ouvert la voie à l'avenir. Cela veut dire finalement que le christianisme qui, dans sa foi à la Création, affirme le primat du Logos, et considère le sens créateur comme principe et commencement, voit également dans ce Logos, *d'une certaine manière, le but, l'avenir, Celui qui doit venir. Ce regard vers celui qui doit venir constitue même la véritable dynamique*

<sup>250</sup> Ugo VANNI, *op. cit.* p.253.

<sup>251</sup> Idem.

<sup>252</sup> cf Pierre PRIGENT, *Apocalypse et Liturgie* ; Ed. Delachaux et Niestlé, (Neuchatel, Suisse), 1964 ; Jean COLSON, *Ministre de Jésus-Christ ou le sacerdoce de l'Evangile*; Beauchesne, Paris, 1966, p. 199-203; Scott HAHN ; *Lamb's Supper ; The Mass as Heaven on Earth*, Doubleday, USA.

<sup>253</sup> *Corazon de Christo, Aportes latinoamericanos*, Instituto Internacional del Corazon de Jesus, Bogota, Colombia, 1984, p.143-188, ici, p. 151.

<sup>254</sup> Comme on l'a déjà noté, le mot « agneau » revient 28 fois dans le livre. Le thème de l'agneau vainqueur, représentant le peuple de Dieu ou le messie davidique, se trouve dans certains écrits apocalyptiques juifs ; cf Annie JAUBERT, *Approches de l'Evangile de Jean*, Seuil 1976,p.135-139.

<sup>255</sup> L'importance de ce signe est soulignée par le fait que la bête elle-même en porte en quelque sorte la contrefaçon, à travers la plaie mortelle qui a été guérie (13, 3.12.14), singeant le mystère de la victoire pascale du Christ (Ap 13, 11.14)

*historique du christianisme, qui dans l'Ancien et le Nouveau Testament vit la foi comme espérance et comme promesse [...]. Le signe de l'avenir doit être la Croix »<sup>256</sup>.*

### *La première épître de saint Jean : une invitation à l'amour*

Les trois lettres pastorales, écrites par le vieil apôtre Jean à des communautés d'Asie Mineure<sup>257</sup>, résument toute sa prédication à partir du thème de la *vérité* et surtout de *l'amour* :

« On peut dire, écrit le P. Spicq, que compte tenu de sa dimension, la première lettre de saint Jean est l'écrit du Nouveau Testament qui insiste le plus sur la charité, aussi bien sur celle de Dieu pour nous que sur celle des chrétiens entre eux. La seconde Lettre, adressée à une église d'Asie Mineure, encourage à la pratique de la charité. La troisième Lettre traite un cas d'hospitalité, laquelle était à l'époque une des manifestations les plus caractéristiques de l'agapê.»<sup>258</sup>.

La *première lettre* est particulièrement intéressante de ce point de vue. Il semble qu'il s'agit d'une catéchèse post-baptismale. Les communautés chrétiennes marquées par l'influence de Jean ont été apparemment affrontées à une *gnose*<sup>259</sup>, dont les adeptes se targuaient « de '*connaissance*' de Dieu, de '*vision*' de Dieu, d'expérience de '*communion*' avec Lui, sans l'intermédiaire du Christ, de son humanité historique, de sa passion rédemptrice, de son commandement d'amour fraternel. Jean y fait une véritable leçon de discernement spirituel. L'épître n'a pas d'autre but que d'indiquer les critères permettant de distinguer de ses contrefaçons l'expérience spirituelle authentique. Jean invite les chrétiens à discerner les esprits : 'N'ajoutez pas foi à tout esprit, leur écrit-il, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu' (4, 1). Or les critères qu'il propose sont la foi baptismale et le commandement de l'amour fraternel. La route qui mène à la communion avec Dieu, pense-t-il, a été tracée par Dieu Lui-même : elle passe par Jésus-Christ, Fils de Dieu 'venu dans la chair' (4, 2 ; 2 Jn 7), 'venu par l'eau et le sang' (5, 6), et qui nous a appris à donner notre vie pour nos frères »<sup>260</sup>.

Du point de vue de la spiritualité du Cœur de Jésus, on peut relever plus particulièrement trois éléments :

-La double confession résumant tout l'enseignement de Jean : « Dieu est amour » (1 Jn 4, 8.16). L'amour du Père a été révélé en effet par Jésus sur la Croix :

« En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui. En ceci consiste son Amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés *et qui nous a envoyés son Fils en victime de propitiation pour nos péchés* » (1 Jn 4, 9-10).

-La référence, précisément, au transpercement du Christ, en lien avec l'initiation sacramentelle (1 Jn 5, 6-9)<sup>261</sup>.

<sup>256</sup> *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame, 1969, p. 163-165.

<sup>257</sup> « Si le IV<sup>e</sup> Evangile a été rédigé à Ephèse dans les dernières années du 1<sup>o</sup> siècle, il fut suivi de très près -autant que l'on puisse voir- par nos trois épîtres », Cf Ceslas SPICQ, *L'amour de Dieu révélé aux hommes*, Ed. du Feu Nouveau, Paris 1978, p.101.

<sup>258</sup> Idem

<sup>259</sup> Doctrine religieuse ésotérique qui prétend proposer le salut à ses adeptes par un rejet de la matière et une « connaissance » supérieure (« gnôsis » en grec) des choses divines.

<sup>260</sup> Donatien MOLLAT, *L'expérience de l'Esprit Saint selon le Nouveau Testament*, Ed. du Feu nouveau, Paris, 1973 p.51-53.

<sup>261</sup> « Les mots 'l'eau et le sang' ne peuvent désigner ici que les sacrements fondamentaux de la vie chrétienne » ; cf Ignace DE LA POTTERIE, *La vérité dans Saint Jean*, Vol I, 318. Contrairement à l'Evangile, l'eau est citée en premier, car la lettre est « écrite pour un contexte ecclésial dans lequel il est évident qu'il y a d'abord l'eau, qui renvoie au baptême et ensuite le sang qui évoque l'Eucharistie. L'Evangile en revanche parle du moment de la fondation, de l'acte par lequel ces sacrements ont reçu leur efficacité. Cet acte n'est rien d'autre que la mort salvifique de Jésus. En mentionnant d'abord le sang, il est indiqué que c'est à travers la mort de Jésus que les sacrements ont reçu leur efficacité » ; cf Felipe BACARREZA R. ; *Dal Cuore Trafitto di Christo nasce la Chiesa* ; Libreria Editrice Vaticana, ;Citta del Vaticano, 1992.

-L'invitation à l'amour fraternel et à la compassion concrète, comme expression des « entrailles de miséricorde » :

« A ceci nous avons reconnu l'amour : celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous devons, nous aussi donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? (1 Jn 3, 16-17).

Ces trois éléments, on le voit, s'enchaînent en cascade : *l'amour du Père* nous est communiqué par le *Cœur transpercé du Christ*, source des *sacrements*, qui nous rendent capables de nous *aimer les uns les autres*, comme le Christ Lui-même nous a aimés. L'amour est ainsi au centre de la Révélation comme de la vie chrétienne. Le Cœur transpercé et glorifié de Jésus, Révélation de l'amour du Père et source des sacrements, veut battre dans le cœur du chrétien<sup>262</sup>.

Conclusion : Les trois principaux textes johanniques -l'Évangile, l'Apocalypse et la Première Lettre- renvoient donc respectivement au fondement (*la foi* dans le mystère du Christ et de l'Église rendu présent dans les sacrements), à la fin (*l'espérance* du triomphe de l'Église militante et des noces eschatologiques de l'Agneau), et au présent (la vie sacramentelle et les vertus, surtout la *charité*). Ils sont un message adressé à l'Église de tous les temps jusqu'à la venue glorieuse du Christ. Loin d'être réservé à une élite de spirituels, celui-ci est destiné à ces baptisés qui, ayant reçu l'Esprit, ont en eux l'onction qui les instruit de tout et n'ont pas besoin qu'on les enseigne (cf 1 Jn 2, 27), à l'image de ce bon peuple d'Ephèse, qui, en 431, lors de la proclamation par les pères conciliaires de la maternité divine de Marie, laissa éclater sa joie dans cette ville marquée par le souvenir du disciple bien-aimé et, peut-être, de la Mère de Dieu.

## L'expérience de Saint Jean à travers l'histoire de l'Église

Depuis saint Jean, les générations de chrétiens n'ont pas cessé de tourner leur regard vers le Transpercé (Jn 19, 37), maintenant glorifié. Cependant, c'est plus particulièrement à partir du Moyen-Age que l'expérience du disciple Bien-Aimé le Jeudi Saint, le Vendredi Saint et le Dimanche de Pâques, va être comme redonnée à toute l'Église, à travers l'institution, à la demande du Seigneur Lui-même, de nouvelles fêtes liturgiques.

### *Au 13<sup>e</sup> siècle, un nouveau Jeudi Saint spirituel, avec sainte Gertrude et sainte Julienne du Mont Cornillon*

Au 13<sup>e</sup> siècle, l'Europe se trouve en période de chrétienté. Les Églises sont pleines, la foi est populaire et fervente. Cependant, dans cette ambiance de religiosité forte, les dérives sectaires menacent les chrétiens (c'est l'époque de l'hérésie cathare, des Vaudois...), et les formes de piété peuvent être empreintes de superficialité, voire de superstition. Jésus va se manifester à deux mystiques pour raviver et approfondir la foi des fidèles, notamment à travers la figure de saint Jean et le culte eucharistique. En Saxe (Allemagne), à deux kilomètres d'Eisleben, la future patrie de Luther, saint Jean apparaît à sainte Gertrude de Helfta (+1301), une moniale cistercienne, et la conduit « en la douce présence de notre Seigneur et Sauveur ». « Viens avec moi, lui dit-il, et reposons ensemble sur la poitrine du Seigneur source de toute douceur, qui renferme le secret trésor de toute béatitude ». Tandis qu'elle repose avec le disciple bien-aimé sur la poitrine de Jésus, Gertrude est jetée dans un ravissement intérieur en entendant battre le Cœur divin. S'étonnant que l'Apôtre ait gardé dans l'Évangile un si profond silence sur ces très douces palpitations, elle s'entend répondre :

<sup>262</sup>Le mot « entrailles » en 1 Jn 3, 17 -«splanchna» en grec, traduction de l'hébreu « rahamim »-, évoque la matrice maternelle. Il est, dans la symbolique biblique, un des équivalents de ce que nous appelons aujourd'hui le « cœur », au sens d'amour miséricordieux. Cf plus loin le chapitre *Compassion*.

« Ma mission était que du Verbe incréé de Dieu le Père, je ne transcrive pour l'Eglise naissante qu'un seul mot où jusqu'à la fin du monde, il y ait de quoi satisfaire l'intelligence du genre humain tout entier, même si nul ne parviendra jamais à le comprendre pleinement. Quant à la douce éloquence de ces pulsations, elle a été gardée en réserve pour les temps actuels afin que leur écho réchauffe l'amour engourdi que porte à Dieu le monde vieillissant »<sup>263</sup>.

Quelques dizaines d'années auparavant, vers 1208, Jésus s'était manifesté à une autre religieuse, sainte Julienne du Mont Cornillon (+ 1258), près de Liège. Il lui demandait l'institution d'une fête en l'honneur de l'Eucharistie, la Fête Dieu, le premier jeudi qui suit le dimanche de la Trinité. A une époque où le Corps du Christ risquait de ne plus être suffisamment respecté, il s'agissait de redonner aux chrétiens le sens de la présence de Dieu dans le Saint Sacrement et de suppléer aux manquements commis chaque jour, par négligence ou par manque de dévotion, à l'égard de l'Eucharistie. Cette fête, instituée à Liège en 1246, puis étendue à toute l'Eglise par le pape Urbain IV en 1264, va fortement encourager le culte eucharistique (processions, adorations, confréries...).

Avec ces deux figures, Gertrude et Julienne, c'est en quelque sorte l'expérience de saint Jean le *Jeudi saint* qui est proposée à nouveau à tous les chrétiens, pour ranimer et approfondir leur ferveur. Adorer Jésus dans l'Eucharistie, n'est-ce pas, comme l'a rappelé récemment le Pape Jean-Paul II, s'entretenir avec Jésus et, « penché sur sa poitrine comme le disciple bien-aimé », être « touché par l'amour infini de son Cœur »<sup>264</sup>? Cette expérience est toujours valable pour les pays de vieille chrétienté, pour ranimer leur amour de l'Eucharistie, mais aussi pour les jeunes églises, où elle rencontre d'ailleurs souvent bon accueil. La Fête Dieu et le culte eucharistique (processions...) sont en effet le domaine de prédilection des petits et des humbles. En témoignent aujourd'hui ces enfants qui jettent des pétales de fleurs sur Jésus-Eucharistie, ou ces foules qui étendent leurs vêtements sous ses pieds (en Afrique notamment), à la suite des enfants et des disciples qui accueillirent Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux. Cette fête permet en effet d'approfondir la foi en Jésus vivant au Saint Sacrement et le sens de la prière intime avec le Seigneur. Elle est aussi l'occasion de s'émerveiller et de rendre grâce à Dieu pour le don qu'il nous fait de son Fils dans l'Eucharistie. Comme l'écrivait le Pape Urbain IV dans la bulle étendant la Fête Dieu à toute l'Eglise : « Qu'en ce jour, le clergé et le peuple témoignent de leur joie par des cantiques de louange [...]. Que la foi s'épanche en bénédictions. Que l'espérance bondisse de joie. Que l'amour tressaille d'allégresse [...] »<sup>265</sup>.

### *Au 17<sup>e</sup> siècle, un nouveau Vendredi saint spirituel avec Sainte Marguerite-Marie et la Fête du Cœur de Jésus*

Quatre siècles plus tard, dans le prolongement des révélations faites à sainte Gertrude et sainte Julienne, une humble visitandine de Paray le Monial en Bourgogne, sainte Marguerite-Marie (+ 1690), va être la dépositaire d'un nouveau message pour l'Eglise. Le contexte historique est bien différent. Dans l'Eglise, l'hérésie janséniste donne de Dieu une image terrible, bien loin du visage d'amour et de miséricorde que Jésus nous a révélé. De plus, depuis la Renaissance, la société européenne commence à se séculariser. Avec la crise de la Réforme protestante, la chrétienté médiévale avait été déjà bien attaquée, mais la foi au Christ n'avait pas encore été touchée. Bientôt, en France notamment, se développera avec la philosophie des Lumières, dans les élites d'abord puis dans les masses, un rejet du christianisme au profit d'une forme de déisme, voire d'athéisme. Ce mouvement d'apostasie de la foi de leur baptême par de nombreux chrétiens est comme annoncé prophétiquement par les plaintes de Jésus à Marguerite-Marie à Paray le Monial, et son appel à la réparation.

<sup>263</sup> cité in P.GLOTIN, *Voici ce Cœur*, Ed. de l'Emmanuel, 2003, p.45-46.

<sup>264</sup> *Ecclesia de Eucharistia*, n° 25.

<sup>265</sup> CLEMENT V, liv. III des *Clémentines* ; cité par Nicolas BUTTET, *L'Eucharistie à l'école des saints*, Ed. de l'Emmanuel, 2000, p. 241.

La première manifestation du Cœur de Jésus à Marguerite Marie le 27 décembre 1673, rejoint l'expérience de Gertrude. La sainte de Paray passe un temps de loisir devant le Saint Sacrement et soudain la voici « toute investie de cette divine présence »<sup>266</sup>, plongée dans un total oubli d'elle-même et du lieu où elle se trouve. Jésus la fait reposer plusieurs heures sur sa poitrine, puis il lui découvre les merveilles de son amour. Cette apparition est marquée cependant dès le début par une tonalité douloureuse. La religieuse a en effet le même jour, semble-t-il, la vision d'un Cœur « toujours présent », transparent comme du cristal, mais marqué de la plaie du Calvaire, surmonté d'une Croix et environné d'une couronne d'épines. « J'ai soif, se plaint Jésus ; je brûle du désir d'être aimé », et Il ajoute :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se communique à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. »<sup>267</sup>.

Jésus demande alors son cœur à Marguerite-Marie, le plonge dans le sien et le replace ensuite dans sa poitrine. De son cœur, devenu comme une flamme ardente, la sainte sentira désormais à la fois l'embrassement et la douleur.

Plus tard, dans une autre apparition, Jésus se présente à elle, alors qu'elle est en adoration, « tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillants comme cinq soleils ». « De cette sacrée humanité », écrira-t-elle plus tard, « sortaient des flammes de toute part, mais surtout de son admirable poitrine, qui ressemblait à une fournaise ». Jésus se plaint alors à elle du peu de retour d'amour qu'Il reçoit de la part des hommes, et lui demande, pour lui rendre amour pour amour, de communier plus souvent, notamment les premiers vendredis du mois, et de lui tenir compagnie au jardin des Oliviers toutes les nuits du jeudi au vendredi, « entre onze heures et minuit »<sup>268</sup>.

Enfin, dans l'octave de la Fête Dieu, en juin 1675, Jésus se manifeste une nouvelle fois et découvre son Cœur en disant cette phrase célèbre :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi »<sup>269</sup>.

C'est pourquoi il demande l'institution d'une fête pour honorer son Cœur, huit jours après la Fête Dieu. Le sens de cette fête est notamment de réparer les manques d'amour envers Lui, en particulier dans l'Eucharistie.

Après bien des difficultés (comme pour Julienne, et plus tard Faustine), cette demande sera finalement agréée, et en 1856, le pape Pie IX étendra la fête du Sacré-Cœur à l'Eglise universelle.

Avec cette fête, c'est en quelque sorte un nouveau *Vendredi Saint spirituel* qui est célébré : Jésus, mis à nouveau sur la Croix par le péché et l'apostasie de ses disciples (cf Hb 6, 6), mendie de la part de ses amis une consolation d'amour. Les chrétiens sont invités ainsi à lui rendre amour pour amour, en contemplant, dans un double mouvement de repentir et de compassion, son Cœur transpercé, signe de son amour et de sa miséricorde, mais aussi de sa douloureuse Passion : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37). Dans l'Eucharistie, prolongée par l'adoration, ou par leurs actes d'amour envers le plus petit de ses frères, ils peuvent mystérieusement consoler

<sup>266</sup> *Vie et Œuvres...*, T.1 p. 82

<sup>267</sup> *idem*, p.83

<sup>268</sup> C'est l'origine de la pratique de « l'heure sainte ».

<sup>269</sup> *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*, présentation du professeur DARRICAU, Ed. Saint Paul, Paris, 1990, p. 122.

aujourd'hui le Cœur de Jésus, blessé jusqu'à la mort<sup>270</sup>. Telle est la Bonne nouvelle communiquée au monde à Paray le Monial.

*Au début du 20<sup>e</sup> siècle, avec les apparitions de Fatima, la manifestation du cœur douloureux et immaculé de Marie, nouveau « samedi saint spirituel »*

Deux siècles et demi après Paray, la situation a encore évolué. Le 19<sup>e</sup> siècle a vu se développer la négation radicale de Dieu avec les grands penseurs de l'athéisme comme Feuerbach (+1872) et ceux que Paul Ricœur appellera les « maîtres du soupçon » : Marx (+1883), Nietzsche (+1900) et Freud (+1939). C'est le moment où beaucoup d'anciens pays de chrétienté semblent rejeter Dieu de la vie sociale. « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! » s'exclame Nietzsche, « Et c'est nous qui l'avons tué ! »<sup>271</sup>.

A ce moment de l'histoire qui fait penser à un « samedi saint spirituel »<sup>272</sup>, le temps de *l'athéisme*, Marie est donnée à l'Eglise comme rempart pour sa foi. Celle qui au pied de la Croix (Jn 19, 25), puis le Samedi Saint (Jn 19, 31), a porté dans son Cœur immaculé la foi de l'Eglise tout entière, malgré le glaive de douleur qui lui transperçait l'âme (Lc 2, 35), se manifeste à de multiples reprises à ses enfants. De toutes ces apparitions de la Vierge au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, la plus importante et la plus lourde de conséquences sera certainement celle de Fatima au Portugal, en 1917.

Le 13 juillet 1917, Marie annonce aux trois petits voyants, François, Jacinthe, et plus particulièrement Lucie, qu'elle demandera la consécration de la Russie à son cœur immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. Face au péril de l'athéisme, et notamment du communisme, qui va au cours du 20<sup>e</sup> siècle répandre ses erreurs dans le monde entier, l'Eglise est appelée à l'exemple de saint Jean à prendre Marie chez elle (Jn 19, 27), et à découvrir ainsi le mystère de son cœur douloureux et immaculé. A travers la demande spécifique de réparation à son cœur immaculé, la Mère de Dieu annonce prophétiquement toutes les attaques contre *l'Eglise* au 20<sup>e</sup> siècle (qui a été véritablement le siècle des martyrs), mais aussi contre la *femme*, et plus généralement *la dignité de l'homme* : guerres, génocides, diffusion de la contraception, du divorce, de l'avortement, totalitarismes, injustices économiques... Comme l'écrit le P.Lethel, « à la mort de Dieu est liée la mort de l'homme »<sup>273</sup>.

En consacrant le monde entier au Cœur immaculé de Marie, en union avec tous les évêques du monde, le 25 mars 1984, le pape Jean-Paul II, rescapé de l'attentat qui faillit lui coûter la vie (le 13 mai 1981, en la date anniversaire de la première apparition de Fatima), ouvrait la voie à une ère nouvelle. Quelques années plus tard, les frontières du « rideau de fer », qui coupait l'Europe en deux, s'ouvriraient pacifiquement et, en août 1991, le régime communiste de Moscou était définitivement renversé. Après le temps de l'athéisme, c'est le temps de la nouvelle évangélisation.

*Au début du troisième millénaire, la fête de la miséricorde, « nouveau » dimanche de Pâques*

Le message confié à *sainte Faustine* (Hélène Kowalska), née près de Varsovie, en Pologne, le 25 août 1905, et morte le 5 octobre 1938, dans le couvent de Notre Dame de la Miséricorde, à Cracovie, s'inscrit dans le droit fil des révélations faites à Julienne, Gertrude, Marguerite-Marie et Lucie.

<sup>270</sup> Cf plus loin le chapitre *Réparation*.

<sup>271</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, in *Œuvres philosophiques complètes*, Gallimard, Paris, t. II, p.132.

<sup>272</sup> L'expression est de Marthe Robin.

<sup>273</sup> François-Marie LETHEL, *L'amour de Jésus*, Coll. Jésus et Jésus Christ, Desclée, 1997, p.94.

Le 22 février 1931, le Christ apparaît à la religieuse polonaise dans sa cellule. Il est vêtu d'une tunique blanche, une main levée pour bénir, la seconde touchant son vêtement sur la poitrine. De la tunique entrouverte sur la poitrine sortent deux grands rayons, l'un rouge et l'autre pâle. Jésus lui dit : « Peins un tableau selon l'image que tu vois, avec l'inscription : 'Jésus, j'ai confiance en Toi'. Je désire qu'on honore cette image, d'abord dans votre chapelle, puis dans le monde entier » (*Petit Journal* 47). Le Christ demande également une fête de la miséricorde le premier dimanche après Pâques.

Au fond, à travers l'image et la fête, c'est l'expérience pascale de Jean, de Thomas et des Apôtres qui est actualisée<sup>274</sup>. Le jour même où l'Eglise fait mémoire de l'apparition de Jésus à *Thomas* et de l'ostension de la plaie de son côté, les chrétiens sont appelés à contempler Jésus ressuscité, et l'abondance de sa miséricorde, symbolisée par les rayons rouges et blancs :

« Ces deux rayons indiquent le sang et l'eau : le rayon pâle signifie l'eau qui justifie les âmes, le rayon rouge signifie le sang, qui est la vie des âmes. Ces deux rayons jaillirent des entrailles de ma miséricorde alors que mon cœur [...] sur la croix fut percé par la lance » (PJ 299).

Là encore, après bien des difficultés, le message de la sainte polonaise finira par être entendu. Le Pape Jean-Paul II, ancien archevêque de Cracovie, est tout pénétré de l'enseignement de Faustine lorsqu'il est élu successeur de Pierre, le 16 octobre 1978, en la fête de sainte Marguerite-Marie<sup>275</sup>. Sa deuxième encyclique, *Dives in Misericordia*, sera consacrée tout entière au thème de la miséricorde. C'est le jour de la « fête de la miséricorde » qu'il choisit de béatifier Faustine en 1993. Puis, à l'occasion de sa canonisation, le 30 avril 2000, il annonce que le premier dimanche après Pâques portera désormais le nom de « dimanche de la miséricorde ». Enfin le 17 août 2002, dans le sanctuaire de la divine Miséricorde de Cracovie-Lagiewniki, Jean-Paul II inaugure le troisième millénaire en confiant le monde à la miséricorde du Père. Il précise à cette occasion : « Que s'accomplisse la solide promesse du Seigneur Jésus : c'est d'ici que doit jaillir l'étincelle qui préparera le monde à son ultime venue. *Il faut allumer cette étincelle de la grâce de Dieu. Il faut transmettre au monde ce feu de la miséricorde* »<sup>276</sup>.

C'est le temps que nous vivons aujourd'hui, en ce temps de nouvelle Pentecôte et de nouvelle évangélisation. Comme les Apôtres réunis au Cénacle, nous sommes invités à faire l'expérience du Christ ressuscité et de sa miséricorde. Alors, nous pourrions accueillir le feu de l'Esprit et devenir des témoins de la miséricorde pour ce monde qui en a tant besoin.

Ainsi, l'Eglise à travers sa liturgie, nous donne de parcourir à la suite de saint Jean toutes les étapes du Triduum pascal. Entrer à la suite du disciple bien-aimé dans la contemplation du Cœur du Christ, c'est découvrir le cœur de notre foi, le mystère de l'amour du Père qui veut nous faire passer, avec Jésus le Bien-Aimé, de la mort à la vie.

Conclusion : Du fougueux « fils du tonnerre » au vieillard bienveillant d'Ephèse, qui ne sait que répéter « Aimez-vous les uns les autres », l'itinéraire spirituel de l'Apôtre Jean est à lui seul tout un enseignement. « Ceci (la prédication du vieux Saint Jean) peut paraître trop simple », écrit le P. Laplace, « à qui ne mesure pas le chemin qui conduit à ce sommet. Il n'est rien d'autre que le chemin de l'unité. Celui qui se laisse mener par Jean n'accède à ce terme qu'en descendant d'abord

<sup>274</sup> Cf supra. Dans son *Petit Journal*, la sainte note à plusieurs reprises que Jésus lui demande de lire des passages de l'Evangile de *saint Jean* pour sa méditation (cf n° 1757, 1765, 1773).

<sup>275</sup> On a rarement remarqué que, par une heureuse coïncidence, la visite du pape polonais à Paray le Monial, le 5 octobre 1986, eut lieu le jour anniversaire de la mort de Faustine.

<sup>276</sup> *DC 6 octobre 2002, n° 2277, p. 822-824*. On s'était demandé jusque là quelle était cette étincelle sortie de la Pologne qui, aux dires du Sauveur, devait préparer le monde à sa venue (*Petit Journal* n°1732) : s'agissait-il de Faustine...ou du pape Jean-Paul II ... ? Le Pape donne ici la réponse : c'est le message de la Miséricorde et la grâce qui y est attachée. Peut-être doit-on ainsi comprendre que les révélations de Faustine sont l'ultime manifestation du Cœur du Christ avant la Parousie.

au plus profond de lui-même, là où se reconnaissant ténèbres, il s'ouvre à la lumière et est introduit par elle dans l'amour, dont il découvre peu à peu qu'Il est Dieu même. La simplicité de Jean, comme celle du soleil, donne aux êtres leur éclat et les établit dans l'unité créatrice de toute vie, celle du Père manifestée par le Fils et communiquée dans l'Esprit »<sup>277</sup>.

A l'école du Cœur de Jésus, le disciple bien-aimé n'a pas été seulement le théologien par excellence, capable de nous livrer dans ses écrits de quoi nourrir la foi et l'intelligence des chrétiens jusqu'à la fin des temps. Il a été d'abord et surtout *l'ami de Jésus*, qui, à l'école de la douceur et de l'humilité du Christ, s'est laissé simplifier jusqu'à pouvoir dire avec émerveillement : « Dieu est amour ».

Cette expérience, il veut la partager avec tous les disciples du Christ, tous les « hommes de désir » (Ap 22, 17), qui à l'image de Jean, Gertrude, Marguerite-Marie, Claude La Colombière, Faustine, et tant d'autres amis de Jésus, veulent boire gratuitement « l'eau de la vie » aux sources du salut.

---

<sup>277</sup> op. cit. p.9

## CLAUDE LA COLOMBIERE : LE SAINT DU DEUXIEME APPEL

Il y a souvent pour le disciple du Christ une étape décisive dans sa vie spirituelle, comme un appel à l'intérieur de l'appel, un « 2° appel », bien repéré par la tradition spirituelle. Beaucoup de saints ont connu ce passage. L'un d'entre eux, bien que peu connu, mérite à cet égard tout particulièrement notre attention : il s'agit de Claude La Colombière (+1682). Ce jésuite, qui a eu une influence très grande dans l'histoire de la spiritualité, a vécu en effet d'une manière exemplaire cette expérience du deuxième appel, et y a donné une réponse qui a été en quelque sorte le grand « tournant » de sa vie : la décision de se « faire » un saint. Son exemple peut encourager tous les « amis de Jésus » à se lancer sans peur à la suite du Christ, dans la confiance et dans l'amour.

### *Le deuxième appel*

La tradition de l'Eglise a bien repéré cette étape pour une nouvelle fécondité, que certains appellent la « seconde conversion »<sup>278</sup>. Celle-ci peut coïncider avec le « milieu de la vie », cette heure de midi, où l'homme prend mieux conscience de sa faiblesse et de ses partages intérieurs, mais peut aussi du même coup entrer davantage en lui-même (Lc 15, 17), pour découvrir l'amour du Père (Lc 15, 20) et se laisser conduire par Lui, dans *l'abandon*.

Anselm Grün, résumant la pensée du dominicain Jean Tauler (+1361), décrit en effet la « crise du milieu de la vie » comme un moment décisif de la croissance spirituelle :

«Pour Tauler, le but [du cheminement spirituel], c'est *d'accéder au fond de l'âme* [...là] où toutes les forces de l'âme sont unies, où l'homme est dans une proximité immédiate à son être et où habite Dieu Lui-même<sup>279</sup>. [...] *Ce n'est pas en faisant mais en laissant faire* que l'on peut entrer en contact avec son fond le plus intime. Mais, dans la première partie de sa vie, l'être humain est surtout accaparé par son action propre. Il aimerait obtenir des résultats non seulement dans les domaines profanes, mais aussi dans la sphère religieuse. Il voudrait progresser sur le chemin vers Dieu par l'effort et l'entraînement spirituel. Tout ceci est certes bon en soi, permettant de bien structurer l'existence. Mais on ne peut accéder au fond de son âme par ses propres efforts, on y arrive seulement *en laissant Dieu agir sur soi* »<sup>280</sup>.

Cette expérience est celle d'un certain dépouillement, lié à la découverte de ses propres fragilités et compromissions, *mais aussi d'une nouvelle ouverture à Dieu, dans une plus grande intériorité et un plus grand abandon* :

« Dieu n'est plus simplement une instance extérieure qui veille à l'observation de commandements, il n'est plus l'idéal que l'on s'efforce d'atteindre, mais il est entré dans notre intériorité dans notre expérience vécue et nous vivons dorénavant de cette expérience de Dieu présent en nous. La vie issue de Dieu ne passe plus seulement par la volonté d'accomplir ses commandements, mais elle croît à partir d'un cœur saisi par Dieu, devenu calme et serein grâce à sa proximité, mûr et sage, bienveillant et plein d'amour »<sup>281</sup>.

Cette étape passe aussi par notre collaboration. Jésus nous appelle en effet à renouveler notre engagement d'amour à sa suite. Le Père Voillaume (+2004), fondateur des Petits Frères de Jésus parle à ce propos précisément de « deuxième appel » :

« Je profite de quelques jours de calme [...] pour vous écrire [...] au sujet] de notre fidélité au Seigneur et à son appel, dans les grands et les petites choses, *au milieu du chemin parcouru dans la vie religieuse* comme à ses débuts.

Le risque de la durée est pour nous, comme pour toute entreprise humaine, celui d'une certaine usure de l'idéal poursuivi et de l'effort fourni pour le réaliser, usure qui nous mènerait à prendre notre parti de la

<sup>278</sup> Cf le très bon article publié sous ce titre par le P.François Régis WILHELEM dans la revue *Vie Consacrée* 2003, n°3-4, p.247-258, dont nous nous inspirons ici sur beaucoup de points.

<sup>279</sup> C'est précisément ce que l'Écriture appelle le « cœur » ; cf CEC 2562-2563.

<sup>280</sup> Anselme GRUN, *La crise du milieu de la vie*, Mediaspaul, 1998, p.12-13.

<sup>281</sup> Idem, p. 44-45.

médiocrité dans la sainteté. Avec le temps et la maturité de l'âge vient la tentation d'un compromis entre les exigences surnaturelles de l'amour du Seigneur et celles de notre personnalité d'homme adulte. Chaque année voit un plus grand nombre d'entre nous arriver à cette étape décisive de la vie spirituelle, étape où doit s'effectuer une dernière fois le choix entre Jésus ou le monde, l'héroïcité de la charité ou la médiocrité, la croix ou un certain confort, la sainteté ou une honnête fidélité à l'engagement religieux [...]. Apprendre à franchir généreusement les étapes successives de la croissance du Christ en nous est aussi important que d'avoir bien commencé en quittant pour suivre Jésus, lors du premier appel [...]. Cette persévérance est essentielle, car rien ne sert de commencer si on ne va pas jusqu'au bout. [...]. Le tout n'est pas de quitter la barque et les filets pour suivre Jésus pendant quelque temps, mais bien plutôt d'aller jusqu'au Calvaire, d'en recevoir la leçon et le fruit, et d'aller avec l'aide de l'Esprit Saint jusqu'au bout d'une vie qui doit s'achever dans la perfection de la charité divine [...] »<sup>282</sup>.

Comme le deuxième « oui » de Pierre, plus réfléchi et plus humble peut-être que le premier, il s'agit de redonner son amour au Seigneur avec la conscience approfondie de sa faiblesse, mais aussi une plus grande radicalité, et de l'orienter davantage vers le service des *hommes* :

« C'est alors que retentit le second appel de Jésus debout sur les rives du lac tandis que les disciples étaient comme repris par le goût des activités d'autrefois : cet appel est d'un Christ qui n'est déjà plus complètement de la terre et qui va arracher ses apôtres, cette fois, non plus seulement aux choses et aux activités, mais à eux-mêmes, *en les livrant aux hommes à cause de l'amour* et pour qu'ils puissent en administrer la preuve [...]. 'Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ...? Fais paître mes brebis' [...]. Ce second appel de Jésus nous arrache à nous –mêmes, cette fois pour de bon et sans illusion, pour nous livrer aux âmes [...]. Si nous ne mettions pas dans notre vie un véritable centre de don et d'amour, *à forme humaine*, suivant ce que Jésus nous indique, je ne pense pas que nous puissions persévérer dans la générosité : ce centre est tout en Dieu, mais il rayonne aussi en une forme visible, *dans les hommes* qui, de toute éternité, ont été destinés à attendre le don de Dieu à travers notre propre fidélité à l'amour ».<sup>283</sup>

Comme Pierre ayant fait l'expérience de sa faiblesse, il ne s'agit pas de tant de s'affirmer dans l'action, que de se *laisser faire*, dans une plus grande docilité, douceur et humilité : « Quand tu étais jeune, tu mettais toi même ta ceinture, et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, un autre te nouera ta ceinture et te mènera *là où tu ne voudrais pas aller* » (Jn 21, 18). C'est l'étape de l'intériorité, du *cœur*, et de la configuration progressive au Christ, qui peut conduire jusqu'au transpercement, comme saint François recevant les stigmates du Christ.

Cette étape est un appel à une *remise complète de notre vie à Dieu*, que sainte Thérèse d'Avila (+1582) décrit elle aussi, lorsqu'elle parle du passage des « troisièmes » aux « quatrièmes » demeures. Considérant les « bons chrétiens » qui ont vraiment fait le choix du Seigneur, mais n'ont pas encore mis radicalement leur vie entre les mains de Dieu, elle remarque avec finesse :

« Vivement désireuses de ne pas offenser Sa Majesté [le Seigneur], [ces personnes] se gardent même des péchés véniels et sont amies de sa Majesté, elles réservent des heures au recueillement, emploient bien leur temps, s'appliquent aux œuvres de charité envers le prochain, un ordre harmonieux règne dans leur langage, leurs vêtements et dans le gouvernement de leur maison, si elles en ont »<sup>284</sup>.

Cependant, il reste un défaut fondamental à ces âmes : elles « aiment beaucoup leur vie mise au service du Seigneur »<sup>285</sup>. Elles n'ont peut-être pas encore fait l'expérience radicale de leur impuissance à devenir des saints et senti ainsi le besoin de se remettre radicalement entre les mains du Seigneur. C'est au fond l'expérience du jeune homme riche (Mc 10, 17-22). Celui-ci sentait confusément qu'il lui manquait quelque chose, mais n'était pas prêt à faire le pas. Accepter d'entrer dans la « folie » de l'Évangile à la suite du Christ est une décision capitale pour s'engager vraiment dans la voie de la sainteté.

<sup>282</sup> René VOILLAUME, *Lettre aux Fraternités*, Cerf, 1960, Tome 1, p. 11-12.

<sup>283</sup> *Idem*, p.30.

<sup>284</sup> *Livre des Demeures*: 3 Dem. 1/5895 (traduction Marcelle AUCLAIR, Ed. DDB).

<sup>285</sup> 3<sup>o</sup> *demeure*. 2/7/900.

Un autre auteur spirituel, jésuite celui-là, le père Lallemand (+1635), a admirablement exprimé lui aussi cette étape de la « deuxième conversion » :

« Nous passons les années entières et souvent toute la vie, à marchander *si nous nous donnerons tout à Dieu*. Nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice entier. Nous nous réservons beaucoup d'affections, de desseins de désirs, d'espérances, de prétentions, dont nous ne voulons pas nous dépouiller pour nous mettre dans la parfaite nudité d'esprit qui nous dispose à être pleinement possédés de Dieu. Ce sont autant de liens par lesquels l'ennemi nous tient attachés pour nous empêcher d'avancer en la perfection. Nous reconnaitrons la tromperie à l'heure de la mort, et nous verrons que nous nous serons laissés amuser par des bagatelles, comme des enfants. Nous combattons contre Dieu les années entières, et nous résistons aux mouvements de sa grâce, qui nous poussent intérieurement à quitter une partie de nos misères en quittant les vains amusements qui nous arrêtent et nous donnant à lui sans réserve et sans remise. Mais, accablés de notre amour-propre, aveuglés de notre ignorance, retenus par de fausses craintes, nous n'osons pas franchir le pas, et, de peur d'être misérables, nous demeurons toujours misérables, *au lieu de nous donner pleinement à Dieu* qui ne veut nous posséder que pour nous affranchir de nos misères. Il ne faut donc que renoncer une bonne fois à tous nos intérêts et à toutes nos satisfactions, à tous nos desseins et à toutes nos volontés, *pour ne dépendre plus désormais que du bon plaisir de Dieu et nous résigner entièrement entre ses mains*»<sup>286</sup>.

S'adressant à des jésuites devant accomplir leur « troisième an » de noviciat, que saint Ignace appelle « schola affectus », « *l'école du cœur* » (cf plus bas), il distingue deux moments dans la vie spirituelle :

« Il arrive d'ordinaire *deux conversions* à la plupart des saints [...] : l'une par laquelle ils se dévouent au service de Dieu, l'autre par laquelle ils se *donnent entièrement* à la perfection. Cela se remarque dans les Apôtres, quand notre Seigneur les appela, et quand il leur envoya le Saint Esprit [...]. Cette seconde conversion n'arrive pas à tous les religieux, et c'est par leur négligence »<sup>287</sup>.

Cette deuxième conversion n'est pas un nouveau choix de vie mais, en quelque sorte, un « appel dans l'appel », « le don total et définitif à une vie déjà choisie », selon les termes du P. Courel, « la réforme toujours à faire à l'intérieur d'une vocation »<sup>288</sup>. Claude La Colombière (+1682) a admirablement incarné ce choix radical de Dieu.

### *Claude la Colombière*

« Je t'enverrai mon fidèle serviteur et parfait ami, qui t'apprendra à me connaître et à t'abandonner à moi ». Lorsque Jésus fait cette promesse à Marguerite-Marie, la confidente de son Cœur, celle-ci ne connaît pas encore le jeune père jésuite, Claude La Colombière<sup>289</sup>. Celui-ci sera bientôt nommé par ses supérieurs à Paray le Monial et confortera la Visitandine, en proie aux critiques et aux soupçons, sur l'authenticité des révélations dont elle est la bénéficiaire. Qui est donc ce jeune prêtre lyonnais de 34 ans, pour recevoir du Seigneur Lui-même, un si bel éloge ?

Claude La Colombière est né à Saint Symphorien d'Ozon, à 15 kms au sud de Lyon, le 2 février 1641. Elève des jésuites au collège de la Trinité (aujourd'hui collège Ampère), il y fait de brillantes études, puis entre à l'âge de 17 ans dans la Compagnie de Jésus. Remarqué par ses formateurs, il sera envoyé dans le Paris de Racine, Molière et Bossuet pour y faire sa théologie. Certains pensent même qu'il aurait été à cette époque précepteur des deux fils de Colbert. De retour à Lyon, il

<sup>286</sup> *Doctrine*, II, sect. I, chap. I, art.2, dans *La vie et la doctrine et la doctrine spirituelle du Père Louis Lallemand*, Introd. et notes par F. COUREL, Coll. Christus n°3, DDB, 1959, p. 90-91. On voit comment cette étape est liée à une forme d'abandon à la volonté du Père, admirablement exprimée par Charles de Foucauld dans sa prière : « Mon Père, je m'abandonne à toi ».

<sup>287</sup> *Doctrine II*, sect.II, chap. 6, art.1 dans *La vie et la doctrine et la doctrine spirituelle du Père Louis Lallemand*, op. cit., p. 126.

<sup>288</sup> *La vie et la doctrine...*, op. cit., *Introduction*, p. 24.

<sup>289</sup> Nous nous inspirons ici d'une conférence donnée oralement par le P.Glotin. On pourra se reporter aussi à Edouard GLOTIN, *Voici ce Cœur*, op. cit., p.93-108 ; cf également du même auteur, *Claude La Colombière, le sens d'une canonisation*, Nouvelle Revue Théologique, 1992, Tome 114/n°6, p.816-838.

enseignera pendant trois ans au Collège de la Trinité, puis sera nommé, à cause de son talent oratoire, prédicateur du Collège. En septembre 1674, il passe à la Maison Saint Joseph (située dans le quartier de la rue Sainte Hélène, à Lyon), pour faire son « troisième an de noviciat ». Selon l'intuition profonde de saint Ignace, les scolastiques, après avoir reçu leur longue formation religieuse et profane, retournent au noviciat pour un an avant de commencer leur ministère. Il s'agit de renouer « l'alliance du cœur » avec le Seigneur, pour vivre précisément la grâce du *deuxième appel*, avant de s'engager dans les travaux apostoliques. C'est là que va se passer le tournant décisif de la vie de Claude.

Celui-ci est âgé alors de trente-trois ans, l'âge de la mort du Christ, et il doit constater qu'il n'est pas encore devenu un saint. Peut-être perçoit-il en particulier le danger de l'amour-propre que son talent littéraire risque de cultiver en lui. Conscient de ce que le temps qui lui reste à vivre lui est donné par miséricorde, pour qu'il puisse devenir un saint, il comprend qu'il n'y arrivera pas sans une grâce toute particulière. Cette grâce sera celle d'un don total de sa vie. Celui-ci se concrétisera par un vœu que Claude prononcera pendant sa grande retraite de novembre 1674 : il s'engagera à observer parfaitement les règles de la Compagnie de Jésus. Par cette démarche tout à fait exceptionnelle, il entend se dégager une fois pour toutes de lui-même, à travers le chemin de l'*obéissance*, pour entrer dans la vraie liberté.

Ainsi, malgré la vive conscience qu'il a de sa misère, Claude a la ferme volonté de « se faire un saint », Il met en effet toute sa confiance en Dieu pour l'aider dans ce vœu de Le servir fidèlement.

Après cette étape décisive de sa vie, il ne vivra plus que 7 ans, dont quatre dans la maladie. Humainement parlant, il n'accomplira rien d'extraordinaire. Envoyé à Paray le Monial, il y résidera 18 mois, pendant lesquels il aura l'occasion de rencontrer Marguerite-Marie et de l'encourager. Puis, il sera envoyé à Londres, pour être le prédicateur de son altesse royale la duchesse d'York. Il y passera deux ans. Arrêté et jeté en prison. lors de la « terreur papiste » de 1678, il va contracter la phtisie, et, banni au bout d'un mois, devra rentrer en France. Malade désormais, il sera nommé à la formation religieuse des jeunes jésuites faisant leur formation au Collège de la Trinité à Lyon. En août 1681 sa santé étant devenue trop déficiente, il va retourner à Paray le Monial, où il finira ses jours le 15 février 1682.

Comme pour la petite Thérèse, c'est après sa mort que le « parfait ami » de Jésus va véritablement commencer sa mission. En 1685, la lecture au réfectoire de la Visitation du journal de sa retraite de 1677 dissipa définitivement les doutes qui entouraient le message de Marguerite-Marie. En 1688, Marguerite-Marie recevait la célèbre vision du Cœur de Jésus, avec la Vierge Marie, saint François de Sales, fondateur de l'ordre de la Visitation et saint Claude la Colombière. Après avoir déclaré les Visitandines dépositaires du « précieux trésor » du Cœur de son Fils, la Vierge se tournait vers saint Claude en disant : « Pour vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux filles de la Visitation de le connaître et de le distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de votre compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait ».

De fait, les premiers promoteurs de la dévotion furent des jésuites, formés par Claude : Jean Croiset et Joseph de Galliffet. A leur suite, d'innombrables jésuites se firent les ardents apôtres du Cœur de Jésus dans le monde. Dans son message au P.Kolvenbach, lors de son passage à Paray le Monial , le 5 octobre 1986, le pape Jean-Paul II rappelait à la Compagnie le *munus suavissimum*, la « très douce mission » qu'elle avait reçue du Sauveur Lui-même. Le 2 juillet 1988, le P.Kolvenbach allait célébrer à Paray, avec 300 jésuites, le trois centième anniversaire de la vision de Marguerite-Marie. Comme pour souligner encore l'actualité de la mission des jésuites, l'intercession de saint Claude obtenait deux ans plus tard la guérison miraculeuse d'un jésuite américain rescapé des prisons de Mao, atteint d'une forme incurable de dégénérescence pulmonaire. Le Saint Père pouvait enfin canoniser le 31 mai 1992 celui qui avait reçu, avec Marguerite-Marie, la mission de révéler au monde les « richesses infinies » du Cœur de Jésus. Ainsi s'accomplissait une autre célèbre vision de

la « sainte de Paray » : lors d'une communion, celle-ci avait vu le Cœur de Jésus « comme une fournaise ardente, et deux autres qui s'y allaient unir et abîmer », lui disant : « C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours ».

Malgré tant de rappels de sa mission au cours des dernières années, saint Claude reste peu connu. Pourtant, il est un saint bien adapté à notre temps, et ceci pour au moins trois raisons :

- Après 16 ans de vie religieuse, il connaissait sa faiblesse, en particulier sa tendance à l'amour propre, à cause d'ailleurs des dons-mêmes que Dieu lui avait faits. S'il a pris néanmoins la décision énergique de « se faire saint », c'est parce qu'il avait une totale confiance en l'amour de Dieu, au point d'être connu sous le nom « d'apôtre de la confiance »<sup>290</sup>. Dans la reconnaissance de sa fragilité, il rejoint beaucoup de nos contemporains, et leur ouvre un chemin de sainteté imitable, un peu comparable à celui de la petite Thérèse (+1897), deux siècles plus tard.

-Malgré ses dons naturels, saint Claude a « fait » très peu de choses. Marqué par la maladie, il a vécu une sorte d'échec sur le plan humain (comme un autre ami du Cœur de Jésus, le P. de Foucauld). Pourtant peu de prêtres peuvent se vanter d'avoir eu une telle fécondité. La véritable réussite de sa vie a été sa *sainteté*, à partir justement de son fameux vœu. Là aussi, il nous éclaire, dans une civilisation attentive surtout à l'efficacité, au « faire » et au « paraître ».

-Enfin, cette décision délibérée de se donner à Dieu « tout de bon » fait *le saint par excellence du deuxième appel*. Il nous montre que le deuxième « oui » (Jn 21, 15-17), celui du milieu de la vie, plus réaliste, et de ce fait peut-être plus radical que celui du premier appel, peut être l'étape décisive de la vie à d'un disciple du Christ, avant l'ultime « oui » du passage en Dieu.

### *A l'école du Cœur de Jésus*

Si le deuxième appel consiste, comme l'a écrit Georgette Blaquièrre, à « basculer de serviteur à ami », alors l'expérience de Claude, appelé par Jésus, son « fidèle serviteur et parfait ami », en est vraiment l'exemple parfait. Or, précisément, c'est pendant son « école du cœur » que notre saint fit son vœu, et juste après, il a été conduit à découvrir, à l'école de Marguerite-Marie, le Cœur de Jésus à Paray le Monial. Le Cœur de Jésus serait-il le « lieu » par excellence de la seconde conversion ? On peut le penser lorsqu'on lit la description que donne Georgette Blaquièrre de cette étape :

«Jésus dit : 'Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, *parce que tout ce que j'ai reçu de mon Père je vous l'ai fait connaître*' (Jn 15, 5). La seconde étape de la vie spirituelle est l'entrée dans la connaissance du mystère, dans la connaissance du projet, du dessein de miséricorde de Dieu pour le salut du monde. En d'autres termes : 'Il y a un moment pour se donner et, en général, c'est la jeunesse, et un moment pour se livrer. *Jésus s'est livré*. Alors nous entrons dans cette communion profonde avec Jésus. Nous apprenons les *desseins de son Cœur*, de sa miséricorde, de sa sagesse»<sup>291</sup>.

On retrouve là l'expérience de saint Jean le Jeudi Saint<sup>292</sup>. Celui-ci est passé symboliquement d'une relation encore affective et en quelque sorte extérieure avec Jésus, à la découverte de son « Cœur » au sens biblique. Il est ainsi entré dans une connaissance intime de la personne de Jésus et, en Lui, du dessein d'amour du Père (Jn 1, 18). Transformé radicalement par cette expérience, il a été ainsi été rendu capable d'aller jusqu'au pied de la Croix et de recevoir Marie pour mère.

Nous pouvons nous aussi laisser Jésus transformer tout notre être *en nous mettant à l'école de son Cœur doux et humble*, d'où jaillissent les « fleuves d'eau vive » de l'Esprit (Jn 7, 38). Cela peut se vivre en particulier dans l'adoration eucharistique, mais aussi par l'approfondissement du mystère du Cœur de Jésus<sup>293</sup>. Cette expérience de « l'école du Cœur » peut rendre « suave » le joug du Seigneur (Mt 11, 30) et nous faire entrer ainsi dans une nouvelle manière d'être, plus *abandonnée*,

<sup>290</sup> Cf prière en encart.

<sup>291</sup> Georgette BLAQUIÈRE, *La seconde conversion*, Tychique, n°130 (novembre 1997), p.4 ; 14.

<sup>292</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>293</sup> Le livre du Père GLOTIN, à paraître, pourra y aider.

plus docile à l'Esprit, plus ouverte au mystère de la Croix, et finalement plus féconde pour les âmes. Il faut en effet avoir fait une *expérience forte de l'amour de Dieu* et avoir été ainsi transformé profondément dans son *cœur*, comme le disciple bien-aimé le Jeudi Saint pour pouvoir se tenir comme lui avec Marie au pied de la Croix. Alors seulement nous pourrions laisser Dieu accomplir en nous le programme tracé par le vieux saint Jean lui-même : « A ceci nous avons reconnu l'amour : celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous devons nous aussi *donner notre vie pour nos frères* » (1 Jn 3, 16). Pierre Goursat, fondateur de la Communauté de l'Emmanuel, exprimait cela, avec son humour habituel, dans un enseignement donné le 25 janvier 1981<sup>294</sup> :

« Et vraiment le chemin du Seigneur, c'est Jésus doux et humble de cœur. Alors c'est ça dont il nous sera tenu compte. Si nous devenons ça, nous sommes sauvés et nous sauverons tous ceux que nous devons sauver. Amen ! Et alors en plus, si on est doux et humble de cœur, Il nous transpercera le cœur tranquillement. C'est un chemin extraordinaire. Il nous fera ça extraordinairement (mais attention, ne tripotez pas votre cœur). Et vraiment, alors ça nous donnera des fleuves d'eau vive. Evidemment, il faut que nous soyons transformés pour que ça jaillisse. Et nous aurons des flots d'eau vive de compassion. Alors ça nous lavera nous-mêmes de tout. Nous serons emportés dans un torrent de feu et d'eau à la fois. Et nous serons transportés jusqu'à la vie éternelle. Amen ! J'ai bien dit : 'jusqu' à la vie éternelle'. Alors c'est simple ! C'est tout simple».

*Conclusion* : L'exemple de Claude peut sembler difficilement imitable. Pourtant, il est tout entier fondé sur la confiance en Dieu. C'est en effet le Seigneur Lui-même qui veut accomplir en nous ce pas décisif du don sans retour, comme le remarquait déjà sainte Thérèse d'Avila : « Quelle force a ce don ! Le moins qu'il obtienne, *si nous avons la décision voulue*, c'est d'amener le Tout-Puissant à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en Lui »<sup>295</sup>. Devenir le « parfait ami » de Jésus est possible pour celui qui se met à l'école de son Cœur !

#### Acte de confiance de saint Claude La Colombière

Mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous et qu'on ne saurait manquer de rien quand on attend de vous toutes choses que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes. [...]. Les hommes peuvent me dépouiller, et de mes biens et de l'honneur ; les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir ; je puis même perdre votre grâce par le péché ; mais jamais je ne perdrai mon espérance ; je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher. [...]. Les autres peuvent attendre leur bonheur, ou de leurs richesses ou de leurs talents ; les autres s'appuient ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leurs pénitences, ou sur le nombre de leurs aumônes ou sur la ferveur de leurs prières...pour moi Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même. Cette confiance ne trompa jamais personne : « aucun de ceux qui espèrent en Toi n'a été confondu ». Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu que je l'espère. 'En toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance, je ne serai pas confondu pour toujours'. Je connais, hélas ! Je ne le connais que trop, que je suis fragile et changeant ; je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les plus affermiées ; j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament. Mais tout cela ne peut m'effrayer tandis que j'espérerai ; je me tiens à couvert de tous les malheurs et je suis assuré d'espérer toujours parce que j'espère encore cette invariable espérance. Enfin, je suis sûr que je ne puis trop espérer en vous et que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai espéré de vous. Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis. J'espère que vous m'aimerez toujours et que je vous aimerai aussi sans relâche ; et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps et pour l'éternité. Amen ».

<sup>294</sup> Le style est oral, l'enseignement n'ayant pas été destiné à être publié.

<sup>295</sup> *Chemin de la perfection*, 32/11/479.

## LA COMPASSION ET LE CŒUR DE JESUS

La compassion est une des attitudes fondamentales du Cœur de Jésus dans l'Évangile. Elle est aussi un appel pour tous les chrétiens, qui s'enracine dans les entrailles de miséricorde du Père : « Soyez compatissants comme votre Père est compatissant » (Lc 6, 36). La spiritualité du Cœur de Jésus a permis de ce point de vue d'approfondir notre compréhension du mystère de Dieu, dans un sens plus accessible aux hommes de notre temps, sensibles à l'énigme de la souffrance.

*Communier à la compassion du Père*

Le Dieu saint, le Dieu éternel et bienheureux « est bel et bien un océan de joie »<sup>296</sup>. Mais il est aussi « le Dieu de tendresse et de pitié, qui ne cesse de se pencher avec amour sur chacun de ses enfants, toujours prêt à offrir son secours et son pardon »<sup>297</sup>. Il y a en Lui, comme l'exprimait Origène (+254), une mystérieuse « passion » d'amour pour l'humanité pécheresse et souffrante :

« Le Sauveur descendit sur terre par pitié du genre humain, il a patiemment éprouvé nos passions avant de souffrir sur la Croix et de daigner prendre notre chair ; car s'il n'avait pas souffert, il ne serait pas venu partager la vie humaine. D'abord, il a souffert, puis il est descendu et s'est manifesté. Quelle est donc cette passion qu'il a soufferte pour nous ? La passion de la charité. Et le Père lui-même, Dieu de l'univers, 'plein d'indulgence, de miséricorde et de pitié, n'est-il pas vrai qu'il souffre *en quelque manière* ? Ou bien ignores-tu que lorsqu'il s'occupe des affaires humaines, Il éprouve une passion humaine ? car 'Il a pris sur Lui tes manières d'être, le Seigneur ton Dieu, comme un homme prend sur lui son fils'. Dieu prend donc sur Lui nos manières d'être, comme le Fils de Dieu prend nos passions. Le Père lui-même n'est pas impassible. Si on le prie, il a pitié, il compatit, il éprouve une passion de charité »<sup>298</sup>. « *Par amour de l'homme, l'Impassible a souffert le bouleversement de la miséricorde* »<sup>299</sup>.

On redécouvre cette dimension aujourd'hui, non sans certains abus d'ailleurs. C'est le fruit du questionnement de l'homme moderne face à la souffrance. Pour saint Thomas d'Aquin par exemple, Dieu ne pouvait éprouver une compassion qui ressemblerait à la faiblesse d'une passion, la « tristesse » au sujet de la misère d'autrui<sup>300</sup>. Dans l'évangile de saint Luc pourtant, la parabole de l'enfant prodigue nous parle de la compassion des *entrailles de miséricorde* du Père pour son enfant : le terme grec *-esplangnistè-* est très fort<sup>301</sup>. Il est construit à partir du mot « splangna » (« entrailles »), traduction grecque de l'hébreu « *rahamim* » qui, à travers l'image de la matrice maternelle<sup>302</sup>, évoque l'amour inconditionnel de Dieu pour son peuple (Ps 103, 4.13 ; Jr 31, 20 ; Ma 3, 17). Le Père des miséricordes est un « papa qui aime comme une maman », comme le disait un jour un enfant. Bien loin de punir son fils, Il se jette à son cou et le couvre de baisers (Lc 15, 20).

La spiritualité du Cœur de Jésus, comme spiritualité de l'amour, a permis de mettre particulièrement en lumière cette dimension de la miséricorde du Père<sup>303</sup>. Dans l'évangile de saint Jean dit, Jésus dit en effet : « Qui me voit, voit le Père » (Jn 14, 9). Sur la Croix, son Cœur transpercé nous révèle donc quelque chose d'une *mystérieuse « douleur » du Père*, dont le « Cœur » miséricordieux<sup>304</sup> est blessé par nos péchés et nos souffrances. C'est d'ailleurs cette insondable « compassion » qui l'a poussé à nous envoyer son Fils : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16). La contemplation du « signe des signes »<sup>305</sup> a conduit à saint Jean à discerner dans le Christ transpercé la révélation ultime de la *miséricorde du Père*. C'est ce qu'il exprime de manière inégalable dans sa première épître :

« Qui n'aime pas n'a pas découvert Dieu puisque *Dieu (le Père) est amour*. Voici comment s'est manifesté l'amour de Dieu au milieu de nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui. Voici ce qu'est l'amour. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime d'expiation pour nos péchés » (1 Jn 4, 8-10).

<sup>296</sup> P.DESCOUVEMONT, *Les apparents paradoxes de Dieu*, Presses de la Renaissance, 2003, p. 238-239.

<sup>297</sup> Idem, p. 239.

<sup>298</sup> *Homélies sur Ezéchiel*, VI, 6 S.C., n° 352, p. 229-231.

<sup>299</sup> *in Mt 10, 23*.

<sup>300</sup> *Somme Théologique*, 1a q.21, 3.

<sup>301</sup> On le retrouve dans deux autres textes : en Mt 9, 36, il exprime la compassion de Jésus à la vue des foules sans berger, en Lc 10, 33, celle du Bon Samaritain saisi de pitié à la vue du voyageur agressé par les bandits (Lc 10, 33).

<sup>302</sup> Le mot « *rehem* » signifie le sein maternel (cf Is 49, 15). Sur l'analyse de ce mot, cf l'encyclique de JEAN-PAUL II, *La miséricorde divine*, n°4.

<sup>303</sup> Cf ce qui a été dit au chapitre *Le disciple bien-aimé*.

<sup>304</sup> L'image du « Cœur » est appliquée au Père par saint Jean lui-même en Jn 1, 18. « Le Fils unique tourné vers le sein du Père, c'est Jésus Christ qui répond à *l'amour du Père* ; la sensibilité moderne dirait peut-être : c'est le Fils unique tourné vers l'amour du Père, vers le cœur du Père » ; Ignace DE LA POTTERIE, *La vérité dans saint Jean*, Rome, Biblical Institute Press, 1977, T.1, p.234.

<sup>305</sup> Cf chapitre 1 *Le disciple bien-aimé*.

Face aux questionnements contemporains sur le mystère du mal, le Magistère récent a osé aborder cette question de la « souffrance de Dieu », conséquence de son amour pour nous. Le pape Jean-Paul II évoque en effet :

« la douleur, inconcevable et inexprimable, que à cause du péché, le Livre saint semble, dans sa vision anthropomorphique, entrevoir dans les ‘profondeurs de Dieu’, et en un sens au cœur de l’inexprimable Trinité (...). La conception de Dieu comme être très parfait exclut évidemment en Dieu toute souffrance provenant des carences ou des blessures ; mais dans les ‘profondeurs de Dieu’, il y a un amour de Père qui, face au péché de l’homme réagit, selon le langage de la Bible jusqu’à dire : ‘Je me repens d’avoir fait l’homme’ (...). Mais le plus souvent, le livre saint nous parle d’un Père qui éprouve de la compassion pour l’homme, comme s’il partageait sa souffrance. *En définitive, cette insondable et indescriptible ‘douleur’ de Père donnera surtout naissance à l’admirable économie de l’amour rédempteur en Jésus Christ* »<sup>306</sup>.

A la fois, Dieu est parfait et donc « impassible », comme l’ont dit les Pères de l’Eglise, et en même temps, il y a en Lui, dans ses entrailles de miséricorde, une « passion » d’amour<sup>307</sup>.

Cette compassion de Dieu est un mystère qui nous dépasse, comme l’explique Jacques Maritain :

« Ne devrait-on pas dire de la miséricorde qu’elle se trouve en Dieu à l’état de perfection pour laquelle il n’y pas de nom : gloire ou splendeur innommée, n’impliquant aucune imperfection, à la différence de ce que nous appelons la souffrance ou la tristesse, et pour laquelle nous n’avons aucune idée, aucun concept, aucun nom qui ne soit applicable en propre à Dieu (...) ? Nous nous trouvons là devant l’inévitable énigme de la douleur, qui est à la fois une marque de notre misère (et donc inattribuable à Dieu) et une noblesse en nous, incomparablement féconde et précieuse, et dont par suite, il paraît impossible de ne pas chercher en Dieu quelque mystérieux exemplaire »<sup>308</sup>.

C’est cette miséricorde qui nous habite lorsque nous sommes touchés de compassion pour nos frères. L’expérience de Moïse dans le livre de l’Exode (Ex 2, 11-15) le montre : bouleversé par la misère des hébreux, il cherche à leur venir en aide, mais de manière trop humaine, à la force de ses poignets : il veut faire justice par la violence, en tuant l’égyptien qui maltraitait un de ses frères. C’est un échec. Il sera rejeté par les siens et devra s’enfuir.

Par la suite, après quarante années passées au désert, Moïse va faire l’expérience de l’amour de Dieu dans le buisson ardent. Les rabbins disent que le Seigneur a dû s’y reprendre à deux fois pour l’appeler –« Moïse, Moïse »-, parce que la première fois, Il s’était étranglé. Dieu, dans son infinie douceur et humilité, s’abaisse devant sa créature qu’il aime tendrement. Il est pourtant en même temps le « Tout Autre », « Celui qui est », à ce point transcendant que l’homme ne peut Le regarder sans mourir (Ex 3, 6). Moïse est ainsi convié à *l’adoration* : « N’approche pas d’ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte ».

C’est ainsi qu’il va découvrir la mystérieuse *compassion* de Dieu pour son peuple : « J’ai vu la misère de mon peuple en Egypte » (Ex 3, 7). Ce « voir » a un sens très fort. Selon certains commentaires rabbiniques, ce buisson était en effet un buisson *d’épines*<sup>309</sup> et représentait Israël tenu en servitude en Egypte ; le feu qui y brûlait sans le consumer signifiait *la présence de Dieu au milieu de ses enfants* réduits en servitude. Moïse découvre ainsi que la compassion qui habitait son Cœur venait de plus loin que lui, du Cœur même de Dieu. Revêtu de la douceur même de Dieu, il peut être *envoyé* vers ses frères (même si c’est à contrecœur, d’ailleurs).

Nous pouvons faire la même expérience que Moïse dans l’adoration eucharistique. La tradition chrétienne a repris en effet l’image du buisson, pour l’appliquer au *Christ* :

<sup>306</sup> JEAN-PAUL II, *Dominum et Vivificantem*, 1986, n°39.

<sup>307</sup> Ce mystère est exprimé par les représentation trinitaires du « trône de la grâce » (« Gnadenstuhl »), qui se sont répandues dans la tradition occidentale à partir de la fin du Moyen-Age. Le Père, « l’Ancien » du livre de Daniel (Dn 7, 9), assis sur un trône royal, la compassion sur le visage, y présente aux hommes la Croix de son Fils.

<sup>308</sup> Jacques MARITAIN, *Approches sans entraves*, Fayard, 1973, p. 306-308.

<sup>309</sup> Ce qui renvoie au symbolisme de la Genèse, cf Gn 3, 17-18.

« La fin de la Loi de Moïse était le Mystère du Christ, et c'est ce que signifia la vision du Buisson ardent [...] La sainte Ecriture a l'habitude de comparer la divinité au feu, par exemple : 'Notre Dieu est un feu consumant' (Dt 4, 24) –et l'homme à l'herbe des champs : 'L'homme est comme l'herbe, comme la fleur des champs' (Ps 103, 14). De même que les épines ne peuvent supporter le feu, ainsi l'humanité ne saurait porter la divinité. Cependant cette union s'opéra dans le Christ, car 'en Lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité' (Col 2, 9) et il habite la lumière inaccessible (1 Tm 6, 16). Dieu demeura en ce Temple né de la Vierge, s'abaissant à une humilité merveilleuse, rétrécissant, si l'on peut dire sa toute-puissance pour y être contenu : il s'adapta à nous comme le feu s'adapte aux épines »<sup>310</sup>.

Sur la Croix, Jésus, *couronné d'épines*, est rempli de la plénitude du *feu* de l'Esprit, et en même temps, porte mystérieusement les péchés et les souffrances des hommes de tous les temps. Il nous manifeste ainsi la compassion du Père pour les hommes. Son sacrifice nous est rendu présent dans l'Eucharistie, où brûle pour nous, en particulier dans son *Cœur* ouvert, le feu de l'Esprit<sup>311</sup>. A la suite de Moïse, nous pouvons nous approcher de ce nouveau Buisson ardent, sans peur d'être consumés, pour y recevoir la compassion de Dieu pour le monde, et, revêtus de la douceur et de l'humilité de son Cœur, nous laisser envoyer en mission vers nos frères.

### *Recevoir le Cœur compatissant du Christ*

La compassion de Jésus est partout signifiée dans l'Evangile. Elle se manifeste à travers ses nombreuses guérisons, les libérations qu'il accomplit, mais aussi dans son attitude vis à vis des pauvres, des pécheurs, des exclus... Prenons seulement deux exemples :

Un des premiers signes accomplis par Jésus dans l'évangile de Marc est la guérison d'un lépreux (Mc 1, 40-45). Devant cet homme marqué par la souffrance et exclu de son peuple, « comme ceux devant qui on sa voile la face » (Is 53, 3), Jésus est ému d'une compassion non seulement *affective*, mais aussi *effective*, qui se traduit par un *geste* et une *parole*<sup>312</sup>. Loin de craindre d'être contaminé ou de contracter une impureté rituelle, le Christ touche le malade et répond à sa prière : « Je le veux, sois guéri ». Dans l'efficacité de ce *geste* et de cette *parole*, qui annoncent nos sacrements, se cache en creux tout le drame de la Passion. C'est parce que sur la Croix, sa compassion le poussera à prendre sur lui nos souffrances (Is 53, 4) et le « péché du monde » (Jn 1, 29), dont la maladie n'est qu'une conséquence, que Jésus peut guérir ce lépreux. Dans cet « admirable échange » entre l'Agneau innocent et les pécheurs que nous sommes, se joue tout le mystère de la Rédemption, si bien exprimé par Paul Claudel (+1955) dans sa pièce de théâtre : *L'annonce faite à Marie*.

Un autre passage, tiré de l'Evangile de Mathieu, exprime admirablement cette compassion du Cœur du Christ. Alors qu'Il exerce son activité de Bon Pasteur en enseignant, proclamant la Bonne Nouvelle et guérissant toute maladie et toute langueur, Celui-ci est en effet *saisi de pitié* à la vue des foules « qui étaient lasses et prostrées comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mt 9, 36). Le terme grec *-esplangnistè-* signifie ce que nous entendons aujourd'hui par le mot « cœur », c'est à dire le symbole de l'amour et de la miséricorde<sup>313</sup>. Ce sont ces *entrailles de miséricorde* du Bon Pasteur, expression de l'amour même du Père, qui vont le conduire, tout de suite après, à appeler les Douze et à les envoyer en mission (Mt 10 et parallèles). Cette compassion va même conduire Jésus à donner sa vie pour nous sur la Croix. Le Christ n'a jamais été autant *Pasteur miséricordieux* qu'au moment où il s'est fait, sur la Croix, *l'Agneau immolé* qui porte et enlève le péché du monde<sup>314</sup>.

<sup>310</sup> CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Sur l'Exode I* ; PG 769, 414-415.

<sup>311</sup> Cf les apparitions de Jésus à Marguerite-Marie dans l'Eucharistie ; voir *Le disciple bien-aimé*.

<sup>312</sup> Dans la Bible, le *cœur*, « mystère intérieur de la personne », selon l'expression de JEAN-PAUL II, dans *Redemptor Hominis* (n°8), s'exprime à travers la *bouche* et les *mains*, la parole et le geste. Sur ce schème, voir plus loin : *Cœur et vie consacrée*.

<sup>313</sup> Cf supra. En Jésus, les deux acceptions du mot *cœur*, au sens *biblique* et au sens *moderne* se rejoignent, car précisément son « mystère intérieur » est entièrement orienté vers l'amour : « Il a *aimé* avec un *cœur* d'homme » (*Gaudium et Spes* n° 22, §2).

<sup>314</sup>Cf Jn 1, 29 ; 19, 36.

Saint Jean est le seul à rapporter le cri de Jésus crucifié : « J'ai soif » (Jn 19, 28). Il y voit déjà l'accomplissement de toute l'Écriture<sup>315</sup>. Au delà du sens immédiat, il perçoit en effet dans cette parole le désir qui jaillit du plus profond des entrailles du Christ, et du Père à travers Lui. « Jésus a soif, sa demande vient des profondeurs de Dieu qui nous désire » (CEC 2560). Sur la Croix, le Miséricordieux, comme « en manque » d'amour, implore *notre* miséricorde.

Cette soif dévorante du Christ avait profondément impressionné sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « Le cri de Jésus sur la Croix retentissait continuellement dans mon cœur : 'j'ai soif !' Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive [...] Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes »<sup>316</sup>. Ce cri marqua également la spiritualité de Mère Térésa. Celle-ci fit inscrire au-dessus du crucifix de toutes les chapelles des Missionnaires de la Charité l'inscription : « I thirst ».

« Notre but » écrivait-elle dans les Constitutions de sa Congrégation, « est d'étancher la soif infinie de Jésus Christ sur la Croix pour l'amour des âmes ». « Tant que vous n'avez pas compris dans le tréfonds de votre cœur que Jésus a soif de vous », précisait encore, dans son testament spirituel, la bienheureuse à ses sœurs, « vous ne pouvez pas commencer à comprendre ce qu'il veut être pour vous ou qui Il veut que vous soyez pour Lui »<sup>317</sup>.

La soif de Jésus exprime en effet son désir d'être tout entier donné au Père et aux hommes, sa soif aussi de l'amour du Père et de tout homme.

« Jésus, par son cri de soif », commente avec profondeur le P. Marie-Dominique Philippe, « fait comprendre à Marie, à Jean, que l'œuvre de la Croix, si grande soit-elle, ne peut satisfaire le feu brûlant d'amour qui est dans son Cœur de Fils Bien-Aimé [...]. Dire « j'ai soif », c'est dire que tout n'est pas achevé, et Jésus le dit pour que tout soit achevé, et il exprime par là que son amour pour le Père dépasse tout, même l'holocauste de la Croix et que c'est cet amour qui donne au mystère de la Croix toute sa signification »<sup>318</sup>.

Il est essentiel au fait d'être Fils de ne s'achever que dans le don reçu du Père. Le mouvement de l'amour n'est comblé en effet que dans la réponse de l'être aimé. L'œuvre de Jésus en ce sens n'est accomplie que dans le retour d'amour du Père qui le ressuscite, mais aussi de chaque homme, et en particulier de Marie (Jn 19, 30). Jésus, alors qu'il se donne tout entier, est paradoxalement le Pauvre par excellence, en manque d'amour. En Lui, « Dieu a soif que nous ayons soif de Lui »<sup>319</sup>.

Le fait que sur la Croix, Jésus, qui incarne la miséricorde du Père, aille jusqu'à mendier la nôtre, manifeste son infini respect de l'homme. Comme le fait remarquer en effet Jean-Paul II dans son encyclique *Dives in Misericordia* :

« Le Christ, le Crucifié [...] est celui qui se tient à la porte et frappe au cœur de tout homme, sans contraindre sa liberté, mais en cherchant à en faire surgir un amour qui soit non seulement acte d'union au Fils de l'homme souffrant, mais aussi une forme de 'miséricorde' manifestée par chacun de nous au Fils du Père éternel [...]. La dignité de l'homme pourrait-elle être plus respectée [...] puisque cet homme, s'il est objet de la miséricorde, est aussi en même temps, en un certain sens, celui qui 'exerce la miséricorde' ? »<sup>320</sup>.

<sup>315</sup> Jn 19, 28.

<sup>316</sup> *Histoire d'une âme, Ms A, Œuvres complètes*, DDB 1992, p.143.

<sup>317</sup> Cité par Nicolas BUTTET, *L'Eucharistie à l'école des saints*, Ed. de l'Emmanuel, 2000, p.298 ; on peut remarquer qu'à Paray le Monial, ce cri du Cœur de Jésus avait été mis plus particulièrement en relation avec l'Eucharistie : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement, car je ne trouve presque personne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer en usant envers moi de quelque retour » avait dit Jésus à *Marguerite-Marie*, cf Nicolas BUTTET, *ibid.* MERE TERESA y ajoute le cœur des pauvres : il s'agit de « la soif du Cœur de Jésus caché dans les pauvres » (*testament spirituel*).

<sup>318</sup> Marie-Dominique PHILIPPE, *J'ai soif*, Saint-Paul, 1996, p.214.

<sup>319</sup> cf la citation de saint AUGUSTIN au n° 2560 du CEC.

<sup>320</sup> *Dives in Misericordia*, n°8.

Le « cri du cœur » de Jésus est associé au geste du « coup de lance », dans lequel, mystérieusement, nous sommes chacun impliqués<sup>321</sup>. Ce moment de la plus grande *passivité apparente* de Jésus -ses mains sont clouées à la Croix, Lui-même est déjà mort- est aussi paradoxalement celui de sa plus grande *fécondité*, manifestée symboliquement par le jaillissement de l'eau et du sang. Dans ce moment ultime de la Révélation, les trois éléments du schème biblique (cœur/langue/main)<sup>322</sup> convergent pour nous signifier l'amour du Christ pour son Père et pour nous : *bouche* assoiffée ; *main* de l'Eglise Epouse, qui ouvre en quelque sorte le *Cœur* de l'Agneau<sup>323</sup>, et nous révèle, par permission divine, la démesure de l'amour miséricordieux.

« Hélas, doux Agneau sans tâche , tu étais mort quand ton côté fut ouvert, pourquoi as-tu donc voulu que ton cœur fût frappé et brisé ? », demanda un jour sainte Catherine de Sienne à Jésus . « J'avais plusieurs raisons », lui répondit le Christ, « mais je vais te dire la principale. C'est que mon désir du genre humain était infini alors que les tourments et souffrances que j'endurais étaient finis. Aussi n'est-ce point avec ce qui était fini que je pouvais vous montrer tout l'amour que j'avais pour vous puisque mon amour était infini. Je voulus donc, en vous montrant mon côté ouvert, que vous voyiez le secret du Cœur, afin que vous voyiez que j'aimais beaucoup plus que je ne pouvais le montrer avec ma souffrance finie »<sup>324</sup>.

Jésus nous révèle ainsi que l'ultime achèvement de la compassion est non seulement de « communier » aux souffrances de nos frères (bien imparfaitement bien sûr car nous ne sommes pas Dieu qui, seul, peut porter le péché et la souffrance du monde), mais aussi de recevoir nous-mêmes la compassion des autres.

Ce fut l'expérience fondamentale de Charles de Foucauld (+1917), pendant sa mission à Tamanrasset. Epuisé par son travail et ses privations et tombé gravement malade, il ne dut de garder la vie qu'à ceux-là mêmes qu'il était venu sauver : les Touaregs. Ceux-ci en effet, malgré leur pauvreté, firent tout ce qu'ils purent pour le soigner. Le frère Charles découvrit ainsi une nouvelle manière de vivre l'évangile de Mt 25 (31-46). En laissant ses frères s'occuper de lui, il leur permettait de s'approcher du Christ sans le savoir. Lui-même pouvait reconnaître en eux le Bon Samaritain, c'est à dire le Christ Lui-même, dont le Cœur compatissant manifeste les entrailles de miséricorde même du Père (Lc 10, 33). C'est seulement à partir de ce moment là d'ailleurs, que le P. de Foucauld devint l'ami des Touaregs. La charité ne peut pas être à sens unique. On ne peut donner si on n'accepte pas de recevoir de l'autre.

La suprême miséricorde de Dieu, c'est ainsi de mendier la nôtre : « Donne-moi à boire », dit Jésus à cette blessée de la vie qu'était la femme Samaritaine (Jn 4, 7), et à travers elle, à chacun d'entre nous. Nous demander à boire est une manière aussi pour Jésus d'ouvrir en nous les sources cachées de l'amour et de la compassion<sup>325</sup>, et de susciter notre propre soif de l'eau vive que Lui seul peut donner (Jn 4, 10-14).

Comme l'avait bien compris Mère Térésa, nous pouvons donner à boire à Jésus, le Pauvre par excellence (Jn 12, 8), dans l'adoration, mais aussi dans nos frères les plus pauvres. Aller vers le « pauvre » demande beaucoup d'humilité. Cela suppose que l'on ait un cœur de pauvre, comme Jésus.« Les pauvres sont nos maîtres » disait Vincent de Paul (+1660), qui parlait d'expérience. Ils nous précèdent souvent en effet dans le courage, la patience, l'humilité, l'abandon à la divine providence, la joie. Sur ce chemin, Marie peut nous guider.

<sup>321</sup> « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé », Jn 19, 37 ; cf aussi CEC n° 598-600 ; 608 ; 619.

<sup>322</sup> Ce point est expliqué au chapitre *La vie consacrée et le Cœur de Jésus*

<sup>323</sup> Les croyants ne sont-ils pas appelés à contempler celui qu'ils ont transpercé (Jn 19, 37) ? Cf *T.1, chapitre 6, 3° type d'expérience* sur l'interprétation médiévale du verset : 'Tu as blessé mon cœur, ma sœur fiancée ; tu as blessé mon cœur par un seul de tes regards' (Ct 4, 9, Vulgate).

<sup>324</sup> SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Le livre des Dialogues*, chap. 75, Seuil, Paris, 1953, p. 237.

<sup>325</sup> L'abbé Pierre a commencé les chiffonniers d'Emmaüs en proposant à un homme qui voulait se suicider : « Aide-moi à aider les autres ».

## *Avec Marie, découvrir les attitudes de la compassion.*

Marie est pour nous un modèle imitable, car elle est « de notre race » et peut nous enseigner les attitudes justes de la compassion.

### A la Visitation : une compassion ...non compassée<sup>326</sup>

La hâte avec laquelle Marie va vers sa cousine Elisabeth qui a besoin d'elle est à la mesure de sa compassion. Celle-ci n'est pas seulement un apitoiement *affectif*, qui n'engage que les sentiments, mais un engagement *effectif*, concret. Marie, qui est enceinte, va parcourir environ cent kilomètres pour secourir cette vieille femme, enceinte, elle aussi, de six mois. Elle porte ainsi la joie à sa cousine (Lc 1, 41-45), qui elle-même la fait exulter dans le Magnificat. La compassion et le service, loin d'être synonymes de tristesse, sont le chemin de l'action de grâces.

### A Cana : la compassion pour les pécheurs

A Cana, Marie montre son cœur de *médiatrice*. Remarquant que la noce risque de tourner court par manque de vin, elle se tourne d'abord vers Jésus, qui seul peut trouver une solution au problème (Jn 2, 3). Notre compassion commence dans la prière. Mais Marie ne se soucie pas seulement de nos besoins matériels. Derrière sa demande à Jésus, il y a (explicitement ou implicitement) la demande du vin de *l'amour*, le sang de la Croix et de l'Eucharistie, le feu de l'Esprit :

« A Cana » écrit le *Catéchisme*, « la Mère de Jésus prie son Fils pour les besoins d'un repas de noces, signe d'un autre Repas, celui des noces de l'Agneau donnant son Corps et son Sang à la demande de l'Eglise son Epouse. Et c'est à l'heure de la Nouvelle Alliance, au pied de la Croix, que Marie est exaucée comme la Femme, la nouvelle Eve, la véritable Mère des vivants » (CEC 2618).

La Vierge tourne aussi les gens non vers elle, mais vers Jésus, elle s'efface devant son Fils (Jn 2, 4). C'est aussi une manière de vivre la compassion : faire rencontrer aux gens *Jésus* qui est le vrai compatissant, le Bon Samaritain (Lc 11, 29-37). Savoir proposer avec tact la prière, les sacrements (en particulier celui des malades), la Parole de Dieu...

### A la Croix : une compassion qui est présence et offrande

A Cana, Marie manifestait sa compassion en faveur des hommes. Au Calvaire, elle l'exerce envers son *Fils Jésus*, en train d'agoniser sur la Croix. Au milieu de l'Eglise de l'amour –Jean, les saintes femmes-, Marie se tient debout (Jn 19, 25). Son attitude courageuse est celle de la *femme forte* par excellence<sup>327</sup>. Où Marie trouve-t-elle cette force ? Dans l'amour, plus particulièrement son amour de mère, mais un amour totalement oblatif, qui ne garde rien pour elle. Etre compatissant, c'est aussi savoir être courageux devant celui qui souffre. Celui-ci n'a pas besoin de nos propres angoisses. Il s'agit au contraire de lui porter la paix (Mt 10, 12-13). Etre présent est déjà beaucoup. Jésus est soutenu par la présence silencieuse de sa mère.

L'attitude de Marie est une attitude d'offrande : parfois, on ne peut rien faire d'autre que d'offrir les souffrances de l'autre et les siennes, pour le salut du monde. Elle consent dans son cœur, par amour, à la volonté du Père. La Passion du Christ se prolonge ainsi dans le cœur de sa Mère, figure de l'Eglise. En effet, au moment où Jésus est transpercé, il est déjà mort (Jn 19, 33) et ne peut donc plus souffrir. Mais c'est le cœur de sa Mère qui est transpercé (Lc 2, 35). La com-*passion* va jusque là : « Je complète en ma chair », dit saint Paul, « ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Eglise » (Col 1, 24). Cet unique sacrifice de la Croix s'actualise pour nous tous les

<sup>326</sup> Nous devons cette heureuse expression au P.Christophe LIONY.

<sup>327</sup> Cf par exemple la mère des sept frères martyrs en 2 Mc 7.

jours dans l'Eucharistie. Nous pouvons, avec Marie, y associer l'offrande de nos peines et de celles de nos frères, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde »<sup>328</sup>.

### La compassion nous fait entrer dans la joie de la Résurrection

Vivre la compassion, c'est accepter de descendre dans la fosse avec celui qui souffre, pour remonter avec lui dans la joie de la Résurrection. Marie a fait cette expérience avec son propre Fils, qui l'a Lui-même consolée le jour de Pâques, selon l'enseignement de plusieurs saints<sup>329</sup>, confirmé par le Pape Jean-Paul II, dans ses catéchèses sur la Vierge Marie :

« Il est [...] légitime de penser que Marie a vraisemblablement été la première personne à laquelle Jésus ressuscité est apparu [...]. Le caractère unique et spécial de la présence de la Vierge au Calvaire et son union parfaite à son Fils dans la souffrance de la Croix semblent suggérer une participation très particulière au mystère de sa Résurrection »<sup>330</sup>.

S'approcher de la Croix, c'est aussi mystérieusement, à un moment ou à un autre, recevoir la joie de la Résurrection. Sinon, c'est qu'il manque quelque chose à notre compassion.

### *Et notre compassion ?*

Au fond notre compassion vérifie la qualité de notre foi, comme l'enseigne clairement le Nouveau Testament (Mt 25, 31-46 ; Jc 2, 14-26 ; 1 Jn 3, 16-18) :

« A ceci nous avons connu l'amour, celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un jouissant des richesses du monde voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses *entrailles* (« *splangna*»), comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? Petits enfants, n'aimons ni de mots, ni de *langue*, mais en *acte*, véritablement ».

« Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour », disait saint Jean de la Croix repris par le Catéchisme<sup>331</sup>. Ultimement, ce sont nos actes de compassion qui vérifieront que les entrailles de miséricorde du Père habitent notre cœur. Les plus beaux moments de notre vie, comme une anticipation du bonheur du ciel, ce sont les moments où nous aurons exercé une vraie compassion, et aussi ceux où nous aurons reçu une vraie compassion. Ce petit verre d'eau que nous pouvons nous donner les uns aux autres, et qui donne du goût à la vie, prépare déjà notre éternité. Aimer ou se laisser aimer demande un effort, mais c'est la seule chose qui restera de notre vie dans l'autre monde. Tout le reste disparaîtra (1 Co 13, 8-13). Le fait d'avoir soi-même souffert ou d'avoir été blessé peut être une grâce en ce sens, car cela nous fait comprendre de l'intérieur la souffrance des autres, et même celle de Dieu. Il y a certaines blessures d'où jailliront les plus belles perles de notre vie, celles de la compassion.

<sup>328</sup> Cf ce qui est dit plus loin dans *Cœur et vie consacrée* sur le « sacerdoce du cœur » de Marie.

<sup>329</sup> Saint Ignace de Loyola et sainte Thérèse d'Avila notamment.

<sup>330</sup> JEAN-PAUL II, *Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise*, Parole et silence, 1998, p. 168.

<sup>331</sup> JEAN DE LA CROIX, *Avisos 57*, cf CEC 1022.



## CONSECRATION ET BAPTEME

### *Introduction : La notion de consécration*<sup>332</sup>

La consécration personnelle est, selon Pie XI, « parmi toutes les pratiques se référant au culte du Sacré-Cœur, [...] sans conteste la principale d'entre elles »<sup>333</sup>. Il est donc important de mieux comprendre le sens de cette *consécration au Cœur de Jésus*, et en particulier son lien avec le *baptême*, d'autant plus que cette pratique retrouve aujourd'hui un regain d'intérêt dans des lieux de pèlerinage comme Paray le Monial.

### *Définition*

Au sens étymologique, consacrer est « l'acte de rendre sacrée une personne ou une chose ». Dans les religions « évoluées », la notion de consécration signifie une appartenance totale à Dieu. Au sens strict en effet, on ne peut se consacrer qu'à Dieu : Lui seul est Saint (Is 6), Lui Seul est Créateur. A lui seul, nous appartenons comme créatures et nous lui devons tout à chaque instant. Dans ce sens, consacrer signifie « donner à Dieu ».

« Etymologiquement, écrit le P. de Finance, 'sacrifier', 'sacrum facere', en serait le synonyme : 'l'homme lui-même, consacré au nom de Dieu et donné à Dieu, est un sacrifice en tant qu'il meurt au monde pour vivre à Dieu'<sup>334</sup>. 'Je me consacre, dit-il. Autrement dit, je m'offre comme une très pure victime d'agréable odeur. En effet, ce qui était consacré, ce qu'on appelait sacré ou saint, selon la loi, c'était ce qui était apporté à l'autel'<sup>335</sup> »<sup>336</sup>.

On peut remarquer avec cet auteur que dans la notion de sacrifice est incluse l'idée de la perte de l'objet que l'on offre, tandis que la notion de consécration souligne en positif l'ennoblissement de la personne ou de la chose consacrée<sup>337</sup> :

« La consécration possède comme note spécifique d'être l'acte par lequel on se donne de façon totale, exclusive, irrévocable à Dieu, de sorte qu'on cesse d'appartenir au domaine profane pour entrer dans la sphère du divin et du sacré. L'existence d'un droit antérieur de la part de la divinité n'empêche pas que cette donation soit libre »<sup>338</sup>.

D'une certaine façon, *Dieu seul peut consacrer*, en tant qu'Il nous communique sa vie. Lui seul peut faire entrer sa créature, dans la mesure où celle-ci s'offre à lui, dans l'ordre de sa sainteté. L'homme ne peut pas se consacrer soi-même, mais seulement *se disposer à la consécration*, en se remettant à Dieu. Cet engagement peut même avoir un caractère sacré et irrévocable. Mais la consécration est avant tout œuvre de Dieu : « Consacre les dans la Vérité » (Jn 17, 17). Le Concile l'a rappelé :

« Les baptisés, [...] par la régénération et l'onction du Saint Esprit » *sont consacrés* (« consecrantur ») par la régénération (baptême) et l'onction du Saint Esprit (confirmation) pour être une demeure spirituelle et un sacerdoce saint pour offrir, par toutes les activités du chrétien, autant de sacrifices spirituels et proclamer les merveilles de Celui qui des ténèbres les a appelés à son admirable lumière »<sup>339</sup>.

<sup>332</sup> **Bibliographie** : J. DE FINANCE, *article « consécration »*, Dictionnaire de spiritualité ; 11-2, p. 1576-1583 ; René LAURENTIN, *La consécration aujourd'hui*, Jules DE VAULX, *article Saint*, Vocabulaire de Théologie biblique ; G. DE BECKER, *L'objet du culte du sacré Cœur chez Marguerite-Marie*, Sesiones de Estudio, Basilica del Sagrado Corazon de Jesus, Barcelona, 1961, p. 228-285, JEAN-PAUL II, *Encyclique Vita Consecrata*, Catéchisme de l'Eglise Catholique, *Consagracion, Diccionario Teologico de la vida consagrada*, Publicaciones Claretianas, Madrid 1989, p.354-396.

<sup>333</sup> PIE XI, *Miserentissimus Redemptor*, 1928.

<sup>334</sup> SAINT AUGUSTIN, *De Civitate Dei, lib.10, c.6*, PL 41, 283.

<sup>335</sup> CYRILLE D'ALEXANDRIE, *in Jo 4,2*.

<sup>336</sup> P. DE FINANCE, *art. Consécration*, Dictionnaire de Spiritualité, Beauchesne, Paris 1953, Tome II, col.1576.

<sup>337</sup> P. DE FINANCE, *idem*

<sup>338</sup> DE BECKER, *L'objet du culte du Sacré-Cœur...*, op. cit., p. 258.

<sup>339</sup> LG 10

Ou encore, à propos de la vie des conseils évangéliques :

« Par les vœux [...], le fidèle du Christ s'oblige à la pratique des trois conseils [...] : il se livre entièrement à Dieu, aimé par dessus tout, pour être *ordonné* (« referatur ») au service du Seigneur et à son honneur à un titre nouveau et particulier. Le baptême l'avait déjà fait mourir au péché et *consacré* à Dieu (« Deo sacratus »), mais pour pouvoir recueillir en plus grande abondance les fruits de la grâce baptismale [...], il est *consacré* (« consecratur ») plus intimement au service divin »<sup>340</sup>.

Le « passif divin » utilisé dans les verbes exprimant la consécration indique qu'il s'agit bien de l'œuvre de Dieu en sa créature. Les consécrations certes sont diverses : consécration des rois, des prophètes et des prêtres dans l'Ancien Testament, consécration du Christ, consécrations liées au baptême, à la confirmation, à l'Eucharistie, à l'ordre, à la vie des conseils dans le temps de l'Eglise. Mais au-delà des différences spécifiques, il y a une réalité commune qui est *la prise de possession par Dieu*.

Ici, il s'agira surtout de traiter de la *consécration baptismale*, commune à tous les fidèles comme l'a rappelé le Concile<sup>341</sup>. Il s'agit en effet de la consécration fondamentale sur laquelle, dans la vie chrétienne, reposent toutes les autres. Elle rappelle *le sens fondamental de toute vie humaine*, mais bien sûr plus particulièrement *de toute vie baptismale*, de participer à la consécration du Verbe Incarné au Père, dans l'Esprit Saint, consécration qui lui permet d'effectuer son retour vers le Père (Jn 1, 18) et de nous y entraîner à sa suite.

Théologie de la consécration

### *La consécration dans l'Ancien Testament*

En hébreu, le même mot signifie « saint » et « consacré ». « En hébreu, le mot *qodes*, chose sainte, sainteté, qui dérive d'une racine qui signifie sans doute « couper, séparer », oriente vers une idée de séparation du profane »<sup>342</sup>. Dieu est le *Saint* par excellence<sup>343</sup>, d'une transcendance qui inspire une crainte religieuse (Ex 33, 20) :

« La sainteté de Dieu est inaccessible à l'homme. Pour que celui-ci la reconnaisse, il faut que Dieu 'se sanctifie', c'est à dire 'se montre saint', en manifestant sa gloire. Création, théophanies, épreuves, châtiments et calamités [...] mais aussi protection miraculeuse et délivrances inespérées révèlent en quel sens Dieu est saint [...]. La sainteté de YHWH apparaît comme une puissance à la fois effrayante et mystérieuse, prête à anéantir tout ce qui l'approche (1 S 6, 19), mais aussi capable de bénir ceux qui reçoivent l'arche où elle réside (2 Sm 6, 7-11). Elle se manifeste aussi bien dans l'amour et le pardon (Os 11, 9) »<sup>344</sup>.

Ce Dieu inaccessible comble la distance qui le sépare des créatures : Il est le *Saint d'Israël* (Is 10, 20) :

« Loin de se réduire à la séparation ou à la transcendance, la sainteté divine inclut tout ce que Dieu possède de richesse et de vie, de puissance et de bonté. Elle est plus qu'un attribut divin parmi d'autres, elle caractérise Dieu même »<sup>345</sup>.

Dieu veut être reconnu saint et manifester sa sainteté par les hommes :

<sup>340</sup> LG 44

<sup>341</sup> *Lumen Gentium* 10 et 44, précités ; cf aussi *Perfectae Caritatis*, 5 : La consécration liée aux conseils « s'enracine intimement dans la consécration du baptême et l'exprime avec plus de plénitude ».

<sup>342</sup> J. DE VAULX, article *Saint*, VTB, Cerf, Paris, 1999, col. 1179.

<sup>343</sup> Is 6, 3 ; Lv 11, 45 ; 19, 2 ; 20, 7-8 ; 21,8 ; 22, 32...

<sup>344</sup> J. DE VAULX, *loc. cit.* col. 1179.

<sup>345</sup> Idem

« S'il règle minutieusement les détails des sacrifices (Lv 1-7) et les conditions de pureté nécessaires au culte (Lv 12-15), s'il exige que son nom ne soit pas profané (Lv 22, 32), c'est parce qu'une liturgie bien préparée fait éclater sa gloire »<sup>346</sup>.

Cette sainteté se communique à ce qui est consacré à Dieu : les lieux<sup>347</sup>, les temps<sup>348</sup>, les objets<sup>349</sup>, les personnes<sup>350</sup>, spécialement les *rois*<sup>351</sup>, les *prêtres*<sup>352</sup> et les *prophètes*<sup>353</sup>, à travers des rites précis : offrandes, sacrifices, dédicaces, onctions, aspersion de sang... Elle implique une séparation d'avec le profane. Le comportement des prêtres par exemple est réglé par des lois particulières, plus exigeantes que les lois communes (Lv 21). A cause de son rapport avec le culte, la notion de *sainteté* s'allie à celle de *pureté rituelle*. La loi de « sainteté » de Lv 17-23 est une loi de pureté.

La sainteté des personnes et des objets consacrés à Dieu n'est pas de même nature que celle de Dieu. Elle est le résultat d'une décision libre *de Dieu*, selon sa loi, selon les rites fixés par Lui. La distance infinie qui sépare la créature pécheresse de la sainteté divine s'exprime à travers les rites : ainsi le grand prêtre ne peut rentrer qu'une fois l'an dans le Saint des Saints après de minutieuses purifications (Lv 16, 1-16).

Par un amour inexplicable, Dieu vit et marche au milieu de son peuple (Ex 33, 12-17). Cette présence active de Dieu confère au peuple une sainteté qui n'est pas seulement rituelle mais une dignité exigeant une vie sainte :

« Vous garderez mes commandements et *les mettrez en pratique*. Je suis YHWH. Vous ne profanerez pas mon saint nom, afin que je sois sanctifié au milieu des enfants d'Israël, moi YHWH qui vous sanctifie » (Lv 22, 32).

Cela implique une purification<sup>354</sup> :

Les prophètes et le Deutéronome ont sans cesse répété que les sacrifices pour les péchés ne suffisaient pas pour plaire à Dieu mais qu'il fallait la justice, l'obéissance et l'amour (Dt 6, 4-9). Ainsi le commandement 'Soyez saints, car moi, YHWH je suis saint' (Lv 19,2) doit s'entendre non seulement d'une sainteté culturelle, mais bien d'une sainteté vécue selon les multiples prescriptions familiales, sociales et économiques aussi bien que rituelles contenues dans les différents codes » (Lv 17-26)<sup>355</sup>.

D'autre part, cette consécration est liée à une *mission*. Toute consécration commence par un appel de Dieu en vue d'une mise à part. On le voit avec la vocation des patriarches, des juges et des prophètes. Dès le départ, cet appel est orienté vers une mission au service du peuple de Dieu. Ceci est vrai aussi du *peuple dans son entier* qui est mis à part sanctifier le nom de Dieu parmi les nations.

### *La consécration du Christ*

La nouveauté absolue que représente la présence de Jésus dans l'histoire va faire que, d'une certaine façon, il n'existe plus désormais de réalité sacrée ou consacrée qu'en relation avec son corps, ou mieux son *Cœur*, qui est désormais dans l'Eglise le seul lieu authentique où l'on peut rencontrer Dieu (Jn 1,14). En effet, « en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2, 9).

<sup>346</sup> idem, col 1180.

<sup>347</sup> Ex 19, 2

<sup>348</sup> Ex 16, 23

<sup>349</sup> Ex 30, 29

<sup>350</sup> Ex 19, 6 ; Lv 20, 8 ; Dt 7, 6

<sup>351</sup> 1 S 10, 1 ; 16, 13.

<sup>352</sup> Lv 21, 6

<sup>353</sup> 1 R 19, 16.

<sup>354</sup> Dieu donne la pureté par le sang des sacrifices, Lv 17, 11.

<sup>355</sup> J. DE VAULX, loc. cit., col. 1181.

La vie de Jésus tout entière est vécue comme une *consécration* et un *envoi* : « A la lumière de la consécration de Jésus, il est possible de découvrir dans *l'initiative du Père*, source de toute sainteté, *l'origine de la vie consacrée*. Jésus lui-même, en effet, est celui que 'Dieu a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force' (Ac 10, 38), 'celui que *le Père a consacré et envoyé dans le monde*' (Jn 10, 36) », écrit Jean-Paul II<sup>356</sup>. Cette consécration est donc d'abord un *don*. Dès le sein de sa Mère, Jésus, conçu de l'Esprit Saint, est le Saint (CEC 437). « Sa consécration messianique éternelle s'est révélée cependant dans le temps de sa vie terrestre lors de son baptême par Jean quand 'Dieu L'a oint de l'Esprit Saint et de puissance' (Ac 10, 38)»<sup>357</sup> :

« [...] Dans le nom de Christ », écrit saint Irénée (+208), « est sous entendu Celui qui a oint, Celui qui a été oint et l'onction même dont Il a été oint : Celui qui a oint, c'est le Père, Celui qui a été oint, c'est le Fils, et Il l'a été dans l'Esprit qui est l'onction »<sup>358</sup>.

Cette consécration est aussi une *réponse d'amour* : accueillant la consécration du Père, « le Fils à son tour *se consacre à Lui* pour l'humanité (cf Jn 17, 19) [...]. Son oblation parfaite confère la portée d'une consécration à tous les événements de son existence terrestre »<sup>359</sup>.

Cette vie terrestre est encadrée par *deux consécration fondamentales du Christ à son Père* : celle que vit Jésus lors de son entrée dans le monde (Hb 10, 5-7) ; celle qu'à la fin de sa vie et au moment de consommer son offrande sur la Croix, Jésus fait de Lui-même pour les siens (Jn 17, 19).

Entre ces deux consécration fondamentales, au principe et au terme de sa vie sur la terre, Jésus a vécu, pour ainsi dire, une succession de consécration plus ou moins significatives, qui confirment son appartenance radicale au Père et au peuple consacré, et en même temps sa disponibilité pour la mission que le Père lui a confiée.

Ultimement, de son côté ouvert, de son Cœur transpercé, Il nous communique l'exhubérance de l'Esprit, principe dynamique, à travers la vie sacramentelle, de notre propre consécration au Père.

### La consécration initiale : « Me voici ô Père pour faire ta volonté »

Dès le premier instant de son existence terrestre, le Christ se donne tout entier pour accomplir la volonté du Père : « En entrant dans le monde, le Christ dit : [...]. Voici que je suis arrivé pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hb 10, 5.7).

L'Ecole française a été particulièrement fascinée par la méditation de cette consécration originelle que le Verbe incarné fit de son Cœur au Père pour notre salut (cf infra).

### La consécration vécue : la vie cachée et publique

La consécration initiale va se déployer en de multiples consécration qui manifestent en quelque sorte les différentes facettes de la vie de Jésus et de sa mission. Très tôt après sa naissance, Jésus entre le 8<sup>e</sup> jour dans la consécration de la descendance d'Abraham (Ex 19, 6) à travers le rite de la circoncision (Lc 2, 21). Il est également présenté au Temple par ses parents, 40 jours après sa naissance, en tant que fils premier né (Lc 2, 22-35)<sup>360</sup>.

<sup>356</sup> JEAN-PAUL II, *La vie consacrée*, 1996, n°22.

<sup>357</sup> CEC 438

<sup>358</sup> Saint IRENEE, *Contre les Hérésies*, 3, 18, 3 ; cité par CEC 438.

<sup>359</sup> JEAN-PAUL II, *La vie consacrée*, n°22.

<sup>360</sup> Bérulle (+1629) aime à contempler cette oblation que la Mère de Dieu fit « de ce même fils à Dieu dans son Temple » (*Oblation à Jésus*).

Cette *consécration*, faite d'obéissance à la volonté du Père, va se vivre pendant trente ans dans la soumission à Marie et Joseph et l'humilité de la *vie cachée* à Nazareth (Lc 2, 51-52) :

« Le recouvrement de Jésus au Temple est le seul événement qui rompt le silence des Evangiles sur les années cachées de Jésus. Jésus y laisse entrevoir le mystère de sa consécration totale à une mission découlant de sa filiation divine : 'Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ?'. Marie et Joseph ne comprirent pas cette parole, mais ils l'accueillirent dans la foi, et Marie 'gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur', tout au long de ces années où Jésus restait enfoui dans le silence d'une vie ordinaire »<sup>361</sup>.

L'entrée dans la *vie publique* sera vécue en quelque sorte comme une nouvelle consécration, liée à une nouvelle mission : faire connaître aux hommes l'amour du Père par la prédication et les œuvres qui l'accompagnent. Jésus est ainsi *consacré* le jour de son baptême par *l'onction de l'Esprit Saint* (Lc 3, 21-22)<sup>362</sup>, qui fait de Lui, selon l'interprétation de Jésus Lui-même (Lc 4, 18), le Serviteur de Dieu annoncé par Isaïe (Is 11, 1-3 ; 42, 1 ; 61, 1-2), « le prophète envoyé pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres »<sup>363</sup>. Cependant, implicitement, la descente du Saint Esprit révèle aussi en Jésus de Nazareth, le « souverain prêtre qui rachèterait les hommes dans son sang, le pasteur qui les conduirait aux sources de la vie »<sup>364</sup>. Le geste de l'onction avec de l'huile était appliqué en effet aux rois<sup>365</sup> et aux prêtres<sup>366</sup>. Jésus annonce par le baptême l'offrande de sa vie sur la Croix, qui mènera à l'accomplissement sa triple charge de prophète, de pasteur et de prêtre.

A cette consécration est liée le commencement de la *mission publique* de Jésus (cf Lc 4, 18). Le jour de la fête de la Dédicace, qui commémorait la purification et la *consécration* du Temple à l'époque de Judas Maccabée<sup>367</sup>, Jésus, le V véritable Temple (Jn 2, 21), présente sa vie tout entière comme une *consécration et un envoi* : « A celui que Dieu a consacré et envoyé dans le monde... » (Jn 10, 36). Cette consécration est intimement liée à sa filiation divine et à la présence de l'Esprit de Dieu en Lui (Lc 1, 35 ; Mt 1, 18). Les esprits impurs, mais aussi les Apôtres, le déclarent *le Saint de Dieu* (Mc 1, 24 ; Jn 6, 69). Devant lui, on se sent pécheur, comme devant Dieu (Lc 5, 8).

Cette sainteté de Jésus est d'un autre ordre que celle, toute relative, des personnages de l'Ancien Testament. Elle est identique à celle de Dieu son Père (Jn 17, 11) : même puissance spirituelle, mêmes manifestations prodigieuses. En même temps, elle se présente comme un sacrifice de tous les instants, dans lequel le Fils accomplit la volonté du Père (Jn 4, 34). Elle lui fait aimer les siens jusqu'à leur communiquer sa gloire reçue du Père, jusqu'à se sacrifier pour eux. C'est le sens de l'ultime consécration de Jésus.

### La consécration consommée : l'ultime offrande de Jésus par le sacrifice de la Croix

Le chapitre 17 de Saint Jean nous relate la *consécration rédemptrice* que Jésus fait de lui-même à l'heure de son geste eucharistique : « Pour eux je me consacre moi-même afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité » (Jn 17,19).

Celle-ci s'accomplit sur la Croix : « Tout Fils qu'il était, (le Christ) apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel... » (Hb 5, 8-10).

« Pour établir la nouvelle Alliance », écrit le P.Vanhoye, « il fallait [...] trouver un homme capable d'affronter la complète refonte de son être dans le « feu dévorant » de la sainteté divine. Aucun homme pécheur n'était capable de soutenir pareille épreuve. L'homme pécheur n'avait pas la possibilité d'accueillir en

<sup>361</sup> CEC n° 534

<sup>362</sup> Cf CEC n° 438, précité.

<sup>363</sup> *Prière de consécration du Chrême pour la messe chrismale* ; cf Missel Ephata, Arthème Fayard, 1988, T.2, p.402.

<sup>364</sup> *idem*

<sup>365</sup> 1 Sam 10, 1 ; 16, 13...

<sup>366</sup> Ex 28,41 ; 40, 15 ; Lv 4, 5 ; 8, 12 ; 16, 32...

<sup>367</sup> 1 M 4, 36-59 ; 2 Mc 1, 9.18 ; 10, 1-8.

lui-même, de façon positive et bienfaisante l'Esprit de Dieu à travers la souffrance éducatrice. Toujours il résistait, ne comprenait pas, se rebellait. 'Qui risquerait son cœur', demandait Dieu, 'pour s'approcher de moi' (Jr 30, 21) ? Le Christ s'est présenté : 'Me voici, je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté' (Hb 10, 9). Il s'est soumis à l'épreuve requise pour la transformation radicale du cœur de l'homme pécheur, bien que cette épreuve ne lui fût personnellement d'aucune utilité puisqu'il était 'absolument sans péché' [...]. Il s'y est soumis au profit de tous, poussant à l'extrême sa solidarité avec ses frères (2, 14-18)[...]. Par sa prière intense, Il a ouvert à l'action divine tout son être d'homme et plus spécialement son *cœur*. A la prière, Dieu répond en envoyant son Esprit Saint (cf Lc 11, 13). L'auteur de l'Épître aux Hébreux nous apprend que la Passion du Christ, qui a commencé comme une offrande de prière et de supplication (Hb 5, 7), s'est terminée comme une oblation accomplie grâce à l'Esprit Saint. Le Christ, par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à Dieu (9, 14...). L'épreuve ainsi affrontée a eu comme résultat que le Christ a appris par ses souffrances l'obéissance et a été 'rendu parfait'[...]. La Passion du Christ fut pour Lui une *consécration sacerdotale non rituelle mais existentielle* qui s'est effectuée par l'action de l'Esprit Saint dans son cœur d'homme »<sup>368</sup>.

Ultimement, c'est par son côté ouvert, par son Cœur transpercé, que Jésus nous livre l'Esprit qui nous permet, grâce à la vie sacramentelle et en particulier au baptême, d'être nous aussi consacrés au Père.

### *Le baptême comme consécration fondamentale des chrétiens*

Aux dires de l'Écriture comme des Pères, le baptême fait du chrétien un *consacré*. Le sacrifice du Christ en effet sanctifie les croyants en vérité (Jn 17, 19, 1 Co 6, 11). La prière infailliblement exaucée du Christ à la Cène (Jn 17, 19) fait du Cœur du Christ, oint par le Père pour le sacrifice pascal, *le cœur consacré de ses disciples*, sanctifié par le Saint Esprit. Les chrétiens participent à la vie du Christ ressuscité, par la foi et par le baptême qui leur donne « l'onction venue du saint ». Baptisés dans l'Esprit Saint comme Jean-Baptiste l'avait annoncé, ils forment une nation sainte, un sacerdoce royal (1 P 2, 9). De même que la sortie d'Égypte et le passage de la mer Rouge avaient fait d'Israël un peuple consacré (Ex 19, 6), la conversion et le baptême ont fait des baptisés *le peuple consacré* par excellence (1 P 2, 9-10). Les chrétiens ne s'appartiennent plus (1 Co 6, 19), ils sont au Christ (3, 23), leurs membres sont le Temple du Saint Esprit (6, 19). Leur consécration est *participation à la consécration même du Christ*. Par la mort au péché (Rm 6, 2), ils sont mis à part de façon plus particulière pour le service de Dieu.

Il est vrai que par la Création, nous appartenons déjà au Créateur, car Dieu est l'auteur de notre existence même à chaque instant. Il est le seul être nécessaire et nous n'existons que par Lui. Mais c'est encore plus vrai de la consécration baptismale par laquelle Il nous divinise : « En enveloppant la relation commune qui est la création dans une relation d'un tout autre ordre, incomparablement plus intime et plus étroite, il fait du chrétien à un titre entièrement nouveau, un consacré »<sup>369</sup>. Au fond, par son baptême, le chrétien est configuré au Christ lors de son entrée dans le monde. Avec Lui, dans l'Esprit Saint, il peut redire les paroles du psaume : « Me voici ô Dieu pour faire ta volonté ». « *Christianus alter Christus* » disaient les Pères de l'Église (le chrétien est un autre Christ).

Avec le baptême, c'est *Dieu qui se consacre l'homme* plutôt que l'homme qui se consacre à Dieu. Comme le souligne le P.Laurentin, « le caractère baptismal est un signe dynamique de l'appartenance à Dieu et un titre permanent à la grâce sanctifiante. Le don de la consécration baptismale est infaillible. Dieu le donne toujours, gratuitement et une fois pour toutes, selon sa parole. Néanmoins ce baptême est le principe d'un devenir qui doit s'accomplir jusqu'à l'entrée finale dans la gloire de Dieu »<sup>370</sup>.

<sup>368</sup> Albert VANHOYE, *Le cœur sacerdotal du Christ, Teologia del sacerdocio, 18*, El corazon sacerdotal de Jesu Christo; Ed. Aldecoa, Burgos, 1984, p. 63-64.

<sup>369</sup> J. DE FINANCE, *op. cit.* col. 1577.

<sup>370</sup> R.LAURENTIN, *La consécration aujourd'hui*, p. 156-158.

Cette consécration se joue surtout dans le *cœur*, là où s'accomplit le don du Saint Esprit<sup>371</sup>. Ceci est exprimé à travers la symbolique de la circoncision. Dans la première alliance, la circoncision dans la chair signifiait l'appartenance au peuple consacré à Dieu. Celle-ci n'était que le signe de la véritable circoncision, celle du *cœur*<sup>372</sup>, conférée par le baptême de manière personnelle<sup>373</sup>.

A cette consécration baptismale doit être associée par ailleurs la consécration opérée par la *confirmation*, qui imprime elle aussi une marque spirituelle dans l'âme du baptisé.

« L'onction du Saint Chrême après le baptême (et) dans la Confirmation [...] est le signe d'une *consécration*. Par la Confirmation, les chrétiens, c'est à dire ceux qui sont oints, participent davantage à la mission de Jésus Christ et à la plénitude de l'Esprit Saint dont Il est comblé afin que toute leur vie dégage la bonne odeur du Christ »<sup>374</sup>.

Avec la confirmation, le lien de la *consécration* avec la *mission* est davantage marqué :

« Le sacrement de confirmation, qui imprime un caractère et par lequel les baptisés [...] sont enrichis du don de l'Esprit Saint et sont plus étroitement liés à l'Eglise, fortifie ceux-ci et les oblige plus strictement à être témoins du Christ en parole et en acte ainsi qu'à propager et à défendre la foi »<sup>375</sup>.

L'Eucharistie, enfin, vient achever cette consécration fondamentale en permettant au chrétien de participer à l'oblation même de Jésus Christ (Rm 12, 1)<sup>376</sup>.

Cependant, la consécration baptismale ne peut se limiter aux seuls *sacrements*. Elle concerne toute l'existence du chrétien dans laquelle elle doit s'accomplir. A côté de la consécration *ontologique* (pensons au caractère « imprimé » dans l'âme du baptisé), il y a place pour une consécration *existentielle*, « née d'une libre détermination qui manifeste que ce lien n'est pas seulement subi mais accepté et que l'homme entend bien en urger pour lui les conséquences »<sup>377</sup>.

Saint Paul manifeste un sens aigu de cette spiritualité du baptême : « Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ vit en moi » (Ga 2, 20). Toute la vie chrétienne est liée, pour lui, à la *consécration existentielle de Jésus Christ*, mort et ressuscité auquel le fidèle appartient désormais : « Tout est à vous mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 22-23). C'est pourquoi l'apôtre exhorte les Romains à mettre tous leurs membres au service de Dieu : « Ne faites pas de vos membres des armes d'injustice au service du péché, mais offrez-vous à Dieu comme des vivants revenus de la mort et faites de vos membres des armes de justice au service de Dieu » (Rm 6, 13) ; « Je vous exhorte donc frères, par la miséricorde de Dieu à offrir vos personnes en hostie vivante, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre » (Rm 12, 1).

Ce que dit le Nouveau Code de Droit Canonique à propos de la vie religieuse en est une illustration : « Le religieux accomplit sa pleine donation comme un sacrifice offert à Dieu, par lequel toute son existence devient un culte continu rendu à Dieu dans la charité »<sup>378</sup>.

<sup>371</sup> Cf Rm 5,5. Cf également 2 Co 1, 21-22 ; 3, 3.

<sup>372</sup> Cf Col 2, 11.

<sup>373</sup> « La consécration [...] est une relation strictement personnelle de tu à tu avec Dieu. Elle est une référence directe et immédiate à Lui, seulement applicable à la *personne* [...]. Seule la personne est sujet de grâce et d'amour », Severino ALONSO, *Reflexion teologica sobre la 'consagracion', Consagracion..., loc. cit.*, p.371.

<sup>374</sup> CEC n°1294.

<sup>375</sup> *Code de Droit Canonique*, can. 879

<sup>376</sup> On peut remarquer cependant que cette consécration fondamentale, liée aux sacrements de l'initiation, est parachevée par les autres sacrements : le mariage -« Les époux chrétiens, pour accomplir dignement les devoirs de leur état, sont fortifiés et comme consacrés par un sacrement spécial »- (*Gaudium et Spes*, 48, §2) ; l'ordre (cf par exemple *Lumen Gentium* 28) ; le sacrement des malades (CEC 1521).

<sup>377</sup> J.DE FINANCE, *op. cit.*, col. 1578

<sup>378</sup> canon 607

C'est ce mouvement dans l'histoire de *consécration librement consenties*, comme actualisations vives du baptême, que nous voulons maintenant étudier.

## Les mouvements de consécration dans l'histoire : une actualisation de la grâce du baptême

### *Le baptême comme consécration fondamentale*

Pour les premiers chrétiens, la consécration ou la sanctification est liée, on l'a vu avant tout au *baptême*. L'engagement baptismal revêt, dans la liturgie primitive, une solennité et une plénitude de signification impressionnante. On parle peu de « consécration » : c'est toute la vie chrétienne qui est considérée comme un engagement à la suite du Christ, engagement qui peut aller jusqu'au martyre. On voit cependant apparaître des vierges qui, à l'exemple de Marie, demeurent volontairement dans la chasteté et vivent dans les familles :

« Dès les temps apostoliques, des vierges chrétiennes et des veuves, appelées par le Seigneur à s'attacher à Lui sans partage dans une plus grande liberté de cœur, de corps et d'esprit, ont pris la décision, approuvée par l'Eglise, de vivre respectivement dans l'état de la virginité ou de la chasteté perpétuelle à cause du royaume des cieux » (Mt 19, 12) <sup>379</sup>.

Des hommes, moins nombreux, adoptent le même style de vie. Ce type de vie n'existait pas ou très peu, avant le christianisme, dans le judaïsme ou le paganisme <sup>380</sup>. Il marque la nouveauté de la vie chrétienne, liée à la présence de l'Epoux, le Christ, et du royaume qui, à travers lui s'est approché des hommes (Mc 1, 15). Jésus, comme Saint Paul, ont explicitement proposé cette possibilité, déconcertante pour leurs contemporains (Mt 19, 10-12 ; 1 Co 7, 1-40). En même temps, cette consécration exprime symboliquement la consécration vécue par tous les chrétiens en vertu de leur baptême :

« Les conseils évangéliques sont, dans leur multiplicité, proposés à tout disciple du Christ. La perfection de la charité à laquelle tous les fidèles sont appelés comporte pour ceux qui assument librement l'appel à la vie consacrée, l'obligation de pratiquer la chasteté dans le célibat pour le Royaume, la pauvreté et l'obéissance. C'est la profession de ces conseils, dans un état de vie stable et reconnu par l'Eglise, qui caractérise la vie consacrée à Dieu. *L'état de la vie consacrée apparaît dès lors comme l'une des manières de connaître une consécration plus intime qui s'enracine dans le baptême et dédie totalement à Dieu.* Dans la vie consacrée, les fidèles du Christ se proposent, sous la motion de l'Esprit Saint, de suivre le Christ de plus près, de se donner à Dieu aimé par-dessus tout et, poursuivant la perfection de la charité au service du Royaume, de signifier et d'annoncer dans l'Eglise la gloire du monde à venir » <sup>381</sup>.

Le mot de « consécration » est semble-t-il employé pour la première fois par Tertullien, au 2<sup>e</sup> siècle, mais dans le contexte de l'Eucharistie, pour exprimer que le vin est changé en sang du Christ<sup>382</sup>. Il est utilisé vers 393 par Saint Jérôme à propos de l'engagement des vierges : « Les vierges qui après leur consécration se marient ne sont pas tant adultères qu'incestueuses »<sup>383</sup>. Dans les siècles qui suivront, malgré le développement de la vie monastique, on insistera davantage sur la « *sequela Christi* » que sur la notion d'appartenance au Christ. Il existe néanmoins un rite liturgique de consécration des vierges. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Sainte Gertrude fait de la consécration à titre privé le troisième de ses Exercices.

<sup>379</sup> CEC n° 992

<sup>380</sup> Des expériences comme celle de Qumrân au bord de la Mer morte du point de vue du judaïsme ou des vestales dans le monde romain sont assez limitées et marginales par rapport à la société ambiante.

<sup>381</sup> CEC n° 915-916

<sup>382</sup> *Coutumier de la Communauté de l'Emmanuel*, 2<sup>e</sup> éd. 2002, Ed. de l'Emmanuel

<sup>383</sup> *Adversus Jovianum*, PL 23, 240

## *Les mouvements de consécration baptismale*

### L'origine espagnole

C'est surtout à partir de la Renaissance que l'idée de consécration va surgir avec force. Face au mouvement de la sécularisation, de nouvelles voies d'oblation, en quelque sorte compensatrices, se font jour, souvent liées à une dévotion mariale. L'idée est de pouvoir vivre la consécration divine du baptême dans un monde souvent attiédi, voire hostile. Le mot « consécration » est souvent employé, comme celui d'oblation.

On peut déjà trouver une forme de donation dans le « Suscipe » des *Exercices spirituels* de saint Ignace qui veut conduire les âmes à une offrande totale et inconditionnée.

Le *Catéchisme du Concile de Trente* demande aux pasteurs d'exhorter les fidèles à s'offrir à Dieu comme de perpétuels esclaves. Ce terme biblique *d'esclave*, comme celui *d'hostie vivante*, est repris par des communautés espagnoles. Des confréries « d'esclaves de Marie » se multiplient. La congrégation de la Sainte Vierge, fondée par les Jésuites en 1563, prévoit l'offrande de soi à Marie pour une consécration à Dieu (*Oratio Sodalitatis...*).

### La France du 17<sup>e</sup> siècle

#### *Bérulle et l'école française*<sup>384</sup>

Cette inspiration va être reprise en France par Bérulle (+1629), qui, de retour d'Espagne, écrit un opuscule, *Offrande à la sainte Vierge en état de dépendance et servitude*. Il préconisait l'oblation ou la *consécration des chrétiens* pour honorer « l'oblation et donation [que le Christ] a faite de lui-même à Dieu son Père en qualité d'esclave, et encore en l'honneur de l'oblation de la Vierge à Dieu dans le moment de l'Incarnation [...] nous souvenant que Lui-même est le Fils ; et ce Fils par nature a servi son Père en qualité d'esclave et a pris la qualité et la forme d'esclave pour le servir »<sup>385</sup>.

Dès son enfance, Bérulle s'était consacré au Seigneur. Toute sa vie intérieure se développa sous le signe de cet acte de religion, dont il devait découvrir plus tard, dans le mystère de l'Incarnation, le sens plénier. C'est là sa voie à laquelle toute sa vie resta fidèle. Sous la direction du P. Maggio SJ, il écrit lors de sa retraite de 1602 :

« J'ai résolu de me dépouiller de tout usage de moi-même, tant des facultés spirituelles de l'âme que des sens, et de parvenir à ce degré auquel l'âme ne ressent plus, où elle n'a ni ne veut rien de soi-même et où elle ne prend même pas la juridiction et l'autorité de disposer de soi pour le bien ».

Pour Bérulle, l'humanité sainte de Jésus est le centre de son univers spirituel. Il la contemple, totalement dépendante de sa Personne divine, en raison de l'union hypostatique. Il voyait dans ce mystère l'état idéal d'une totale soumission à Dieu. Il mourut au cours de la célébration eucharistique, comme il prononçait ces paroles du Canon : « Hanc igitur oblationem servitutis nostrae... »

<sup>384</sup> C'est Henri Brémond qui en 1921, a pris l'initiative de désigner sous le nom d'Ecole française de Spiritualité les auteurs spirituels qui se rattachent à l'école bérullienne. En fait, le succès de Bérulle ne fut pas au 17<sup>e</sup> siècle aussi grand qu'on pourrait l'imaginer. Le Cardinal Pierre de Bérulle mourut en 1629 et Bourgoing qui publie les œuvres de son maître en 1644 se plaint de l'oubli où est tombé le fondateur de l'oratoire. Ceci tient en partie au sérieux de cette œuvre spirituelle et à son écriture dense et lourde. A cette école sont rattachées cependant de grandes figures comme Mr Olier, fondateur de Saint-Sulpice, saint Louis Marie Grignon de Montfort et saint Jean Eudes (cf plus bas).

<sup>385</sup> *Oblation à Jésus en état de servitude*, Œuvres de piété, n°162, col. 1206

Dans sa jeunesse, sous l'influence de son directeur, le chartreux Beaucousin, Bérulle prit une vive conscience du danger pour le chrétien d'exalter l'homme sans référence à sa vocation divine. L'Italie avait rayonné sur toute l'Europe intellectuelle à partir de grands centres comme Florence, où le concept de « vertu » dominait par tout son éventail de valeurs humaines. Le contact avec la mystique rhéno-flamande fit découvrir au fondateur de l'école française un autre monde de beauté et de grandeur. Pour Bérulle, il faut honorer Dieu, réparer le discrédit dans lequel il est tombé dans l'esprit des hommes en reconnaissant que tout ce que nous avons de bien tire de Lui son être et sa grandeur. Si Dieu est la source première de notre être, il doit donc aussi en être la fin ultime<sup>386</sup>.

La créature est une vivante relation à Dieu. Emanés de Lui, dit Bérulle, un puissant instinct nous relance vers Lui. L'adoration, si chère à Bérulle, doit jaillir de la conscience de cette dépendance. Et c'est la raison d'être de tout l'apostolat de sa direction d'éveiller les âmes à prendre conscience de leur référence fondamentale au Seigneur. « Nous devons tous décider non pas d'être, mais ou de n'être pas ou d'être en relation vers Dieu »<sup>387</sup>.

Tout notre effort doit être de consentir, par un esprit de consécration, d'oblation totale, à notre dépendance existentielle vis à vis de Dieu, qui est seul être de plein droit. Cette dépendance reste toujours actuelle. Cela vaut à plus forte raison pour l'ordre surnaturel, l'ordre de la grâce qui nous élève en nous soutenant au-dessus du néant du péché.

Bérulle a traduit cette référence par le mot de « servitude ». Notre grande tentation depuis le péché d'Adam, c'est le « non serviam ». Revendiquer d'être autonomes, c'est aller vers un suicide profond. « Adorons cette puissance et cette origine de tout. Aimons cette bonté, fin de nous et de tout. Référons-nous totalement à cette fin : dépendance ».

Il s'agit donc d'adhérer à Dieu.

« Pour l'honneur de Dieu, il nous faudrait ramasser tout notre être pour rendre gloire à Dieu dans un prosternement le plus habituel d'adoration et de respect. C'est l'état qui honorerait le mieux le Seigneur, alors que notre dispersion, notre 'divertissement' est en contradiction avec la vocation de notre dignité de créature. C'est là la vocation de tout notre être où le Créateur a inscrit un instinct de retour vers lui, où Dieu Lui-même nous consacre, nous dédie et nous offre par ses propres mains à Lui-même »<sup>388</sup>.

C'est dire qu'il faut honorer Dieu par ce désir de vivre selon la logique profondément ontologique de notre être : « S'abandonner, se laisser à Dieu dans la vérité de son néant devant lui »<sup>389</sup>.

Bérulle invite le chrétien à aller à Dieu de tout son cœur :

« Se perdre en Dieu. Que l'âme emploie toutes ses puissances à se perdre et s'anéantir en Dieu, afin que Dieu, par après, emploie sa puissance divine sur l'âme à l'anéantir lui-même par ses opérations intimes et secrètes, qui opèrent une sorte d'anéantissement sur l'âme elle-même, bien différent de celui que l'âme exerçait auparavant par sa propre puissance »<sup>390</sup>.

Par l'incarnation rédemptrice, Dieu donne à une nature humaine d'être totalement rapportée à Dieu, parce qu'elle subsiste en la Personne divine du Verbe. Tout retour à Dieu ne peut être qu'une participation à la grâce du Verbe incarné. Notre grâce à nous aura donc nécessairement cette référence filiale au Père. De ce fait, la mystique bérullienne est christocentrique.

---

<sup>386</sup> Pour toute l'analyse de la vie et de l'œuvre de Bérulle, et de l'école française en général, nous suivons l'étude de Marcel DENIS, *La spiritualité victimale en France*, Studia Dehoniana, Rome, 1981, d'où sont tirés beaucoup des développements qui vont suivre.

<sup>387</sup> OP 1144

<sup>388</sup> OP 1238

<sup>389</sup> OP 1191

<sup>390</sup> OP 1194

Ce que le fondateur de l'Oratoire contemple particulièrement, c'est l'offrande du Verbe incarné à son Père dès le sein maternel, offrande qui nous sauve. Il s'appuyait sur le verset du Psaume 40 repris par Hb 10, 6-7 : « En entrant dans le monde, le Christ dit : 'Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocauste ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : Voici je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté' ». Pour le Cardinal de Bérulle, toute la vie du Christ fut l'accomplissement de ce « oui » primordial qu'Il avait dit à son Père après que Marie ait dit « oui » à l'ange.

L'anéantissement de Jésus, sa « kénose » (Ph 2,7), n'implique pas que Jésus cesse d'être égal à Dieu, mais cet abaissement révèle l'amour de Dieu. Il s'est dépouillé, Il s'est abaissé, Il a pris la condition de Serviteur, il a été obéissant jusqu'à mort de la Croix. Bérulle a voulu qu'on chante chaque jour à l'oratoire le « Il s'anéantit Lui-même », en l'honneur du mystère de la servitude et de la dépendance du Verbe de Dieu qui a consenti à vivre réellement la condition de créature, en tout semblable à nous, excepté le péché.

Bérulle contemple en sa source divine : le Père qui engendre son Fils, Lui donne tout ce qu'il est et prolonge son extase en se projetant comme hors de soi dans l'être créé et tout d'abord en la sainte Humanité de Jésus qui doit multiplier les fils à son Amour : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). « Je suis sorti du Père et je viens dans le monde » (Jn16, 28).

C'est le Christ seul qui peut nous mettre à notre place, accomplir avec nous notre destinée : « Nous n'avons droit d'être qu'en Jésus Christ par lui et pour lui »<sup>391</sup>. « Ne savez-vous pas que vous ne vous appartenez pas ? demande saint Paul. Vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu »<sup>392</sup>. Il faut vivre en conséquence cette grâce de notre baptême : « Nous devons nous déposséder de toute adhérence à notre esprit, de toute propriété, pour être possédés par l'Esprit du Fils de Dieu ».

Ce qui est central dans l'Ecole Française, c'est l'acte d'adoration du parfait religieux du Père qu'est son Fils incarné. Toute la liturgie de l'Eglise est bâtie sur cette communion à la piété, à la dévotion de notre grand Liturge... Cette communion est désignée sous le terme *d'adhérence*. Le Verbe de Dieu vient du Père et retourne au Père, en spirant l'Esprit d'amour : « Sorti de Dieu, il va vers Dieu » (Jn 13, 1). C'est en suivant la pente filiale de Jésus que nous allons à Dieu.

Pour honorer la réalité du baptême qui est l'emprise de Jésus Christ sur une âme par l'Esprit, Bérulle a imaginé qu'à l'âge adulte, il convenait d'en faire une *ratification*, une *consécration* qu'il appelé *vœu de servitude*. Il ne s'agit pas d'effacement servile mais de désir profond de suivre Jésus, de lui être soumis (comme lors du renouvellement des promesses du baptême) : « Je suis mort afin de vivre pour Dieu. Je vis mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 19-20). Pour lui, comme pour l'Ecole Française en général, la consécration est un état et non un acte passager<sup>393</sup>.

Le fondateur des oratoriens avait, semble-t-il, l'idée de *consacrer sa congrégation* comme un corps: c'est du moins ce qu'atteste un manuscrit oratorien :

« Considérez que le désir ardent de notre très honoré père est que la Congrégation soit consacrée à Jésus et à son humanité déifiée ; qu'elle soit de plus en plus fondée, établie et enracinée en Lui ; qu'elle tire vie, influence et conduite de Lui, qu'elle n'ait de mouvement, sentiment et puissance que par Lui, qu'elle le serve en la terre ; qu'elle en porte la marque, l'impression et le caractère de servitude, et lui en rende les effets ; qu'elle honore ses Mystères ; qu'elle écoute ses conseils et qu'elle soit uniquement et singulièrement dépendante du Sacré Mystère de son Incarnation. A la vue de cette vérité, consacrez-vous tout à Jésus, pour ne vivre qu'en Lui, que de Lui et pour Lui. Ayez envers Jésus une sainte liaison d'amour, d'honneur et de dépendance ».

<sup>391</sup> OP 1166

<sup>392</sup> 1 Co 6, 20-3, 23

<sup>393</sup> De BECKER, op. cit., p. 259.

La vie de *Jésus en Marie* est un modèle pour les chrétiens : « O Jesu, vivens in Maria ». Aussi Bérulle demandera qu'on se consacre à *Marie* pour qu'elle fasse vivre Jésus en nous. Il parlera dans cette perspective d'esclavage à Marie.

Marie est pour Bérulle « pure capacité de Jésus remplie de Jésus », toute consacrée, toute oblate, toute victime. « La Vierge est comme un non être de soi-même pour faire place à l'Être de Dieu et à son opération »<sup>394</sup>. Cela amène Bérulle à reconnaître en Marie, en vertu de sa maternité divine, un droit et un amour spécial de donner Jésus aux âmes. Il engage ses disciples à reconnaître cette grâce mariale par une consécration, une oblation spéciale à Marie qui se situe en dépendance et dans la ligne de la servitude à Jésus :

« Ainsi en est-il pour les serviteurs de la bienheureuse Marie : si en vertu de sa miséricorde, elle daignait nous prendre et nous inscrire pour ainsi dire au nombre de ses esclaves, nous pourrions attendre de Dieu de nombreuses grâces »<sup>395</sup>.

Dans la même lignée de l'Ecole française, une des premières grandes vagues de consécration va débiter dans la nuit du 24 au 25 mars 1936, à minuit, à l'heure supposée du oui de Marie et de Jésus :

« Marguerite du Saint sacrement et huit de ses compagnes 'se consacreront et se dédieront au Verbe éternel, s'offrant à lui en ce premier moment qu'il s'est incarné pour lui appartenir à jamais' »<sup>396</sup>.

Saint Jean Eudes (+1680) base la *consécration au Sacré-Cœur* sur la spiritualité du baptême. L'alliance baptismale nous introduit dans un univers de la plus riche et de la plus universelle étendue, selon le mot de Saint Paul : tout est à vous et vous êtes au Christ (1 Co 3, 22). Si tout est à nous, nous pouvons offrir au Seigneur toutes les créatures, toute la richesse des saints, toute la souffrance des justes, tout leur amour. Le saint normand invite les chrétiens à offrir à Dieu tout ce qui existe, à vivre en union avec toute la création qui est doublement l'œuvre de Dieu par la Rédemption. Pour lui, la dévotion des dévotions est de se donner au *Saint Esprit de Jésus*<sup>397</sup>. La Vierge Marie est pour lui l'exemplaire le plus parfait de la vie de Jésus dans les âmes, qui, en tant que mère du fils de Dieu, exerce un rôle maternel pour tous les membres du corps du Christ. L'expression « *le Cœur de Jésus et de Marie* » veut dire pour lui non seulement l'amour de Jésus et de Marie mais surtout Jésus vivant en Marie, selon la formule chère à Bérulle et à Condren et passée à Mr Olier. Jésus est le cœur du cœur de Marie, « le seul principe de tous les mouvements usages et fonctions de sa très sainte vie »<sup>398</sup>.

Jean Eudes propose en 1672 une fête spéciale en l'honneur du Cœur de Jésus : le Cœur qu'a senti battre Saint Jean à la Cène, le Cœur percé par la lance mais aussi le Cœur où vit l'amour Incréé, l'amour mutuel du Père et du Fils qui est l'Esprit Saint. Le Cœur divin de Jésus « a toujours rendu et rendra éternellement à Dieu plus de gloire et d'amour en chaque moment que tous les cœurs des hommes et des anges ».

Saint Louis Marie-Grignion de Montfort (+1716) va en quelque sorte populariser la doctrine de Bérulle en promouvant la consécration à la Vierge.

Pour lui, la « vraie dévotion » à Marie consiste à se donner tout entier, en qualité d'esclave à Marie, et à Jésus par elle :

<sup>394</sup> *Vie de Jésus*, 462.

<sup>395</sup> *Conférence d'août 1612 sur la dépendance vis à vis de la mère de Dieu*.

<sup>396</sup> J. ROLAND-GOSSELIN, *Le Carmel de Beaune*, 1969, 143..., cité par E.GLOTIN, *Voici ce Cœur*, Ed. de l'Emmanuel, 2003, p.123-124.

<sup>397</sup> *La vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, *Œuvres complètes*, T. I, p.452.

<sup>398</sup> *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, *Œuvres complètes*, T.VI, p.96, 100

« Pour ceux que le Saint Esprit appelle à une haute perfection, c'est en quatre mots, de faite toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, afin de les faire plus parfaitement par Jésus Christ, avec Jésus Christ, en Jésus et pour Jésus »<sup>399</sup>.

Reprenant cette image de l'esclavage, qui pouvait parler au peuple à une époque où, sous Louis XIV, l'esclavage existe encore, il dit :

« J'ai dit que cette dévotion consiste à se donner à Marie en qualité d'esclave. Il faut remarquer qu'il y a trois sorte d'esclavages. Le premier est l'esclavage de nature ; les hommes bons et mauvais sont esclaves de Dieu en cette manière. Le second, c'est l'esclavage de contrainte : les démons et les damnés sont les esclaves de Dieu en cette manière. Le troisième, c'est l'esclavage d'amour et de volonté ; et c'est celui par lequel nous devons nous consacrer à Dieu par Marie, de la manière la plus parfaite dont une créature se puisse servir pour se donner à son créateur »<sup>400</sup>. « Heureuse et mille fois heureuse est l'âme libérale qui se consacre à Jésus par Marie en qualité d'esclave d'amour, après avoir secoué par le baptême l'esclavage tyrannique du démon »<sup>401</sup>.

Tout le poids de l'expression esclavage d'amour est sur le terme ultime : l'amour. L'hymne aux Philippiens utilise le mot de « doulos » pour traduire la radicalité de l'anéantissement d'amour vécu par le Seigneur dans son mouvement de descente. Jésus par le mystère de l'union hypostatique, a vécu la plus radicale désappropriation qui puisse exister en renonçant dans sa nature humaine au rang qui l'égalait à Dieu<sup>402</sup>. Dans son humanité toute saisie par le Verbe, il nous invite à une remise totale de nous-mêmes pour vivre nous aussi une dépendance d'amour. En choisissant Marie, en la prenant comme Mère et souveraine, nous ne faisons qu'imiter le Seigneur Lui-même :

«Le principal mystère qu'on célèbre et qu'on honore en cette dévotion est le mystère de l'Incarnation où on ne peut voir Jésus Christ qu'en Marie, et incarné dans son sein, il est [...] à propos de dire l'esclavage de Jésus en Marie, de Jésus résidant et régnant en Marie »<sup>403</sup>.

Déjà autour de 1577, une religieuse espagnole avait fondé une « confraternité d'esclaves de la Mère de Dieu en l'honneur de l'Assomption » qui fut érigée canoniquement en 1595. La diffusion de cette spiritualité de l'esclavage en France est attribuée à Bérulle (cf supra). Grâce à Louis-Marie, les *petits et les humbles* ont accès à cette extraordinaire impulsion mystique héritée de Bérulle :

« Cette dévotion consiste donc à se donner tout entier à la très sainte Vierge pour être tout entier à Jésus Christ par elle. Il faut lui donner : 1° notre corps avec tous ses sens et ses membres, 2° notre âme avec toutes ses puissances, 3° nos biens extérieurs qu'on appelle de fortune, présents et à venir, 4° nos biens intérieurs et spirituels qui sont nos mérites et nos vertus et nos bonnes œuvres passées, présentes et futures... et cela sans aucune réserve...et cela pour toute l'éternité... »<sup>404</sup>. « Ici tout est donné et consacré, jusqu'au droit de disposer de ses biens intérieurs... »<sup>405</sup>. « Cette pratique de dévotion donne une grande liberté intérieure, qui est la liberté des enfants de Dieu, aux personnes qui la pratiquent fidèlement. Car, comme par cette dévotion, on se rend esclave de Jésus Christ en se consacrant tout à Lui, ce bon maître, pour récompense de la captivité amoureuse où on se met, ôte tout scrupule et crainte servile de l'âme qui n'est capable que de l'étrécir et captiver et embrouiller, il élargit le cœur par une sainte confiance en Dieu, le faisant regarder comme son Père, il lui inspire un amour tendre et filial »<sup>406</sup>.

« L'esclavage d'amour n'est rien d'autre que ce développement de notre grâce baptismale sous le mode de l'oblation mystique enseignée et vécue par Jésus lui-même, ce qui entraîne une première étape : trouver Marie »<sup>407</sup>. Le recours fréquent fait à la Vierge dans ces consécration n'entamait cependant pas mais confirmait la transcendance absolue de Dieu. Ainsi, en 1638, Louis XIII fait un

<sup>399</sup> *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* 257

<sup>400</sup> *Le secret de Marie* 32

<sup>401</sup> *Le secret de Marie* 33

<sup>402</sup> C'est cette désappropriation que saint Paul exprime par le verbe « ekenôsen », il se « vida » lui-même (Ph 2 7) qui a donné l'expression « kénôse ».

<sup>403</sup> *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* 245-247

<sup>404</sup> *Traité de la Vraie Dévotion à la sainte Vierge* 121

<sup>405</sup> *Traité de la Vraie Dévotion à la sainte Vierge* 123

<sup>406</sup> *Traité de la Vraie Dévotion à la sainte Vierge* 169

<sup>407</sup> JL BARRE, *L'oblation mystique d'après les écrits de Saint Louis Marie Grignon de Montfort*, Rome, Marianum, 1995, p.113.

vœu par lequel il consacre sa couronne et son royaume « à la grandeur de Dieu par son Fils rabaisé jusques à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusques à Lui ». Saint Louis Marie Grignon de Montfort s'inscrit dans le même théocentrisme. Sa fameuse consécration s'adresse à Dieu seul, par les mains de Marie, ou à Dieu et au Christ par Marie. Selon la symbolique du baptême comme nouvelle naissance (Jn 3,3), la place de Marie apparaît tout naturellement comme celle de la Mère (Jn 19), comme celle qui enfante (Jn 16, 21), comme celle qui nous tient dans son sein pour faire de nous des saints, à l'image de son Fils vivant en elle (particulièrement au moment de l'Annonciation).

On voit donc apparaître une analogie entre la consécration primordiale du Christ entrant dans le monde (Hb 10) et la consécration baptismale du chrétien naissant à la vie d'enfant de Dieu « dans le sein de Marie » en quelque sorte. D'où ces consécration à Jésus par Marie, censées renouveler les promesses de notre baptême <sup>408</sup> :

« Les auteurs principaux de l'Ecole française mettent dans la 'religion' les dispositions que le chrétien doit avoir envers Dieu, dispositions qui doivent tendre à lui donner tout sans réserve. De là les consécration, les vœux, par lesquels ces auteurs veulent réaliser consciemment en un engagement profond toute la spiritualité qui découle du baptême. Ils voudraient couper tous les ponts après eux pour ne plus vivre désormais que dans l'esprit de religion qui pour eux est essentiellement un esprit d'hostie, de victime »<sup>409</sup>.

### b. Saint François de Sales

Le 28 août 1604, Jeanne de Chantal écrit et signa de sa main ses vœux de perpétuelle chasteté et d'obéissance à son nouveau directeur François de Sales.

En 1605, Jeanne de Chantal rencontre l'évêque de Genève au château de Sales et lui « fit une reddition de compte de toute sa vie, avec tant de lumière et d'extraordinaires sentiments de Dieu que le saint prélat en était tout ravi de joie ». Puis elle renouvela ses vœux [...]. 'C'est tout de bon, dit François, que vous voulez servir le Christ ?'. 'Tout de bon' dit-elle. 'Donc, vous vous dédiez au pur amour ?' 'Toute' répliqua-t-elle. 'Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez ?' 'Oui, sans réserve, je m'y consacre'. Il l'invita alors à mépriser le monde. 'Pour conclusion ma fille, vous ne voulez donc que Dieu ? Je ne veux que lui, pour le temps et pour l'éternité' »<sup>410</sup>.

Par la suite, il encouragera la sainte à renouveler chaque année sa consécration :

« Je veux ma fille que nous célébrions toutes les années les jours anniversaires de (votre engagement) [...]. Je veux que nous les appelions jours de notre dédicace puisqu'en (ceux-ci) vous avez si entièrement dédié votre esprit à Dieu »<sup>411</sup>.

En 1619, il conseille à Madame de Villesavin l'exercice suivant :

«O dessein éternel de la volonté de mon Dieu, je vous adore et vous consacre et dédie ma volonté pour vouloir à jamais éternellement ce que éternellement vous avez voulu. Que je fasse donc aujourd'hui et toujours et en toutes choses votre divine volonté, ô mon doux créateur ! »<sup>412</sup>.

Du fondateur de la Visitation, on peut retenir ce beau sermon sur la « *dédicace* du cœur » :

<sup>408</sup>Cf l'interpellation de Jean-Paul II à son arrivée en France : « France [...] qu'as-tu fait de ton baptême » et sa visite à saint Laurent sur Sèvres, sur le lieu de la naissance au ciel de saint Louis Marie, quand il vint célébrer l'anniversaire du baptême de la France 16 ans plus tard, discret rappel de l'influence de la doctrine mariale de saint Louis Marie tout au long de son pontificat. Le Pape qui avait choisi en effet « Totus Tuus Maria » comme devise de son pontificat n'avait-il pas écrit en 1988 dans *Redemptoris Mater* : « La dimension mariale de la vie d'un disciple du Christ s'exprime d'une manière spéciale par cette offrande filiale à la Mère de Dieu. L'offrande de soi est la réponse à l'amour d'une personne, et en particulier à l'amour de sa Mère » RM n° 45 ?

<sup>409</sup> Marcel DENIS, op.cit., p. 21

<sup>410</sup> André RAVIER, *Jeanne-Françoise Frémyot, Baronne de Chantal, sa race et sa grâce*, Ateliers Henry Labat, p. 76-77

<sup>411</sup> *Lettre de juin 1605*

<sup>412</sup> *Exercice envoyé à Madame de Villesavin*, OEA 26, p. 330-331

« Si j'eusse eu le temps, j'eusse parlé d'une certaine dédicace pieuse qui se fait par la fréquentation du temple, c'est-à-dire de l'Eglise ; mais je ne parlerai pour cette heure que de la *dédicace du cœur* [...], d'autant plus que la dédicace de notre cœur à la divine majesté se fait par l'amour... »<sup>413</sup>.

Ayant lui-même été consacré par sa mère durant sa grossesse, il conseille à une mère de consacrer l'enfant qu'elle porte en elle : après avoir rendu grâce pour l'enfant, la personne demande :

« Favorisez ma grossesse et votre perfection et portez avec moi, par votre continuelle assistance, la créature que vous avez produite en moi, jusqu'à l'heure de sa sortie au monde [...] que comme il est vôtre par la Création, il le soit aussi par la Rédemption, lors qu'étant reçu au baptême, il sera mis dans le sein de l'Eglise votre épouse [...]. O rédempteur du monde, je le voue, dédie et consacre de tout mon cœur à l'obéissance de vos commandements, à l'amour de votre service et au service de votre amour... »<sup>414</sup>.

A une jeune fille qui veut consacrer sa chasteté :

« Considérez combien cette vertu est noble, qui tient nos âmes blanches comme le lys, pures comme le soleil ; qui rend nos corps consacrés et nous donne la commodité d'être tout entièrement à sa divine majesté, cœur, corps, esprit et sentiments. N'est-ce pas un grand contentement de pouvoir dire à Notre Seigneur: 'Mon cœur et ma chair tressaillent de joie en votre bonté' »...<sup>415</sup>.

Dans le *coutumier* des Sœurs de la Visitation :

« J'offre et consacre à votre divine majesté et à la sacrée Vierge Marie votre Mère, notre Dame[...] ma personne et ma vie [...]. Je m'abandonne à jamais totalement à votre divin amour, auquel derechef je me dédie et me consacre [...]. Je choisis Jésus mon Seigneur pour l'unique objet de ma dilection ».

Dans *l'Introduction à la vie dévote*, la « protestation » apparaît comme une pièce maîtresse :

« Regardant une âme qui [...] aspire à l'amour de Dieu, j'ai fait cette introduction de cinq parties en la première desquelles je m'efforce [...] de convertir le simple désir de Philothée en une entière résolution, qu'elle fait après sa confession générale par une solide protestation suivie de la très sainte communion en laquelle, se donnant à son Sauveur et le recevant, elle entre heureusement en son saint amour (préface)[...]. 'Après avoir considéré qu'au jour de mon sacré baptême, je fus si heureusement et saintement vouée et dédiée à mon Dieu pour être sa fille et que contre la profession de foi qui fut alors faite en mon nom, j'ai tant et tant de fois si malheureusement et détestablement profané et violé mon esprit, l'employant et l'appliquant contre la divine Majesté [...], j'avoue derechef et renouvelle la sacrée profession de la fidélité faite de ma part à mon Dieu en mon baptême, renonçant au diable [...]. En me convertissant à mon Dieu, débonnaire et pitoyable, je désire, propose et me résous irrévocablement de le servir et aimer maintenant et éternellement, lui donnant [...] dédiant et consacrant mon esprit avec toutes ses facultés, mon âme avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens ; protestant de ne plus jamais abuser d'aucune partie de mon être contre sa divine volonté et souveraine Majesté à laquelle je me sacrifie et immole en esprit, pour lui être à jamais loyale et obéissante créature'... »<sup>416</sup>.

Ce sacrifice est tout intérieur : « Plaise vous confirmer en moi cette résolution et accepter ce mien sacrifice cordial et intérieur »<sup>417</sup>. François de Sales encourage à renouveler cette protestation chaque année. Mais la pratique de la consécration recevra une impulsion particulière de la part de sainte Marguerite-Marie. Sa vie, sa spiritualité ainsi que tout le mouvement de Paray ne se conçoivent pas sans la consécration au Sacré Cœur.

*Marguerite-Marie et Claude la Colombière : la consécration au Cœur de Jésus*

Sainte Marguerite-Marie (+1690) et saint Claude la Colombière (+1682) se sont l'un et l'autre consacrés au Sacré-Cœur par une donation totale de tout l'être.

<sup>413</sup> *Sermon pour le 17<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte*, 30 septembre 1618

<sup>414</sup> *Prière composée pour la baronne Marie-Aimée de Thorens*, février 1615

<sup>415</sup> *A Melle Claudine de Chastel*, 18 mai 1608, XIV, p.19

<sup>416</sup> Chap.20

<sup>417</sup> *Idem*

Le Seigneur, dans son apparition de 1675 n'avait certes réclamé aucune consécration à la sainte de Paray, mais celle-ci était héritière en cela de son siècle, celui de Bérulle. Jésus lui-même ratifiera d'ailleurs en quelque sorte ce choix en inspirant à la visitandine telle ou telle formule et en réclamant en 1689 la consécration de Louis XIV et de la Cour.

Le 31 décembre 1678, Marguerite-Marie fit un acte solennel et en forme notaire, écrit par la mère Greyfié :

« Ce fut en ce temps-disent les contemporaines-, que son Souverain...lui demanda de faire un testament ou donation entière sans réserve, et cela par écrit... Ce qui est écrit de son sang : ' Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon ton désir et te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée' »<sup>418</sup>.

Comme le note le P.Ladame, la consécration est le point de départ d'une dévotion authentique envers le Cœur de Jésus :

« Il me dit qu'il fallait me perdre dans l'abîme sans fond de son sacré côté, que c'était la demeure de tous les amants : l'âme y rencontre la source des eaux vives pour se purifier et y recevoir la vie de grâce que le péché lui avait ôtée ; et le cœur y trouve une fournaise d'amour, ardente qui ne le laisse plus vivre que d'amour »<sup>419</sup>.

A son tour, Marguerite-Marie conseillera à ses novices et à ses correspondants de se donner totalement au Sacré-Cœur. La première fête du Sacré-Cœur célébrée à Paray le 20 juillet 1685 avait pour acte principal la consécration :

« Elle commença la première à se consacrer à ce divin Cœur. Elle voulut que les novices fissent de même, leur ordonna d'écrire chacune, la consécration qu'elle ferait d'elle-même, selon leur attrait, et suivant ce que notre Seigneur leur inspirerait »<sup>420</sup>.

A une de ses correspondantes, elle écrit :

«Si vous désirez vivre toute pour l'adorable Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son Sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours, lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais comme dans les bons succès de nos entreprises, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien, car pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offririez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la communion que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à votre pouvoir ; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ »<sup>421</sup>.

Elle écrit la même chose à la Mère de Saumaise :

« Il me semble que vous feriez une chose bien agréable à Dieu de vous consacrer et vous sacrifier au Sacré-Cœur, si vous ne l'avez déjà fait. Il faut communier un premier vendredi du mois, et après la sainte communion, lui faire le sacrifice de vous-même en lui consacrant tout votre être pour vous employer à son service et lui procurer toute la gloire, l'amour et la louange qui sera en votre pouvoir. Voilà ma bonne Mère, une chose que je pense que le divin Cœur demande pour perfectionner et consommer l'œuvre de votre sanctification »<sup>422</sup>.

Et au P.Croiset :

---

<sup>418</sup> I, 172-173

<sup>419</sup> S.22

<sup>420</sup> I, 215

<sup>421</sup> L.28

<sup>422</sup> L 35

« Il faut que vous fassiez la même donation au Sacré Cœur de mon Jésus, le jour que vous lui offriez le premier saint sacrifice dans son mystère d'amour, vous consacrant et vous donnant tout à ce divin cœur d'amour pour l'aimer et le glorifier, et lui procurer tout l'amour et la gloire dont il vous rendra capable par lui-même, soit de parole ou d'écrit, afin que par ces moyens, il vous fasse également part de ses trésors infinis, par lesquels j'espère qu'il nous fera dire éternellement : 'Misericordias Domini in aeternum cantabo' »<sup>423</sup>.

A propos d'un autre jésuite :

« Ce bon Père [...] se fait un grand tort à lui-même depuis le temps qu'il dispute son cœur à Celui qui l'a créé pour son amour et lequel a un si grand désir de le posséder absolument et de s'en rendre maître pour lui départir abondamment ses grâces [...] et il ferait bien de se consacrer à l'adorable Cœur de Jésus Christ et se rendre fidèle à suivre ses saints mouvements ; mais cela fortement et constamment »<sup>424</sup>.

Ceci implique des renoncements :

« Si vous désirez vivre toute pour lui et arriver à la perfection qu'il attend de vous, il faut faire à son Sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même »<sup>425</sup>. « Oubliez-vous et Il pensera à vous, abîmez-vous dans votre néant et vous le posséderez »<sup>426</sup>. Il s'agit de « n'aimer que par l'amour du Sacré Cœur de Jésus-Christ, et n'agir que dans son esprit, le faisant vivre, régner et agir lui-même »<sup>427</sup>.

Le tout ne peut se vivre que dans une attitude profonde de confiance :

« Lorsque nous sommes toutes consacrées et dévouées à ce Cœur adorable pour l'aimer et l'honorer de tout notre pouvoir en nous abandonnant tout à lui, il prend soin de nous et nous fait arriver malgré tous les orages au port du salut »<sup>428</sup>.

La consécration ne peut pas ne pas comporter une certaine participation à la Croix : « On ne peut aimer sans souffrir » (L.54). Dans ce chemin, Dieu pourvoit à tout : « «Tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance » ; « Tu auras souvent besoin de reprendre haleine et repos dans mon Sacré Cœur »<sup>429</sup>.

Pour la sainte de Paray, les fondements de la consécration sont dans la religion et l'amour. Jésus est notre souverain et Seigneur. Il possède donc un droit strict sur tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Mais librement, par amour, nous lui donnons tout, comme si tout nous appartenait.

Saint Claude lui-même vivra une consécration sous une double forme : son fameux vœux de 3<sup>o</sup> an par lequel il s'est engagé à respecter parfaitement les constitutions de la Compagnie de Jésus ; la consécration au Cœur de Jésus qu'il fera à Paray le Monial le 21 juin 1675. Au cours de sa retraite spirituelle à Londres en janvier 1677, il renouvellera son « offrande au sacré-Cœur de Jésus Christ ». Il priait :

« .. Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitude, o très adorable et très aimable Cœur de mon aimable Jésus, et pour éviter autant qu'il est en mon pouvoir de tomber dans un semblable malheur, je vous offre mon cœur, avec tous les mouvements dont il est capable, je me donne tout entier à vous [...]. Sacré Cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous [...]. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez inspiré le désir [...]. Faites en moi votre volonté, Seigneur ; je m'y oppose, je le sens bien, mais je veux ne pas m'y opposer. C'est à vous de tout faire, divin cœur de Jésus-Christ ».

<sup>423</sup> L. 130

<sup>424</sup> L.138

<sup>425</sup> L 28

<sup>426</sup> L 90

<sup>427</sup> L 14

<sup>428</sup> L.32

<sup>429</sup> Jean LADAME, *Les faits mystiques de Paray le Monial*, Ed. Résiac, Montsûrs, 1991, p. 143.

La suite de la dévotion au cœur de Jésus va amplifier ce mouvement de consécration<sup>430</sup>.

## Les mouvements de consécration au Cœur de Jésus

Dès le début du culte public du Cœur de Jésus, la consécration fut conçue comme une réponse fondamentale d'amour à l'Amour. Des actes individuels et collectifs de consécration furent formulés, renouvelés et approfondis.

Depuis 1722, les échevins de Marseille renouvellent chaque année la consécration de la ville, alors libérée de la peste grâce à l'intercession de la servante de Dieu Anne-Madeleine Rémusat. En 1873, un chef d'Etat, Garcia Moreno, consacra son pays, l'Equateur au Cœur de Jésus. Des pétitions furent envoyées au Concile Vatican I en 1870-1871 en vue d'obtenir la consécration de toute l'Eglise.

En 1875, le Père Ramière demanda à Pie IX la consécration du monde. Pie IX approuva une formule de consécration proposée à tous. Le Pape ne voulut cependant rien imposer. Il donnait au Père Ramière la mission de communiquer cette formule à tous les évêques de l'Eglise catholique. Une des raisons était que le Pape n'avait pas juridiction sur les *non-baptisés*.

Le 10 juin 1898, Sœur Marie du Divin Cœur Droste zu Vischering, supérieure du Monastère du Bon Pasteur à Porto (Portugal), écrivait au Saint Père de la part du Seigneur que Celui-ci voulait qu'il consacrat le monde au Sacré Cœur. Elle réitéra cette demande en 1899. Elle invoquait deux motifs :

« Son désir d'être aimé et d'être glorifié est si ardent qu'il veut que votre Sainteté lui offrent les cœurs de tous ceux qui, par le saint baptême, lui appartiennent pour leur faciliter le retour à la vraie Eglise et les cœurs de ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels il a donné sa vie et son sang et qui sont appelés également à être un jour les fils de la Sainte Eglise, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle [...]. Il me semblait voir cette lumière, le Cœur de Jésus, ce soleil adorable, qui faisait descendre ses rayons sur la terre [...] illuminant enfin le monde entier. De l'éclat de cette lumière les peuples et les nations seront éclairés et de son ardeur, ils seront réchauffés »<sup>431</sup>.

Le cardinal Mazzella sut trouver dans la *Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin les motifs justifiant la consécration du monde au Cœur de Jésus et en présenter des modalités compatibles avec la liberté des non-baptisés.

En 1899, Léon XIII consacrait donc le genre humain au Sacré-Cœur<sup>432</sup>, fondant culte et consécration sur la puissance transcendante de l'amour divin, symbolisée par le Cœur, « image sensible de la Charité infinie de Jésus Christ qui nous pousse à l'aimer en retour » ; il relativisait le Cœur et recentrait sur la *personne divine* du Christ. Voilà comment il définissait la consécration :

«Jésus Christ, Dieu et Rédempteur, est riche de la possession complète et parfaite de tout ce qui est. Pour nous au contraire, si grande est notre pauvreté et notre indigence que nous n'avons rien qui nous appartienne et que nous puissions lui offrir en présent. Et toutefois, dans sa bonté et son amour infinis, il n'oppose pas le moindre refus à ce que nous lui donnions et consacrons ce qui est son bien, comme si nous en étions les maîtres. Non seulement, il ne le refuse pas, mais il le désire et le demande : 'Mon fils, donne-moi ton cœur'. Il est donc vraiment en notre pouvoir de lui faire don de notre volonté et de notre affection. Car en nous consacrant à lui, non seulement nous reconnaissons et acceptons son autorité ouvertement et avec joie, mais encore affirmons que si ce que nous lui offrons était à nous, nous lui en ferions présent de tout notre cœur [...]. Puisque le Sacré Cœur est un symbole et une image de l'amour infini de Jésus Christ, amour qui nous pousse à l'aimer en retour, il est donc bien naturel de se consacrer à son cœur très auguste ; agir ainsi, c'est faire don de soi, c'est

<sup>430</sup> Nous suivons ici la présentation de B. DE MARGERIE, *Histoire doctrinale du culte envers le Cœur de Jésus*, Saint-Paul, Paris, 1995, p. 32-54.

<sup>431</sup> cf DE MARGERIE, *Histoire doctrinale du culte envers le Cœur de Jésus*, T.2, Paris 1995, p.32-33.

<sup>432</sup> Il vit dans ce geste *l'acte le plus important de son Pontificat* ; DE MARGERIE, op. cit., p.41. Ceci est d'autant plus remarquable que LEON XIII est le Pape qui a écrit la fameuse encyclique *Rerum Novarum* (1891), qui a marqué le développement de la doctrine sociale de l'Eglise jusqu'aujourd'hui.

se lier à Jésus Christ, car tout honneur, tout hommage et piété envers Jésus Christ s'adresse en réalité au Christ lui-même»<sup>433</sup>.

Dans son encyclique, le Pape consacrait « autant qu'il est en nous »<sup>434</sup>, écrivait-il, les non-baptisés au Sacré-Cœur de Jésus. Il les « recommandait au Cœur de Jésus ». On pourrait parler, écrit le P. de Margerie, d'une « consécration orante »<sup>435</sup>. Il les remettait au Christ pour autant qu'elles étaient elles-mêmes disposées à *ratifier cette remise*.

Le pape confirmait le caractère particulier de cette consécration des non-baptisés sous forme *d'intercession en leur faveur*. En effet, le Christ est mort sur la Croix à la place, au nom et en faveur de tous les hommes, y compris les non-baptisés. A travers son vicaire, c'est le Christ qui se consacre le genre humain, tout en inspirant par son Esprit à chacun des membres la pensée et le désir de ratifier cette consécration. Par cette consécration, le Christ prolonge et achève sa propre consécration (Jn 10, 36) au Père qui l'a consacré et envoyé dans le monde pour consacrer les hommes à son Amour. Cette consécration répare toutes les profanations et tous les refus de consécration : il s'agit de devenir une seule victime avec le Christ pour la gloire du Père dans l'Esprit (Jn17, 19). Vue sous la lumière paulinienne (2 Co5, 13-15), la consécration orientait les non-baptisés vers le baptême.

Le P. de Margerie note que chacun des chrétiens peut offrir au Christ les non-baptisés, même ceux qui ont vécu avant nous :

« Consacrer le genre humain tout entier au Cœur de Jésus, c'est donc s'associer à sa prière et à son sacrifice sur la Croix en faveur des hommes de tous les temps et de tous les lieux »<sup>436</sup>.

En 1926, Pie XI mettra cette consécration en rapport avec le mouvement de sécularisation et d'apostasie :

« Au siècle dernier et jusqu'au nôtre, des impies en sont venus par leur machinations à faire repousser l'empire du Christ et à provoquer une guerre ouverte contre l'Eglise [...]. On clame dans les assemblées : 'nous ne voulons pas qu'Il règne sur nous'. Mais en revanche, par la consécration dont nous venons de parler, une voix unanime éclate, celle des fidèles du Sacré-cœur, s'opposant vaillamment à celle de ses ennemis pour venger sa gloire et affirmer ses droits : 'Il faut que le Christ règne' 'Que votre règne arrive' Voilà pourquoi le genre humain tout entier, que le Christ en qui seul tout peut être restauré possède par droit de nature fut au début de ce siècle consacré au Sacré Cœur par Léon XIII... »<sup>437</sup>.

Pie XII quant à lui, écrit dans *Haurietis Aquas* (1956) :

« Les fidèles qui rendent hommage au Sacré-Cœur du rédempteur s'acquittent par là du très grave devoir qui les astreint au service de Dieu, et en même temps, par la consécration totale d'eux-mêmes et de tout ce qui leur appartient à leur Créateur et Rédempteur –qu'il s'agisse de leurs sentiments intimes ou de leurs actions extérieures-, ils obéissent au divin commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces »<sup>438</sup>.

### *Le Concile Vatican II : la redécouverte du baptême comme consécration*

Avec le Concile Vatican II va être souligné à nouveau avec force que toute la vie chrétienne est fondamentalement une *vie consacrée à Dieu*, en particulier pour les membres du peuple de Dieu que sont les laïcs :

<sup>433</sup> Encyclique *Annum Sacrum, Lettres apostoliques*, T.VI, Bonne Presse, Paris.

<sup>434</sup> Idem, p. 30-31.

<sup>435</sup> DE MARGERIE, op. cit., p.33

<sup>436</sup> DE MARGERIE, op. cit., p. 41.

<sup>437</sup> *Miserentissimus Redemptor*, n°125

<sup>438</sup> n°63

« Les laïcs en vertu de leur consécration au Christ et de l'onction de l'Esprit Saint, reçoivent la vocation admirable et les moyens qui permettent à l'esprit de produire en eux des fruits toujours plus abondants. En effet, toutes leurs activités, leurs prières et leurs entreprises apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leurs labeurs quotidiens, et même les épreuves de la vie, pourvu qu'elles soient patiemment supportées, tout cela devient 'offrande spirituelle, agréable à Dieu par Jésus Christ' (1 P 2, 5), et dans la célébration eucharistique, ces offrandes rejoignent l'oblation du Corps du Seigneur pour être offertes en toute piété au Père. C'est ainsi que les laïcs consacrent à Dieu le monde lui-même, rendant partout à Dieu dans la sainteté de leur vie un culte d'adoration »<sup>439</sup>.

Au cœur de l'Eglise, la *vie consacrée* manifeste plus intimement la consécration baptismale et est associée en même temps à la mission de l'Eglise :

« Livré à Dieu suprêmement aimé, celui que le baptême avait déjà voué à Lui se trouve [...] *consacré* plus intimement au service divin et dédié au bien de l'Eglise... »<sup>440</sup>.

Ce qui est nouveau après le Concile, c'est précisément l'émergence de communautés où la vie consacrée est vécue en communion étroite avec la consécration des autres baptisés, notamment sous la forme de la vie laïque consacrée :

« Les laïcs consacrés entendent [...] conserver et consolider leur lien avec le titre de « laïc », dans la mesure où ils veulent être et s'affirmer membres du peuple de Dieu, conformément à l'origine du terme 'laïc' (de « laos » peuple), et apporter le témoignage de leur appartenance sans se couper de leurs frères, pas même dans la vie civile »<sup>441</sup>.

Mais parallèlement, on perçoit un renouvellement des mouvements de *consécration baptismale* sous la forme de *consécrations au Cœur de Jésus, ou de consécrations faites à Jésus par les mains de Marie dans la ligne de saint Louis Marie Grignon de Montfort*. L'exemple du pape Jean-Paul II à cet égard est frappant : lui-même s'est consacré dans sa jeunesse à Jésus par les mains de Marie ; suite à son attentat il a, par une série de consécrations successives, consacré le monde à la Vierge Marie, selon la demande qui avait été exprimée aux bergers de Fatima...

La consécration au Cœur de Jésus elle-même, sous des formes renouvelées, fait ainsi partie de la *réponse d'amour du chrétien d'aujourd'hui*, comme de celui d'hier, ainsi que l'a bien expliqué le P.Kolvenbach le 2 juillet 1988, dans sa lettre adressée aux pères de la Compagnie de Jésus. A propos de la 23<sup>e</sup> congrégation générale, qui en 1883 accepta solennellement, au nom de tout le corps apostolique de la Compagnie de Jésus la « très douce mission » de propager le culte du Sacré-Cœur, il écrit :

« C'est l'époque des grandes consécrations publiques, célébrées dans un contexte de chrétienté, par lesquelles l'Eglise s'efforce de ranimer chez tous les baptisés la ferveur et le zèle et de 'promouvoir par tous les moyens à sa disposition, la dévotion au Sacré-Cœur'. Au-delà d'une certaine inflation verbale et d'une pompe cérémonieuse, 'se consacrer', c'est reconnaître solennellement et comme corps apostolique le mystère du Côté entrouvert. Consciente d'être née de la blessure du Christ, l'Eglise entonne un chant de louange et de reconnaissance. C'est dans cet esprit que la compagnie elle aussi, s'offre pour 'être consacrée dans la vérité qu'est le cœur de Jésus'. Les mots peuvent changer : peu importe en effet, si l'homme préfère se livrer ou faire 'le don de soi-même' ; la réalité restera toujours celle d'un 'sume et suscipe', demandant d'être 'mis avec le Fils' [...] L'œuvre de la réparation, la civilisation de l'amour, exige des consacrés qui se laissent faire sous la mouvance de l'Esprit, ouverts à l'imprévisibilité et à la gratuité de la réponse humaine à l'amour du cœur du Créateur et du Rédempteur [...]. Ils se consacrent à cause de l'amour de son Cœur. C'est à cause de sa consécration pour nous que chacun se consume en sa consécration amoureuse pour le Royaume . Et en dehors de cette perspective d'amour, il faut avouer que le cœur n'y est pas »<sup>442</sup>.

<sup>439</sup> LG 34, CEC 901

<sup>440</sup> CIC c.783

<sup>441</sup> *Ens. VII*, 2, 1984, 290

<sup>442</sup> *Conférence du P.Général, P.H.Kolvenbach, aux jésuites, dans Prier et Servir*, Direction générale de l'Apostolat de la prière, Rome, oct. /décembre 1988, p.299.

Conclusion : La consécration fondamentale du chrétien est son *baptême*, par lequel Dieu a pris possession de lui une fois pour toutes. Elle le fait participer à la consécration fondamentale du Christ. Le *caractère*, empreinte de cette consécration, le dispose à recevoir la vie divine. Néanmoins, c'est l'effort de toute notre vie que d'avoir à réaliser cette consécration du baptême tout au long du temps et dans tout l'être. C'est le sens des consécérations que nous faisons dans notre vie (vie consacrée, consécration au Sacré Cœur...).

Suivant la perspective bérullienne, une vraie vie baptismale est une vie consacrée en union avec la consécration primordiale du Christ à son Père, dès son entrée dans le monde (Hb 5, 5-10). Par cette consécration primordiale, le Christ commence son retour vers le Père : se recevant entièrement, dans l'Esprit Saint, de Celui qui l'engendre éternellement, Il commence dans le temps son mouvement éternel de retour vers le sein du Père (Jn 1, 1 ; 18). Cette consécration commence donc *dès le sein de Marie*, qui symboliquement d'ailleurs, exprime la vie cachée du Verbe dans le sein du Père. L'Ecole française insiste beaucoup sur le lien entre la vie baptismale et la vie en Marie. C'est pourquoi chez saint Louis Marie Grignon de Montfort, qui vulgarise cette doctrine, il y a un lien très fort entre la consécration, la dévotion mariale et le *renouvellement et des promesses du baptême*. La consécration se fait à *Jésus par les mains de Marie* et se conclut par le renouvellement des promesses du baptême. Ce type de consécration est si important qu'il a été repris par Jean-Paul II dans sa devise pontificale<sup>443</sup> et que le Pape, à la suite du message de Fatima, a solennellement consacré le monde à la Vierge Marie. En rigueur de terme, c'est cependant toujours *le Christ* qui est le destinataire, en tant que Dieu fait homme, de la consécration. La vie baptismale est donc fondamentalement pour l'Ecole française, reprise par le courant moderne de consécration, *consécration à Jésus par Marie, en en Jésus, consécration au Père, dans l'Esprit Saint*.

Or, dans la perspective du Cœur de Jésus, le signe sacramentel de l'eau baptismale ne révèle toute sa signification que lorsqu'il est relié symboliquement, comme à sa source, *au Cœur transpercé de Jésus*. De toutes les formes modernes de consécérations, celle qui voudra honorer au mieux l'essence baptismale de celle-ci devra donc se présenter comme « redamatio », c'est à dire, selon l'héritage de Paray, comme *réponse d'amour* à l'amour rédempteur (Léon XIII, explicité par Pie XI). En effet, dans cette perspective, c'est au Cœur de Jésus, c'est à dire au symbole de la personne du Verbe incarné *et de son amour blessé* que nous nous remettons entièrement, ce qui donne à la consécration baptismale une tonalité de *réponse d'amour*.

Le baptême constitue l'Eglise visible comme peuple sacerdotal, « instrument de la Rédemption de tous les hommes », auxquels elle est envoyée comme « lumière du monde et sel de la terre » (LG 9). La « consécration » n'est que l'acceptation consciente et sans cesse actualisée de cette mise à part. Elle est pour la gloire de Dieu et le salut du monde qui, de droit, sinon de fait, appartient déjà au Christ.

---

<sup>443</sup> « Totus tuus Maria »

## LA REPARATION

La notion de « réparation », qui fut triomphante au 19<sup>e</sup> siècle, semble bien peu comprise aujourd'hui. Elle est pourtant intimement liée à la spiritualité du Cœur de Jésus et aux révélations de Paray le Monial en particulier.

Le message de la divine miséricorde de Sainte Faustine et la petite voie de la confiance et de l'amour de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ont heureusement permis aux chrétiens de notre temps de redécouvrir le vrai visage de Dieu : non pas celui d'un juge sévère qui punit, mais celui du Père des miséricordes décrit par saint Luc, dans sa parabole de l'Enfant prodigue. A notre monde blessé, parce qu'il a voulu se construire dans l'oubli de son Père du ciel, Dieu veut envoyer un message d'amour, de réconciliation et d'espérance. « Dans l'Ancien Testament, j'ai envoyé à mon peuple des prophètes et avec eux la foudre » entendit un jour sainte Faustine. « Aujourd'hui, je t'envoie vers toute l'humanité avec ma miséricorde. Je ne veux pas punir l'humanité endolorie mais je désire la guérir en la pressant sur mon cœur miséricordieux » (PJ n°1588). A travers ce message de la sainte polonaise, c'est en quelque sorte *une inculturation du Cœur de Jésus pour notre temps qui est proposée*<sup>444</sup>. Bien compris cependant, ce message fondamental de la miséricorde n'annule pas, mais requiert au contraire, la mise en valeur de cette autre note caractéristique de la dévotion au Cœur de Jésus qu'est la « réparation ».

Ce mot, historiquement marqué par le 17<sup>e</sup> siècle français et en particulier les révélations du Cœur de Jésus à Marguerite-Marie à Paray le Monial, désigne le désir de l'Eglise, brûlée par l'Esprit consolateur (Jn 14, 16) de « réparer » les fautes de ses membres pécheurs<sup>445</sup>, en rendant « amour pour amour » au Cœur de son Rédempteur, blessé par l'ingratitude des siens<sup>446</sup>. A cette attitude est liée en particulier la *Solennité du Cœur de Jésus*<sup>447</sup>. Etablir un lien entre ces deux aspects fondamentaux de la *miséricorde* et de la *réparation* apparaît important. Dans la perspective du Cœur transpercé, le don miséricordieux de l'eau et du sang purificateur n'abolit pas, mais suscite au contraire, la réponse réparatrice de l'Eglise Epouse : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37). Ce regard de pénitence et de compassion que les croyants ont pu poser sur Jésus blessé par leurs péchés et par ceux du monde entier, en particulier par les ingratitude de ses amis, est un fruit de cette effusion des fleuves de l'eau vive (Jn 7, 38) du « cœur » blessé du Crucifié. Et le comble de la miséricorde de Dieu on l'a vu, est de mendier la nôtre sur la Croix (Jn 4,7 ;19, 28).

Cependant, cette dimension de la réparation demande une « inculturation » pour pouvoir être reçue dans le contexte mondialisé de ce début de millénaire . Le pape Jean-Paul II, en visite à Paray le Monial le 5 octobre 1986 écrivait à ce propos au Père Kolvenbach, Préposé Général de la Compagnie de Jésus :

« Auprès du Cœur du Christ, le cœur de l'homme apprend à connaître le sens véritable et unique de sa vie, à comprendre la valeur d'une vie authentiquement chrétienne, à se garder de certaines perversions du cœur

<sup>444</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>445</sup> Dans son grand *Credo du Peuple de Dieu* (30 juin 1968), PAUL VI écrit, à propos des péchés des membres de l'Eglise qui empêchent sa sainteté de rayonner sur le monde : « C'est pourquoi elle s'afflige et fait pénitence pour ces fautes » ; cf Gervais DUMEIGE, *La Foi Catholique*, 52/12.

<sup>446</sup> Cf l'article *Réparation* du P.Edouard GLOTIN dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, p. 369-413, qui sert de base pour les considérations qui vont suivre. Cf également du même auteur *Le Cœur de Jésus, approches anciennes et nouvelles*, Ed. Lessius, Bruxelles, 2001, p. 163-179.

<sup>447</sup> Les prières de la messe du Sacré-Cœur oscillent actuellement entre la dimension réparatrice de la Solennité, telle qu'elle avait été demandée par Jésus à Marguerite-Marie (cf les développements historiques plus bas) et l'évocation de l'amour miséricordieux du Seigneur. Le dimanche de la Miséricorde, institué par Jean-Paul II au sommet de l'année liturgique, le 1<sup>er</sup> dimanche après Pâques, qui peut être considéré en quelque sorte comme une seconde fête du Cœur de Jésus, pourrait devenir un jour la première, laissant alors pleinement à l'actuelle solennité du Cœur de Jésus, la signification réparatrice que la messe *Cogitationes* de Pie XI s'était employée à lui maintenir.

humain, à joindre l'amour filial envers Dieu à l'amour du prochain. Ainsi –*et c'est la véritable réparation demandée par le Cœur du Sauveur*– sur les ruines accumulées par la haine et la violence, pourra être bâtie la civilisation de l'amour tant désirée, le règne du Cœur du Christ ». Il invitait les jésuites à trouver les moyens adaptés pour présenter et pratiquer ce culte « *afin que l'homme d'aujourd'hui, avec sa mentalité et sa sensibilité propres y découvre la vraie réponse à ses interrogations et à ses attentes* »<sup>448</sup>.

Pour approfondir le sens de cette attitude spirituelle, nous tenterons d'en comprendre le vocabulaire et la symbolique (I), puis d'en repérer le développement historique dans ses différentes étapes (II) et enfin d'en montrer les fondements dans l'Écriture, « âme de la théologie »<sup>449</sup>, lue dans la Tradition de l'Église (III).

## LA REPARATION : VOCABULAIRE, SYMBOLE

### *Vocabulaire : satisfaction et réparation*

Étymologiquement dans le droit romain, la *satisfaction* est un compromis bienveillant qui condescend à se satisfaire du geste d'un débiteur insolvable. Le terme passe dans la pénitence canonique, puis dans les coutumes capétiennes ; il a alors le sens de contenter la partie lésée en acquittant une peine infligée par le juge. En dialecte roman, cette sanction devient *amende*, puis au 15<sup>e</sup> siècle *reparement*. Ce dernier terme, devenu *réparation*, finira par concurrencer en droit le terme savant de *satisfaction*. Dans la langue de l'Église, le second est conservé pour le sacrement de pénitence ; le premier est employé en spiritualité, surtout à partir de Marguerite-Marie. Il est validé par l'encyclique *Miserentissimus Redemptor* de Pie XI (1928), et désigne le devoir pour l'Église d'offrir à Dieu une compensation pour les fautes de ses membres pécheurs. Cela s'exprime généralement à travers le langage symbolique de *l'amende honorable*.

### *La symbolique de l'amende honorable*

Cette symbolique, tirée originellement du pénitentiel canonique, va être reprise dans la société civile comme « réparation honoraire » (et non pécuniaire). Par un juste retour des choses, elle sera réintégrée dans le contexte religieux à partir des révélations de Paray le Monial. Avec la fin du XX<sup>e</sup> siècle, elle sera appliquée par l'Église à la réparation des offenses faites aux personnes et aux communautés.

### *Les origines dans le pénitentiel canonique*

Dans les premiers siècles de l'Église, les oeuvres de pénitence publique précédaient la démarche de réconciliation auprès de l'Évêque, qui pouvait avoir lieu seulement une fois dans la vie. On note par exemple la réparation impériale d'un massacre offerte publiquement à l'évêque avec 'gémissements et larmes' (Théodose, Noël 390).

### *La laïcisation de « l'amende honorable »*

À partir du VII<sup>e</sup> siècle, la pratique de la pénitence privée commence à se généraliser, sous l'influence des moines irlandais. Par une sorte de compensation, le rituel de la pénitence publique va se *laïciser* au Moyen-Âge, à travers l'institution de *l'amende honorable*. Réparation honoraire officiellement classée au dernier rang des châtiments criminels, cette peine, infligée souvent dans les sentences du Parlement de Paris (entre le 15<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle notamment), va sanctionner certains délits graves. Le rituel typique est le suivant : torche en main, tête nue et nus pieds,

<sup>448</sup> *Message à la Compagnie de Jésus*, Documentation Catholique, n°1927, p.954.

<sup>449</sup> *Dei Verbum*, n°24.

souvent la corde au cou, portant chef d'accusation, il fallait désavouer son crime à « haute et intelligible voix » et demander « mercy ».

Ecartée une première fois par la Constituante (1791), l'amende honorable sera définitivement balayée par la chute de la Restauration en 1830.

### *Les Révélations de Paray le Monial*

Au cours de la troisième grande apparition de juin 1675, Marguerite-Marie entendit Jésus lui dire :

« Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant *réparation d'honneur* par une *amende honorable* pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il était exposé sur les autels ».

La symbolique de l'amende honorable, alors qu'elle sera bientôt abandonnée dans la société civile, sera reprise dès lors dans le *courant réparateur lié à la dévotion au Cœur de Jésus*. Sur la demande de la visitandine Anne-Madeleine Rémuzat (+1730), Mgr de Belzunce, évêque de Marseille, en fit une application publique lors de la peste de 1720. Les échevins firent le vœu de célébrer chaque année la fête du Cœur de Jésus « en réparation des crimes commis dans la ville ». Ce vœu est renouvelé encore chaque année, avec la participation de la municipalité<sup>450</sup>.

### *Jean-Paul II*

Il est étonnant de retrouver un exemple contemporain de cette pratique dans les démarches de « purification de la mémoire » que le Pape Jean-Paul II devait poser lors de la préparation du Grand Jubilé de l'an 2000. La reconnaissance des erreurs passées et la demande publique de pardon lors du 1<sup>o</sup> dimanche de Carême 2000 relèvent en effet de cette *symbolique de l'amende honorable*. Appliquées aux relations avec les personnes ou les communautés, elles se sont prolongées dans des démarches particularisées (demande de pardon pour l'antisémitisme des chrétiens, pour l'esclavage, pour les Croisades...), y compris de la part de certains gouvernements (demande de pardon de Bill Clinton pour l'esclavage, de la Belgique pour les événements du Rwanda ou l'assassinat de Patrice Lumumba...).

## LES FIGURES DE LA REPARATION DANS L'HISTOIRE

La réparation n'a pas commencé avec le message de Paray le Monial. Elle a été coextensive à l'histoire de l'Eglise et s'est approfondie progressivement à travers six expériences fondamentales.

a) *Le courant monastique* des premiers siècles dans lequel les moines faisaient pénitence pour leurs péchés et ceux de leur temps : le « penthos », ou « deuil du salut perdu par soi ou par les autres », devait durer toute la vie. Il trouvait son expression symbolique dans les larmes « béatifiantes » nées de la douleur de contrister le Christ quotidiennement et de le voir renié par le monde

b) Dans la mouvance des ordres mendiants nés au XIII<sup>o</sup> siècle, la figure de *Catherine de Sienne* (XIV<sup>o</sup> siècle), vivant dans sa chair la douleur de l'Eglise-Mère défigurée par les péchés de ses ministres, va marquer une nouvelle étape. Avec elle, la réparation apparaît spécifiquement liée à la souffrance de voir l'ingratitude des chrétiens devant l'œuvre de la rédemption et leur refus de rendre à Dieu amour pour amour

<sup>450</sup> Déjà, en 1654, à Paris, la régente Anne d'Autriche fit amende honorable publiquement, corde au cou et cierge allumé, au nom de ses sujets, pour les profanations eucharistiques commises pendant la Fronde. Cf GLOTIN, *Réparation*, Dict. de Spiritualité, col. 388.

c) Avec *Marguerite-Marie* au XVII<sup>e</sup> siècle, le sens de la réparation va encore se préciser. Le *Cœur du Christ* va en être désormais le terme prochain, en tant qu'il est symboliquement le lieu où ont conflué depuis le premier instant de l'Incarnation jusqu'au dernier soupir sur la Croix « toutes les humiliations, pauvretés, douleurs et mépris » que le Christ devait subir au cours des siècles du fait de l'ingratitude des siens.

d) Avec *sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, la nature même de l'acte réparateur va être explicitée, notamment à travers le fameux acte d'offrande « à l'amour miséricordieux » afin de consoler Dieu de « l'ingratitude des méchants ».

Dans ses *Manuscrits*, la sainte insiste sur le fait qu'il s'agit non pas tant d'aimer que de se laisser aimer (au moins dans un premier temps) pour permettre à Dieu de déverser sur sa créature les flots de son amour. La *redamatio* n'est possible que parce qu'elle est donnée par l'amour même de Dieu. Elle est elle-même don de la miséricorde. Elle s'incarne alors dans les prières et les petits sacrifices.

e) L'union du Cœur de Jésus et de *Marie* conduisit l'Eglise à reconnaître en celle-ci le « co-objet » de l'acte réparateur. La communion réparatrice du premier samedi du mois fut promue par Maria Dolores Inglese dès 1899. Elle fut bien sûr confirmée par les apparitions de *Fatima* qui eurent un si grand retentissement sur l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle et sur le pontificat de Jean-Paul II en particulier<sup>451</sup>.

f) Avec *Jean-Paul II*, la miséricorde va colorer encore davantage la spiritualité de la réparation, à travers la reconnaissance officielle du message de sainte Faustine et l'institution de la fête de la miséricorde. Dans le contexte de la nouvelle évangélisation, le « kérygme », la proclamation fondamentale, est l'amour miséricordieux du Christ ressuscité. Cependant, dans un deuxième temps, le pécheur réconcilié peut découvrir l'importance de pouvoir non seulement recevoir du Christ, mais aussi lui donner une *réponse d'amour*. La *miséricorde* n'annule pas les exigences objectives de la *justice*. Au contraire, « la réparation du mal et du scandale, le dédommagement du tort causé, la satisfaction de l'offense, sont conditions du pardon »<sup>452</sup>. D'autre part, la réparation intègre désormais toutes les démarches visant à demander pardon pour le mépris de l'autre : les agressions contre *l'homme*, si nombreuses aujourd'hui, n'atteignent-elles pas directement le Cœur de Dieu (Mt 25, 31-46) ? L'homme « est la première route et la route fondamentale de l'Eglise », affirmait avec force, à la suite du Concile Jean-Paul II dans *Redemptor Hominis* (n°14).

A vrai dire, cette forme de réparation n'est pas nouvelle. Marguerite-Marie la vivait déjà, elle qui insistait sur l'importance de la charité fraternelle dans sa communauté :

« A l'oraison du soir, elle le pria de lui faire connaître les moyens de contenter le désir qu'elle avait de l'aimer. Il lui fit voir qu'elle ne pouvait mieux lui témoigner son amour qu'en aimant le prochain pour l'amour de lui-même ; qu'elle devait s'employer à procurer leur salut et celui de ses sœurs, quoiqu'elle fut la plus misérable de toutes qu'il fallait oublier ses intérêts pour les leurs dans tout ce qu'elle pourrait faire. Et... Notre-Seigneur lui fit connaître que c'était le rétablissement de la charité dans les cœurs qu'il demandait ; puisque par les manquements qu'on y faisait, l'on s'était séparé de lui qui est la charité même ». <sup>453</sup>

Elle a cependant encore plus d'importance aujourd'hui comme la bienheureuse Mère Térésa l'a montré de façon admirable :

« Un chrétien est un tabernacle du Dieu vivant. Maintenant que vous avez compris combien Dieu vous aime d'amour, quoi de plus naturel pour vous que de passer le reste de votre vie à rayonner de cet amour ? Etre

<sup>451</sup> cf Aura MIGUEL, *Le secret de Jean-Paul II*, Mame-Plon, 2000 cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>452</sup> JEAN-PAUL II, *Encyclique sur la miséricorde*, décembre 1980, n°14.

<sup>453</sup> cf Bernard PEYROUS, *Les messages du Cœur du Christ à Marguerite-Marie*, in *Sainte Marguerite-Marie et le message de Paray le Monial*, Desclée, 1993, p. 191-207.

vraiment chrétien, c'est accepter vraiment le Christ et devenir un autre Christ l'un pour l'autre. C'est aimer comme nous sommes aimés et comme le Christ nous a aimés sur la Croix. C'est nous aimer l'un l'autre et donner aux autres. Le Christ quand il a dit : 'J'étais affamé et vous m'avez donné à manger' ne parlait pas seulement de la faim de pain et d'aliment, il parlait aussi de la faim d'amour. Jésus Lui-même a fait l'expérience de cette solitude. Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. Ce lui fut douloureux et n'a cessé de l'être. Cette faim qu'éprouvent tous les êtres humains, elle tenaille et corrode toute personne au plus profond de son être ».

## QUELQUES ATTITUDES REPARATRICES DANS L'EVANGILE

Quelques passages de l'Évangile, lus à la lumière de la Tradition, permettent de mieux comprendre les fondements de la réparation dans la Révélation.

### *L'action de grâces (Lc 17, 11-19)*

Au fondement de la réparation, il y a l'action de grâces. L'ingratitude de nos cœurs si prompts à oublier les bienfaits de Dieu blesse profondément le Cœur de Jésus, comme il l'a confié à Marguerite-Marie lors de ses apparitions à Paray le Monial :

« Il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur [amour ] et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes. 'Ce qui m'est beaucoup plus sensible' me dit-il, 'que tout ce que j'ai souffert en ma Passion ; d'autant que s'ils [me] rendaient quelque retour [d']amour, j'estimerai peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais s'il se pouvait en faire encore davantage »<sup>454</sup>.

Jésus se plaignait particulièrement des « froideurs et mépris » pour l'Eucharistie, de la part en particulier de ses amis, les consacrés<sup>455</sup>. Dans la seconde apparition, il demande à la visitandine de suppléer à ces ingratitude<sup>456</sup>.

L'Évangile nous propose en effet en exemple l'attitude de ce Samaritain qui, bien que non-juif, a su montrer un cœur reconnaissant. Celui-ci a ainsi en partie consolé Jésus pour l'ingratitude des neuf autres lépreux, qui, bien que guéris, n'avaient pas su Le remercier. Nous avons tant de motifs d'action de grâce ! La louange, qui consiste à glorifier Dieu à haute voix (Lc 17, 15), a été heureusement largement diffusée dans l'Église par le Renouveau charismatique. Elle rejoint en fait une tradition ancienne et notamment une tradition réparatrice :

Les « divines louanges » adressées par la foule à Jésus Eucharistie à la fin d'une adoration ou lors d'une procession par exemple ont cette tonalité réparatrice pour tous les outrages faits à Jésus dans le Saint Sacrement. On retrouve cette même intention dans les prières du *mouvement réparateur de Tours*, lancé par sœur Marie de Saint Pierre (+1848). Voulant promouvoir la réparation des blasphèmes par la louange, celle-ci lança la pratique des « flèches d'or », c'est à dire des bénédictions du Nom de Dieu.

### *L'adoration eucharistique (Jn 13, 21-30)*

L'adoration eucharistique a un lien tout particulier avec la réparation. C'est au cours d'une adoration du Saint-Sacrement que les trois grandes apparitions de Paray le Monial eurent lieu et Jésus se plaignit particulièrement des ingratitude envers sa présence eucharistique. Cependant, l'expérience de Marguerite-Marie (cf plus bas), qui va avoir une très grande influence sur les siècles

<sup>454</sup> *Autobiographie 56*, op. cit. p.85.

<sup>455</sup> *Autobiographie 92*, op. cit. p.122.

<sup>456</sup> *Autobiographie 56*, op. cit. p. 85-86.

suivants, n'est pas une invention du 17<sup>e</sup> siècle. Elle s'enracine dans les sources mêmes de la Révélation, plus particulièrement dans l'expérience de saint Jean<sup>457</sup>.

Le disciple bien-aimé souligne à plusieurs reprises dans son Evangile son combien la trahison de Judas était présente au Cœur de Jésus « dès le commencement » (Jn 6, 64). Mystérieusement, Jésus, qui savait ce « qu'il y a dans l'homme » (Jn 2, 25), n'ignorait pas que celui qu'il avait choisi pour son Apôtre allait le livrer (Jn 6, 70). Et pourtant, à aucun moment, il n'a renoncé à son amour pour lui (Mt 26, 50), même si à cause de cet amour même, son cœur était totalement vulnérable, et donc meurtri par ce rejet. Le Jeudi saint, juste après le geste du lavement des pieds, signe du plus grand amour, Jésus va exprimer cette souffrance qui l'habite (Jn 13, 18.21) et qui trouble profondément son cœur (Jn 13, 21).

Or, Judas semble être associé d'une manière particulière au refus de l'amour de Jésus *dans l'Eucharistie*<sup>458</sup>. Au moment où le Cœur de Jésus est brisé par le refus de Judas, Jean lui est donné en quelque sorte comme « consolateur »<sup>459</sup>. La première « consolation » que nous devons à Jésus est en effet d'accepter, comme le disciple bien-aimé, de *nous laisser aimer par Lui*. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (+1897) l'avait bien compris, elle qui écrivait :

« O mon Dieu, de toute part (votre Amour miséricordieux) est méconnu, rejeté les cœurs dans lesquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures leur demandant le bonheur [...] au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter votre Amour infini [...]. O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en victimes d'holocauste à votre amour vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinie tendresse qui sont en vous <sup>460</sup>».

Pour saint Jean, cette expérience de l'amour est liée au don suprême que Jésus nous fait de sa vie *dans l'Eucharistie*. Les allusions à ce sacrement sont de fait nombreuses dans le quatrième Evangile<sup>461</sup>. Cet amour de l'Eucharistie, Jean l'a puisé au Cœur même de son maître Bien-aimé, lorsque, lors du dernier repas, il lui fut donné de se pencher sur sa poitrine au moment où Celui-ci se donnait sacramentellement à ses Apôtres<sup>462</sup>. Il a su reconnaître l'amour « jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1) de Celui que nos frères d'Orient aiment à appeler le « très doux Jésus ».

C'est cette expérience que fera sainte Marguerite Marie le 27 décembre 1673, en la fête de saint Jean<sup>463</sup>. Les spécialistes se refusent à séparer cette première apparition de la vision du Cœur que surmonte une Croix, signe de l'ingratitude dont le Christ a souffert<sup>464</sup>. Par la suite, Jésus, dans la grande apparition de juin 1675, en l'octave de la Fête-Dieu, se plaint particulièrement des manques

<sup>457</sup> Cf chapitre *Le disciple bien-aimé*

<sup>458</sup> idem

<sup>459</sup> Dans l'Evangile de Jean, Jésus se présente Lui-même, dans le prolongement de la tradition vétéro-testamentaire (Is 49, 1.13 ; 61, 2), comme le « Paraclet », le « consolateur » (ou « l'avocat », cf Jn 14,16 ; 1 Jn 2,1) et promet un autre « Paraclet », l'Esprit Saint (Jn 14, 16-17.26). Le disciple, en se laissant « consoler » par le Christ, peut à son tour devenir dans l'Esprit l'un de ces « consolateurs » que cherche Jésus (cf Ps 69(68), 20-21..

<sup>460</sup> *Manuscrit A, 84 r°*

<sup>461</sup> Outre bien sûr le miracle de la multiplication des pains et le discours sur le pain de vie au chapitre 6, on peut retenir notamment, dans la perspective symbolique de saint Jean, les noces de Cana (Jn 2, 1-12) ; le lavement des pieds (Jn 13, 1-20), l'allégorie de la vigne (Jn 15) et le repas au bord du lac (Jn 21, 12-14).

<sup>462</sup> Cf les méditations de PIE XII sur les battements du « Cœur eucharistique de Jésus » dans *Haurietis Aquas*, n° 34-35.

<sup>463</sup> Cf chapitre *Le disciple bien-aimé*

<sup>464</sup> « Ce divin Cœur me fut représenté comme dans un trône tout de feu et de flamme, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la Croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce Sacré-Cœur et une Croix au-dessus et mon divin sauveur me fit connaître que [...] dès le premier instant de son Incarnation [...] la Croix fut pour ainsi dire plantée dans son Sacré Cœur qui accepta dès lors pour nous témoigner son amour, toutes les humiliations, la pauvreté, les douleurs que la sacrée Humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie mortelle, et les outrages auxquels l'amour devait l'exposer jusqu'à la fin des siècles sur nos autels dans le Très saint et très auguste Sacrement » « Vie et Œuvres... », T.2, p. 477-478

d'amour *pour sa présence dans l'Eucharistie*, spécialement de la part des « cœurs qui lui sont consacrés »<sup>465</sup>. La sainte rejoint ainsi l'expérience du disciple bien-aimé. A cause de toutes les trahisons des privilégiés de Dieu<sup>466</sup>. -chrétiens, prêtres, religieux- tout au long de l'histoire, Dieu se cherche aujourd'hui encore des consolateurs.

Dans l'adoration, nous pouvons, comme saint Jean, au Cénacle, reposer sur le « sein » de Jésus et ainsi lui tenir compagnie en le « consolant » pour toutes les négligences commises vis à vis de ce sacrement d'amour.

« *Demeurez ici et veillez avec moi* » (Mt 26, 36-46 et parallèles)

La scène de Jésus dans le jardin des Oliviers est en quelque sorte ce qui correspond dans les *Synoptiques* à ce moment dramatique de la trahison de Judas. C'est le moment où Jésus semble le plus faible, le plus vulnérable et où il semble mendier notre secours. Ne dira-t-il pas à Marguerite-Marie qu'Il a souffert à ce moment une « mortelle tristesse » qui devait la réduire à une « espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort »<sup>467</sup>? Ne lui a-t-il pas demandé, comme à ses trois disciples les plus intimes, de veiller avec Lui à ce moment là (Mt 26, 38)?

Le Pape Pie XI nous a laissé une explication saisissante de cette mystérieuse consolation que nous pouvons apporter aujourd'hui, par-delà le temps et l'espace, à Jésus agonisant au Jardin des Oliviers :

« Si, à cause de nos péchés futurs, mais prévus, l'âme du Christ devint triste jusqu'à la mort, elle a sans nul doute recueilli quelque consolation, prévue elle aussi, de nos actes de réparation, alors qu'un ange venu du ciel lui apparut pour consoler son cœur accablé de dégoût et d'angoisse<sup>468</sup>. Ainsi donc, ce Cœur sacré, incessamment blessé par les péchés d'hommes ingrats, nous pouvons maintenant et même nous devons le consoler, d'autant que le Christ lui-même se plaint par la bouche du Psalmiste<sup>469</sup>, ainsi que la liturgie sacrée le rappelle, d'être abandonné de ses amis »<sup>470</sup>.

La pratique de « l'heure sainte », qui consiste à passer une heure, de 23h à minuit, la veille du premier vendredi du mois, est une manière de mettre en pratique la demande de Jésus à ses disciples privilégiés, Pierre, Jacques et Jean, en pratique. Pendant cette heure, il est possible par exemple d'entrer dans les sentiments du Cœur de Jésus à l'agonie en méditant des Psaumes comme le Psaume Ps 31 (30); 55 (54) ; 69 (68). Il est possible également de prier pour tous ceux qui revivent en eux l'agonie de Jésus, les mourants, les désespérés...

*Jn 19, 34.37 : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé ».*

<sup>465</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>466</sup> Saint THOMAS D'AQUIN note dans la *Somme Théologique* que durant sa Passion, le Christ a souffert intérieurement en premier lieu de « tous les péchés du genre humain pour lesquels il satisfaisait en souffrant si bien qu'Il les prend à son compte [...], puis plus particulièrement, la chute des Juifs et de ceux qui lui infligèrent la mort et surtout des disciples qui tombèrent durant sa Passion » ; cf *III Pars*, q.46 art.6.

<sup>467</sup> Sainte MARGUERITE-MARIE, *Autobiographie* n°57 ; *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*, Présentation DARRICAU, Ed. Saint Paul, 1990, T.1, p.86.

<sup>468</sup> Le *Catéchisme de l'Eglise Catholique* affirme dans le même sens : « Jésus nous a tous et chacun connus et aimés durant sa vie, son agonie et sa Passion et il s'est livré pour chacun de nous : 'le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi' (Ga 2, 20). Il nous a tous aimés d'un cœur humain. Pour cette raison, le *Cœur Sacré de Jésus*, transpercé par nos péchés et pour notre salut, est considéré comme le signe et le symbole éminents [...] de cet amour que le Rédempteur porte sans cesse au Père éternel et à tous les hommes sans exception » (n° 478).

<sup>469</sup> « L'insulte m'a broyé le cœur, le mal est incurable ; j'espérais un secours mais en vain, des *consolateurs*, je n'en ai pas trouvé » ; Ps 69 (68), 21.

<sup>470</sup> *Miserentissimus Redemptor*, 1928

L'épisode du côté transpercé constitue le passage central de la révélation de l'amour miséricordieux dans l'Évangile de Jean<sup>471</sup>. Là-même où, dans une ultime offense, nous le frappons en plein cœur, Jésus fait jaillir les flots de son amour et de sa miséricorde, symbolisés par l'eau et le sang et communiqués à travers les sacrements : « Jean 19, 30 avait approfondi le même enseignement. Celui qui est livré livre l'Esprit. Le don maximal répond à la pire inconscience [...]. La mort déjà survenue, [...] se trouve décrit l'ultime coup que l'homme ait pu porter au Fils déjà mort. Il ouvre le cœur de Dieu [...]. La même symbolique est toujours à l'œuvre. La libéralité répond à l'ingratitude »<sup>472</sup>.

A ce don, correspond l'attitude réparatrice des croyants, qui, jusqu'à la fin des temps, à la suite de Jean et de Marie, contempleront « Celui qu'ils ont transpercé », selon la double nuance de *supplication* (Za 12.10 hébreu) et de *compassion* (LXX) suggérée par la citation de Zacharie<sup>473</sup>. C'est là qu'il faut situer le plus explicitement la réparation comme *retour d'amour*<sup>474</sup> envers l'amour blessé du Sauveur. Celui-ci implique une dimension de conversion, qui consiste, devant l'image du Crucifié, à accueillir le témoignage de l'Esprit sur notre péché (Jn 16, 8), et à en avoir le cœur transpercé (Ac 2, 27 ; Ps 51, 19). Ceci peut concerner nos fautes contre Dieu, mais aussi contre nos frères, car elles ne blessent pas moins le Cœur de Jésus. Mais ce regard de foi que décrit saint Jean consiste aussi en la contemplation de l'amour miséricordieux, manifesté à travers le Cœur grand ouvert du Fils, et en notre compassion pour l'Agneau innocent (Is 53, 8).

A la perspective de cette conversion qui est réparation se rattache la pratique des premiers vendredis du mois, mais aussi la symbolique de l'amende honorable (cf supra).

« *A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui* » (Jn 19, 27).

La réparation au Cœur de Marie est suggérée par le rapprochement entre le passage clé de Jn 19, 27, où Jésus confie Marie à Jean et Jean à Marie, et les deux passages de l'enfance de Jésus en saint Luc, qui annoncent prophétiquement le mystère pascal : la présentation et le recouvrement au Temple (Lc 2, 22-35 ; 41-50).

Dans l'Évangile de Jean, il est dit en effet très peu de choses sur ce qui se passe dans le cœur de Marie au moment de la Passion de Jésus, sinon que Marie se tenait « debout près de la Croix », alors pourtant que son Cœur est transpercé par le glaive de douleur (Jn 19, 25, Lc 2, 35). Elle verse à ce moment là *le sang du cœur*, comme l'avait bien exprimé un auteur du 12<sup>e</sup> siècle :

A l'heure où Jésus versait le sang du corps, la Mère versait « le sang du cœur. Il n'y avait alors qu'une seule volonté du Christ et de Marie, et tous deux offraient ensemble un seul holocauste, elle dans le sang de son cœur, lui dans le sang de sa chair »<sup>475</sup>. Enflammée d'amour, elle usait du seul ministère de sa conscience et s'immolait elle-même, sans bruit sur l'autel intérieur ; elle rassemblait et le bois et la flamme et l'huile dans ce sanctuaire. On pouvait donc voir deux autels : l'un dans la poitrine de Marie, l'autre dans le corps du Christ. Le Christ immolait sa chair et Marie son Esprit. Elle souhaitait certes ajouter au sang de l'âme le sang de sa chair, et célébrer avec le Christ, mains élevées en Croix, le sacrifice du soir (...) mais c'était le privilège du seul Grand Prêtre de porter l'offrande de son sang à l'intérieur du Saint des Saints (Hb 9, 12) »<sup>476</sup>.

Rien ne nous est dit en revanche sur ce qui s'est passé le Samedi Saint. On peut cependant essayer de deviner quels furent les sentiments de Marie, à travers la scène du recouvrement au Temple. Bien qu'elle ait eu totalement confiance en son enfant, Marie a cherché alors celui-ci *toute angoissée*,

<sup>471</sup> Cf *Le Disciple bien-aimé*.

<sup>472</sup> Y.SIMOENS, *ibid.* p. 854-855

<sup>473</sup> « Ils feront sur lui la lamentation comme on la fait pour un fils unique et ils le pleureront comme on pleure un premier-né », Za 12, 10.

<sup>474</sup> « Redamatio » ; cf GLOTIN, *Réparation*, Dict. de spiritualité, op. cit., col. 377-378.

<sup>475</sup> ARNAUD DE CHARTRES, (+ vers 1151), *De Laudibus Virginis*, PL 189, 1726-1727 cité par René LAURENTIN, *Marie-Deluil-Martiny, Précurseur et martyre*, Fayard, 2003, p.220-221.

<sup>476</sup> *De Septem Verbis Domini* 3, PL 189, 1693-1695 A

avant de le trouver dans le Temple (Lc 2, 48). Or cet événement annonçait symboliquement la mort et la résurrection de Jésus. On peut penser que Marie, bien qu'elle n'ait jamais douté de la Résurrection de son Fils, a ressenti douloureusement dans son cœur immaculé la disparition de Celui-ci. Il n'est pas rare qu'après avoir déployé un courage extraordinaire lors des derniers instants de son enfant, une mère tombe dans un profond abattement après son ensevelissement, sa présence physique lui étant définitivement ôtée. Il se peut que Marie ait vécu cette forme « d'angoisse », parallèle en quelque sorte à celle que vécut Jésus à Gethsémani<sup>477</sup>. En ce moment là, comme son Fils, Marie a pu avoir besoin de la présence de Jean pour la soutenir (Jn 19, 27). Celui qu'elle a enfanté à la vie de la grâce (Jn 16, 21) par les douleurs de son Cœur immaculé lui est donné maintenant comme consolateur. Marie, la mère de Miséricorde, est confiée à la miséricorde des pécheurs pardonnés que nous sommes ! C'est le sens de la réparation à son douloureux et immaculé demandée par Marie à Fatima, avec notamment la pratique du premier *samedi* du mois et la prière quotidienne du chapelet.

### *Jn 21, 15-17 « Pierre, m'aimes-tu » ?*

Dernière « délicatesse » de la miséricorde et dernière attitude réparatrice. A son disciple qui l'avait renié trois fois (Jn 18, 15-27), Jésus donne miséricordieusement la possibilité de confesser trois fois son amour. Selon l'exégèse courante dès le V<sup>e</sup> siècle, « c'est en 'compensation' de ses trois reniements » que Jésus exige de Pierre « sa triple profession d'amour débouchant sur un horizon victimal »<sup>478</sup>.

Comme l'avait déjà remarqué Irénée, l'œuvre de la Rédemption est de nous faire repasser par les mêmes endroits où nous sommes tombés pour nous relever : « Ce qui est noué ne peut en effet se dénouer qu'en défaisant en sens inverse l'assemblage des nœuds »<sup>479</sup>. En ce sens, la miséricorde ne s'oppose pas à la justice, mais la fonde au contraire. Elle la rend non seulement possible mais nécessaire, pour achever la guérison de nos relations à Dieu, aux autres et à nous-mêmes. Or, la première justice que nous devons à Dieu, c'est de lui rendre « amour pour amour »<sup>480</sup>. En le faisant, nous restaurons les conditions d'une vraie amitié avec l'unique Pasteur. Nous pouvons le faire par des actes d'amour envers son Cœur (« Seigneur, ... tu sais que je t'aime »), qui s'incarnent dans l'amour des frères (« Sois le berger de mes brebis »). Un acte d'amour couvre une multitude de péchés (Pr 10, 12 ; 1 P 4, 8). La réparation n'est pas *regard en arrière mais invitation à l'amour*. La scène de la pécheresse pardonnée dans l'évangile de saint Luc (Lc 7, 36-50) permet de le comprendre. Parce qu'on lui avait beaucoup remis, celle-ci avait montré beaucoup d'amour à Jésus. Mais inversement, cet amour qu'elle vivait désormais lui donnait de réparer toutes les fautes du passé : « Je te dis : ses péchés, ses nombreux péchés, lui sont remis, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on remet peu montre peu d'amour ».

Conclusion : Cette spiritualité de la réparation apparaît plus que jamais nécessaire pour poser les bases d'une civilisation de l'amour. *L'Eglise nous propose elle-même les voies de son « inculturation » pour le monde d'aujourd'hui*. A travers les messages de Fatima et de sainte Faustine, à travers les démarches de demande de pardon de Jean-Paul II, faisant suite au « virage anthropologique » du Concile Vatican II, sont ouvertes des voies nouvelles pour actualiser cette démarche. A chacun de trouver les moyens de rendre amour pour amour à Jésus. Des saints du 20<sup>e</sup> siècle, comme Mère Térésa ou le P. Kolbe, qui ont su allier l'amour de Jésus, celui de Marie et des plus petits, ouvrent la voie du troisième millénaire.

<sup>477</sup> Sur cette forme d'agonie, liée à l'absence de l'Aimé, qui prolonge en quelque sorte celle du Christ, cf le témoignage sur la « nuit de la foi » de Mère Térésa dans *La vie victimale*.

<sup>478</sup> Edouard GLOTIN, art. cité, col.377 ; l'auteur donne de nombreuses références patristiques.

<sup>479</sup> IRENEE DE LYON, *Contre les Hérésies*, III, 22, 4.

<sup>480</sup> L'expression est de saint AUGUSTIN, *1 Jo. VII, 7* ; PL 35, 2052 ;



Comment parler du mystère de la souffrance aujourd'hui ? Les progrès de la science et du niveau de vie général semblent justifier pour beaucoup le recours à toutes les possibilités offertes par les techniques médicales (avortement « thérapeutique », procréation artificielle, clonage, euthanasie..) , indépendamment de toute considération éthique. Par ailleurs, à cause des grands séismes du 20<sup>e</sup> siècle (guerres mondiales, totalitarismes, génocides...), le thème de la souffrance est le lieu privilégié du procès intenté à Dieu : « Si Dieu est bon, pourquoi tant de mal dans le monde ? ». Est-il possible dans ce contexte d'aborder le mystère de la Rédemption ?

Pourtant, les saints du 20<sup>e</sup> siècle qui ont été marqués plus particulièrement par la Croix, comme Marthe Robin (+1981), le P.Kolbe (+1941), Edith Stein(+1943), Padre Pio (+1968) ou Mère Térésa (+1997), exercent une attraction mystérieuse sur les « simples ». De même, l'étonnant succès dans le monde entier d'un film comme *La Passion* de Mel Gibson<sup>481</sup>, ou encore l'attraction de nombreux fidèles pour des exercices de piété comme le Chemin de Croix, montrent qu'il y a dans la conscience chrétienne, et même non chrétienne, de l'homme d'aujourd'hui, une réelle ouverture et en quelque sorte une compréhension par le cœur de ce mystère de la souffrance rédemptrice.

De fait, alors même que nous la fuyons, la réalité de la souffrance s'impose à nous, ne serait-ce que par l'intermédiaire des médias qui s'évertuent à montrer, souvent sans pudeur, tous les drames qui frappent la planète. « Stat crux dum volvitur orbis », disent les moines de Chartreuse. Pendant que le monde tourne, « la Croix demeure » ; elle fait partie de la réalité de notre condition humaine, nous le savons bien, même s'il y a en elle toujours quelque chose de scandaleux, de mystérieux, d'incompréhensible. « Voici l'homme » disait Pilate en montrant « l'homme des douleurs » (Jn19, 5).

« Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance, confiait à un ami le Cardinal Veillot sur le point de mourir d'un cancer. Moi-même, j'en ai parlé avec chaleur. Dites aux prêtres de n'en rien dire : nous ignorons ce qu'elle est. J'en ai pleuré ». C'est effectivement avec beaucoup de prudence qu'il nous faut évoquer ce thème. Celui-ci est cependant incontournable, non seulement parce qu'il est au cœur du mystère de la Rédemption, mais aussi parce que nous y sommes ou y serons tous confrontés à un moment ou à un autre de nos existences. Or, la Révélation, ce que le Pape Jean-Paul II appelle « L'Évangile de la souffrance »<sup>482</sup>, nous donne sur ce point un éclairage décisif : « C'est [...] par le Christ et dans le Christ que s'éclaire l'énigme de la douleur et de la mort qui, hors de son Évangile, nous écrase. Le Christ est ressuscité ; par sa mort, Il a vaincu la mort, et il nous a abondamment donné la vie [...] », écrit le Concile Vatican II <sup>483</sup>. « Puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal », affirme le même texte<sup>484</sup>. Seul le Christ et son Cœur brûlant d'amour peuvent nous donner la clé de ce mystère.

« Venez à moi vous tous, vous tous qui peinez et ployez sous les poids du fardeau et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui mon joug est aisé et mon fardeau léger » (Mt 11, 30). Jésus n'a pas promis de supprimer les souffrances de nos vies, mais de les rendre plus légères. Mieux, en les portant sur la Croix, il leur a donné un sens nouveau : nous configurer à Lui pour « nous unir à sa souffrance rédemptrice » (CEC 1505). « En ce moment, je trouve la joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances

<sup>481</sup> quelle que soit l'appréciation que l'on porte sur la manière dont le réalisateur a traité ce sujet.

<sup>482</sup> *Lettre apostolique Salvifici Doloris*, 1984, n° 25.

<sup>483</sup> *Gaudium et Spes*, 22, §6

<sup>484</sup> *idem.*, 22, §5

du Christ pour son Corps qui est l'Eglise », écrit saint Paul (Col 1, 24). Dans le drame de la Rédemption, nous ne sommes pas seulement spectateurs seulement, mais avons aussi un rôle à jouer. Cela peut sembler trop dur, voire impossible, si l'on ne fait pas l'expérience personnelle de la douceur infinie de l'amour du Cœur de Jésus, douceur qui rend plus suaves nos fardeaux et nos souffrances. Seule la découverte de cet amour pour nous peut transformer nos cœurs à l'image de celui du Christ, et nous donner le courage de le suivre jusqu'à la Croix, comme saint Jean<sup>485</sup>.

Certains d'entre nous vivent plus que d'autres cette vocation commune à tous. La Tradition de l'Eglise désigne cet appel particulier du terme de *vocation victimale*. Sous des formes variées, ce type de vocation a toujours existé dans l'Eglise mais doit être approfondi, à la lumière du témoignage des saints de notre temps et du Cœur de Jésus, pour être mieux compris et accueilli aujourd'hui.

## Le mystère de la souffrance dans la Révélation

Il ne s'agit pas ici bien évidemment de faire une étude approfondie de la question, qui demanderait un ouvrage entier<sup>486</sup>, mais de rappeler quelques données fondamentales, à partir de l'Ecriture et de l'enseignement de l'Eglise.

### *Dieu innocent du mal*

« La souffrance ne vient pas du ciel », écrivait Marthe Robin (+1981), experte en la matière. Cette vision optimiste est celle de l'Ecriture elle-même, comme l'atteste le livre de la Sagesse, livre, composé à Alexandrie quelques dizaines d'années seulement avant le Christ : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants. Il a tout créé pour que tout subsiste ; les créatures du monde sont salutaires, en elles, aucun poison de mort, et l'Hadès ne règne pas sur la terre ; car la justice est immortelle [...]. Oui, Dieu a créé l'homme incorruptible, il en fait une image de sa propre nature » (Sg 1, 13-15.23). D'où viennent donc le mal et la souffrance ? « C'est par *la jalousie du Diable* que la mort est entrée dans le monde, ils en feront l'expérience ceux qui lui appartiennent » (Sg 2, 24).

De fait, le livre de la Genèse ne nous dit pas autre chose. Lorsque Dieu crée l'homme, il le crée à son image et ressemblance, comme le couronnement de toute la création, pour lui faire partager son bonheur, celui d'aimer (Gn 1-2, 4) :

« L'Eglise, en interprétant de manière authentique le symbolisme du langage biblique à la lumière du Nouveau Testament et de la Tradition, enseigne que nos premiers parents ont été créés dans un état 'de sainteté et de justice originelle'[...(qui)] était une participation à la vie divine. Par le rayonnement de cette grâce, toutes les dimensions de la vie de l'homme étaient confortées. Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, l'homme ne devait ni mourir, ni souffrir» (CEC 375-376).

Comment expliquer dès lors la souffrance? Avec son langage imagé, le récit de la chute nous affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu « au commencement de l'histoire de l'homme » (CEC 390), la faute originelle, « librement commise par nos premiers parents » (idem).

Dieu en créant l'homme libre, lui a donné un commandement : «Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Gn 2, 16-17). Ce commandement évoque symboliquement « la limite infranchissable que l'homme en tant que créature, doit librement reconnaître et respecter avec confiance. L'homme dépend du Créateur ; il est soumis aux lois de la création et aux normes morales qui règlent l'usage de la liberté » (CEC 396). L'homme, tenté par le diable a « laissé mourir

<sup>485</sup> cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>486</sup> L'Ecriture Sainte tout entière n'est-elle pas « un grand livre sur la souffrance », selon l'expression de JEAN-PAUL II, Cf *Salvifici Doloris*, n°6 ?

en son cœur la confiance envers son Créateur », selon la belle expression du Catéchisme, « et, en abusant de sa liberté, a désobéi au commandement de Dieu » (CEC 397).

L'Écriture fait apparaître les conséquences dramatiques de cette première désobéissance : l'homme perd la grâce de la sainteté, la nature humaine est désormais blessée : Adam a peur de Dieu, l'harmonie de l'homme en lui-même avec la femme et avec le monde est brisée, la mort et la souffrance font leur apparition. Mais, dans sa miséricorde, Dieu promet à l'homme et à la femme, dans ce que l'on appelle parfois le « Proto-Evangile » (Gn 3, 9), la victoire sur le mal et le relèvement de sa chute, moyennant un dur combat. L'Église y reconnaît l'annonce du Nouvel Adam et de la nouvelle Eve, qui, par l'obéissance de la Croix, allaient réparer la désobéissance de nos premiers parents.

Cette doctrine du péché originel est, malgré les apparences, et bien qu'elle soit aujourd'hui mal comprise, en réalité profondément une bonne nouvelle, et cela pour trois raisons :

-Elle montre que la cause du mal dans le monde n'est pas Dieu mais un ange, qui, bien que créé bon, s'est perverti par orgueil, et a voulu entraîner l'homme dans sa chute. Satan a une puissance grande mais limitée et soumise à la divine Providence (CEC 395). Dieu n'a donc rien de l'image grimaçante ou terrible que certaines religions, voire certaines de nos représentations, lui ont prêtées. Il « est amour » comme dit saint Jean (1 Jn 4, 8.16) et ne veut que le bonheur de ses enfants.

-Nous ne sommes pas directement responsables de tout le mal et de toutes les souffrances qu'il y a dans le monde. Au-delà des péchés personnels, commis par les uns ou les autres, il y a en effet une faute originelle, qui explique la souffrance qui accable les hommes. Ceci est une vérité extrêmement libératrice. Le premier réflexe, face à une souffrance, est de chercher un coupable : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle, demandent les Apôtres à Jésus dans l'Évangile de Jean. « Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu » répond celui-ci (Jn 9, 1-3). La tendance aujourd'hui, peut-être précisément parce que nous avons oublié cette doctrine du péché originel, est de toujours chercher un bouc émissaire à qui faire payer les maux qui nous accablent (mauvaises récoltes, maladies, chômage, insécurité...). On retrouve aussi cela dans des sociétés traditionnelles comme en Afrique, où aucune souffrance n'a une cause « naturelle » (il y a toujours une volonté de nuire qui en est la cause). Savoir qu'il y a dans la misère du monde une cause qui remonte aux origines de l'histoire, et même, en deçà du péché originel, dans le péché des anges, est très « déculpabilisant » et finalement libérateur. N'oublions pas que l'Apocalypse présente Satan comme l'accusateur de nos frères (Ap 12, 10).

-Enfin, cette doctrine du péché originel fonde l'optimisme chrétien, qui est un optimisme réaliste. La vie est un combat mais elle vaut la peine d'être vécue, malgré ses difficultés et ses maux, parce que, dans le Christ, la victoire est déjà remportée. « Heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur » chante l'Exultet de la nuit de Pâques. Il est plus glorieux quelque part d'avoir triomphé après avoir combattu que sans avoir dû combattre.

### *L'approfondissement du mystère de la souffrance dans l'Ancien Testament*

On peut distinguer grossièrement trois étapes dans la compréhension du mystère de la souffrance par le peuple juif.

#### La souffrance perçue comme une punition

La compréhension la plus spontanée de la souffrance est de voir en elle une punition divine (« Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter cela ? », disons-nous encore souvent aujourd'hui). De fait, la compréhension première de la rétribution pour le Juif est que Dieu récompense dès cette terre l'homme fidèle, en le bénissant dans ses biens sa santé, sa descendance... L'échec, la souffrance, l'épreuve ne peuvent être que la conséquence d'une faute.

C'est la position des amis de Job par exemple, qui ne font que reprendre des conceptions classiques du judaïsme primitif<sup>487</sup>.

### La souffrance vue comme épreuve éducatrice

Le livre de Job précisément marque un approfondissement de cette doctrine. Job n'a commis aucun mal, et pourtant, par une mystérieuse permission divine donnée à Satan, il est accablé de souffrances physiques et morales. Sans vouloir entrer dans toute la richesse de ce livre que le Pape Jean-Paul II a commentée dans sa lettre, on peut remarquer trois aspects importants :

-Job refuse d'admettre les explications moralisatrices de ses amis et se plaint à Dieu de sa souffrance, qu'il estime injustifiée. Or Dieu donne raison à Job et s'enflamme de colère contre ses amis (Jb 42, 7). Lorsque nous sommes confrontés au mystère de la souffrance, nous n'avons pas à avoir peur de crier vers Dieu. Un enfant qui souffre pleure et crie vers son père ou sa mère. Certaines épreuves sont difficilement compréhensibles humainement. Dieu n'attend pas de nous un comportement stoïque, qui consisterait à vouloir nous en sortir « à la force des poignets », mais que nous nous tournions vers Lui dans la confiance.

D'autre part, lorsque nous sommes devant quelqu'un qui souffre, le plus grand service que nous puissions lui rendre est d'abord de croire à sa souffrance, et surtout pas de lui asséner des explications toutes préparées, ou encore moins des leçons de morale.

-C'est Dieu seul qui donne à Job la réponse à ses questions. Dieu se manifeste à Job dans sa transcendance, « du sein de la tempête » (Jb 38, 1). La souffrance est souvent l'occasion d'une rencontre de Dieu, en son mystère, et c'est d'ailleurs cette rencontre seule qui peut lui donner un sens. Dieu est le Tout Autre, mais il est aussi le seul qui puisse comprendre notre souffrance, parce que son Fils l'a portée avec nous sur la Croix (Is 53, 4-5). Il est donc aussi le seul à pouvoir apporter à nos questions la réponse qui pourra apaiser notre cœur.

-Dieu rétablit Job pendant qu'il prie pour ses amis (Jb 42, 10). La guérison peut être liée au pardon et à l'oubli de soi. La souffrance peut nous ouvrir non seulement à Dieu mais aussi aux autres. Elle peut dilater notre cœur dans l'amour, à condition bien sûr que nous la vivions en Dieu.

### La souffrance rédemptrice : le Serviteur souffrant (Is 52, 13-53)

Le livre de Job marque déjà un progrès considérable. Il se situe cependant toujours dans la perspective encore naïve d'une rétribution temporelle. Qu'en est-il de ceux qui ne voient pas en ce monde la récompense de leurs bonnes actions, de ceux qui meurent injustement, des innocents qui sont torturés... ?

Le livre d'Isaïe, à travers le chant du Serviteur, nous offre la méditation la plus profonde que l'on puisse imaginer sur le drame de la souffrance. A travers la figure de cet homme mystérieux qui, bien qu'innocent, se laisse conduire comme un agneau à l'abattoir et offre sa vie en sacrifice expiatoire pour la multitude, les chrétiens ont reconnu la description du Christ lui-même, qui sur la Croix « porte » et « enlève »<sup>488</sup> le péché du monde (Jn 1, 29).

Ainsi la souffrance peut avoir une valeur rédemptrice non seulement pour soi mais pour les autres. Il faut relire ce chant qui exprime mieux que ne pourrait le faire aucun discours humain le drame de la Rédemption : « Par ses souffrances, mon serviteur justifiera des multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes » (Is 53, 11). Il débouche sur l'évocation du triomphe du Juste par delà la

<sup>487</sup> Cf par exemple Dn 3, 27-28 ; Ps 19 (18), 10 ; 36 (35), 7 ; 48 (47), 12...et les autres références données dans *Salvifici Doloris* n°10.

<sup>488</sup> Le verbe grec a les deux significations.

mort : « Voici que mon Serviteur prospérera, s'élèvera, montera et grandira beaucoup...C'est pourquoi je lui attribuerai des foules et avec les puissants, il partagera les trophées, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et a été compté parmi les pécheurs, alors qu'il supportait les fautes des multitudes et qu'il intercédait pour les pécheurs »<sup>489</sup>. Tout est déjà dit sur le mystère pascal, plus de cinq siècles avant la venue du Christ dans notre monde.

## *Le mystère de la Rédemption dans le Christ et l'Eglise*

### Le mystère de la rédemption et le Cœur de Jésus

Le Christ, affirme la Lettre aux Hébreux, dit en « entrant dans le monde », « Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : Voici je viens car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hb 10, 5-7). Dès le premier instant de son Incarnation, au moment où il se fait chair dans le sein de la Vierge Marie, le Christ est tout entier tourné vers l'accomplissement de la volonté de son Père. (cf CEC 606). Cela peut paraître difficile à comprendre si nous oublions que Jésus est la seconde Personne de la Trinité, et que par conséquent, sa nature humaine, semblable à la nôtre « en tout, [...] à l'exception du péché » (Hb 4, 15), est intimement unie à sa nature divine dans le mystère du Verbe, le Fils éternel de Dieu. C'est pourquoi le Catéchisme peut affirmer à la suite de saint Maxime le Confesseur: « La nature humaine du Fils de Dieu, non par elle-même mais par son union au Verbe, connaissait et manifestait en elle tout ce qui convient à Dieu » (CEC 473). Cela vaut en premier lieu de la « connaissance intime et immédiate que le Fils de Dieu fait homme a de son Père », mais aussi de sa « pénétration divine » des « pensées secrètes du cœur des hommes » (idem).

De là découle cette réalité bouleversante : Jésus nous a tous connus et aimés durant sa vie, son agonie et sa passion et il s'est livré pour chacun de nous » (CEC 478). Saint Paul qui n'avait pas connu le Christ pendant sa vie terrestre a pu écrire en effet : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2, 20). Chacun de nous peut s'approprier cette parole. Le Cœur humain de Jésus, dilaté à l'infini par son union à sa divinité, a pu nous aimer chacun personnellement dans tous les mystères de sa vie et en particulier pendant sa Passion et sa mort sur la Croix. Il n'a pas seulement versé « telle goutte de sang » (Pascal) mais tout son sang pour moi.

Toute la vie du Christ a été offrande au Père, car Jésus épouse dans son cœur humain l'amour du Père pour tous les hommes (CEC 609). Toute sa vie exprime sa mission : « Servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (CEC 608). Ultimement, par son obéissance jusqu'à la mort (Ph 2, 6-11), Jésus a racheté la multitude en accomplissant *par amour* le sacrifice expiatoire du « Serviteur souffrant » (Is 53, 10-12). C'est l'amour seul qui confère sa valeur de rédemption à son offrande. Parce que le Fils de Dieu par son Incarnation « s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme » (G. et S., 22, §2°), celle-ci a une dimension universelle (Jn 12, 32 ; 1 Jn 2, 2). C'est pourquoi le Cœur de Jésus, symbole du « mystère intérieur »<sup>490</sup> de sa Personne de Jésus et de cet amour « que le divin rédempteur porte sans cesse au Père éternel et à tous les hommes sans exception »<sup>491</sup>, est non seulement le symbole, mais comme le « résumé de tout le mystère de la Rédemption »<sup>492</sup>.

### Jésus et la souffrance de l'homme

<sup>489</sup> Is 52, 14 ; 53, 12

<sup>490</sup> C'est le sens biblique du mot « cœur », tel qu'il est défini par JEAN-PAUL II dans l'encyclique *Redemptor Hominis*, n°9.

<sup>491</sup> PIE XII, *Haurietis Aquas*, n° 27, cité dans le CEC, au n° 478. Le mot « cœur » est pris ici dans son sens moderne de symbole de l'amour.

<sup>492</sup> PIE XII, op.cit., n°43.

Jésus n'a pas « canonisé » la souffrance. Il opérait au contraire de nombreuses guérisons, signes de sa compassion pour les hommes accablés de toutes sortes de maux<sup>493</sup>. Médecin des âmes et des corps, il n'a pas guéri cependant toutes les maladies. Ses miracles annonçaient en effet une guérison plus profonde ; celle du *cœur*. En portant nos souffrances avec nous (Mt 8, 17), Jésus nous donne la force de les porter avec Lui. « Par sa Passion et sa mort sur la Croix », écrit le Catéchisme, « le Christ a donné un sens nouveau à la souffrance : *elle peut désormais nous configurer à Lui et nous unir à sa passion rédemptrice* » (CEC 1505). Mais pour cela, il est nécessaire de recevoir son Cœur doux et humble, qui seul peut rendre ce fardeau plus léger, par le don de l'amour.

### Notre participation au mystère de la Rédemption

« Jésus nous a créés sans nous », disait saint Augustin, « Il ne veut pas nous sauver sans nous ». Le Catéchisme l'enseigne également : Jésus «*veut associer à son sacrifice rédempteur ceux-là mêmes qui en sont les premiers bénéficiaires* » (CEC 618). Cela s'accomplit d'abord en Marie qui, au pied de la Croix (Jn 19, 23-27) donne à l'immolation de son Fils « le consentement de son amour » (L.G. 58), alors que son cœur immaculé est transpercé par le glaive de douleur (Lc 2, 35), et collabore ainsi avec son Fils d'une manière toute spéciale à la régénération de l'humanité tout entière (Jn 16, 21 ; 19, 27). Au moment où Jésus est transpercé, Celui-ci est déjà mort et ne peut donc plus souffrir. Il n'en va pas de même de sa Mère, figure de l'Eglise qui est comme transpercée invisiblement par ce coup. C'est un véritable « martyr du cœur » qu'a vécu pour nous la Mère de Dieu. Elle est ainsi figure de l'Eglise et même de l'humanité, en qui se prolonge la Passion de Jésus : « Tout homme participe d'une manière ou d'une autre à la Rédemption. Chacun est appelé, lui aussi, à participer à la souffrance par laquelle la Rédemption s'est accomplie. Il est appelé à participer à la souffrance par laquelle toute souffrance humaine a aussi été rachetée », écrit le Pape Jean-Paul II<sup>494</sup>.

Ce mystère de « co-rédemption » s'accomplit particulièrement en chacun de ceux qui acceptent de suivre les traces de Jésus (1 P 2, 21-25) dans le chemin de l'offrande pour leurs frères (cf Col 1, 24), ce que saint Jean exprime avec sa simplicité habituelle : « A ceci nous avons reconnu l'Amour : celui-là (Jésus) a donné sa vie pour nous. Et nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères » (1 Jn 3, 16). Ce mystère de participation des élus à la victoire pascale du Christ s'accomplit ultimement dans le ciel, comme le livre de l'Apocalypse nous le donne à contempler (cf par exemple Ap 7, 13-17).

Certains reçoivent plus particulièrement de manifester, au cœur de l'Eglise, cette vocation commune à tous. C'est ce que l'on appelle la « vocation victimale », qui a pris des formes variées selon les époques.

### La vocation victimale dans l'histoire

« Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre » écrit saint Paul aux chrétiens de Rome. Cette vocation à être « hosties », « victimes » à la suite de Jésus, découle du sacerdoce commun des baptisés (cf 1 P 2, 5), et en particulier de leur participation au sacrifice eucharistique. Elle est vécue cependant plus pleinement par certains amis de Dieu.

### *La spiritualité du martyr*<sup>495</sup>

<sup>493</sup> Cf *Compassion et Cœur de Jésus*

<sup>494</sup> *Salvifici Doloris*, n° 19.

<sup>495</sup> On pourra se reporter avec profit à l'article *Martyre* du *Dictionnaire de Spiritualité*, Beauchesne, Paris 1980, T.X, p.718-737.

Les trois premiers siècles de l'Eglise ont été marqués par les persécutions, avant que la conversion de Constantin et l'édit de Milan (315) ne permettent aux chrétiens de pratiquer publiquement leur culte. Dans ce contexte se développa, dans le prolongement du judaïsme tardif (cf par exemple 2 Mc 6,18- 7, 42), un culte des martyrs. Ceux-ci avaient été dans leur mort, identifiés, comme Etienne (Ac 7, 1-60), au Christ Lui-même, le Serviteur souffrant offrant sa vie en rançon pour les pécheurs<sup>496</sup>. Ces martyrs sont perçus paradoxalement comme les vainqueurs de l'histoire (cf Ap 2, 10 ; 3, 12 ; 7, 13-17...), parce qu'ils sont associés à la victoire de l'Agneau « debout comme égorgé » (Ap 5, 5-14). Par sa mort, le martyr déploie, dans sa faiblesse (2 Co 12, 9) la force du Christ qui continue à triompher en lui des puissances du mal. Il manifeste également l'espérance de la vie éternelle et de la Résurrection (2 Mc 7, 9.14.23...). Participant à l'offrande sacrificielle du Christ (Rm 12 1, Ph 2, 17), son témoignage est source de grâces pour la communauté croyante et pour le monde. Peut-être peut-on voir ainsi dans la conversion de Paul (Ac 9) un fruit de cette mystérieuse fécondité du martyr, et en particulier du pardon donné par Etienne à ses bourreaux (Ac 7, 60), parmi lesquels se trouvait « Saül » (Ac 7, 58). « Le sang des chrétiens » est une semence », selon la formule célèbre de Tertullien (+222)<sup>497</sup>.

Le grand témoin de cette tradition est saint Ignace d'Antioche (+ 107), dans les lettres qu'il écrivit aux différentes églises sur la route qui le menait à Rome pour y trouver la mort. Ignace comprend son martyre comme un sacrifice eucharistique : il « ne veut pas seulement manger et boire l'Eucharistie, mais devenir lui-même une eucharistie pour être uni au Christ dans un acte suprême d'amour »<sup>498</sup> : « Je suis le froment de Dieu et je suis moulu par la dent des bêtes pour être trouvé un pur pain du Christ »<sup>499</sup>.

Un nouveau type de martyr a été reconnu récemment par l'Eglise. Le Père Maximilien Kolbe (+1941), patron du 20<sup>e</sup> siècle, que l'on peut considérer comme « le siècle des martyrs »<sup>500</sup>, a été canonisé le 2 octobre 1982, par le Pape Jean-Paul II, comme « martyr de la charité », pour avoir pris la place à Auschwitz d'un père de famille condamné à mourir de faim. Pour la première fois, l'Eglise proclamait ainsi martyr une personne qui n'était pas morte explicitement pour sa foi au Christ, mais par amour pour ses frères (Jn 15, 13). Ce geste était la réalisation d'un souhait exprimé par le saint dans son enfance. A l'âge de 10 ans, la Vierge lui était apparue dans l'église de sa paroisse, tenant dans sa main deux couronnes, une blanche et une rouge. « Elle me regarda avec tendresse et me demanda si je voulais les deux », raconta le petit Raymond (c'était son nom de baptême) à sa maman, « la blanche signifiait la persévérance dans la pureté et la rouge le martyr. Je répondis que je les acceptais toutes les deux. Alors elle me regarda avec douceur et disparut »<sup>501</sup>. Saint Maximilien est un martyr pour notre temps, parce qu'il a montré par sa vie et sa mort que l'on ne peut dissocier l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

### *Le « martyr blanc » : la virginité et la vie monastique*

Après la fin des persécutions, des formes de suppléance au martyr ont été développées, surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle, pour exprimer ce désir de suivre le Christ jusqu'au bout, dans l'amour (Jn 15, 13). La virginité et la vie monastique, qui existaient déjà dans les premiers siècles, apparurent dans la suite « comme les continuateurs privilégiés des martyrs »<sup>502</sup>.

<sup>496</sup> Cf également la symbolique sacrificielle et eucharistique en Ap 6, 9-11. C'est dans le sang de l'Agneau, donné à boire dans l'Eucharistie, que les martyrs trouvent la force de donner leur propre sang.

<sup>497</sup> *Apologie* 50, 1.

<sup>498</sup> Willy RORDORF, *Théologie et spiritualité du martyr*, *Dictionnaire de Spiritualité*, p.727.

<sup>499</sup> *Lettre aux Romains*, 4, 1 ; Coll. Sources Chrétiennes, n° 10 bis, Cerf, Paris, 1958, p.131.

<sup>500</sup> « L'Eglise est devenue à nouveau une Eglise de martyrs », JEAN-PAUL II, *Tertio Millenio Adveniente*, n°45.

<sup>501</sup> Cité par Loïc JONCHERAY, *Saint Maximilien Kolbe, La pureté et le martyr*, dans *Les charismes chez les saints*, Coll. Il est vivant, Ed. de l'Emmanuel, 1996, p.216.

<sup>502</sup> Aimé SOLIGNAC, *Permanence du martyr dans l'Eglise*, *Dictionnaire de Spiritualité*, p.735. Au Moyen-Age, on parla même chez les irlandais du « martyr vert », lié à la pénitence ou à l'exil pour aller témoigner du christianisme dans un autre pays.

## *Les stigmates*

C'est dans la *Lettre aux Galates* que l'on trouve l'expression « stigma », qui signifie « un signe imprimé sur le corps au moyen d'un instrument point ou d'un fer rouge »<sup>503</sup>. Paul écrit en effet : « Désormais que personne ne me cause d'ennuis, car je porte dans mon corps les *stigmates* (marques) de Jésus » (Ga 6, 17). L'Apôtre désigne cependant probablement les *cicatrices* laissées dans sa chair par les mauvais traitements reçus pour le Christ. Ces signes « sont plus glorieux que tout autre signe dans la chair » (et notamment la circoncision) car elles témoignent de l'union de Paul avec le Christ crucifié »<sup>504</sup>.

C'est seulement à partir du Moyen Age qu'apparaissent dans l'Eglise les premières *stigmatisations* (c'est-à-dire des « lésions apparues spontanément et rappelant les plaies dont la Passion marqua le corps du Christ »)<sup>505</sup>, parallèlement à la contemplation médiévale de l'humanité du Christ et notamment de ses plaies. Il est probable que le « Povorello d'Assise », saint François (+1226), fut le premier stigmatisé. Sous des formes variées<sup>506</sup>, ce phénomène, lorsqu'il est authentique, contribue en quelque sorte à actualiser, visiblement ou non<sup>507</sup>, la Passion du Christ dans son Corps qui est l'Eglise.

### *L'offrande victimale : l'Ecole française*

A partir du 17<sup>e</sup> siècle va se développer la pratique d'offrandes volontaires sous le terme de « servitude ». Dans le contexte de la sécularisation de la société européenne, en particulier française, à partir de la Renaissance, ce courant se présente comme réparateur.

Bérulle (+1629) qui en est le grand initiateur, a pris conscience dans sa jeunesse du danger pour le chrétien d'exalter l'homme sans référence à sa vocation divine<sup>508</sup>. Pour cela, la voie du sacrifice apparaît comme la voie royale. Elle est en effet l'accomplissement de la vertu de religion, et c'est celle que Jésus lui-même a suivie<sup>509</sup>. Dans ce but, Bérulle, Condren, puis Olier (+1657), firent non seulement le vœu de « servitude »<sup>510</sup> mais aussi d'« hosties ». De la même façon, saint Jean Eudes (+1680) prononça en 1641 un vœu pour s'offrir à Jésus en qualité *d'hostie* et de *victime*, « sacrifiée à sa gloire et à son pur amour ».

Cette perspective, qui va marquer l'Ecole Française, va trouver avec Marguerite-Marie et les révélations de Paray le Monial un développement considérable.

### *La vie victimale et la spiritualité du Sacré-Cœur*

Sainte Marguerite-Marie (+1690), lors de ses révélations à Paray le Monial, a été établie immédiatement et pratiquement la « victime » du divin Cœur :

« Voici le lit de mes chastes épouses où je te ferai consommer les délices de mon pur amour » lui dit un jour Jésus après la communion, en lui montrant une grande croix couverte de fleurs ; il ajouta : « Peu à peu ces fleurs tomberont et il ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse ; mais elles te feront si

<sup>503</sup> Pierre ADNES, *Stigmates*, Dictionnaire de Spiritualité, p.1211-1243.

<sup>504</sup> *Idem*, p.1212

<sup>505</sup> *Idem*, p. 1214.

<sup>506</sup> Cf les descriptions précises données par Pierre ADNES dans l'article précité.

<sup>507</sup> Il y a des stigmates invisibles, comme ceux de Catherine de Sienne, tertiaire dominicaine morte à 33 ans (+1380). Un autre cas est celui de la « transverbération » de sainte Thérèse d'Avila (+1582) dont le cœur fut transpercé par un ange dans les années 1559-1562. C'est peu après, en 1562, que la « Madre » prend la décision d'ouvrir à Avila le Carmel saint Joseph, sa première fondation.

<sup>508</sup> Voir ce qui a été dit plus haut à propos de la *consécration*.

<sup>509</sup> Nous suivons ici Marcel DENIS dans *La spiritualité victimale en France*, Dehoniana, Rome 1981.

<sup>510</sup> Voir *Consécration et baptême*

vivement sentir leurs piqûres, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur »<sup>511</sup>.

Cette vocation victimale de Marguerite-Marie est un appel reçu de Jésus, qu'elle a librement accepté :

« Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme une hostie d'immolation à l'accomplissement de mes desseins », lui dit un jour le Christ au cours d'une apparition<sup>512</sup>.

Cette vocation s'est concrétisée en l'humilité et la douceur avec laquelle elle a dû affronter les humiliations qui lui venaient de l'opposition de son milieu communautaire<sup>513</sup>. Elle est effet, selon ses propres termes « immolée à toutes sortes de souffrances, d'humiliations, de contradictions, de douleurs et de mépris »<sup>514</sup>. La sainte entre ainsi généreusement dans la vocation réparatrice de « suppléer aux ingratitude des hommes ». Elle est prise d'un feu dévorant « qui ne se nourrissait ni contentait que du bois de la Croix ». Mais en même temps, souligne le chanoine Blanchard, « sa vie victimale est tout entière sous le signe de ces mots : 'Contentez-vous Seigneur, cela me suffit'. C'est l'esprit d'abandon »<sup>515</sup>.

C'est autour de la sainteté de Dieu que se cristallise sa spiritualité. Cette sainteté a pour elle deux caractères essentiels : elle est une sainteté de *justice*, qui implique des exigences de pureté et de purification constante pour soi-même et de réparation pour les autres. Elle est aussi une sainteté *d'amour* qui comporte des « exigences corrélatives d'union, de transformation »<sup>516</sup>. Dans la logique de cette deuxième exigence, Marguerite-Marie se laisse identifier à Jésus dans sa prière, son silence, son œuvre rédemptrice.

L'exemple de Marguerite-Marie va marquer la suite de la spiritualité victimale en France. L'idée notamment de s'offrir comme « victime de justice », c'est à dire de suppléer par les mérites du Sacré-Cœur à l'ingratitude des hommes, va revenir souvent, en particulier au cours 19<sup>e</sup> siècle français, marqué par les révolutions. Nombreuses furent les vocations victimales s'inscrivant dans le prolongement de l'Ecole française et de Paray le Monial : Juliette Adèle de Gérin-Blanchard (+1865), fondatrice des Sœurs Victimes du Sacré-Cœur de Jésus de Marseille, le P. Jean du Sacré-Cœur (+1882), saint Michel Garicoïts (+1863), fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus à Betharram ; le P. Sylvain Marie-Giraud (+1885), Mère Marie-Véronique du Cœur de Jésus, Mère Marie de Jésus, (+1884) fondatrice des Filles du Cœur de Jésus à Marseille, Mère Marie-Thérèse Théodelinde Dubouché (+1863), fondatrice des Sœurs de l'Adoration Réparatrice, le mouvement de la dévotion réparatrice de Tours, Mr Dupont (+1876), Mme Edith Royer (+1924), Mère Marie de Jésus (+1884), Emilie d'Oultremont, le P. Léon Dehon (+1924), fondateur des prêtres du Sacré-Cœur de Saint Quentin, institut voué à l'esprit d'amour et d'immolation en vue de la réparation...

« Bouleversante fut la générosité du 19<sup>e</sup> siècle », note le P. Laurentin, même si elle fut marquée « par des conceptions doloristes de la justice de Dieu »<sup>517</sup>.

## *L'expérience de Thérèse de Lisieux*

### *L'offrande à l'amour miséricordieux*

<sup>511</sup> *Autobiographie* 48 ; cf *Vie et oeuvres de sainte Marguerite-Marie*, Présentation du professeur DARRICAU, Ed. Saint Paul, 1990, T.1, p.78.

<sup>512</sup> *Lettre 133*, cf *Vie et Œuvres...*, T.2, p.470.

<sup>513</sup> Sainte Julienne du Mont Cornillon au 13<sup>e</sup> siècle (+1258) et sainte Faustine au 20<sup>e</sup> siècle (+1938), qui eurent également des révélations en vue de l'instauration d'une fête liturgique, furent également persécutées.

<sup>514</sup> *Lettre 133*, *Vie et Œuvres...*, p.471.

<sup>515</sup> Pierre BLANCHARD, *Sainte Marguerite-Marie, Expérience et Doctrine*, Ed. Alsatia, 1961, p. ?

<sup>516</sup> idem, p. 121

<sup>517</sup> René LAURENTIN, *Marie-Deluil-Martiny, Précurseur et martyr*, Fayard, 2003, p.149.

Avec sa conception de l'immolation, Thérèse de Lisieux (+1897) va apporter quelque chose de neuf. En découvrant de mieux en mieux à quel point Dieu n'est qu'amour et miséricorde, elle va ouvrir une voie nouvelle. « Dans le climat janséniste de son temps, écrit le P.Lethel, la justice était en quelque sorte séparée de la miséricorde, ce qui donnait une vision déformée du visage de Dieu »<sup>518</sup>.

L'idée que beaucoup de religieuses se faisaient en effet alors de la vocation victimale était qu'il fallait détourner sur elle la colère de Dieu, prête à s'abattre sur les pécheurs. Plusieurs carmélites de Lisieux avaient eu la générosité de s'offrir à la *justice de Dieu* à cette fin, et Thérèse avait eu l'occasion d'entendre exalter leurs mérites. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, sœur Marie de la Croix s'était offerte comme victime pour obtenir la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Quelques mois plus tard, elle perdait la raison et la communauté avait vu dans cette épreuve le signe que Dieu avait ratifié son offrande. De même la Sœur Geneviève, cofondatrice du Carmel de Lisieux, que Thérèse considérait comme une sainte, s'était offerte comme victime et était morte dans de grandes souffrances. Le propre père de Thérèse, Mr Martin, s'était offert à Dieu dans l'église d'Alençon. Quelques mois plus tard, il était hospitalisé à l'Eglise d'Alençon et Thérèse considéra cette épreuve comme l'acceptation de son offrande. Elle admirait ces âmes généreuses, mais ne se sentait pas poussée à faire cette offrande. Puisqu' « il y a plusieurs demeures en la maison du Père », elle n'hésita pas à se livrer à l'amour miséricordieux du Bon Dieu, le 9 juin 1895, jour de la fête de la Sainte Trinité<sup>519</sup>.

Par cet acte d'offrande, Thérèse exprime son désir le plus profond, celui d'être consumée par la fournaise de *l'amour divin*. C'est pourquoi, elle emploie le terme d'holocauste.

### *L'épreuve de la nuit*

Cette offrande victimale s'accomplira non seulement dans les souffrances physiques, dues à la tuberculose qui emporta la sainte à l'âge de 24 ans, mais plus encore dans les douloureuses tentations contre la foi qui l'assaillirent durant les dix-huit derniers mois de sa vie. A travers cette épreuve, qui la fit communier de l'intérieur au monde de l'athéisme de son temps, Thérèse a vu mystérieusement se réaliser son désir de « manger à la table des pécheurs », dont elle se sentait si proche. Elle mourra le 30 septembre 1897 dans un véritable martyre d'amour :

« Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance. Oh ! C'est quand même bien vrai !...Et *je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour*. Oh ! non, je ne m'en repens pas, au contraire ! Jamais, je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir ! Jamais, jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver les âmes. Ma mère ! N'est-ce pas encore l'agonie ?...Ne vais-je pas mourir ? Et bien ! Allons...Allons... Oh ! Je ne voudrais pas moins longtemps souffrir... Oh ! Je l'aime ! mon Dieu...je vous aime ! »<sup>520</sup>

Mère Térésa (1997) fut profondément marquée par l'enseignement de la « petite » carmélite de Lisieux dont elle prit le nom en religion. Elle vécut elle-même pendant 50 ans cette douloureuse épreuve, véritable « martyre du cœur », au milieu même des multiples activités liées à la fondation de son ordre, les Missionnaires de la Charité, comme en témoigne ce qu'elle écrit dans une lettre à l'un de ses conseillers spirituels :

« J'éprouve que Dieu n'est pas Dieu, qu'Il n'existe pas vraiment. C'est en moi de terribles ténèbres. Comme si tout était mort en moi, car tout est glacial. C'est seulement la foi aveugle qui me transporte, parce que, en vérité, tout est obscurité pour moi. Parfois, l'agonie de la désolation est si grande et en même temps le vif espoir de l'Absent si profond, que l'unique prière que je réussisse encore à réciter, c'est : '*Cœur Sacré de Jésus, je me confie en Toi*. Je comblerai ta soif d'âmes'. Aujourd'hui, j'ai ressenti une joie profonde : parce

<sup>518</sup> François-Marie LETHEL, *Théologie de l'amour de Jésus*, Ed. du Carmel, 1996, p. 63.

<sup>519</sup> Nous suivons ici Pierre DESCOUVEMONT dans *Thérèse et Lisieux*, Pierre DESCOUVEMONT, Helmuth Nils LOOSE, Orphelins Apprentis d'Auteuil, Cerf, 1991, p.234-239.

<sup>520</sup> *Derniers entretiens, Œuvres complètes*, Cerf/DDB, 1992, p. 1144-1145.

que Jésus ne peut plus vivre directement l'agonie, Il la désire la vivre à travers moi. Je m'abandonne plus que jamais à Lui »<sup>521</sup>.

### *Deux vocation victimales de laïcs au 20<sup>e</sup> siècle : Marthe Robin et Pierre Goursat.*

L'histoire de Marthe Robin (+1981), cette humble paysanne de la Drôme, est connue. Marquée par la maladie, celle-ci a été amenée progressivement à offrir sa vie, au point de vivre pendant 50 ans la Passion chaque semaine, après avoir reçu la communion des mains de son père spirituel, le P.Finet. Fondatrice des Foyers de Charité, Marthe a prié aussi pour la nouvelle Pentecôte, qu'elle annonçait prophétiquement dès 1936.

Elle n'a pas accueilli pourtant tout de suite cette étonnante et peu ordinaire vocation. Entre 1918 et 1928, écrit sa secrétaire, « elle a lutté contre sa maladie, qui sera diagnostiquée en 1942 comme une encéphalite épidémique »<sup>522</sup>. Il lui était très pénible de voir la maladie lui enlever peu à peu toutes ses capacités et, à vue humaine, lui ôter tout avenir, à mesure que l'espoir de guérison disparaissait : « Les étapes de mon existence ont été écrites sur un tableau noir. La vie s'est chargée de m'enlever mes illusions et de détruire mes plans », écrit-elle le 18 août 1928<sup>523</sup>.

C'est en 1928, lors d'une mission paroissiale prêchée par des capucins à Chateauneuf de Galaure, que la vie de Marthe va basculer. Ce jour-là, après s'être confessée et avant de recevoir la communion, celle-ci a vécu une expérience spirituelle, qu'elle n'a livrée qu'à son curé, le P. Faure. Elle n'a jamais voulu dire ce qui s'était passé, mais une phrase, qu'elle écrira deux ans après, semble résumer tout ce qui fera sa vie désormais, pendant cinquante ans, jusqu'à sa mort : « Le Cœur de Jésus en croix est la demeure inviolable que j'ai choisie sur la terre ». « Après des années d'angoisse, après bien des épreuves, physiques et morales, j'ai osé, j'ai choisi le Christ Jésus »<sup>524</sup>. Elle reçoit du Cœur de Jésus le sens de sa vie de malade. Unie au Christ, elle peut devenir féconde pour l'Eglise et pour le monde.

Marthe est entrée dans l'amour. Désormais, elle ne soucie plus d'elle-même et elle peut s'abandonner au bon Dieu dans sa maladie, qui ne cessera de s'aggraver. N'écrira-t-elle pas un jour : « La souffrance ne vient pas du ciel, le secours en vient, le bonheur en est » ? Sa vie est désormais consumée par l'amour. Entrant dans le Cœur de Jésus, elle peut comme saint Jean et Marie se tenir au pied de la Croix de Jésus, mais aussi participer à la joie de la Résurrection et à l'Effusion de l'Esprit de la Pentecôte. Marthe ne canonisait pas la souffrance, dont elle était familière à l'image du serviteur souffrant (Is 53, 3). Mais l'amour lui a donné la force et la joie de pouvoir s'offrir avec le Christ, pour le salut de ses frères, de s'oublier pour ne plus penser qu'à tous ceux qui venaient la visiter de partout, et à ceux aussi qui ne la connaîtraient peut-être qu'au ciel.

Avec Marthe, la vocation victimale est mise en quelque sorte à la portée de tous : Marthe n'a pas choisi sa souffrance. Elle l'a d'abord subie, comme Job, et, il lui a fallu, comme pour ce dernier, faire une expérience personnelle de Dieu pour pouvoir y consentir par amour et devenir progressivement une véritable hostie vivante (Rm 12, 1). Humble laïque dans le monde, elle a vécu ce mystère de façon tout ordinaire. C'est l'amour qui lui en a donné la clé.

Pierre Goursat (+1991), fondateur de la Communauté de l'Emmanuel, n'a pas choisi lui non plus sa souffrance. Ayant attrapé la tuberculose à l'âge de 19 ans, alors qu'il était étudiant à l'Ecole du

<sup>521</sup> Cardinal POUPARD, *La sainteté au défi de l'histoire*, Presses de la Renaissance, 2003, p.83.

<sup>522</sup> Cf Marie-Thérèse GILLE, *Une étape décisive de la vie de Marthe Robin*, L'Alouette, n°210, Avril 2002, p.4.

<sup>523</sup> idem, p.10

<sup>524</sup> idem, p.10.

Louvre, il fit une expérience décisive de conversion au cours de son séjour en sanatorium<sup>525</sup>. Par la suite, il fut malade toute sa vie, et faillit mourir plusieurs fois, ce qui ne l'empêchait pas de garder son optimisme et son dynamisme. Vers la fin de sa vie, alors que sa santé l'avait obligé à démissionner de sa charge de modérateur de la communauté de l'Emmanuel, il lança la Croix Glorieuse, pour permettre aux membres malades de la Communauté de vivre leurs souffrances unis à Jésus et déjà dans la lumière de la Résurrection. Comme Marthe Robin, il voulait associer la Croix et la joie. Sa dévotion au Cœur de Jésus l'aida dans ce chemin. « Moi, au moment de ma conversion », confia-t-il un jour, « j'avais très peur de la Croix, cela me faisait un effet terrible, si bien que je me suis réfugié vers l'autel du Sacré-Cœur, et depuis cette époque-là, j'ai toujours gardé cette dévotion pour le Sacré-Cœur »<sup>526</sup>. C'est dans l'adoration, par l'amour que l'on reçoit du Cœur de Jésus, que le cœur s'ouvre à l'offrande et à l'amour des autres. Cette vocation n'est pas réservée à quelques uns. « Pierre voyait dans les frères et sœurs de la Croix glorieuse ceux qui apprendraient à toute la Communauté comment vivre dans la joie toutes les petites croix de la vie de chaque jour »<sup>527</sup>.

Conclusion : L'amour est la seule clé de toute vocation chrétienne authentique. En des formes toujours nouvelles, que l'Esprit Saint ne cesse de susciter à chaque époque, certains reçoivent un appel particulier à participer plus étroitement au mystère de la Croix, dans l'amour. « A chaque étape de sa route », écrit le Père Ladame, l'Eglise « a été secourue spirituellement par ces âmes élues et souffrantes, configurées au Christ crucifié pour être rédemptrices avec Lui »<sup>528</sup>. Tels furent François d'Assise, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Marguerite-Marie, Thérèse de Lisieux, Marthe Robin<sup>529</sup>, Mère Térésa...<sup>530</sup>. Cette vocation particulière est cependant aussi un rappel pour tous les chrétiens de leur propre vocation baptismale, accomplie dans l'Eucharistie, à s'offrir à Dieu comme « hosties vivantes » (cf Rm 12, 1). Ce don ne peut qu'être une réponse d'amour à l'amour du Père, qui nous est communiqué par le Christ dans le Feu consumant de l'Esprit. C'est dans le Cœur brûlant d'amour de Jésus que les amis de Dieu du 20<sup>e</sup> siècle ont trouvé la force de donner leur vie jusqu'au bout. Seule l'expérience de l'amour du Cœur de Jésus, à la suite de saint Jean le Jeudi Saint, peut nous donner à nous aussi de suivre Jésus jusqu'au pied de la Croix le Vendredi Saint, pour être comme le disciple bien-aimé et les saintes femmes, les premiers bénéficiaires de la Résurrection.

## CŒUR DE JESUS ET SACERDOCE

En proposant en 1995 la fête du Cœur de Jésus comme journée mondiale de prière pour la sanctification des prêtres<sup>531</sup>, le Pape Jean-Paul II semblait désigner la spiritualité du Cœur de Jésus comme spiritualité du prêtre par excellence. Saint Jean-Marie Vianney, patron de tous les curés e la terre ne disait-il pas : « Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus »<sup>532</sup> ? Cette affirmation, souvent répétée, est semble-t-il, capitale pour comprendre le ministère du prêtre. Il est donc important d'essayer de la comprendre. Plusieurs textes de l'Eglise nous y encouragent<sup>533</sup>.

<sup>525</sup> cf Bernard PEYROUS et Hervé-Marie CATTÀ, *Le feu et l'espérance*, Ed. de l'Emmanuel, 1994, p. 23.

<sup>526</sup> idem, p.294.

<sup>527</sup> idem p.245.

<sup>528</sup> Jean LADAME, *Les faits mystiques de Paray le Monial*, Ed. Résiac, Montsûrs, 1991, p.50-51.

<sup>529</sup> Dont le procès de béatification est en cours.

<sup>531</sup> *Lettre aux prêtres Jeudi Saint 1995*.

<sup>532</sup> NODET, *Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars*, Ed. Xavier Mappus, p.100. Cité par le *Catéchisme de l'Eglise Catholique* au numéro 1589.

<sup>533</sup> Outre les textes précités, on peut penser à *Haurietis Aquas* de PIE XII (n°36) ; *Pastores Dabo Vobis* de JEAN-PAUL II (n°82). Plus récemment, on peut se rapporter à la lettre du CARDINAL HOYOS, préfet de la Congrégation pour le clergé du 10 juin 2004, à l'occasion de la Journée Mondiale pour la Sanctification des Prêtres du 18 juin 2004 : *L'Eucharistie, source de sainteté pour les prêtres*.

Pourquoi le Cœur de Jésus a-t-il une telle importance pour la vie du prêtre ? Sans prétendre donner une réponse définitive à une question aussi importante, on pourrait proposer cependant trois éléments de réponse. Tout d'abord, la spiritualité du Cœur de Jésus est importante pour le prêtre, comme pour tout fidèle, parce que loin d'être une forme de dévotion dépassée ou réservée à certaines catégories d'âmes pieuses, elle nous renvoie au cœur même de la Révélation et à toute la vie sacramentelle. En ce sens, pourrait-on dire, elle est une spiritualité centrale pour l'Eglise (1) Par ailleurs, ce qui est vrai pour tous les chrétiens vaut d'une façon particulière pour le prêtre en raison du lien étroit entre le sacrement de l'ordre et le Cœur de Jésus. Ceci provient de ce que la charité du Christ Bon Pasteur est précisément l'une des manifestations les plus bouleversantes de l'amour du Cœur de Jésus (2). Enfin, cette spiritualité permet au prêtre d'être configuré au Christ Lui-même, en se mettant à l'école de son Cœur doux et humble (3).

## La dévotion au Cœur de Jésus comme spiritualité centrale de l'Eglise

Dans son encyclique *Haurietis Aquas*, le Pape Pie XII, reprenant les termes de son prédécesseur Pie XI dans l'encyclique *Miserentissimus Redemptor* (1928), n'hésitait pas à écrire que dans la dévotion au Cœur de Jésus se trouvait « le résumé de toute la religion, et, par le fait même, la règle de la perfection, celle qui conduit le plus facilement les intelligences à la connaissance approfondie du Christ Seigneur, entraîne le plus fortement les esprits à son amour et le plus efficacement à son imitation» (9). Il ajoutait que ce culte, sous le symbole du Cœur transpercé du Christ en Croix, n'avait jamais été complètement étranger à la piété des fidèles (47) :

« C'est aux chrétiens de tous les temps, que s'adressent les paroles du prophète Zacharie, appliquées à Jésus crucifié par Jean l'Evangeliste : 'Ils fixeront les yeux sur Celui qu'ils transpercerent' », même si ce n'est que progressivement « que ce Cœur est devenu l'objet d'un culte spécial, comme image de l'amour humain et divin du Verbe Incarné » (n°50).

L'importance de la spiritualité du Cœur de Jésus pour l'Eglise et pour les prêtres en particulier vient de ce que celle-ci se rattache aux sources mêmes de la Révélation, et à l'Apôtre saint Jean en particulier<sup>534</sup>. Elle se présente comme une spiritualité de l'amour (1) et des sacrements (2).

### *Une spiritualité de l'amour et de la miséricorde*

Le coup de lance qui transperce le côté de Jésus achève symboliquement l'œuvre de la Révélation, en « ouvrant » le Livre qu'est Jésus<sup>535</sup>, le Verbe fait chair car il nous donne accès au « mystère intérieur du Verbe », qui Lui-même nous révèle le Père : « Qui me voit, voit le Père » (Jn 14, 9). Ce mystère nous est donné à contempler sous le signe de l'amour, le « cœur » transpercé de Jésus. évoqué dans un autre passage de l'Evangelie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi. Selon le mot de l'Ecriture, « de son Cœur jailliront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 37-38). Cette prophétie se réalise en effet au moment de la « glorification » de Jésus, lorsque celui-ci, élevé sur le trône de la Croix, laisse jaillir les flots de l'eau et du sang, symboles de sa miséricorde infinie. Le mot « cœur » employé ici par la traduction liturgique, évoque les entrailles affectives du Verbe, déchirées par le coup de lance.

Paradoxalement, ce geste brutal rend visible l'amour infini du Christ et, en Lui, du Père pour nous. Saint Bernard (+1153) l'exprimait en termes lyriques :

« Le fer a transpercé son âme. Il a eu accès à son Cœur qui est à découvert par les ouvertures du corps ; découvert ce grand sacrement de sa bonté, par les entrailles miséricordieuses de notre Dieu. Que peut-on voir d'autre Seigneur par ces blessures, sinon que vous êtes plein de bonté et de douceur, abondant en miséricorde ?»<sup>536</sup>.

<sup>534</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*

<sup>535</sup> Cf CEC 112, reprenant Saint Thomas d'Aquin, citant lui-même saint Augustin.

<sup>536</sup> BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermon 61 sur le Cantique* ; PL 183, 1072, CD.

Spiritualité de l'amour et de la miséricorde, le culte du Cœur de Jésus nous place ainsi au cœur de la Révélation. Il est, comme le dit l'encyclique *Haurietis Aquas* citée par le Catéchisme de l'Eglise Catholique, « le signe et le symbole éminents [...] de cet amour que le divin Rédempteur porte sans cesse au Père éternel et à tous les hommes sans exception »<sup>537</sup>.

### *Le Cœur de Jésus, source des sacrements*

Le coup de lance, qui achève en quelque sorte la Révélation, ouvre en même temps symboliquement la source sacramentelle. Du côté de l'Agneau, de la source cachée de son Cœur transpercé (cf Jn 7, 38), jaillissent en effet le sang et l'eau, symboles de l'Eucharistie et du baptême, les sacrements qui sont au principe et au terme de tout l'ordre sacramentel. Du même coup, l'Eglise, qui naît et tire sa croissance de ces deux sacrements<sup>538</sup>, jaillit, comme la nouvelle Eve, du « Cœur transpercé »<sup>539</sup> du Christ nouvel Adam endormi sur la Croix. La spiritualité du Cœur de Jésus se présente donc non seulement comme une spiritualité de l'amour et de la miséricorde, mais comme une spiritualité des sacrements, et en particulier de l'Eucharistie. C'est un motif supplémentaire pour le prêtre, « l'homme des sacrements », de lui accorder une importance particulière..

### *Le cœur de Jésus et l'Eucharistie*

L'Eucharistie, source et sommet de toute la vie de l'Eglise et de la vie sacramentelle en particulier, est un don très précieux du Cœur de Jésus, à la fois parce qu'elle est un fruit de l'amour infini de son Cœur et parce qu'elle rend présent le mystère de ce Cœur transpercé :

« Nous désirons avant tout, écrivait Paul VI en 1965, que le Cœur de Jésus soit honoré par une plus intense participation au *sacrement de l'autel*, puisque son don le plus grand est précisément l'Eucharistie. Dans le sacrifice eucharistique en effet où il s'immole, nous recevons notre Sauveur 'toujours vivant pour intercéder en notre faveur' (Hb 7,25) dont le Cœur fut ouvert par la lance du soldat et a répandu sur le genre humain les flots de son sang précieux mêlé d'eau. De plus, dans ce grand sacrement qui est le sommet et le centre de tous les autres, 'on goûte à sa source la douceur spirituelle et on commémore le très grand amour que le Christ a manifesté dans sa Passion' (*St Thomas d'Aquin, opusculum, 57*) »<sup>540</sup>.

L'Eucharistie nous communique le mystère de ce Cœur brûlant d'amour qui bat désormais pour toujours dans la poitrine du Ressuscité, l'Agneau « debout comme égorgé » de l'Apocalypse (Ap 5, 6), trônant triomphalement au ciel, dans l'acte même où il se livra pour notre salut. Ce Cœur brûlant d'amour qui fut transpercé par et pour nos péchés, et d'où jaillissent les fleuves d'eau vive de l'Esprit, nous est donné aujourd'hui dans ce sacrement. Toutes les grandes apparitions de Paray le Monial eurent lieu pendant une adoration eucharistique, notamment celle de juin 1675, au cours de laquelle Jésus demanda à Marguerite-Marie l'institution d'une fête en l'honneur de son Cœur :

« Etant une fois *devant le Saint Sacrement* un jour de son octave », écrit la sainte, « je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour et me sentis touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour, et il me dit : « Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé (l'institution de la Fête du Sacré-Cœur). *Alors me découvrant son divin Cœur* : 'Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'Il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et

<sup>537</sup> *Haurietis Aquas* 27, cité au CEC 478.

<sup>538</sup> C'est une interprétation classique depuis saint Jean Chrysostome (+407), reprise par le Concile Vatican II (*Lumen Gentium* 3 ; *Sacro-Sanctum Concilium* 5) et le CEC (n°766, 1067).

<sup>539</sup> cf CEC 766.

<sup>540</sup> PAUL VI, Lettre apostolique *Investigabiles Divitias Christi*, 4 avril 1965, DC 1965, p. 579.

par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi »<sup>541</sup>.

Parce que les sacrements, et l'Eucharistie en particulier, sont un don du Cœur de Jésus, il y a un lien étroit entre le sacrement de l'ordre et le Cœur de Jésus. « On peut [...] affirmer à bon droit que la divine Eucharistie, -sacrement qu'il donne aux hommes et sacrifie qui le fait s'immoler perpétuellement 'du lever du soleil à son coucher' –et de même le sacerdoce, sont bien des dons du Sacré-Cœur de Jésus », écrivait Pie XII dans *Haurietis Aquas* (n° 36). C'est en effet par le ministère des prêtres que Jésus se donne dans l'Eucharistie.

## Le Cœur de Jésus et le sacrement de l'ordre

La fête du Cœur de Jésus propose pour l'année C l'évangile de la brebis perdue, en Lc 15, 3-7. Le thème du Christ Pasteur, qui a inspiré dès les débuts de l'Eglise l'iconographie chrétienne<sup>542</sup>, est une des manifestations privilégiées de l'amour du Cœur de Jésus. « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur », avait prophétisé Jérémie (3, 15). Jésus, qui appelle ses disciples à venir se reposer sur son cœur doux et humble (Mt 11, 28-30), est la réalisation de cette promesse : son Cœur brûle d'amour pour ses brebis : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » dira-t-il Lui-même (Jn 10, 14). Il n'y a pas de plus grand amour que celui-là (Jn 15, 13). Cette sollicitude pastorale va jusqu'à partager son amour avec ses prêtres, en leur donnant son Cœur de bon berger :

« La promesse de Dieu »<sup>543</sup>, écrit Jean-Paul II, « garantit à son Eglise non pas des pasteurs quelconques mais des pasteurs 'selon son Cœur'. Le 'cœur' de Dieu s'est révélé pleinement à nous dans le *cœur du Christ Bon Pasteur*. Il a toujours compassion des foules et leur donne le pain de la vérité, le pain de l'amour et de la vie (CF Mc 6, 30-44). Il demande à battre en d'autres cœurs -ceux des prêtres- : 'Donnez-leur vous-mêmes à manger' (Mc 6, 37). Les gens ont besoin de sortir de l'anonymat et de la peur ; ils ont besoin d'être connus et appelés par leur nom, de marcher avec assurance sur les sentiers de la vie, d'être retrouvés s'ils sont perdus, de recevoir le salut comme don suprême de l'amour de Dieu ; c'est ce que fait Jésus le Bon Pasteur. C'est ce font les prêtres avec lui »<sup>544</sup>.

Il est frappant de voir en effet le contexte de l'appel et de l'envoi des Douze dans l'évangile de Matthieu. C'est celui de la compassion des entrailles de miséricorde de Jésus devant les foules de gens « las et prostrés comme des brebis sans berger » (Mt 9, 36)<sup>545</sup>. On peut faire le rapprochement entre ce regard du Bon Pasteur sur les foules de son temps et ce témoignage donné par Jean-Paul II sur l'expérience de l'année jubilaire :

« Bien souvent, je me suis arrêté à regarder les longues files de pèlerins qui attendaient patiemment de pouvoir passer la porte sainte. Je m'efforçais d'imaginer en chacun d'eux l'histoire d'une vie, faite de joie, d'inquiétudes, de souffrance ; une histoire rejointe par le Christ et qui, dans le dialogue avec lui, reprenait son chemin d'espérance »<sup>546</sup>.

C'est cet amour bouleversant du Bon Pasteur (CEC 1465) qui conduira Jésus à livrer sa vie pour ses brebis sur la Croix (Jn 10, 11.17-18), couronnant ainsi son œuvre en obtenant pour les pécheurs le pardon du Père. Comme le Serviteur souffrant (Is 52, 13-53, 12), le Christ offre sa vie pour les multitudes dont il porte les péchés. C'est en cette ultime étape que se manifeste plus particulièrement la dimension sacerdotale de son ministère.

<sup>541</sup> *Vie et Œuvres de Sainte Marguerite-Marie*, Ed. Saint Paul, Paris-Fribourg, 1991, T.1, p. 122

<sup>542</sup> Cf par exemple la représentation eucharistique du Bon Pasteur dans la crypte de Lucine, au cimetière de Callixte à Rome (III<sup>e</sup> siècle). Cf M.J. COLONI, *Images du mystère eucharistique ; Eucharistia, Encyclopédie de l'Eucharistie*, Cerf, Paris, 2002, p. 386.

<sup>543</sup> « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur » (Jr 3, 15).

<sup>544</sup> JEAN-PAUL II, *Pastores Dabo Vobis*, 25 mars 1992 ; n°82.

<sup>545</sup> Cf *La compassion*

<sup>546</sup> *Novo Millennio Ineunte*, n°8.

A première vue, il ne semble pas en effet y avoir de rapport entre l'existence de Jésus et l'institution du sacerdoce telle qu'elle était vécue en Israël. Le Christ n'appartenait pas à une famille sacerdotale<sup>547</sup> et n'exerça jamais de fonction sacerdotale. Pourtant, la Lettre aux Hébreux voit dans sa mort un acte sacrificiel. De fait, c'est surtout dans « l'heure » de sa Passion que Jésus se montre le « Grand Prêtre » d'un sacerdoce nouveau, le sacerdoce « selon l'ordre de Melchisédek » (Hb 5, 10). Par l'unique sacrifice de la Croix, dont il est à la fois le prêtre, l'autel et la victime, Il rend « parfaits pour toujours ceux qu'Il sanctifie » (Hb 10, 14).

### *L'épître aux Hébreux*

C'est dans son être de Fils de Dieu incarné que s'enracine le sacerdoce de Jésus en tant que médiateur entre Dieu et les hommes. L'épître aux Hébreux nous dit en effet que le Grand prêtre, est « pris d'entre les hommes est établi en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu, afin d'offrir dons et sacrifices pour les péchés » (Hb 5,1). Comme l'écrit très justement le P.Vanhoye, « cette perspective est intéressante car elle décrit le prêtre comme un centre de relations ; or, ce qui permet à un homme d'être vraiment centre de relations, c'est son cœur »<sup>548</sup>.

Une phrase peut, d'après ce spécialiste de l'épître, être considérée en quelque sorte comme une définition du « cœur sacerdotal » du Christ : « Le Christ devait en tout se rendre semblable à ses frères, afin de devenir grand prêtre *miséricordieux* et *digne de foi* pour les rapports avec Dieu, en vue d'effacer les péchés du peuple » (Hb 2,17). En effet, affirme le P.Vanhoye, « un Grand Prêtre digne de ce nom doit être d'une part 'miséricordieux' envers ses frères et, d'autre part, 'digne de foi pour les rapports avec Dieu'... »<sup>549</sup>. De fait, toute la vie publique du Christ a été une « révélation continue de miséricorde étonnante envers les malades, les infirmes, les possédés, les ignorants, les pauvres les petits et –chose la plus surprenante de toutes- envers les pécheurs »<sup>550</sup>. Elle a été vécue en même temps comme une obéissance constante à la volonté bienveillante du Père : «Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4,34). A travers cette double attitude, Jésus révélait la compassion envers les hommes et l'humble fidélité envers Dieu de son cœur sacerdotal (Mt 11, 28-30).

L'offrande de Jésus, en tant qu'elle l'a soumis entièrement à la volonté de Dieu, a achevé cette consécration de son cœur d'une manière « non rituelle mais existentielle »<sup>551</sup> :

« C'est [...] l'impulsion intérieure de l'Esprit Saint qui a donné à Jésus l'élan nécessaire pour transformer sa mort de condamné en un acte fondateur d'alliance [...] » ; « L'action de l'Esprit Saint dans la Passion du Christ a consisté à former pour les hommes un 'cœur nouveau', le cœur sacerdotal du Christ [...] capable de communiquer à tous cette perfection de docilité à Dieu et de solidarité fraternelle qui réalise la nouvelle et éternelle alliance »<sup>552</sup>.

Ainsi, l'offrande de Jésus dans son « cœur », véritable autel, a été accomplie par le feu de l'Esprit (cf Hb 9, 14), préfiguré par le feu qui brûlait sur l'autel des holocaustes dans le Temple :

« Une tradition biblique affirmait en effet que ce feu n'était pas une production humaine mais 'un feu sorti de la présence du Seigneur' (Lv 9, 24), venu sur l'autel consumer l'holocauste, lors de la conclusion des cérémonies de la consécration sacerdotale du premier grand prêtre. Une tradition analogue rapportait que la dédicace du Temple de Salomon avait eu la même conclusion [...] (2 Ch 7, 1). Un précepte de la Loi ordonnait

<sup>547</sup> Le sacerdoce se transmettait uniquement par voie héréditaire ; cf Ex 28, 1 ; 29, 4.8.15.19...

<sup>548</sup> Albert VANHOYE, *Le cœur sacerdotal du Christ dans les écrits du Nouveau Testament* in *Teologia del Sacerdocio*, vol.18, *El corazon sacerdotal de Jesucristo*, Ed. Aldecoa, Burgos 1984, p.53-54.

<sup>549</sup> *ibid.*

<sup>550</sup> *ibid.*, p.55

<sup>551</sup> *idem* p.64

<sup>552</sup> *idem* p.64-65

d'entretenir soigneusement ce feu et de ne jamais le laisser s'éteindre (Lv 6, 5-6) [...]. Ces traditions manifestaient une intuition profonde - et toujours valide- sur la nature des sacrifices [...]. Aucun homme n'est capable de réaliser par ses seules forces un sacrifice car sacrifier c'est rendre sacré et Dieu seul peut rendre sacrée une offrande en lui communiquant sa sainteté...Parfaitement valide, l'intuition de l'Ancien Testament restait cependant à mi-chemin, car elle concevait le feu divin de manière matérielle [...]. L'auteur de l'épître aux Hébreux comprit que le vrai feu du ciel est un feu spirituel, le feu de l'Esprit Saint, seul capable de réaliser la véritable transformation sacrificielle, qui atteint l'être humain au plus profond de lui-même et le prend tout entier, corps et âme, l'imprégnant de la sainteté divine et l'unissant à Dieu »<sup>553</sup>.

## *Les synoptiques*

Cette dimension sacerdotale apparaît dans les Evangiles synoptiques à travers l'institution de l'Eucharistie le Jeudi Saint. Pour que son unique sacrifice accompli une fois pour toutes soit toujours rendu présent dans l'Eglise (CEC 1545), Jésus a institué en effet ce sacrement comme le mémorial de sa Pâque, anticipant ainsi sur sa Passion. Ce sacrement d'amour est un don tout spécial de son Cœur, comme Jésus lui-même le confie à ses Apôtres : —« J'ai ardemment désirer manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (Lc 22, 15). C'est l'amour fou de Jésus pour nous qui l'a poussé à vouloir se donner à nous dans l'acte même où il se livre pour notre salut et à confier à des hommes de refaire ce geste à sa suite.

« Faites ceci en mémoire de moi ». Dans la célébration de l'Eucharistie, le ministre tient la place de « l'unique Grand Prêtre» qui se livre par amour. Il prête au Christ non seulement sa bouche et ses mains, mais aussi son cœur pour actualiser cette offrande. Ainsi est manifesté son propre mystère : être l'image vivante de Jésus pour l'Eglise. « Recevez l'offrande du peuple saint pour la présenter à Dieu. Prenez bien conscience de ce que vous ferez, vivez ce que vous accomplirez, et conformez-vous au mystère de la croix du Seigneur », dit l'évêque lorsqu'il remet la patène et le calice à chaque nouvel ordinand au cours de l'ordination<sup>554</sup>. « Si on comprenait bien le prêtre sur la terre », disait le Curé d'Ars, « on mourrait non de frayeur mais d'amour »<sup>555</sup>.

« Toute offrande du prêtre », écrivait pour sa part Jean-Paul II dans sa *Lettre aux prêtres* envoyée du Cénacle le Jeudi Saint de l'an 2000, « n'est qu'une représentation au Père de l'unique offrande du Christ, faite une fois pour toutes. Sacerdos et Hostia ! Prêtre et victime. Cet aspect sacrificiel marque profondément l'Eucharistie. Il est en même temps une dimension constitutive du sacerdoce du Christ et par conséquent de notre sacerdoce. Relisons sous cet aspect les paroles que nous disons chaque jour et qui ont été prononcées pour la première fois ici précisément, au Cénacle »<sup>556</sup>. Le Pape confiait l'importance de cette dimension pour sa propre compréhension du sacerdoce dans son ouvrage autobiographique *Ma vocation, don et mystère* :

« Le sens authentique du sacerdoce du Christ m'est toujours apparu avec une extraordinaire éloquence dans les Litanies qu'on avait l'habitude de réciter au séminaire de Cracovie, en particulier à la veille de l'ordination sacerdotale. Je fais allusion aux litanies du Christ prêtre et victime. Quelles profondes réflexions elles suscitaient en moi ! [...]. Le Christ est prêtre parce qu'Il est le Rédempteur du monde. Le sacerdoce de tous les prêtres s'inscrit dans le mystère de la Rédemption. Ce véritable sens de la Rédemption et du Rédempteur s'est enracinée au cœur de ma conscience, il m'a accompagné durant toutes ces années, il a imprégné toutes mes expériences pastorales, il m'a dévoilé un contenu toujours nouveau ».<sup>557</sup>

## *Saint Jean<sup>1</sup>*

Dans l'Evangile de Jean, cette libre offrande au Père pour notre salut est exprimée à travers le geste du lavement des pieds (Jn 13, 1-20). La « célébration » du sacrifice de Jésus commence avec la fête

<sup>553</sup> Albert VANHOYE, *La lettre aux Hébreux*, Desclée, Paris, 2002, p. 152.

<sup>554</sup> *La célébration des sacrements*, présentée par Pierre JOUNEL, Desclée, 1983, p. 667.

<sup>555</sup> NODET, idem.

<sup>556</sup> JEAN-PAUL II, *Lettre aux prêtres pour le Jeudi Saint 2000.*, n°8.

<sup>557</sup> JEAN-PAUL II, *Ma vocation, don et mystère*, Bayard Editions, Cerf, Fleurus, Tequi, 1996, p.93.95.

de la Pâque (Jn 13, 1). Jésus l'inaugure, selon les prescriptions du Lévitique concernant la consécration des prêtres lévites, par un rite<sup>558</sup> qui symbolise la purification que va réaliser son sacrifice (cf 1 Jn 1,7)<sup>559</sup>, sous le signe de l'amour « jusqu'à l'extrême » (Jn 13, 1). A ce geste est associée une parole, la grande prière sacerdotale qui conclut son discours après la Cène (Jn 17). Jésus y assume le rôle du Grand Prêtre qui, lors de la Fête du Grand Pardon, pria pour Lui-même, les lévites et le peuple<sup>560</sup>. Jésus se présente ainsi comme le Pontife de la nouvelle Alliance, qui offre sa vie pour réaliser l'unité des hommes avec Dieu et entre eux (Jn 17, 20-21)<sup>561</sup>. Pour cela, il partage sa consécration sacerdotale avec ses Apôtres (Jn 17, 17-19) et prie pour leur unité (Jn 17, 11), qui doit être forme en quelque sorte de l'unité de tout le peuple de Dieu (Jn 17, 20), signe elle-même de l'unité désirée de toute l'humanité en Dieu (Jn 17, 20-23)<sup>562</sup>. La mention de la tunique sans couture au pied de la Croix confirme cette symbolique. En même temps qu'elle symbolise l'unité indivisible de l'Eglise<sup>563</sup>, celle-ci évoque en effet la robe du Grand Prêtre<sup>564</sup>, dont les vêtements ne peuvent être déchirés (Lv 21, 10). Le fruit du sacrifice de Jésus et l'objet de sa « consécration » sacerdotale ne sont-ils pas précisément de *rassembler dans l'unité* « les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 51-52 ; 17, 21) ?<sup>565</sup>. Le *Catéchisme* offre une magnifique contemplation de cette prière « toujours actuelle » pour l'Unité (n° 2604 ; 2746-2751). A travers ce geste et cette prière, qui expriment l'amour jusqu'au bout de son Cœur de Bon Berger (Jn 13,1), Jésus montre à ses ministres le type de service auquel ils sont appelés : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous » (Jn 13, 15).

### *La charité pastorale du prêtre et le Cœur de Jésus.*

Parce que Jésus est l'unique Pasteur, le prêtre ne peut vivre cette charité pastorale, qui fait l'unité de sa vie et de son action<sup>566</sup>, qu'en se laissant revêtir de l'amour même du Christ. Ceci nécessite qu'il fasse lui-même l'expérience de cet amour, comme le signifie de manière bouleversante la rencontre entre Jésus et Pierre au bord du lac de Tibériade (Jn 21, 15-17).

<sup>558</sup> Ex 29, 4 ; Lv 8, 6 ; Nb 8, 6-7... Cf aussi pour l'exercice des fonctions sacerdotales 30, 17-21 ; 40, 30-32 ...

<sup>559</sup> Sur l'interprétation sacerdotale de ce geste, cf COLSON, *Ministre de Jésus Christ*, op. cit. p. 95. André FEUILLET, *Le sacerdoce du Christ et de ses ministres*, Ed. de Paris, 1972, p.131-132.

<sup>560</sup> André FEUILLET, op. cit. p. 173-175.

<sup>561</sup> Le Concile Vatican II présente dans le même sens l'Eglise comme le sacrement de salut, dans le Christ, « c'est à dire à la fois le signe et l'instrument *de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* » (cf *Lumen Gentium* 1).

<sup>562</sup> FEUILLET, idem, p. 41-45 : « Un simple regard sur Jn 17 pris dans son entier y fait aisément reconnaître trois demandes parallèles de Jésus, que saint Thomas caractérise ainsi : Jésus prie d'abord pour lui-même [...], ensuite pour le collège des Apôtres [...], enfin pour tout le peuple chrétien. Ce qui fait l'unité de la prière, c'est 'd'être tout entière une inspiration du cœur filial de Jésus'. [...] Le sens général du premier volet (1-8), pris dans son ensemble, est le suivant : Jésus prie le Père afin qu'Il le rende capable, en le glorifiant, de continuer cette glorification du Père, qu'il a déjà inaugurée dans ses disciples.[...] Considéré dans son ensemble, le troisième volet (20-26) se présente comme un développement du premier ; il souligne que la vie éternelle, ainsi que la connaissance de Jésus et du Père, qui doit être le fruit de la glorification de Jésus, seront procurées au monde en vertu même de l'unité des futurs croyants, reflet de l'unité du Père et du Fils [... Le] volet central (9-19) est le plus ample des trois ; considéré à ce seul point de vue, il apparaît déjà comme celui qui confère à la prière son orientation majeure. [...]. Son sens général est clair : c'est par l'entremise des disciples privilégiés, c'est à dire de ses Apôtres intimement unis entre eux (v.11) que Jésus entend communiquer aux autres, donc à l'Eglise entière, la vie éternelle et la connaissance du Père et du Fils et en faire une communauté véritablement une ».

<sup>563</sup> cf 1 R 11, 29-31 ; CYPRIEN, *De l'unité de l'Eglise catholique*, VII, Unam Sanctam, Cerf, Paris, 1942, p.15.

<sup>564</sup> cf notamment Ex 28, 4-5.39-40 ; 29, 5.8.9.26.29 ; Lv 6, 3-4.10-11 ; 8, 6-7.13 ; 16, 4 ; cf également JOSEPH, *Les Antiquités juives*, III, 161, Cerf, 1990, p.159. On trouvera une intéressante analyse de ce symbolisme dans Yves SIMOENS, op.cit. p. 806-818 et FEUILLET, op. cit. p.33.

<sup>565</sup> On retrouve cette symbolique dans la description du Christ en gloire par le voyant de Patmos : « Je vis...comme un fils d'homme, revêtu d'une *longue robe serrée à la taille par une ceinture en or* » (Ap 1, 13). Pour Jean, comme pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, le sacerdoce du Christ s'accomplit dans le ciel, à travers le mystère pascal (cf CEC 1137).

<sup>566</sup> cf le *Décret sur le Ministère et la vie des prêtres* de Vatican II, n°14, et l'exhortation apostolique du Pape JEAN-PAUL II *Pastores Dabo Vobis* au n° 23.

A celui qui l'a renié trois fois, Jésus donne miséricordieusement l'occasion de confesser trois fois son amour. Devant ce regard miséricordieux du Christ sur lui, qui avait provoqué son repentir (Lc 2, 61-62), Pierre peut confesser humblement sa pauvreté mais aussi la flamme qui brûle dans son propre cœur : « Seigneur tu sais tout, tu sais bien que je t'aime »<sup>567</sup>. Ayant fait ainsi l'expérience de l'amour du Cœur de Jésus, Pierre pourra vivre de ce même amour envers ceux qui lui sont confiés. Il fallait que le Premier des Apôtres fasse pour nous l'expérience et de son reniement et du pardon de Jésus pour comprendre le secret du Cœur du bon Pasteur : Jésus ne nous aime pas pour nos mérites mais gratuitement, par pure prévenance. Du même coup, ayant pu accepter sa propre misère, Pierre peut devenir un bon berger pour ses frères, les aimer tels qu'ils sont. Il peut être compréhensif pour leurs propres difficultés à aimer, à suivre Jésus, et, en même temps, croire à la force de l'amour de Dieu, « plus grand que notre cœur » (1 Jn 3, 20) qui peut faire des pauvres gens que nous sommes des saints.

Pierre Goursat (+1991), le fondateur de la Communauté de l'Emmanuel, résumait cette expérience fondamentale par une phrase lapidaire : « [...] Tant qu'on ne s'est pas rendu compte qu'on n'est qu'un pauvre type, on n'a rien compris »<sup>568</sup>.

Jésus en tout cas accepte la profession d'amour de Pierre et lui donne en retour un signe extraordinaire de sa confiance et de son amour. A celui qu'Il aime, Il confie en effet tous ceux qu'Il aime, tout son troupeau ! L'amour de Pierre pour Jésus n'est pas appelé à rester sur un plan purement spirituel ou affectif. Il doit se concrétiser précisément dans la garde des brebis du Seigneur, comme l'explique très bien saint Jean Chrysostome : « Si tu m'aimes, prends le commandement de tes frères, mets maintenant en évidence cette brûlante charité que tu as témoignée constamment. Donne pour mes brebis cette vie que tu prétendais donner pour moi »<sup>569</sup>. « Par ce sacrement de ton amour », dit la prière après la communion de la messe du Sacré-Cœur, « brûle-nous d'une charité qui nous attire toujours vers le Christ et nous apprenne à le reconnaître en nos frères ».

Cette charité pastorale de Pierre, Berger des brebis du Seigneur, vécue dans l'obéissance, va le conduire progressivement à se dessaisir de sa propre vie, jusqu'au don suprême du martyr : « Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, un autre te nouera la ceinture et te mènera là où tu ne voudrais pas aller » (Jn 19, 18). A la suite de Jésus, le prêtre est revêtu jour après jour des sentiments du Cœur du Christ (Ph 2, 5), qui, dans l'humilité et l'obéissance à son Père « jusqu'à la mort », aime les siens « jusqu'au bout » (Jn 13, 1), jusqu'au don de sa propre vie et ainsi glorifie Dieu (Jn 13,31). « Le contenu essentiel de la charité pastorale est le don de soi, le don total de soi-même à l'Eglise, à l'image du don du Christ et en partage avec lui. [...] », écrit Jean-Paul II. « Ce n'est pas seulement ce que nous faisons, mais c'est le don de nous-mêmes qui manifeste l'amour du Christ pour son troupeau. La charité pastorale détermine notre façon de penser et d'agir, notre mode de relation avec les gens. Cela devient particulièrement exigeant pour nous »<sup>570</sup>. L'exemple de saint François Régis (+1640), mort exténué après une semaine de mission à la Louvesc, ou de saint Jean-Marie Vianney (+1859), passant à la fin de sa vie jusqu'à 17 heures par jour au confessionnal de sa paroisse d'Ars, sont des exemples particulièrement éloquentes de saints prêtres qui se sont laissés « manger » en acceptant de donner leur vie jusqu'au bout. Le « goutte à goutte » de ce don quotidien peut conduire jusqu'au martyr, à l'image du Bon Pasteur qui donne sa vie pour son troupeau.

<sup>567</sup> Le jeu des verbes employés « agapan » (aimer religieusement) et « filein », (« aimer tendrement », « aimer d'amitié ») est intéressant. Jésus emploie ce dernier verbe la troisième fois, comme pour éprouver l'amitié de Pierre, avant de lui confier la charge du troupeau ; cf Ceslas SPICQ, *L'amour de Dieu révélé aux hommes*, Ed. du Feu nouveau, 1978, p. 95.

<sup>568</sup> Bernard PEYROUS, Hervé-Marie CATTÀ, *Le feu et l'espérance*, Ed. de l'Emmanuel, Paris, 1994, p. 283-284.

<sup>569</sup> Cité par SPICQ, loc. cit. p.96-97.

<sup>570</sup> JEAN-PAUL II, *Pastores Dabo Vobis*, 1992, n°23.

Devant une telle exigence, le ministre peut se sentir dépassé, voire effrayé. Et pourtant, le joug du Seigneur est léger et son fardeau léger (Mt 11, 28-30). De fait, cette charité pastorale ne peut être vécue à la force du poignet. Elle ne peut qu'être reçue comme un don du Cœur de Jésus. Pour cela, le prêtre a besoin de se mettre lui-même à l'école de ce Cœur doux et humble .

### Le sacerdoce à l'école du Cœur de Jésus

Dans sa première lettre, l'apôtre Pierre écrit aux «anciens» : «Aux presbytres (anciens) qui sont parmi vous, je les exhorte , moi, ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et qui dois participer à la gloire qui va être révélée. Paissez le troupeau qui vous est confié, le surveillant, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu ; non pour un gain sordide, mais avec l'élan du cœur ; non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau. Et quand paraîtra le Chef des pasteurs, vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit pas» (1 P 5, 1-4). Etre pasteur, c'est d'abord donner l'exemple de sa vie. C'est, selon l'image de saint Jean, marcher à la tête du troupeau (Jn 10, 4). L'autorité du Christ n'est pas une autorité qui s'impose par la force, mais une autorité qui attire par l'exemple et le témoignage de l'amour.

Devenir « forme » du troupeau suppose que l'on se mette soi-même à l'école du Christ, comme l'avait bien compris le Père Chevrier : « Je prends Jésus pour mon modèle et je m'efforcerais ce l'imiter le plus parfaitement que je pourrai.[...]. Saint Paul imitait Jésus et se donnait ensuite pour modèle 'Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ' (1 Co 11, 1) »<sup>571</sup>.. « Le prêtre est établi pour faire revivre toutes les vertus et les exemples de Jésus-Christ. Il doit être la plus parfaite image de Jésus Christ sur la terre », disait encore le fondateur du Prado<sup>572</sup>. C'est bien ce que redit aujourd'hui le cardinal Hoyos aux prêtres du monde entier : « Les hommes veulent contempler dans le prêtre le visage du Christ »<sup>573</sup>.

Pour cela, le prêtre est appelé à devenir un intime de Jésus (Mc 3, 14) pour apprendre à le connaître et à lui ressembler, et pour cela, à se mettre à l'école de son Cœur doux et humble. L'expérience de l'Apôtre Saint Jean peut lui servir de modèle. Le fils de Zébédée a dû avoir au départ, comme son frère Jacques, un caractère bouillant, au point de mériter le surnom de « Boanerges », fils du tonnerre<sup>574</sup>. Cet homme plutôt orgueilleux , jaloux et violent, a été, semble-t-il profondément transformé par l' expérience qu'il a faite en reposant sur le Cœur de Jésus le Jeudi Saint (Jn 13, 23). Il ne recherche plus la première place laissant toujours Pierre passer en premier (Jn 20, 5 ;Ac 3...) <sup>575</sup>. Il est rendu capable de suivre Jésus au pied de la Croix le Vendredi Saint, et d'être le premier des Apôtres à croire en la Résurrection le Dimanche de Pâques (Jn 20, 8). A travers cette triple expérience du Cœur de Jésus, c'est tout un itinéraire spirituel qui est proposé à tout prêtre, comme d'ailleurs à tout disciple.

### *Le Jeudi Saint : devenir adorateur à la suite de Jean*

Jésus est dans son humanité, sa « chair » vivifiée par l'Esprit, le véritable adorateur du Père, parce que, tourné vers le « sein » du Père (Jn 1, 1.18), Lui seul « connaît » le Père par l'Esprit qu'il reçoit de Lui (Jn 3, 34). Par conséquent, Lui-seul peut nous introduire dans l'adoration véritable, par la médiation du « sanctuaire de son corps » (Jn 2, 21) et des fleuves d'eau vive qui jaillissent de son

<sup>571</sup> Yves MUSSET, *Le Christ du père Chevrier*, Ed. Desclée, Coll. Jésus et Jésus Christ, n°81, Paris, 2000, p.30.

<sup>572</sup> Yves MUSSET, op. cit., p.32.

<sup>573</sup> loc. cit.

<sup>574</sup> Cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>575</sup> Saint JEAN CHRYSOSTOME souligne cette transformation dans la belle *Homélie sur l'Evangile de Matthieu* (15, 6.7) ; (cf PG 57, 231-232), citée dans la Liturgie des Heures pour la fête de saint Jacques, le 25 juillet.

« sein »<sup>576</sup> : « Je suis le chemin, la vérité et la vie », dit le Christ à Thomas ; « Nul ne va au Père que par moi » (Jn 14, 6). Ceci est vrai d'abord de la prière. Le Christ, Verbe incarné, est « le 'lieu' véritable du culte messianique, le nouveau temple spirituel ; c'est en Lui, dans la communion avec lui sous l'action de l'Esprit, que les croyants désormais adoreront le Père », écrit le Père de la Potterie<sup>577</sup>.

Le Jeudi Saint, Jean repose sur le « sein » de Jésus (« kolpos » ; cf Jn 13, 23), qui Lui-même repose sur le «sein» du Père (Jn 1, 18).

« Si le fait que Jean reposait [...] sur le sein de Jésus a aussi un sens symbolique, -il était honoré de ce privilège parce que jugé digne d'un amour préférentiel de la part du maître », remarquait déjà Origène, « ce symbole prouve, je pense, que reposant dans le Logos et trouvant sa détente dans les plus grands mystères, Jean reposait dans le sein du Logos d'une manière analogue à celle dont le Logos est dans le sein du Père »<sup>578</sup>.

Il entre ainsi dans l'adoration véritable du Père, en accueillant l'amour infini qui jaillit du Cœur du Christ à travers les fleuves d'eau vive de l'Esprit (Jn 7, 38). C'est ce que nous faisons nous aussi dans l'adoration de la présence eucharistique, où bat aujourd'hui le Cœur du Christ : « Il est bon de s'entretenir [avec le Christ] », écrit Jean-Paul II dans son encyclique sur l'Eucharistie à propos de l'adoration, « et, penchés sur sa poitrine comme le disciple bien-aimé (Jn 13, 25) d'être touchés par l'amour infini de son Cœur »<sup>579</sup>. C'est le témoignage de saint Jean-Marie Vianney (+1859) à Ars. Les paroles et les gestes du saint Curé indiquent en effet « que sa pensée était constamment tournée vers la présence de notre Seigneur, dans le tabernacle. Un des moyens profonds qui l'aida à convertir sa paroisse fut cette conviction, qu'il prêcha inlassablement par l'exemple et par sa parole »<sup>580</sup>. « Ah », disait-il, « si nous avions les yeux des anges, en voyant Notre Seigneur Jésus Christ sur l'autel et qui nous regarde, comme nous l'aimerions ! »<sup>581</sup> ; « Il est là avec son bon cœur qui attend que nous allions lui dire nos besoins et le recevoir »<sup>582</sup>.

L'adoration est elle-même réponse au désir du Père (Jn 4, 23), qui nous cherche en son Fils parce qu'Il a soif de nous (Jn 4, 7 ; Jn 19, 28) : « Jésus a soif, sa demande vient *des profondeurs de Dieu qui nous désire*. La prière, que nous le sachions ou non, est la rencontre de la soif de Dieu et de la nôtre. Dieu a soif que nous ayons soif de Lui » (CEC 2560). C'est ce que confiait Jésus à Marguerite-Marie lors de sa première grande apparition à Paray le Monial (+1690):

« J'ai soif, mais d'une soif si ardente d'être aimé des hommes au Saint Sacrement, que cette soif me consume ; et [je] ne trouve personne qui s'efforce selon mon désir, pour me désaltérer, en rendant quelque retour à mon amour »<sup>583</sup>.

Par l'adoration, nous pouvons aujourd'hui donner à boire à Jésus (Jn 4, 7 ; 19, 28) et par Lui au Père, et aussi mystérieusement à tout homme<sup>584</sup>, en recevant de lui l'eau vive qui jaillit de son corps eucharistique (Jn 7, 38 ; 19, 34, Ap 22, 1).

### *Le Vendredi Saint : recevoir un cœur de compassion avec saint Jean au pied de la Croix*

<sup>576</sup> « L'adoration du Père 'dans l'Esprit et la Vérité' sera due à l'action de l'eau vive ; mais c'est Jésus qui donnera cette eau (4, 14). Elle coulera de son sein, et seuls pourront la recevoir ceux 'avaient cru en Lui' (Jn 7, 39) » ; Ignace DE LA POTTERIE, *La vérité dans saint Jean*, Rome Biblical Institute Press, 1977, T.2, p. 700.

<sup>577</sup> Idem, p.701.

<sup>578</sup> ORIGÈNE, *Commentaire sur saint Jean*, XXXII, 264 ; Collection Sources Chrétiennes, n°385, Cerf, 1992, p.. 299.301.

<sup>579</sup> *L'Eglise vit de l'Eucharistie*, 2003, n°25.

<sup>580</sup> NODET, op. cit. p. 24.

<sup>581</sup> Idem p.112.

<sup>582</sup> Idem.

<sup>583</sup> *Vie et Œuvres de Sainte Marguerite-Marie*, op. cit. ,T. 2, p. 487.

<sup>584</sup> « Par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme » écrit le Concile *Gaudium et Spes*, n°22 §2). « Voici l'homme » (Jn 19, 5) disait Pilate en montrant Jésus dans sa Passion, sans mesurer toute la portée de cette parole.

C'est la compassion du Cœur du Christ pour nos misères matérielles et plus encore *spirituelles* qui l'a poussé à donner sa vie pour nous sur la Croix. Cette compassion se manifeste à travers la blessure de son côté. Elle nous révèle celle du Père<sup>585</sup>.

Dieu manifeste donc sa compassion. Il nous appelle en même temps à exercer la compassion envers Lui et envers nos frères à l'école de Marie et de saint Jean. C'est l'expérience que Marguerite-Marie a vécue à Paray le Monial, à travers la réparation. « L'amour n'est pas aimé » disait déjà un disciple de saint François d'Assise (+1226).

Cette compassion est aussi intercession pour les pécheurs, à l'école de saint Dominique (+1221) qui priait des heures pendant la nuit en disant : « Ma miséricorde, que vont devenir les pécheurs ». Elle est aussi ouverture à la misère des autres, à l'exemple d'un saint comme Vincent de Paul (+1660), qui se convertit au contact des pauvres, au point de pouvoir dire : « Les pauvres sont nos maîtres ». Cette compassion peut aller jusqu'au don de sa vie, comme pour saint Maximilien Kolbe, martyr de la charité (+1941), qui proposa librement de prendre la place d'un père de famille condamné au bunker de la faim d'Oswiecim-Auschwitz. A l'officier nazi qui lui demandait « Qui es-tu ? », il répondit simplement : « Prêtre catholique »<sup>586</sup>.

Cet amour pour les brebis du troupeau est ce qu'attendent Dieu<sup>587</sup> et nos fidèles de leurs prêtres. Il passe par le fait d'accepter d'avoir nous aussi à un certain moment le cœur transpercé par la souffrance du Christ et de nos frères, à l'image de Marie (et de Jean)<sup>588</sup> au pied de la Croix (Lc 2, 35).

### *Le dimanche de Pâques, devenir évangéliste à la suite de Thomas et des Apôtres*

L'expérience du Cœur de Jésus le dimanche de Pâques, c'est, on l'a vu, celle de l'envoi en mission : Jésus, après avoir montré à ses Apôtres ses plaies glorieuses, en particulier *celle de son côté*, leur confie, avec le don de l'Esprit, sa propre mission : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn 20, 21). Cette évangélisation est caractérisée comme une œuvre de *miséricorde*. « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, il leur seront remis » (Jn 20, 22).

### Le kérygme

« Il faut que l'Eglise de notre temps [...] prenne une conscience plus profonde et plus motivée de la nécessité de rendre témoignage à la miséricorde de Dieu dans toute sa mission, conformément à la tradition de l'Ancienne Alliance et surtout à la suite de Jésus Christ lui-même et de ses Apôtres » écrit le Pape Jean-Paul II dans son encyclique *Dives in Misericordia*. « L'Eglise doit rendre témoignage à la miséricorde de Dieu révélée dans le Christ en toute sa mission de Messie, en la professant tout d'abord comme vérité salvifique de foi nécessaire à une vie en harmonie avec la foi, puis en cherchant à l'introduire et à l'incarner dans la vie de ses fidèles, et autant que possible dans celle de tous les hommes de bonne volonté. [...] L'Eglise doit professer et proclamer la miséricorde divine dans toute sa vérité » (n°12-13).

Le Cœur transpercé de Jésus exprime symboliquement cette miséricorde : « L'Eglise semble professer et vénérer d'une manière particulière la miséricorde de Dieu quand elle s'adresse au Cœur

<sup>585</sup> Cf chapitre *Compassion*.

<sup>586</sup> Maria WINOWSKA, *Le secret de Maximilien Kolbe*, Ed. Saint Paul, Paris, 1971, p.177.

<sup>587</sup> Cf ce que dit le texte d'Ezéchiel sur les mauvais pasteurs : « Vous n'avez pas fortifié les brebis chétives, soigné celle qui était malade, pansé celle qui était blessée. Mais vous les avez régies avec violence et dureté » (Ez 34, 4). La tentation pour le prêtre de jouer au « manager », à l'organisateur, est d'autant plus forte que le monde pousse à « l'efficacité » en toutes choses, et que le nombre de prêtres diminue. Mais qu'en est-il de notre disponibilité pour accueillir les « brebis perdues » qui frappent à notre porte ? Ne faut-il pas repenser la répartition des tâches entre prêtres et laïcs pour que le prêtre puisse se consacrer davantage à son ministère pastoral ?

<sup>588</sup> On peut le supposer, même si l'Ecriture n'en dit rien.

du Christ »<sup>589</sup>. A ses Apôtres qui l'ont abandonné et qui doutent de sa Résurrection, tout spécialement à Thomas, Jésus montre la plaie glorifiée de son côté où bat désormais son Cœur transpercé mais ressuscité (Jn 20, 20.27). Cette contemplation provoque le choc de la conversion, comme en témoigne l'acte de foi de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 28).

Dans la contemplation du cœur transpercé de Jésus aujourd'hui glorifié, on retrouve en fait le « kérygme » proclamé par Pierre le jour de la Pentecôte « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié » (Ac 2, 36-37), mais sous le signe de l'amour. La plaie du côté est en effet ouverture vers la source mystérieuse du « Cœur » du Christ (Jn 7, 38). « Nous approcher du Christ dans le mystère de son Cœur » écrit le pape Jean-Paul II, « nous permet de nous arrêter sur ce point-point central en un certain sens, et en même temps le plus accessible au plan humain- de la *révélation de l'amour miséricordieux du Père* qui a constitué le contenu central de la mission messianique du Fils de l'homme »<sup>590</sup>.

La proclamation de ce message provoque le « transpercement » du cœur des auditeurs (cf Ac 2, 32). Le Cœur transpercé de Jésus est en effet le « lieu » par excellence où se joue notre conversion. Le Catéchisme l'enseigne à propos du sacrement de la réconciliation :

« C'est en regardant la *grandeur de l'amour de Dieu* que notre cœur est ébranlé par l'horreur et le poids du péché et qu'il commence à craindre d'offenser Dieu par le péché et d'être séparé de Lui. *Le cœur humain se convertit en regardant vers Celui que nos péchés ont transpercé* : 'Ayons les yeux fixés sur le sang du Christ et comprenons combien il est précieux à son Père car, répandu pour notre salut, il a ménagé au monde entier la grâce de repentir'<sup>591</sup>» (CEC 1432).

C'est en découvrant la miséricorde de Dieu à travers le Cœur transpercé de Jésus que l'homme peut se convertir et revenir vers le Père : « La conversion à Dieu », écrit Jean-Paul II, « consiste *toujours dans la découverte de sa miséricorde*, c'est à dire de cet amour patient et doux comme l'est Dieu Créateur et Père : l'amour auquel 'le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ' est fidèle jusqu'à ses conséquences extrêmes dans l'histoire de l'alliance avec l'homme, jusqu'à la Croix, à la mort et à la résurrection de son Fils. La conversion à Dieu est toujours le fruit du retour au Père riche en miséricorde »<sup>592</sup>.

C'est l'*Esprit Saint*, jailli du Cœur ouvert de Jésus (Jn 7, 38), qui provoque avec force et douceur cette « componction » du cœur, comme l'atteste la prophétie de Zacharie citée par saint Jean :

« Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de bienveillance et de supplication. Ils regarderont vers celui qu'on a transpercé : ils feront sur lui la lamentation comme on la fait pour un fils unique et ils le pleureront comme on pleure un premier-né. En ce jour là, il s'élèvera une grande lamentation à Jérusalem [...]. En ce jour là, il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour le péché et l'impureté. En ce jour-là –oracle du Seigneur Sabaoth- j'extirperai du pays le nom des idoles, qui ne seront plus mentionnées ; j'ôterai aussi du pays les noms des prophètes et l'esprit d'impureté » Za 12, 10-13, 3).

De fait, Jésus a promis à ceux qui auront qui témoigneront de l'amour du Cœur de Jésus de toucher les cœurs les plus endurcis :

« Mon divin Seigneur m'a fait entendre, écrivait Marguerite-Marie à son directeur, que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion au divin Cœur »<sup>593</sup>. Ou encore, à propos des pères jésuites qui parleront « de ce précieux trésor » : « Ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa

<sup>589</sup>*Dives in Misericordia*, 13.

<sup>590</sup> *Idem*.

<sup>591</sup> *Saint Clément de Rome*, Cor. 7, 4.

<sup>592</sup>*Dives in Misericordia* n°13

<sup>593</sup> *Vie et Œuvres de Sainte Marguerite-Marie*, Ed. St Paul, Paris, 1991, I, p. 388.

charité sur leurs paroles, qu'elles pénétreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis ; et les âmes les plus criminelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence »<sup>594</sup>.

Mais il faut pour cela que les prédicateurs « tâchent de puiser toutes leurs lumières dans la source du Sacré-Cœur »<sup>595</sup>. Il est frappant de constater que la même promesse est faite à sainte Faustine pour le message de la miséricorde, qui est un peu comme l'inculturation du message du Cœur de Jésus pour notre temps :

« Ma fille, ne cesse pas de proclamer ma miséricorde, tu soulageras ainsi mon cœur brûlé par les flammes de la pitié envers les pécheurs. Dis à mes prêtres que les pécheurs endurcis se repentiront à leurs paroles lorsqu'ils parleront de mon insondable miséricorde, de la pitié que j'ai pour eux en mon cœur. Aux prêtres qui proclameront et glorifieront ma miséricorde, je donnerai une force extraordinaire, je bénirai leurs paroles et je toucherai les cœurs auxquels ils s'adresseront »<sup>596</sup>.

Le Cœur ouvert du Christ est ainsi donné d'une manière privilégiée pour la nouvelle évangélisation. La date de la fête de la miséricorde, le premier dimanche après Pâques, jour de l'apparition à Thomas, semble l'indiquer : aux Thomas d'aujourd'hui, qui ont besoin de voir pour croire, le Seigneur donne le signe de son Cœur pour leur permettre de se convertir et de devenir ainsi des Apôtres fervents de la miséricorde.

Pour le prêtre, une manière particulière d'exercer la miséricorde, c'est non seulement de prêcher le kérygme, mais de proposer le sacrement du pardon. La mission des Apôtres et le don de l'Esprit Saint sont en effet liés particulièrement à ce ministère de la réconciliation : « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ». (Jn 20,22)<sup>597</sup>. Au fond, comme le disait en substance Jean-Paul II dans sa *Lettre aux prêtres* de l'année 2001, le prêtre est un pécheur à qui Dieu fait miséricorde pour montrer à tous qu'il est miséricorde et pour en faire un témoin de sa miséricorde. C'est l'expérience de Pierre, de Paul, de Jean, de Thomas, et finalement de chacun des Apôtres du Seigneur : « Ce mystère est grand : le Christ n'a pas eu peur de choisir ses ministres parmi les pécheurs. N'est-ce pas là notre expérience ?[...] Nous n'avons rien mérité. Tout est grâce ! »<sup>598</sup>.

Ce qui compte dans la nouvelle évangélisation, ce n'est pas seulement le message mais aussi la manière de le proclamer.

## La douceur et l'humilité du Christ dans l'évangélisation

La dévotion au Cœur de Jésus permet aussi de mieux comprendre la manière dont l'Eglise et les nouveaux évangélistes sont appelés à faire connaître l'Amour miséricordieux du Sauveur. « Qui est le Christ sinon l'Amour incarné ? » écrit le Père Ladame. « Or l'amour ne contraint personne, il ne s'impose pas, il laisse les âmes libres. Il se manifeste seulement, il propose, il attire »<sup>599</sup>. C'est

<sup>594</sup> *Lettre au P. Croiset*, op.cit. ; II, p. 442.

<sup>595</sup> *Lettre 100*, Vie et Œuvres..., op. cit., T.2, p. 337-338.

<sup>596</sup> M. FAUSTINE KOWALSKA, *Petit Journal*, n° 1521 ; Ed. du Dialogue, Paris 1997, p. 504.

<sup>597</sup> Saint Paul ne dit pas autre chose : « Et le tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec Lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation. Car c'était Dieu qui, dans le Christ, se réconciliait le monde, ne tenant plus compte des fautes des hommes, et mettant sur nos lèvres la parole de la réconciliation. Nous sommes donc en ambassade pour le Christ ; c'est comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en supplions, au nom du Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous afin qu'en Lui nous devenions justice de Dieu ». (2 Co 5, 18-21).

<sup>598</sup> *Lettre aux prêtres pour le Jeudi Saint*, DC 2246 du 15 avril 2001, p. 353-354

<sup>599</sup> Jean LADAME, *Les faits mystiques de Paray le Monial*, Ed. Résiac, 1991, p. 118.

tout l'enseignement du Concile, dans sa *Déclaration sur la liberté religieuse*, souvent si mal comprise :

«Dieu certes appelle l'homme à le servir en esprit et en vérité ; si cet appel oblige l'homme en conscience , il ne le contraint donc pas. Dieu, en effet, tient compte de la dignité de la personne humaine qu'il a lui-même créée et qui doit se conduire selon son propre jugement et user de la liberté. Ceci est apparu au plus haut point dans le Christ Jésus, en qui Dieu s'est manifesté lui-même pleinement et a fait connaître ses voies. Le Christ, en effet, notre Maître et Seigneur, doux et humble de cœur, a invité et attiré les disciples avec patience.[...]. Il se montra le parfait Serviteur de Dieu, qui 'ne brise pas le roseau froissé et n'éteint pas la mèche qui fume encore' (Mt 12,20). [...] Enfin en achevant sur la Croix l'œuvre de la Rédemption qui devait valoir aux hommes le salut et la vraie liberté, il a parachevé sa révélation. Il a rendu témoignage à la vérité, mais il n'a pas voulu l'imposer par la force à ses contradicteurs. Son royaume, en effet, ne se défend pas par l'épée, mais il s'établit en écoutant la vérité et en lui rendant témoignage, il s'étend grâce à l'amour par lequel le Christ, élevé sur la Croix, attire à lui tous les hommes »<sup>600</sup>.

Jésus, par le truchement de Marguerite-Marie, montre le symbole<sup>601</sup> de son ardente charité : son Cœur. Les hommes « regarderont ce signe et *sans aucune pression*, ils pourront croire à la tendresse du Verbe incarné »<sup>602</sup> :

«[...] Il veut établir son empire » écrit la sainte, « par la douceur et la suavité de son amour et non par la rigueur de sa justice »<sup>603</sup> ; « Il veut tout par amour et rien par force »<sup>604</sup> ; « C'est une dévotion qui ne veut point être forcée ni contrainte. Il suffit de la faire connaître et puis laisser à ce divin Cœur le soin de pénétrer les cœurs qu'il s'est destiné par l'onction de sa grâce »<sup>605</sup> ; «[...]Il veut Lui-même s'insinuer doucement et suavement, par sa charité dans les cœurs, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement »<sup>606</sup>.

On reconnaît là l'influence de saint François de Sales (+1622), le fondateur de la Visitation, qui demandait à ses sœurs d'être « les imitatrices des deux plus chères vertus du Sacré Cœur du Verbe incarné, la douceur et l'humilité »<sup>607</sup>. Selon le mot de saint Augustin : « L'homme est tiré, entraîné par le lien du cœur »<sup>608</sup>. Dieu n'a que faire des puissances humaines. Les Apôtres de cette dévotion sont des « sujets pauvres et méprisés ». Leur mission s'accomplira « parmi les contradictions ». Pour cela, ils ont besoin d'être revêtus de la douceur et de l'humilité même de Jésus, à l'exemple de Jean, de François de Sales...et tant de saints prêtres dans l'histoire de l'Eglise.

*Conclusion : Le prêtre selon le Cœur de Dieu, un ami de Jésus et un enfant de Marie.*

A la suite de Saint Jean, chaque disciple est appelé à découvrir qu'il est « le préféré de Dieu », et en même temps à découvrir la suavité du Cœur de Jésus. Ceci est vrai en particulier pour le prêtre avec qui le Christ veut partager son sacerdoce, l'Eucharistie, sa Mère (Jn 19, 27), c'est à dire les dons les plus précieux de son Cœur . « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande », dit Jésus à ses Apôtres dans son Discours après la Cène ; « Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, car tout ce que j'ai reçu de mon Père, je vous l'ai fait connaître» (Jn 15, 14-15). Saint Jean, saint Pierre (Jn 21, 15-17) ; plus près de nous, saint Claude la Colombière (+1682), le « fidèle serviteur et parfait ami » de Jésus, ou encore saint Jean-Marie Vianney (+1859) sont des modèles sur ce chemin.

<sup>600</sup> Déclaration sur la liberté religieuse, *Dignitatis Humanae*, n°11.

<sup>601</sup> Le propre du langage symbolique est précisément de solliciter la liberté de celui qui l'interprète, sans la contraindre. C'est le cas de façon éminente pour le symbole du Cœur.

<sup>601</sup> *Lettre 108*, Vie et Œuvres, op. cit.

<sup>602</sup> LADAME, loc. cit. p.118.

<sup>603</sup> *Lettre 108*, Vie et Œuvres, op. cit., T.2, p. 363-364.

<sup>604</sup> *Mémoires des Contemporaines* 238 ; cf *Vie et Oeuvres de Marguerite-Marie*, présentation Prof. Darricau, Ed. Saint Paul 1990, T.1, p.322.

<sup>605</sup> *Lettre 118*, Vie et Œuvres..., op. cit.,T.2, p. .388.

<sup>606</sup> *Lettre 112*, Vie et Œuvres..., op. cit. p.377.

<sup>607</sup> Sainte JEANNE DE CHANTAL, *Paroles consolantes*, Esprit de l'institut, §31, Œuvres, Paris, 1876, T.3, 489.

<sup>608</sup> Cité par le Père LADAME, *Loc.cit.* ; p.118.

Seule d'ailleurs cette expérience de l'amour peut permettre au prêtre d'accompagner Jésus jusqu'au pied de la Croix comme saint Jean<sup>609</sup>. Sur ce chemin, il est aidé, comme le disciple bien-aimé, par la présence de Marie. Recevoir Marie chez soi pour le prêtre, c'est recevoir cet amour de prédilection de la Vierge pour ceux qui sur la terre sont l'image de son Fils, malgré leur péché : « Femme, voici ton Fils » (Jn 19, 26). C'est aussi recevoir à travers Marie le mystère de la Femme par excellence, et de ce qui fait sa plus grande dignité, son Cœur immaculé, totalement uni à celui de Jésus.

Il faut pouvoir accueillir le mystère de Marie, figure de tous ceux qui, dans l'Église, prient pour la sainteté de leurs prêtres, pour pouvoir être configuré vraiment à Jésus, à son Cœur. *Sacerdos alter Christus*, « Le prêtre est un autre Christ », disait-on autrefois. Depuis la mort de Jésus et sa montée vers le Père, tout prêtre est appelé en effet à être, à la suite de saint Jean, la présence visible du Christ pour l'Église. Jean-Jacques Olier (+1657), fondateur de la Compagnie de Saint Sulpice, contemplant la scène où Jésus confie Jean à Marie et Marie à Jean (Jn 19, 26-27), propose cette belle méditation :

« Notre seigneur, avant d'expirer, voyant les droits de sa mère sur lui finir à la croix, par l'abandon qu'elle faisait de Lui-même entre les mains de Dieu, se donna doublement à elle, dans la personne du disciple bien-aimé. Premièrement, comme Fils, *en se multipliant de la sorte, et en se survivant à soi-même dans saint Jean, afin d'être par là toujours présent à sa Mère*, de lui continuer son obéissance [...]. Secondement, il se donne aussi à elle comme une *hostie*, par le droit que saint Jean lui transmettait en ses intentions [...]. C'est que, par le don que Jésus avait fait de saint Jean à Marie, ce saint n'était plus à lui ; dans le point le plus important de son ministère [la célébration de l'Eucharistie], il était tout à elle ; il devait entrer dans ses intentions et prendre les siennes propres dans celles de Marie [...]»<sup>610</sup>.

Pour devenir existentiellement ce qu'il est sacramentellement depuis son ordination, le prêtre a besoin d'accueillir Marie chez lui comme saint Jean, et de se laisser former et engendrer en quelque sorte par la Mère de Jésus dans son ministère<sup>611</sup>.

La spiritualité du Cœur de Jésus apparaît bien pour aujourd'hui comme pour demain la spiritualité du prêtre selon le « Cœur de Dieu ».

---

<sup>609</sup> Cf *Le Disciple bien-aimé*

<sup>610</sup> Monsieur Olier, *Vie intérieure de la Sainte Vierge*, Ed. 1866, II<sup>o</sup> vol., p.226 et suivantes ; cité par Mgr Villepelet, *Les plus beaux textes sur saint Jean*, Ed. du Vieux Colombier, Paris, 1953, p. 97-98.

<sup>611</sup> Cf ce qui a été dit aux chapitres 5 et 8 sur la spiritualité de saint Louis Grignon de Montfort.

## « Nouvelle Pentecôte » et Cœur de Jésus

En 1975, Pierre Goursat (+1991) eut l'intuition de conduire le Renouveau charismatique catholique français à Paray-le-Monial. Il confiait à Hervé-Marie Catta : « Tu comprends, l'an dernier nous sommes allés à Vézelay comme des pécheurs pour nous mettre avec Marie-Magdeleine aux pieds du Seigneur. Maintenant, Jésus nous appelle à son Cœur »<sup>612</sup>. Cette décision allait avoir une grande importance dans la vie de la Communauté de l'Emmanuel, mais aussi de l'Eglise.

En venant à Paray le Monial, Pierre inscrivait en effet l'expérience encore toute récente du Renouveau charismatique<sup>613</sup> au cœur même de la Tradition et de la vie de l'Eglise. Il remontait en quelque sorte à la source de l'Effusion de l'Esprit, le Cœur de Jésus, et mettait ainsi les sacrements et la liturgie, tout spécialement l'Eucharistie, au centre de l'expérience charismatique. Inversement, la présence de la Communauté de l'Emmanuel à Paray le Monial allait contribuer, dans les années qui suivirent, au renouvellement de la spiritualité du Cœur de Jésus, que Pie XII avait présentée en 1956, dans l'encyclique *Haurietis Aquas*, comme le « résumé de toute la religion » (n°9) et la plus haute forme de dévotion (n°62).

Le lien entre le Cœur de Jésus, transpercé sur la Croix le Vendredi saint (Jn 19, 34) et aujourd'hui glorifié dans le ciel, et l'expérience pentecostale de l'Esprit, est, de fait, attesté par ce passage fameux de l'Evangile de Jean<sup>614</sup> :

C'était le jour solennel où se terminait la fête des Tentés.

Jésus, debout dans le Temple de Jérusalem, s'écria :

‘ Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi !

Comme dit l'Ecriture : *'Des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur.'*

En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint, l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus.

En effet, l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par le Père».

(Jn 7, 37-39).

Les « fleuves d'eau vive », selon l'interprétation la plus fréquente aujourd'hui, sortent en effet du « sein » du Christ, ce que nous appelons aujourd'hui son « Cœur ». Selon une autre lecture, fréquente également dans la Tradition de l'Eglise, ils coulent du « sein » du croyant, de *son* cœur. Les deux perspectives ne sont pas contradictoires<sup>615</sup> : le langage symbolique de saint Jean permet en effet cette équivocité. Comme dans un jeu de cascades, l'Esprit qui procède du Père (Jn 15,26) est communiqué au Fils (Jn 3, 34) et jaillit de son Cœur transpercé pour abreuver le nôtre. Remplis de ces fleuves d'eau vive, nous pouvons à notre tour faire déborder en quelque sorte sur nos frères ces torrents de sagesse et d'amour, à l'image de saint Jean, le disciple bien-aimé qui, le premier, s'est mis à l'école du Cœur de Jésus .

Pour approfondir le lien entre l'expérience pentecostale et le Cœur de Jésus, nous ferons d'abord un parcours rapide des Ecritures, en particulier du Nouveau Testament, pour voir comment y a été décrite la vie dans l'Esprit, et en quoi la symbolique du cœur y joue un rôle important, surtout chez saint Jean. Dans un deuxième temps, et dans le prolongement de cette étude scripturaire, nous essaierons de montrer en quoi la spiritualité du Cœur de Jésus peut aider à mieux comprendre et approfondir la « nouvelle Pentecôte », cette extraordinaire effusion de l'Esprit qui aura marqué le 20<sup>e</sup> siècle.

### L'Esprit Saint et le Cœur de Jésus dans l'Ecriture

<sup>612</sup> Bernard PEYROUS, Hervé-Marie Catta, *Le feu et l'espérance*, Ed. de l'Emmanuel, 1994, p.95.

<sup>613</sup> Une brève histoire du Renouveau charismatique sera présentée plus loin.

<sup>614</sup> La Vigile de Pentecôte est d'ailleurs la seule occasion où ce texte est lu durant l'année liturgique.

<sup>615</sup> La première est moins attestée chez les Pères de l'Eglise mais plus souvent retenue par les exégètes contemporains. Elle a été également retenue par la nouvelle Vulgate et la traduction liturgique.

Avant de décrire l'expérience pentecostale de l'Esprit à travers saint Luc (*les Actes*), saint Paul (principalement la *première aux Corinthiens*) et saint Jean (*l'Évangile et la première lettre*), il est nécessaire de rappeler ses préparations dans l'Ancien Testament, alors que le don plénier de l'Esprit n'était pas encore réalisé.

### *L'Esprit n'avait pas encore été donné...*

Dans la vie du peuple d'Israël avant le Christ, *l'Esprit Saint* était bien évidemment déjà à l'œuvre - « Il a parlé par les prophètes » disons-nous dans le Credo-, mais il était encore communiqué de manière sporadique, à certaines personnes seulement, et pour une mission déterminée (cf Nb 11, 24-25). Il est intéressant de noter que le seul cas où il est dit que l'Esprit Saint est descendu sur quelqu'un et a reposé sur lui de manière permanente est celui de David, le roi Messie par excellence (cf 1 Sm 16, 13).

Le lien entre le *cœur*<sup>616</sup> et l'Esprit est par ailleurs déjà bien attesté. La Bible les met souvent en parallèle<sup>617</sup>. «[Elle] conçoit le *cœur* comme réceptacle de *l'Esprit*, écrit le P.Vanhoye. Pour comprendre cette relation, il faut se rappeler que le premier sens du mot hébreu qui désigne l'esprit, ruah, est souffle, souffle du vent, souffle de la respiration. Pour nous ce sont les poumons qui servent de réceptacle au souffle. L'hébreu ne s'intéresse pas à la distinction entre poumon et cœur et dit que le souffle va dans le cœur »<sup>618</sup>.

### *La promesse de l'Effusion de l'Esprit et du cœur nouveau*

Dans son histoire, l'expérience du peuple élu a été d'abord celle de son incapacité radicale à suivre Dieu, malgré la présence tangible du Seigneur à ses côtés : « Ce peuple a un cœur indocile et rebelle » écrit Jérémie peu avant l'Exil (Jr 5, 23). Un cœur mauvais ne peut constituer un réceptacle pour l'Esprit de Dieu, il le « contriste » (Is 63, 10)<sup>619</sup>. Dans sa miséricorde, Dieu promet à Israël, au-delà du châtement de la rupture d'Alliance que sera la déportation à Babylone, une nouvelle alliance, dans laquelle Il écrira sa Loi dans le *cœur* des Israélites, comme Il l'avait fait sur les tables de pierre du Sinaï (Jr 31, 31-33). Allant plus loin, Ezéchiel va même jusqu'à promettre un *cœur nouveau*, une nouvelle création, pour accueillir *l'Esprit nouveau* (Ez 36, 26). Ce don, lié à l'avènement du Messie, lui-même rempli de l'Esprit (Is 11, 1 ; 42, 1 ; 61, 1)<sup>620</sup>, doit correspondre avec la réconciliation des peuples dispersés et le Règne de Dieu au milieu des hommes. Dans le contexte méditerranéen, où l'eau qui lave et qui purifie (Ez 36, 25-26 ; Za 13,1) symbolise la vie, parce qu'elle a la capacité de transformer une steppe en jardin, le don de l'Esprit est souvent représenté par l'image de la pluie (Is 32, 15) ou du jaillissement d'une source (Is 12, 3 ; 36, 15-17 ; 43, 3 ; Jl 4, 18). De retour d'Exil vers 538, le peuple vivra dans l'attente de cette effusion messianique.

### *Jésus, le Messie sur qui repose l'Esprit*

<sup>616</sup> Au sens biblique, c'est à dire le « mystère intérieur de l'homme », selon l'expression de Jean-Paul II ; cf *Redemptor Hominis* n°8.

<sup>617</sup> cf Ps 51, 12-13.19 ; 77, 7 ; 78, 8 ; 143, 4.

<sup>618</sup> Albert VANHOYE, *L'anthropologie biblique du cœur*, in *Pour une civilisation du cœur*, Ed. de l'Emmanuel, 2000 ; p.101-109 ; ici p.107-108.

<sup>619</sup> Idem, p.108.

<sup>620</sup> Nous renvoyons ici aux explications données par JEAN-PAUL II dans son encyclique sur *L'Esprit Saint dans la vie de l'Eglise et du monde*, 1986, n°15-18, concernant les prophéties d'Isaïe, parfois appelées « le 5° évangile ».

Jésus, conçu par l'Esprit Saint en Marie, est l'accomplissement des promesses faites à Israël. Jean Baptiste, le dernier des prophètes, en est le témoin. Un des aspects essentiels du baptême de Jean était en effet d'être un baptême *préparatoire* au baptême dans l'Esprit Saint : « Moi, je vous baptise dans l'eau. Mais celui vient après moi est plus fort que moi [...]. Lui il vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu »<sup>621</sup>. Dans le prolongement de la tradition prophétique, le Précurseur lie l'avènement du Messie à l'Effusion de l'Esprit qui doit régénérer les élus et susciter une humanité nouvelle. Il prophétise ainsi l'onction messianique de Jésus au Jourdain lors de son baptême (Mt 3, 16 et parallèles ; cf Is 61,1), et la communication de cette onction à tout le peuple messianique »<sup>622</sup> à la Pentecôte (Ac 2 ; cf CEC 1287).

Jésus, brûlé par l'Esprit Saint dans sa mission (Lc 4, 1), aura, de fait, pour désir le plus ardent de *communiquer ce feu* au monde entier, et pour cela de *donner sa vie* : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il fût déjà allumé ! Je dois recevoir un baptême et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé » (Lc 12, 49-50). La Pentecôte sera le fruit ultime de sa mission. Elle est liée à la Passion de Jésus, qui nous donne la vie parce qu'Il donne sa vie.

### *Les Actes des Apôtres*

On a appelé avec raison les Actes des Apôtres « l'Evangile de l'Esprit », parce que le Saint Esprit y est à l'œuvre d'une manière toute particulière et conduit l'Eglise primitive, née visiblement à la Pentecôte, à reproduire les mystères de la vie de Jésus Lui-même. « On le sent à chaque page des Actes, plus présent et plus actif que les hommes mêmes dont on décrit l'histoire et dont on cite les noms, écrit le Cardinal Suenens, on parle de Lui comme d'une présence chère et assurée. Même quand Luc ne le nomme pas, on le devine, comme en filigrane, qui irradie chaque page sacrée. Il mène le grand jeu apostolique et en tisse la trame secrète »<sup>623</sup>. En ce sens, on pourrait dire que ce récit est la charte par excellence de la vie pentecostale, dont on peut relever quelques aspects majeurs.

### L'expérience du Cénacle

Les Apôtres « d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères » (Ac 1, 14). Le Cénacle est une expérience *d'Eglise*, liée à la présence *des Apôtres et de Marie*. Elle est une expérience de *communion et de prière*. C'est parce qu'ils priaient *d'un seul cœur* que les Apôtres ont reçu l'Esprit. Ayant fait l'expérience de leur faiblesse, ils pouvaient se reconnaître petits devant Dieu et devant leurs frères. L'Esprit Saint est le *Père des pauvres* qui unissent leurs prières.

Le fruit de cette prière est spectaculaire. L'Esprit Saint se manifeste de manière sensible et transforme visiblement ceux qu'il touche, les emplissant d'enthousiasme, d'autorité, de dons charismatiques, de *zèle missionnaire*... Avant d'avoir reçu le don de l'Esprit, les Apôtres avaient peur, ils étaient incapables de parler et n'avaient pas de charismes. Après la Pentecôte, ils sont transformés, en particulier Pierre, qui, en une seule homélie, convertit trois mille âmes. Trois mille homélies sans l'Esprit Saint ne peuvent même pas provoquer une conversion. Désormais, ils peuvent sortir du Cénacle et annoncer la Bonne nouvelle : ils n'ont plus peur de rien et montrent au contraire une joyeuse assurance (la « parrêsia », cf Ac 4, 13.29 ; 14, 3...). *L'effusion de l'Esprit marque le début de la mission.* « Pour les Actes », écrit le P.Congar, « le Saint Esprit est

<sup>621</sup> Mt 3, 11 ; Mc 1, 7-8 ; Lc 3, 16 ; Jn 1 33.

<sup>622</sup> Ez 36, 25-27 ; Jl 3, 1-2.

<sup>623</sup> Joseph SUENENS, *Comme une nouvelle Pentecôte ?* DDB, 1974, p.36-37.

essentiellement le principe dynamique du témoignage qui assure l'expansion de l'Eglise »<sup>624</sup>. La prédication, donnée avec autorité, est accompagnée de signes qui la confirment (ou la précèdent).

### Le don de l'Esprit et le cœur nouveau

En fait, cette transformation des Apôtres est l'accomplissement de toutes les prophéties. Le don de l'Esprit est à concevoir « comme une emprise charismatique de l'Esprit sur ceux que le Seigneur 'appelle' à constituer le peuple eschatologique. La venue de l'Esprit opère en ces nouveaux croyants purifiés de leurs péchés [par le baptême] et consacrés à Jésus, la constitution du peuple nouveau, peuple de la nouvelle alliance, dont la loi est l'Esprit même, donné *au fond de l'être* (Jr 31, 33 s. ; Ez 36, 26 s.) et manifesté au dehors par l'explosion eschatologique des charismes »<sup>625</sup>.

Le jour où les Juifs fêtaient à Jérusalem le don de la Loi au Sinäi, le « doigt de Dieu » (Lc 11, 20) vient graver en effet dans le *cœur* des disciples la loi nouvelle de l'amour (2 Co 3, 3)<sup>626</sup>. Dans la Bible, on le sait, le *cœur* s'exprime par la *bouche* (ou la *langue*) et les *mains*<sup>627</sup>. L'Esprit Saint se manifeste sous forme de *langues* de feu, car il va donner aux Apôtres, avec le don de cœurs brûlants (cf Lc 24, 32), la grâce prophétique de l'évangélisation. Mais cette proclamation sera accompagnée de signes : par les *mains* de Apôtres se feront de nombreux miracles (Ac 5, 12). L'Esprit Saint, parfois appelé la *main de Dieu* (Lc 1, 66 ; Ac 4, 30), sera Lui-même transmis par l'imposition des *mains* des Apôtres (Ac 8, 17 ; 19, 6 ; Hb 6, 13).

### Une expérience ecclésiale

Ce « cœur nouveau » est en même temps un cœur ecclésial. L'Esprit se donne à *l'Eglise en prière* et fait naître visiblement la première communauté chrétienne, qui ne va cesser de se développer, malgré les persécutions (Ac 2, 42-47 ; 4, 32-35).

Il existe en particulier un lien entre cette expérience et les *sacrements* (baptême, confirmation, eucharistie), même si celui-ci est variable. Parfois, le don pentecostal de l'Esprit précède les sacrements (Ac 2, Ac 10, 44). Parfois, il semble indépendant de ceux-ci, et plutôt lié à la prière de la communauté (Ac 4, 31). Le plus souvent, il accompagne les sacrements : le *baptême* (Ac 2, 38-41), et l'imposition des mains de la part des Apôtres (Ac 8, 15-17 ; 19, 5-6)<sup>628</sup>, geste que la tradition catholique a reconnu comme l'origine du sacrement de la *confirmation*, « qui perpétue en quelque sorte dans l'Eglise la grâce de la Pentecôte » (CEC 1288).

Par ailleurs, cette effusion de l'Esprit se vit dans la docilité à l'autorité et à l'enseignement des Apôtres (Ac 2, 42), parmi lesquels Pierre occupe la première place (Ac 1, 15 ; 2, 14...).

### Effusion de l'Esprit et sacrements de l'initiation

La description de l'Eglise naissante par saint Luc permet de mieux comprendre l'enracinement de *l'expérience pentecostale* dans *les sacrements de l'initiation*, tout particulièrement le baptême et la *confirmation*. Un des aspects caractéristiques du « Renouveau »<sup>629</sup> a été en effet l'expérience de

<sup>624</sup> Yves CONGAR, *Je crois en l'Esprit Saint*, Cerf, 1997, p. 69.

<sup>625</sup> Donatien MOLLAT, *L'expérience de l'Esprit Saint selon le Nouveau Testament*, op. cit. p. 16.

<sup>626</sup> Saint THOMAS D'AQUIN ne dit pas autre chose lorsqu'il enseigne que la loi nouvelle est la grâce de l'Esprit répandu dans les cœurs, *Somme Théologique*, Ia IIae, q.106, a.1, Resp.

<sup>627</sup> Ce schème anthropologique, appliqué à Dieu, peut permettre d'exprimer analogiquement l'unité d'action des trois Personnes divines dans la Révélation. Le Père, « Cœur » caché de la Trinité, se révèle dans l'histoire à travers sa « bouche » et sa « main ». Le Fils est en effet la Parole éternelle du Père et l'Esprit Saint d'amour, est invoqué comme le « doigt de la droite du Père », cf CEC 700.

<sup>628</sup> Même s'il arrive parfois que la grâce visible de l'Esprit précède le geste sacramentel ; cf Ac 10, 44-47.

<sup>629</sup> Cf l'histoire de ce courant au 20<sup>e</sup> siècle dans la deuxième partie.

*l'effusion de l'Esprit Saint*. Cette grâce, telle qu'elle est vécue dans les groupes de prière, n'est pas un huitième sacrement, mais plutôt une manière de *raviver la grâce de ces deux sacrements sources* de la vie chrétienne. Elle est « l'intercession qui demande la venue de l'Esprit Saint pour que celui-ci actualise le mystère du Christ en ses sacrements et aussi dans la liturgie »<sup>630</sup>.

Le don pentecostal de l'Esprit est donc lié aux sacrements, même s'il peut les précéder dans le temps. Cependant, il est en relation plus étroite avec la *confirmation*. Certes, l'Esprit Saint est déjà à l'œuvre dans le baptême, mais c'est, selon l'expression de Mgr de Monléon, en tant qu'Il nous plonge « dans le mystère du Christ mort et ressuscité »<sup>631</sup> et nous incorpore au Christ et à l'Eglise. A la Confirmation, *l'Esprit Saint Lui-même* nous est donné comme un don personnel, « de Personne à personne »<sup>632</sup>. La formule sacramentelle le signifie clairement : après avoir imposé les mains, l'évêque dit « Sois *marqué de l'Esprit Saint*, le don de Dieu » (dans le rite latin), en faisant l'onction du saint chrême sur le front. Ainsi, tandis que le baptême nous fait participer au mystère de Pâques, la confirmation s'enracine d'une façon particulière dans l'expérience de la Pentecôte : « Il ressort de la célébration que l'effet du sacrement de Confirmation est l'effusion spéciale de l'Esprit Saint, comme elle fut accordée aux Apôtres le jour de la Pentecôte » (CEC 1302). Il serait donc normal que l'effusion de l'Esprit ne soit « pratiquée » dans les groupes de prière que pour ceux qui ont reçu ce sacrement, même si l'Esprit qui « souffle où Il veut » (Jn 3,8) est libre de donner ses dons avant la réception des sacrements (cf plus haut).

### *Une catéchèse à une église charismatique : l'épître aux Corinthiens.*

Paul se situe dans la même perspective que saint Luc. Ecrivant aux Eglises « charismatiques » de Corinthe, de Thessalonique ou des Galates, il part de l'action visible de l'Esprit dans les communautés qu'il a fondées pour attester l'authenticité de sa mission et de son enseignement. Il ne sépare pas le don de la justification faite aux païens par la foi, les sacrements et le don intérieur de l'Esprit, des *manifestations charismatiques* qui l'ont accompagné<sup>633</sup>. En même temps, l'apôtre, qui un jour découvrit sur le chemin de Damas que le Christ et l'Eglise ne font qu'un (Ac 9, 5), insiste sur le lien entre l'Esprit et le *corps ecclésial* (1 Co), notamment la vie sacramentelle (cf 1 Co 10, 1-4 ; 11, 17-34 ; 12, 13...) : « La venue de l'Esprit, sa présence et son action dans les cœurs, n'ont de sens que comme *signe de l'incorporation à Jésus*, par la foi et par le baptême »<sup>634</sup>. Il met aussi en relief la supériorité des vertus théologiques, notamment la charité, sur les charismes (1 Co 13).

L'épître aux Corinthiens est intéressante à cet égard, car elle permet de percevoir sur le vif le fonctionnement d'une Eglise, composée principalement de convertis et en pleine croissance, mais qui connaît en même temps les difficultés liées à cette situation. Elle ressemble par beaucoup d'aspects, à ce que l'on peut rencontrer dans les jeunes Eglises, voire dans des groupes de prière charismatiques, avec leur force et leurs fragilités.

### Le contexte

Corinthe était une colonie romaine fondée par Jules César un siècle plus tôt, célèbre à l'époque pour son activité portuaire, mais aussi pour ses manufactures, pour ses écoles philosophiques, renommées à l'égal de celles d'Athènes, pour son temple d'Aphrodite, avec ses mille prostituées

<sup>630</sup> Albert DE MONLEON, *Les sacrements où brûle l'Esprit, Il est vivant*, n°139, déc. 97, p. 27.

<sup>631</sup> Idem, p.25.

<sup>632</sup> Idem.

<sup>633</sup> cf Donatien MOLLAT, *op. cit.*, p.112.

<sup>634</sup> *ibid.*, p.113.

sacrées, et pour ses jeux, qui n'étaient dépassés en importance que par les Jeux Olympiques d'Athènes. Sa population était cosmopolite et comportait d'innombrables esclaves<sup>635</sup>.

C'est principalement parmi les païens que Paul fit des conversions (Ac 17, 32), et la plupart devaient faire partie des classes populaires : commerçants, marins, affranchis, esclaves (1 Co 1, 26-29). Cette communauté s'est accrue rapidement (Ac 18, 8-10). Elle devait devenir un centre de vie chrétienne ardente. « Non seulement elle possédait ses prophètes et ses didascales, comme à Antioche, mais toute la communauté était entraînée dans un intense mouvement spirituel. Les extases, le don des langues, les prières, les chants inspirés, les discours de sagesse, de science étaient phénomènes de tous les jours. Tous prophétisaient même les femmes, celles-ci la tête découverte »<sup>636</sup>. L'enthousiasme de cette communauté était grand et en même temps ces milieux de convertis, marqués par la culture grecque et les habitudes de Corinthe, gardaient dans leur comportement des habitudes liées au paganisme : tendance à faire du christianisme une religion intellectuelle et à constituer des sectes sous l'égide d'un « leader », sur le mode des écoles de philosophie où chaque maître devenait chef d'école ; habitudes de dévergondage sexuel ou au contraire, recherche d'une abstinence totale, même dans le mariage, par mépris du corps ; tentation de revenir au culte des idoles, manquements à la charité vis à vis des frères, jusque dans la célébration de l'Eucharistie ; doutes en ce qui concerne la Résurrection des morts...

### L'enseignement de Paul

Sur chacun de ces points, Paul, fort de son enracinement juif, apporte une solution pastorale à ces « défauts de jeunesse », en insistant sur le lien le lien entre l'Esprit et le *corps* ( corps propre du Christ, corps eucharistique, corps ecclésial, corps propre de chacun )<sup>637</sup>. Son enseignement est d'actualité, entre autres en ce qui concerne l'exercice des charismes<sup>638</sup>. Ceux-ci sont une preuve de la vitalité de la vie chrétienne dans cette jeune Eglise de Corinthe. Il est probable que saint Paul lui-même faisait abondamment recours dans son travail missionnaire à ces dons spirituels, qui suscitaient l'enthousiasme des Corinthiens (1 Co 2,3-4). Le danger était cependant la recherche du merveilleux, sur le mode des assemblées religieuses païennes, en particulier le culte de Dionysos (1 Co12,2). Les Corinthiens risquaient de perdre le contrôle d'eux-mêmes dans l'usage de ces dons spirituels<sup>639</sup>, alors que chez les chrétiens, le ravissement « reste toujours sous le contrôle de la foi, et donc de l'intelligence claire »<sup>640</sup>. Paul donne un certain nombre de critères pour l'exercice de ces charismes : la foi de l'Eglise, l'unité... Il souligne surtout que ces dons spirituels ne sont pas une fin en soi, mais qu'au-dessus d'eux, il y a les vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, et par dessus tout, la charité (1 Co13, 13). Moyennant ces gardes-fous, l'apôtre encourage l'exercice des charismes (1 Co 14, 1.5).

Cette jeune communauté de Corinthe, qui devait faire cet exercice si difficile d'introduire l'Evangile dans le monde grec, fut d'ailleurs certainement un des plus beaux fruits de l'apostolat de Paul. «Ce grand aventurier de Dieu y a couru la plus belle aventure de sa vie »<sup>641</sup>, écrit même le P.Cerfaux. Elle allait donner dans les décennies qui suivirent un beau témoignage, comme l'atteste l'épître du pape Clément (+97) : « Qui donc ne rapporte de son séjour chez vous le souvenir de

<sup>635</sup> Nous nous appuyons principalement pour l'analyse de cette épître sur l'analyse de Lucien CERFAUX, *L'Eglise des Corinthiens*, Cerf, 1946. Cf aussi Raymond RE. BROWN, *Que sait-on du Nouveau Testament ?* Bayard, Paris, 2000, p.558-587.

<sup>636</sup> CERFAUX, op.cit., p.30.

<sup>637</sup> On parlerait aujourd'hui de la nécessité de rester *incarné* dans une expérience spirituelle authentique.

<sup>638</sup> Selon la définition donnée par Paul, les charismes sont des « manifestations de l'Esprit » données « en vue du bien commun » (1 Co 12, 7). Une liste en est donnée, de manière non limitative, en 1 Co 12, 8-11.

<sup>639</sup> Comme le phénomène des transes en Afrique.

<sup>640</sup> CERFAUX, op. cit. p.83.

<sup>641</sup> Idem, p. 107.

votre foi parfaite et solide, l'admiration de votre piété chrétienne sage et mesurée, qui ne fait publier la magnificence de votre hospitalité, qui n'exalte votre science profonde et sûre »?<sup>642</sup>.

On retiendra en tout cas de l'apôtre Paul l'encouragement à *exercer les charismes*, donnés pour le bien commun et donc pour le corps ecclésial, moyennant le discernement nécessaire<sup>643</sup>, et, en même temps, l'enseignement sur le *primat de la charité*. Dans la Lettre aux Romains, le même Paul souligne que l'action de l'Esprit est de répandre *l'amour* de Dieu dans nos *cœurs* (Rm 5, 5). La Troisième Personne de la Trinité est en effet Lui-même l'Amour du Père et du Fils, selon l'interprétation de ce passage devenue classique, depuis saint Augustin<sup>644</sup>. Saint Paul développe ainsi une véritable spiritualité de l'amour, dont l'hymne à la charité (1 Co 13) reste un sommet indépassable. Même si la symbolique du cœur est relativement peu utilisée dans ses épîtres<sup>645</sup> l'essentiel est déjà dit. Cependant, il revient à saint Jean d'avoir mis plus particulièrement en lumière le lien entre l'expérience de l'Esprit et le Cœur de Jésus .

### *Jean : le Cœur de Jésus, source du don de l'Esprit*

Jean a été témoin et bénéficiaire de l'expérience de la Pentecôte et accorde une grande place à l'Esprit Saint dans ses écrits<sup>646</sup>. Cependant, peut-être parce qu'il écrit à un moment où les communautés chrétiennes sont déjà bien constituées, il approfondit la réflexion de Luc et Paul. Plus qu'eux, il souligne en effet le lien entre l'Esprit et le Christ<sup>647</sup>, et plus précisément sa mort sur la Croix (cf Jn 16, 7, ou encore Jn 19, 30). Il désigne ainsi la source cachée des fleuves d'eau vive, non seulement l'humanité du Christ (Jn 19, 30.34, Jn 20, 22), mais plus particulièrement son *Cœur transpercé* (Jn 7, 38-39). Grâce à son sens symbolique, Jean condense en un seul regard les divers modes d'action de l'Esprit : pentecostal et sacramentel. Il décrit enfin davantage que Luc et Paul l'action toute intérieure du « Paraclet » dans le *cœur* du chrétien.

### Si quelqu'un a soif...

L'invitation faite par Jésus dans le Temple de Jérusalem –Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi...(Jn 7,37-39)- est en lien étroit avec le symbolisme de la fête des Tentés. Destinée initialement à célébrer les récoltes et les vendanges et à demander la pluie, cette fête avait été mise par la tradition juive en relation avec l'histoire nationale. A cause du symbolisme des cabanes, évoquant peut-être au départ les travaux des champs, elle était devenue le rappel joyeux des quarante années passées au désert, et portait du même coup l'espérance messianique d'un nouvel Exode.

A l'époque du Christ, les célébrations duraient huit jours. Le peuple, qui séjournait dans des huttes de branchage, portait des rameaux en procession vers le Temple. Chaque matin également, des prêtres descendaient à la piscine de Siloé, où ils puisaient de l'eau, qu'ils offraient ensuite en libation solennelle dans le Temple. On accomplissait ce geste, censé exprimer la demande de pluie, mais aussi le miracle du Rocher dans le désert, en chantant le passage d'Isaïe 12,3 : « Vous puiserez dans la joie aux sources du salut ».

<sup>642</sup> 1 Clém., 1, 2.

<sup>643</sup> Cf 1 Th 5, 12.19-21. Le Concile reprend ce texte en expliquant: "C'est à ceux qui ont la charge de l'Eglise de porter un jugement sur l'authenticité de ces dons (charismatiques) et sur leur usage bien entendu. C'est à eux qu'il convient spécialement, non pas d'éteindre l'Esprit, mais de tout éprouver pour retenir ce qui est bon" (*Lumen Gentium* 12).

<sup>644</sup> Saint AUGUSTIN, *De Trinitate*, 15, 19, 37. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, 1a, 37, 1.

<sup>645</sup> Rm 5, 5 ; 2 Co 3, 3...

<sup>646</sup> On trouve des allusions discrètes à cette expérience dans son Evangile (Jn 1, 33 ; 7, 39 ; 14, 12...) ainsi que dans certains témoignages de communautés marquées par l'enseignement de saint Jean, comme celle de Lyon (cf plus bas).

<sup>647</sup> On parle souvent de « concentration christologique », cf Donatien MOLLAT, *L'expérience de l'Esprit Saint selon le Nouveau Testament*, Ed. du Feu nouveau, Paris, 1973, p. 117.

Le septième jour, une procession solennelle avait lieu dans le Temple, au cours de laquelle on tournait jusqu'à sept fois autour de l'autel en frappant le sol avec des rameaux de saule. Ce jour, où l'on récitait solennellement le Psaume 118 (117), était appelé le « grand hosanna » et manifestait aussi l'attente messianique d'Israël. Il est celui que désigne probablement Jean par la notation « *le dernier jour* de la fête, le grand jour ».

C'est dans ce contexte que le Christ lance son appel à la foule : « Si quelqu'un a soif, qu'Il vienne à moi et qu'il boive » (Jn 7, 37). Jésus se présente ainsi comme la source véritable, celle que préfigurait le Rocher, et qui devait être ouverte pour les temps messianiques (Ez, 47, 1-12 ; Za 13, 1 ; 14, 8...).

### Le Cœur transpercé

Cette promesse s'accomplira au Calvaire, lorsque le côté de Jésus, transpercé par la lance du soldat, laissera jaillir du sang et de l'eau. Le sang, qui atteste la réalité du sacrifice de Jésus, sort en premier, comme pour signifier que nous recevons la vie parce que Jésus donne sa vie : « Il vaut mieux pour vous que je parte -par la Croix -», avait dit Jésus à ses disciples le Jeudi Saint, « car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous, mais si je pars, je vous l'enverrai » (Jn 16, 7). L'eau est le symbole de ces fleuves d'eau vive de l'Esprit répandus à la Pentecôte. Du même coup est désignée la source cachée de l'Esprit Saint : le Cœur transpercé de Jésus en Croix : « De son Cœur jailliront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 38)<sup>648</sup>. Saint Jean voit dans cette scène symbolique de Jn 19, 34 en quelque sorte le condensé du mystère de la Rédemption<sup>649</sup>.

Dans cette perspective johannique, le Pape Jean-Paul II montre le lien entre la mission de Jésus et celle de l'Esprit : « Un lien étroit s'établit [...] entre la mission de l'Esprit Saint et celle du Fils dans la Rédemption. La mission du Fils, en un sens, trouve son *achèvement* dans la Rédemption. La mission de l'Esprit Saint '*découle*' de la Rédemption. 'C'est de mon bien qu'Il reçoit et Il vous le dévoilera' (Jn 16, 15). La Rédemption est accomplie pleinement par le Fils comme l'Oint qui est venu et a agi par la puissance de l'Esprit Saint, s'offrant Lui-même à la fin en sacrifice suprême *sur le bois de la Croix*. Et cette Rédemption est aussi accomplie continuellement dans les cœurs et les consciences des hommes –dans l'histoire du monde- *par l'Esprit Saint* qui est 'l'autre Paraclet' »<sup>650</sup>.

L'évangéliste note par ailleurs que les croyants de tous les temps viendront *se désaltérer à cette source* du cœur transpercé, en contemplant Jésus : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19,37). Le texte du prophète Zacharie cité ici parle précisément d'une *effusion de l'Esprit* et d'une *source* : « Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un *esprit* de bienveillance et de supplication. Ils regarderont vers celui qu'on a transpercé [...] En ce jour là, il y aura une *source* ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour le péché et l'impureté » (Za 12, 10 ; 13, 1 ; 14, 8). Jean a reconnu l'accomplissement de cette prophétie dans le regard que Marie, lui-même, et tous les disciples du Christ à leur suite, porteront, tout au long de l'histoire de l'Eglise, sur le Crucifié et son côté ouvert.

Cette conversion et cette foi de la part des pécheurs pardonnés que nous sommes, sont le désir le plus ardent de Jésus, qui a infiniment plus soif de nous que nous n'avons soif de Lui. Jésus veut nous donner de répondre à son amour en nous donnant l'Esprit. Au *cri* « J'ai soif » (Jn 19, 28) correspond en effet le geste du soldat qui, en transperçant de sa lance le côté de Jésus, perce son *cœur* (Jn 19, 34), ouvrant le passage aux fleuves d'eau vive. Paradoxalement, en allant boire à cette source, nous désaltérons Jésus : « Donne-moi à boire » avait dit Jésus à la Samaritaine, ajoutant : « Si tu savais le don de Dieu –c'est à dire précisément le don de l'Esprit- et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est *toi* qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive », avait-il immédiatement ajouté (Jn 4, 10). Cette parole s'accomplit sur la Croix, lorsque Jésus laisse jaillir

<sup>648</sup> Traduction du lectionnaire français.

<sup>649</sup> Cf chapitre *Le disciple bien-aimé*.

<sup>650</sup> JEAN-PAUL II, *L'Esprit Saint dans la vie de l'Eglise et du monde*, 1986, n°24.

l'eau vive par laquelle nous sommes abreuvés. Nous pouvons ainsi, en retour, lui rendre amour pour amour en levant notre regard vers Lui : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37).

Ces « fleuves d'eau vive » sont le fruit de l'amour « extrême » de Jésus pour nous (Jn 13, 1), et à travers Lui du Père, qui « donne » son Fils (Jn 3, 16) pour que nous puissions recevoir l'Esprit et devenions ainsi ses enfants, par la foi et le baptême (Jn 1,12 ; 3, 5). Ce don nous est fait sous sa double forme *pentecostale* et *sacramentelle*. L'eau jaillie du côté ouvert signifie en effet l'effusion pentecostale de l'Esprit (Jn 7,38), mais aussi, avec le sang, les sacrements qui font vivre l'Eglise, le baptême et l'Eucharistie. Pour la perspective symbolique de saint Jean, il n'y a aucune opposition entre les manifestations visibles de l'Esprit et le don des sacrements. Tout est repris sous un seul symbole : l'eau vive, le souffle (Jn 19, 30 ; 20, 22), et à Cana déjà, le bon vin (Jn 2, 10)<sup>651</sup>.

### Les fleuves d'eau vive dans l'Eucharistie

La promesse de Jésus le jour des Tentes s'accomplit non seulement sur la Croix, mais ultimement dans le ciel<sup>652</sup> et dans *l'Eucharistie*.

Dans l'hostie consacrée, c'est en effet l'Agneau immolé et glorifié, « debout comme égorgé » (Ap 4, 6) que nous adorons. Nous pouvons puiser à la source du Cœur à jamais ouvert du Christ ressuscité l'eau vive du Paradis. Cette expérience de l'amour n'est pas nécessairement sensible. Elle peut se vivre dans l'obscurité de la foi, comme en témoigne ce beau poème de Saint Jean de la Croix, écrit en 1578, lors de sa captivité à Tolède, en la Fête-Dieu :

« Je sais une source qui jaillit et s'écoule, mais c'est au profond de la nuit.

Je sais bien que ses flots sans cesse débordants arrosent l'abîme, la terre et tous les peuples, mais c'est au profond de la nuit.

Cette source éternelle est toute rassemblée au pain vivant afin de nous donner vie, mais c'est au profond de la nuit.

Bien haut, elle convie toutes les créatures à s'y désaltérer en profondes ténèbres, mais c'est au profond de la nuit.

Cette source d'eau vive, objet de mes désirs, en ce vrai Pain de Vie je la vois, la contemple, mais c'est au profond de la nuit »<sup>653</sup>.

Elle est en même temps gage de béatitude parce que Jésus y accomplit sa promesse, autrefois proclamée dans le Temple de Jérusalem pour tous les chercheurs de Dieu, les mendiants d'amour :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi ; selon le mot de l'Ecriture, de son Cœur jailliront des fleuves d'eau vive ».

La première expérience de Pentecôte est donc liée chez saint Jean au sacrifice de la Croix, représenté dans *l'Eucharistie*. Dans le récit de la Résurrection, l'effusion de l'Esprit est liée au pouvoir donné aux Apôtres de remettre les péchés, en particulier dans le *sacrement de la réconciliation*<sup>654</sup>.

<sup>651</sup> La figure du vin (le « sang des raisins » selon Gn 49, 11) annonce en effet l'effusion de sang du côté transpercé de Jésus (Jn 19, 34) avec toute sa symbolique eucharistique (CEC 2618) mais aussi la « sobre ivresse » de l'Esprit.

<sup>652</sup> Cf le commentaire de l'Apocalypse dans *Le disciple bien-aimé*, et notamment la mise en lumière du lien entre ce livre et la promesse de Jn 7, 37-39.

<sup>653</sup> JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes, Ecrits divers*, t.7, Cerf 1986, p. 77-79

<sup>654</sup> Il est frappant de ce point de vue de noter que c'est principalement dans la célébration de l'Eucharistie, prolongée dans l'adoration, et dans la réconciliation sacramentelle, que les pèlerins de Paray le Monial font l'expérience de l'effusion de l'Esprit. L'amour miséricordieux du Cœur de Jésus se manifeste particulièrement dans ces deux sacrements, que l'on peut mettre en relation avec les rayons rouge et blanc de l'icône de sainte Faustine.

## L'expérience de la réconciliation

L'eau qui jaillit du côté du Christ symbolise aussi, selon l'interprétation de la Tradition, le don du baptême. Celui-ci est le moyen normal pour la rémission des péchés, et normalement, si nous étions fidèles à la grâce de ce sacrement, nous ne devrions plus pécher : « Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché, parce que sa descendance demeure en lui. Il ne peut pécher, étant né de Dieu » (1 Jn 3, 3-9). Malheureusement, nous faisons tous l'expérience que nous sommes pécheurs, comme saint Jean l'explique très bien dans sa première épître :

« Si nous disons : « Nous n'avons pas de péché, nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, il est assez juste et fidèle pour remettre nos péchés et nous purifier de toute injustice. Si nous disons : 'Nous n'avons pas péché », nous faisons de Lui un menteur, sa parole n'est pas en nous' Petits enfants, je vous écris ceci pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons comme avocat auprès du Père Jésus Christ, le juste. C'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier » (1 Jn 1, 8-2, 2).

Dans sa miséricorde, Dieu a institué un sacrement pour les péchés commis après le baptême. Cette grâce du sacrement est exprimée notamment dans une autre manifestation du Cœur de Jésus, l'apparition du Christ ressuscité à ses Apôtres. Le jour de Pâques a lieu en effet au Cénacle en quelque sorte une petite Pentecôte. Jésus montre à ses Apôtres la plaie de son côté et leur confie le ministère de la Réconciliation : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. Cela dit, il souffla sur eux et leur dit : 'Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus »<sup>655</sup>. L'Esprit Saint est à la fois celui qui révèle le péché (Jn 16, 8) et celui qui nous en libère (Jn 20, 23). Il est le pardon du Père en personne. L'expérience de la réconciliation dans le sacrement de pénitence est une véritable Pentecôte, qui est un don de la miséricorde du Cœur de Jésus. « L'Eglise semble professer et vénérer d'une manière particulière la miséricorde de Dieu quand elle s'adresse au Cœur du Christ », expliquait Jean-Paul II dans son encyclique *Dives in Misericordia* (n°13), de 1980.

« Ma fille, confiait Jésus à sainte Faustine (+1938), quand tu t'approches de la sainte confession, de cette source de ma miséricorde, le sang et l'eau qui sont sortis de mon cœur se déversent sur ton âme et l'ennoblissent. Chaque fois que tu te confesses, plonges-toi entièrement dans ma miséricorde avec grande confiance pour que je puisse déverser en ton âme toutes les largesses de ma grâce. Quand tu vas te confesser, sache que c'est moi-même qui t'attends dans le confessionnal, je me dissimule seulement derrière le prêtre, mais c'est moi seul qui agis dans l'âme. Ici la misère de l'âme rencontre le Dieu de miséricorde. Dis aux âmes qu'à cette source de miséricorde, les âmes ne puisent qu'avec la coupe de la confiance. Lorsque leur confiance sera grande, il n'y aura pas de bornes à mes largesses. Les torrents de ma grâce inondent les âmes humbles »<sup>656</sup>.

Le message de la divine miséricorde confié à la sainte polonaise rappelle aux chrétiens d'aujourd'hui la grandeur de ce mystère de la réconciliation sacramentelle :

« Ecris, parle de ma miséricorde. Dis aux âmes où elles doivent chercher la consolation, c'est au tribunal de la miséricorde c'est là qu'ont lieu les plus grands miracles qui se renouvellent sans cesse. Point n'est besoin pour obtenir ce miracle de faire de lointains pèlerinages, ni de faire étalage d'un quelconque cérémonial, mais il suffit de se jeter avec foi aux pieds de celui qui tient ma place, de lui dire sa misère et le miracle de la miséricorde divine se manifestera dans toute sa plénitude. Même si cette âme était en décomposition comme un cadavre, et même si humainement parlant il n'y avait plus aucun espoir de retour à la vie, et que tout semblait perdu –il n'en est pas ainsi selon Dieu, le miracle de la miséricorde divine redonnera vie à cette âme dans toute sa plénitude. O malheureux qui ne profitez pas maintenant de ce miracle de la miséricorde. En vain, vous appellerez, il sera déjà trop tard »<sup>657</sup>.

<sup>655</sup> Le Concile de Trente a reconnu dans cette scène l'institution du sacrement de la réconciliation, cf *Foi catholique*, Gervais DUMEIGE, Ed. de l'Orante, 1975, n° 817.838, p.434.443.

<sup>656</sup> Sœur Marie FAUSTINE KOWALSKA, *Petit Journal*, n°1602. Ed. du Dialogue, Paris, 1997, p.528.

<sup>657</sup> *Petit Journal*, n°1448, idem, p.476.

« Lorsque Charles de Foucauld (+1917) se présenta à l'église Saint Augustin un jour de 1886, pour demander à l'abbé Huvelin : « Parlez-moi de votre religion », celui-ci lui répondit simplement : « Si vous voulez connaître le Bon Dieu, confessez-vous et allez communier ». C'est effectivement ce qui se passa et la conversion de cet ancien officier fut si profonde qu'il décida de donner toute sa vie à Dieu.

Cette conversion qui n'est jamais achevée est aussi un don du Cœur de Jésus. « Le Cœur humain se convertit en regardant celui que nos péchés ont transpercé » (CEC 1432). C'est l'Esprit Saint, jailli du côté ouvert, qui donne le repentir, parce qu'il nous donne de prendre conscience que le mal que nous avons fait atteint le Christ en plein cœur (Cf Jn 19, 34)<sup>658</sup>. En effet, ce ne sont pas seulement les Juifs et les Romains, il y a deux mille ans, qui ont crucifié le Christ, mais moi aussi par mes péchés<sup>659</sup>.

L'expérience de la miséricorde est en même temps invitation à pardonner, dans la force même de l'Esprit. Rien ne peut autant bloquer l'action de l'Esprit dans nos vies que la rancune. Inversement, il n'est pas de limite à la puissance de la miséricorde de l'Esprit dans nos cœurs.

J'exige de toi des actes de miséricorde qui doivent découler de ton amour pour moi. Tu dois témoigner aux autres la miséricorde toujours et partout, tu ne peux pas t'en écarter, ni t'excuser, ni te justifier. Je te donne trois moyens pour exercer la miséricorde envers le prochain : le premier, l'action, le deuxième, la parole, le troisième, la prière. Ces trois degrés renferment la plénitude de la miséricorde et c'est la preuve irréfutable de l'amour envers moi. De cette manière, l'âme glorifie et honore ma miséricorde [...]. Même la foi la plus forte ne sera rien sans l'action »<sup>660</sup>.

## Une expérience intérieure et ecclésiale

Jean insiste moins que Luc sur la transformation visible des bénéficiaires que sur ce qui se passe *au plus intime d'eux-mêmes* (dans leur cœur justement) :

« L'annonce de la venue de l'Esprit et de l'expérience qu'en auront les disciples de Jésus constitue l'un des thèmes majeurs du discours d'adieu », écrit le P.Mollat. « Cette venue cependant ne revêtra pas l'aspect spectaculaire qui caractérise le récit des Actes [...]. Pas de manifestations extérieures. La venue de l'Esprit passera inaperçue du monde. Celui-ci ne peut le recevoir « parce qu'il ne le voit ni ne le connaît » (14, 17). L'expérience sera tout intérieure.. »<sup>661</sup>.

En ce sens, l'expérience de l'Esprit Saint que décrit saint Jean est valable pour l'Eglise de tous les temps. Même si les charismes n'ont jamais complètement disparu de la vie de l'Eglise, ne serait-ce que dans la vie des saints, il faut reconnaître que les effets *visibles* de la Pentecôte se sont estompés dans les siècles qui ont suivi la naissance de l'Eglise. Le mode *ordinaire* de l'action de l'Esprit est en effet avant tout la vie sacramentelle et l'exercice des vertus théologiques, surtout la charité. Sans qu'il y ait lieu de se « méfier » outre mesure des manifestations visibles de l'Esprit<sup>662</sup>, il faut savoir, comme le faisait déjà Paul, reconnaître que l'essentiel de la vie chrétienne ne se joue pas là. L'enseignement de saint Jean peut en ce sens servir de base pour l'Eglise de tous les temps, pour la vie chrétienne « ordinaire », pourrait-on dire, de beaucoup de fidèles, qui bien que n'ayant pas d'expérience sensible de l'Esprit, vivent de la foi, de l'espérance et de la charité. Il peut même aider

<sup>658</sup> Le pape JEAN-PAUL II explique d'ailleurs, dans son encyclique, que le fameux « péché contre l'Esprit » (Mt 12, 31-32) consiste en *l'endurcissement du cœur*, qui refuse la manifestation du péché qui vient de l'Esprit Saint ; cf. *Dominum et vivificantem*, 46-47.

<sup>659</sup> « L'Eglise dans le magistère de la foi et dans le témoignage de ses saints n'a jamais oublié que "les pécheurs eux-mêmes furent les auteurs et comme les instruments de toutes les peines qu'endura le divin Rédempteur" » (CEC 598).

<sup>660</sup> *Ibid.*, n° 742, p. 280.

<sup>661</sup> *Op. cit.*, p.118.

<sup>662</sup> Une prudence et un discernement sont toujours nécessaires, comme l'enseignait Paul, mais il faut se garder d'« éteindre l'Esprit » (1 Th 5, 19).

à comprendre le dépouillement de la « nuit de la foi », décrit par les maîtres du Carmel, en particulier saint Jean de la Croix (+1591) et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (+1897).

L'action de l'Esprit, pour saint Jean, sera avant tout *d'enseigner*, c'est à dire de conduire au centre du mystère de Jésus (14, 26 ; 16, 13). Maître intérieur, le « Paraclet » est principe de la foi qu'il suscite au cœur de ses fidèles (cf l'onction en 1 Jn 2.27). Agissant dans la communauté apostolique (Jn 20, 22) et dans les sacrements (Jn 19, 34), il suscite au cœur du fidèle l'adoration en « esprit et vérité » (Jn 4, 23). Dans sa première épître, l'Apôtre donne les critères de l'expérience spirituelle authentique : « avant tout la foi baptismale et le commandement de l'amour fraternel »<sup>663</sup>.

## Une expérience mariale

Marie a été la première à faire l'expérience de l'Esprit, remplie qu'elle était de la plénitude de la grâce dès le premier instant de son existence, de par sa conception immaculée<sup>664</sup>. Elle a épousé mystiquement l'Esprit Saint lorsque l'Esprit l'a couverte de son ombre pour qu'elle puisse concevoir en elle le Verbe (Lc 1, 35). C'est pourquoi elle peut d'une manière unique attirer l'Esprit sur l'Eglise naissante. « Lorsque l'Esprit Saint voit Marie dans le cœur d'une âme, il y vole », disait saint Louis-Marie Grignon de Montfort (+1716).

Luc avait déjà souligné la place de Marie au milieu des Apôtres pour demander avec eux au Cénacle l'effusion de l'Esprit sur l'Eglise naissante. Saint Jean exprime ce mystère à travers la scène *des noces de Cana* (Jn 2, 1-12). Dans ce premier des signes, ce signe « archétypique »<sup>665</sup>, Jésus manifeste sa « gloire » à ses disciples. Cette « gloire » annonce l'heure du passage de Jésus à son Père (Jn 17, 1), mais aussi la fécondité de ce sacrifice dans l'Eglise<sup>666</sup>, à travers le don de l'Esprit et la vie sacramentelle. Tout se passe comme si le véritable mariage, annoncé par Jean (Jn 3, 29) était « la nouvelle Alliance vécue dans le Cœur de Jésus et de Marie »<sup>667</sup>, qui les conduira jusqu'au Calvaire, mais dont le fruit sera l'Eglise (Jn 19, 26-27). L'alliance au Sinaï avait été conclue « dans la perfection d'un amour réciproque », comparé à un mariage<sup>668</sup>. Israël servait Dieu dans le désert d'un cœur parfait, comme le chante l'exégèse rabbinique du Cantique des Cantiques<sup>669</sup>. L'amour de la première alliance, symbolisé par le vin, semble maintenant faire défaut. Marie, en se tournant vers son Fils, Lui demande en quelque sorte (consciemment ou non) une nouvelle effusion de cet amour, une nouvelle Alliance. Le dialogue entre Jésus et sa Mère est de ce point de vue d'une extrême densité : « Que me veux-tu, femme, mon *heure* n'est pas encore venue » (Jn 19, 4). Derrière cette fête d'un petit village de Galilée, derrière le signe que Jésus va donner, se dessine tout le drame de la Rédemption, « l'heure » des épousailles mystiques de l'Agneau et de son peuple, représenté par Marie. La figure du vin (le « *sang* des raisins », selon Gn 49, 11) annonce en effet l'effusion de sang du côté transpercé de Jésus (Jn 19, 34), avec toute sa symbolique eucharistique<sup>670</sup>.

C'est dans l'union des Cœurs de Jésus et de Marie, à Cana et à la Croix notamment, qu'est fondé le sacrement de l'Eucharistie, dont le fruit est précisément le vin de l'amour, la charité qui sera communiquée par l'Esprit à la Pentecôte : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le

<sup>663</sup> Donatien MOLLAT, op. cit., p.121

<sup>664</sup> La promulgation par Pie IX du dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854, selon lequel Marie a été « au premier instant de sa conception par une grâce et une faveur singulière du Dieu Tout Puissant, en vue des mérites de Jésus Christ, Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel » (*Foi Catholique*, Gervais Dumeige, Ed. de l'Orante, 397, p.231), s'appuie en particulier sur la parole de l'ange à l'Annonciation : « Réjouis-toi, comblée de grâces » (Lc 1, 28).

<sup>665</sup> Du grec « archê », « commencement », cf Jn 2, 11 : « Tel fut le commencement des signes de Jésus ».

<sup>666</sup> Jean associe à plusieurs reprises les thèmes de la glorification et celui de la fécondité ; cf Jn 12, 24.27-28 ; 15, 8.

<sup>667</sup> Léon MARCEL, *Regards sur Jésus à la lumière de Saint Jean*, St Paul 1993, p.32

<sup>668</sup> Cf J.POTIN, *La fête juive de la Pentecôte*, T.1 Lectio Divina, 65, Cerf Paris 1971, 216-217

<sup>669</sup> Cf Yves SIMOENS, op. cit. p.66

<sup>670</sup> Cf le chapitre *Compassion*.

Saint Esprit qui nous fut donné », écrira saint Paul (Rm 5, 5). L'image du vin évoque en effet discrètement la « sobre ivresse » de l'Esprit (cf Ac 2, 13 ; Ep 5, 18), dont parlait Cyrille de Jérusalem (+386) à ses catéchumènes pour expliquer le mystère de la Pentecôte :

« S'ils sont ivres, ce n'est pas dans le sens où vous le prenez[...]. Ils sont ivres d'une *sobre ivresse* que tue le péché et vivifie le cœur, d'une ivresse opposée à celle du corps. [...]. Ils sont ivres *d'avoir bu le vin de la vigne mystique* qui dit : 'Je suis la vigne, vous êtes les sarments' (Jn 15, 5)»<sup>671</sup>.

Le regard contemplatif du disciple bien-aimé permet d'unifier ces divers modes d'action de l'Esprit sous un seul symbole, celui du *vin*, et de mieux comprendre ainsi le lien entre l'expérience pentecostale de l'Esprit et la vie sacramentelle.

Il ressort de ce rapide parcours que l'Effusion de l'Esprit qui a marqué la naissance visible de l'Eglise à la Pentecôte et accompagné son développement missionnaire a fortement impressionné les premiers chrétiens. Elle a été tout de suite mise en relation (chez Luc et Paul notamment) avec le mystère du Christ, de l'Eglise et des sacrements, et le don de l'amour. Jean en a dévoilé la source cachée : le *Cœur* de Jésus glorifié, mettant du même coup davantage en relief son action *à l'intime du cœur des fidèles* dans la vie sacramentelle et la communion avec Dieu Trinité et avec les frères.

### La « nouvelle Pentecôte » et le Cœur de Jésus

On peut penser que dans une certaine mesure, la promesse faite aux prophètes n'est pas encore complètement réalisée. Joël, par exemple, annonce pour les derniers temps l'effusion de l'Esprit sur *toute chair* (Jl 3, 1). Or, on ne voit pas que cette promesse ait été encore réalisée. Saint Louis Marie Grignon de Montfort (+1716) avait, dans sa « *prière embrasée* », prophétisé, dans le style de l'époque, cette *Pentecôte universelle* des derniers jours :

« Le règne spécial de Dieu a duré jusqu'au déluge et a été terminé par un déluge d'eau ; le règne de Jésus a été terminé par un déluge de sang, mais votre règne, Esprit du Père et du Fils, continue à présent et sera terminé par un déluge de feu, d'amour et de justice. Quand sera que viendra ce déluge de feu du pur amour que vous devez allumer sur toute la terre d'une manière si douce et si véhémence que toutes les nations, les Turcs, les idolâtres et les Juifs même en brûleront et se convertiront. [...] Que ce divin feu que [Jésus Christ] est venu apporter sur la terre soit allumé, avant que vous allumiez celui de votre colère qui réduira toute la terre en cendre.[...] Envoyez cet Esprit tout de feu sur la terre, pour y créer des prêtres tout de feu, par le ministère desquels la face de la terre soit renouvelée et votre Eglise réformée »<sup>672</sup>.

Il semble qu'un début de réalisation de cette prophétie se soit accompli au 20<sup>e</sup> siècle, à travers la *nouvelle Pentecôte*.

### La « nouvelle Pentecôte »

Le 20<sup>e</sup> siècle aura de fait été marqué par une effusion toute spéciale de l'Esprit Saint. Entre 1895 et 1903, la sœur Hélène Guerra, fondatrice des Oblates du Saint Esprit dans la ville de Lucca en Italie, se sentit poussée à écrire au Pape Léon XIII pour le presser de renouveler l'Eglise dans une redécouverte de l'Esprit Saint. Son intuition était qu'en cette période difficile de l'histoire, l'Eglise devait retourner au Cénacle pour demander une nouvelle Pentecôte. Le Pape entendit cet appel. Il y répondit en publiant l'encyclique *Provida Matris Caritate* dans laquelle il demandait à toute l'Eglise une neuvaine solennelle au Saint Esprit entre les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte. En 1897, il publia une encyclique consacrée tout entière à l'Esprit Saint, *Divinum Illud Munus*, afin que celui-ci fût honoré dans le monde entier. Enfin, selon le conseil de la Sœur Hélène, il invoqua

<sup>671</sup> Saint CYRILLE DE JERUSALEM, *Catéchèses XVII, 19*, Coll. Migne, Les pères dans la foi, Paris, 1993 ; p. 285. Cité par Raniero CANTALAMESSA, *La sobre ivresse de l'Esprit*, DDB 1995, t.1, p. 10-11.

<sup>672</sup> Saint Louis-Marie GRIGNON DE MONTFORT, *Oeuvres Complètes*, Seuil, Paris, 1966, p. 681-682.

l'Esprit saint le 1<sup>o</sup> janvier 1901, premier jour de la première année du XX<sup>o</sup> siècle, chantant au nom de toute l'Eglise le *Veni Creator Spiritus*.

Il n'est pas sans intérêt de souligner qu'à peu près à la même époque qu'Hélène Guerra, Sœur Marie du Divin Cœur Droste zu Vischering avait invité le saint Père à consacrer le monde entier au divin Cœur de Jésus. Après un temps d'hésitation, le Pape avait fait cette démarche à travers l'encyclique *Annum Sacrum* publiée le 25 mai 1899<sup>673</sup>. On peut se demander ce qu'a été le fruit de cette consécration quand on pense à l'accumulation d'horreurs qui se sont passées dans le monde au 20<sup>o</sup> siècle (conflits mondiaux, totalitarismes, génocides...). Un des aspects de la réponse est peut-être justement la redécouverte de la *dimension pentecostale* de la spiritualité du Cœur de Jésus, à travers l'extraordinaire Pentecôte d'amour qui allait caractériser aussi le 20<sup>o</sup> siècle.

De fait, la prière du Pape à l'Esprit Saint allait avoir un résultat inattendu : le même jour, à Topeka aux Etats-Unis, une fidèle protestante membre d'une école biblique demandait au révérend Charles Parham qui dirigeait cette école de lui imposer les mains et de prier pour qu'elle reçoive le « baptême dans l'Esprit Saint ». Elle se mit à parler en langues et dans les jours qui suivirent, plusieurs de ses camarades et le révérend Parham lui-même vécurent la même expérience. Agnès Ozman, aura spontanément recours à la symbolique de saint Jean pour décrire son expérience spirituelle : « Ce fut comme si des fleuves d'eau vive procédaient du plus profond de mon être »<sup>674</sup>. On considère ces événements comme la naissance du mouvement pentecôtiste et, plus largement, du mouvement « pentecostal » qui, au cours du 20<sup>o</sup> siècle va gagner les églises traditionnelles (épiscopaliennes, presbytériennes, luthériennes), et l'Eglise catholique elle-même.

En 1936, Marthe Robin, fondatrice des Foyers de Charité, recevant le P. Finet, lui parlait d'une nouvelle « Pentecôte d'amour », qui serait précédée d'un renouveau de l'Eglise : « L'Eglise doit se rajeunir par l'apostolat des laïcs »<sup>675</sup>. De fait, Jean XXIII, lorsqu'il ouvrira le Concile Vatican II en 1961, fera cette prière étonnante : « Renouvelez en notre époque, *comme pour une nouvelle Pentecôte*, vos merveilles et accordez à la sainte Eglise que, dans une prière unanime, insistante et persévérante, avec Marie, la Mère de Jésus, sous la conduite de saint Pierre, s'étende le Royaume du Divin Sauveur, royaume de vérité et de justice, d'amour et de paix. Amen »<sup>676</sup>. La première personne que le bon Pape Jean béatifiera sera d'ailleurs Hélène Guerra, qu'il surnommera « l'Apôtre de l'Esprit ».

A Vatican II, les Pères conciliaires évoquèrent explicitement les *charismes*<sup>677</sup>, sous l'impulsion notamment du Cardinal Suenens<sup>678</sup>. Peu de temps après la clôture du Concile, un groupe d'étudiants et de professeurs catholiques de l'université Duquesne aux Etats-Unis va faire, en février 1967, l'expérience de « l'Effusion de l'Esprit ». C'est la naissance du *Renouveau charismatique catholique*, qui va se propager très rapidement aux Etats-Unis, puis dans le monde entier, à travers de nombreux groupes de prière<sup>679</sup>.

En 1975, lors du Congrès International du Renouveau Catholique qui se tenait à Rome, le Pape Paul VI exprima son approbation en ces termes : « L'Eglise et le monde ont besoin plus que jamais que *le prodige de la Pentecôte se poursuive dans l'histoire* [...]. Comment [...] ce 'Renouveau

<sup>673</sup> Cf *Consécration et baptême*, supra.

<sup>674</sup> cf R.LAURENTIN, *Pentecôtisme chez les catholiques*, Ed. Beauchesne, Paris 1974, p. 21-26.

<sup>675</sup> Cité par le P.TARDIF, dans *Il est vivant*, n°100, p.6.

<sup>676</sup> *Prière du Pape Jean XXIII au Saint Esprit à l'intention du Concile œcuménique*, citée dans Patty MANSFIELD, *Comme une nouvelle Pentecôte*, Ed. de l'Emmanuel, 1992, p.27. Le dernier paragraphe est repris dans la Constitution *Humanae Salutis* du 25 décembre 1961, convoquant le Concile Vatican II.

<sup>677</sup> cf *Lumen Gentium* 12 ; *Apostolicam Actuositatem* n°4, *Ad Gentes* n°4, 23, *Presbyterorum Ordinis*, n°9.

<sup>678</sup> Cf Joseph SUENENS, *Comme une nouvelle Pentecôte ?*, op.cit. p.44.

<sup>679</sup> On estime aujourd'hui le nombre de participants à ces groupes à environ 100 millions. Source : agence Zénith, Rome, 30 mai 2004.

spirituel' ne pourrait-il pas être une chance pour l'Église et pour le monde ? »<sup>680</sup>. Le Saint Père soulignait notamment, parmi les manifestations de ce Renouveau, la communion profonde des âmes, le contact intime avec Dieu, la fidélité aux engagements du baptême, une prière souvent communautaire....et à la base de tout une conviction personnelle tirée d'une expérience vécue « que sans Dieu, l'homme ne peut rien, mais qu'avec Lui, tout devient possible », d'où le besoin de le louer<sup>681</sup>.

Ce Renouveau s'inscrit dans la grâce de la nouvelle Pentecôte qui a accompagné et suivi le Concile. Un événement majeur de ce point de vue a été la rencontre organisée par Jean-Paul II à Rome pour tous les « nouveaux mouvements ecclésiaux » (Focolari, Chemin Neo-Catéchuménal, Communion et Libération, Schoenstatt, San Egidio, Communautés nouvelles, dont un certain nombre issues du Renouveau), à l'occasion de la Pentecôte 1998. Le Pape *encourageait notamment l'accueil des charismes*, tout en demandant la soumission à l'autorité ecclésiastique compétente. Il insistait aussi sur la place privilégiée des sacrements pour une vie authentiquement spirituelle<sup>682</sup>.

On peut espérer que cette expérience pentecostale, qui rejoint celle décrite par saint Luc et saint Paul, ne fait que commencer. Paul VI n'annonçait-il pas le 25 décembre 1975 le triomphe de la *civilisation de l'amour* ?

« La sagesse de l'amour fraternel, qui a caractérisé le cheminement historique de l'Église en s'épanouissant en vertus et en œuvres qui sont à juste titre qualifiées de chrétiennes, explosera dans une nouvelle fécondité, dans le bonheur triomphant, dans une vie sociale régénératrice. Ce n'est pas la haine, ce n'est pas la lutte, ce n'est pas l'avarice qui sera sa dialectique, mais l'amour, l'amour générateur d'amour, l'amour de l'homme pour l'homme [...]. La civilisation de l'amour l'emportera sur la fièvre des luttes sociales implacables et donnera au monde la transfiguration de l'humanité finalement chrétienne »<sup>683</sup>.

Jean-Paul II n'annonçait-il pas quant à lui en 1990 un grand *printemps* de la vie chrétienne<sup>684</sup> ?

Pour cette Pentecôte, Dieu a cependant besoin du désir et de la prière de son peuple, comme l'explique Patty Mansfield, l'une des premières catholiques à avoir bénéficié de *l'effusion de l'Esprit* en 1967 : « Dieu veut un peuple humble et affamé, un peuple qui le prie avec insistance, persévérance et ardeur. Le désir dans la prière est important. C'est celui de la venue de Dieu, *de la rédemption du monde, de l'effusion de l'Esprit sur toute chair* »<sup>685</sup>. Ce désir est en même temps un appel à une conversion constante :

« En juillet 1987, j'étais particulièrement peinée à cause de l'état du renouveau charismatique aux États-Unis. Je pensais qu'il avait un grand besoin de purification, de cohésion et d'une nouvelle force. Demandant au Seigneur de se servir de moi pour le renouveler, il répondit à ma prière d'une façon inattendue : au lieu de me montrer ce que je devais faire pour inciter les autres à changer d'attitude, il me fit prendre conscience de mon

<sup>680</sup> *Allocution de Paul VI au Congrès International du Renouveau Charismatique Catholique*, 19 mai 1975, Documentation Catholique n°1678, p.562-563.

<sup>681</sup> *Idem*, p. 563.

<sup>682</sup> *Discours du pape Jean-Paul II aux mouvements ecclésiaux et communautés nouvelles*, 30 mai 1998, Documentation Catholique n° 2185, p.625-626. Le pape a renouvelé ces conseils dans son intervention aux membres des mouvements réunis à Rome pour la Pentecôte de 2004. « Puisse la spiritualité de la Pentecôte se répandre dans l'Église, comme un nouvel élan de prière, de sainteté, de communion et d'annonce [...]. Pour cela, je vous dis également à vous : Ouvrez-vous avec docilité aux dons de l'Esprit ! Accueillez avec reconnaissance et obéissance les charismes que l'esprit ne cesse d'accorder ! N'oubliez pas que tout charisme est donné pour le bien commun, c'est à dire pour le bénéfice de toute l'Église » (*Agence Zénith*, dimanche 30 mai 2004).

<sup>683</sup> C'est précisément en la fête de la Transfiguration, le 6 août 1978, que Paul VI quitta notre monde.

<sup>684</sup> « Alors que nous sommes proches du troisième millénaire de la rédemption, Dieu est en train de préparer pour le christianisme un grand printemps que l'on voit déjà poindre », Encyclique *Redemptoris Missio*, n°86. Dans son discours à l'ONU du 4 octobre 1995, le Pape le redit : « [...] Les larmes de ce siècle ont préparé la voie d'un nouveau printemps de l'esprit humain ».

<sup>685</sup> Patty MANSFIELD, op. cit., p.261.

péché, de mon orgueil. Je suis alors entrée dans une phase de repentance sur toutes mes fautes envers Lui depuis tant d'années »<sup>686</sup>.

Mgr de Monléon le souligne également :

« Selon l'adage des pères, 'donne ton sang et reçois l'Esprit', c'est-à-dire domine tes passions et tu goûteras la présence du Consolateur. En effet, la vie selon l'Esprit Saint appelle à un effort ascétique de purification. De fait, beaucoup ont redécouvert la discipline ancienne du jeûne, certains la prière continuelle, d'autres une pauvreté plus radicale ou un partage plus généreux de leurs ressources »<sup>687</sup>.

Pour que la nouvelle Pentecôte qui a accompagné le Concile, suscitant un « dynamisme nouveau et imprévu »<sup>688</sup>, porte tous ses fruits, il est donc nécessaire que tous les mouvements qui sont les fruits de cette « effusion de l'Esprit »<sup>689</sup> puissent approfondir sans cesse le don qu'ils ont reçu. Il y a eu en effet dans l'histoire de l'Eglise, dès le deuxième siècle (crise du montanisme<sup>690</sup>), des cas où certains « charismatiques » prétendaient opposer à l'Eglise institutionnelle « l'Eglise de l'Esprit ». Ceux-ci ont provoqué en retour une certaine méfiance par rapport aux charismes. « On a tendu alors à cantonner les manifestations visibles de l'Esprit dans le domaine de la vie ascétique et mystique, et même là, un courant s'est formé dans la spiritualité occidentale de défiance à l'égard des phénomènes extraordinaires »<sup>691</sup>.

### « Nouvelle Pentecôte » et Cœur de Jésus

Pour éviter de tels dérapages, n'est-il pas nécessaire de remonter comme saint Jean à la source du don, le Cœur transpercé de Jésus en Croix ? C'est ce que suggère Patty Mansfield : « Si nous voulons approfondir notre vie dans l'Esprit, nous devons aller au Cœur transpercé du Christ »<sup>692</sup>. L'enseignement de Jean fournit un enseignement toujours actuel, qui sans s'opposer à celui de Luc ou de Paul, vient apporter un approfondissement, nécessaire aujourd'hui comme hier. Il permet tout d'abord une objectivation de l'expérience de l'Esprit, référée au *Christ et à son acte pascal*, mais aussi à *l'Eglise en sa foi, ses sacrements, sa structure apostolique et sa communion*. Il conduit aussi à une intériorisation qui permet de comprendre que l'essentiel de la vie se joue à *l'intérieur*, dans la source du cœur, d'où jaillissent les fleuves d'eau vive, en particulier dans la *charité*. Enfin, elle permet d'accompagner le Christ jusqu'au pied de la Croix. La découverte de la source, le Cœur transpercé de Jésus nous permet en effet d'accueillir plus facilement ce mystère dans nos vies : « Le fidèle ne peut pas célébrer l'eau vive de la Pentecôte sans participer aussi au sang versé au Calvaire », disait le P.Kolvenbach à Paray, le 2 juillet 1988<sup>693</sup>.

Ce fut l'expérience des premiers chrétiens de Lyon, quiensemencèrent de leur sang les débuts de la Gaule chrétienne (177). Originaires pour beaucoup des communautés d'Asie Mineure marquées par l'enseignement de saint Jean, ceux-ci avaient conscience de puiser la force de l'Esprit du *sein* même du Christ crucifié. En témoigne, dans le célèbre récit rédigé par un chrétien de cette ville, ce qui est dit du diacre Sanctus de Vienne :

« Lui demeura ferme et inébranlable et il ne fléchit point dans sa confession de foi » car il était « humecté et fortifié par la source céleste d'eau vive qui jaillit du ventre (nêdus) de Jésus »<sup>694</sup>.

<sup>686</sup> *Op. cit.*, p. 258.

<sup>687</sup> Albert DE MONLEON, *Rendez témoignage*, Mame, 1998, p.86.

<sup>688</sup> JEAN-PAUL II, *Discours aux mouvements ecclésiaux*, loc. cit. .p. 625.

<sup>689</sup> idem

<sup>690</sup> Né dans les communautés de Phrygie, ce mouvement prophétique en appelait à des manifestations de type extatique, d'autant plus suspectes qu'elles s'accompagnaient d'une opposition à une conception hiérarchique de l'Eglise. Celle-ci réagit en renforçant sa structure épiscopale.

<sup>691</sup> Jean-Hervé NICOLAS, *Synthèse dogmatique*, Ed. universitaires Fribourg Suisse, 1986, p.261.

<sup>692</sup> *op. cit.* p. 267.

<sup>693</sup> P.KOLVENBACH, *Homélie Paray le Monial*, 2 juillet 1988 ; Cf *Prier et Servir*, oct./déc. 1988, *op. cit.* p. 305.

<sup>694</sup> EUSEBE DE CESAREE, idem, V, I, 22, p. 252-253

La spiritualité du *Cœur de Jésus* permet ainsi de dépasser l'expérience sensible, pour accueillir le mystère de la Croix. Cette perspective ne s'oppose d'ailleurs pas, bien au contraire, à l'éclosion des *charismes*. Un texte de saint Irénée (+202), qui devint évêque de Lyon en 178, après la mort de saint Pothin, montre que les effets visibles de la première Pentecôte étaient sensibles à la fin du 2<sup>e</sup> siècle dans cette Eglise de Lyon :

« Nous entendons aussi nombre de frères dans l'Eglise, qui possèdent des charismes prophétiques, parlent toutes sortes de langues grâce à l'Esprit, manifestent les secrets des hommes pour leur profit et exposent les mystères de Dieu »<sup>695</sup>.

*Conclusion* : Le don du Cœur de Jésus permet d'enraciner l'expérience de l'effusion de l'Esprit dans la vie même de l'Eglise. Comme spiritualité de l'amour, la mystique du Cœur de Jésus peut permettre de mieux situer l'importance des charismes (nécessaires pour la construction du corps ecclésial ; cf 1 Co, 12, 7 ; *Lumen Gentium* 12), par rapport à la charité et à la communion ecclésiale (1 Jn 4, 6 ; *Lumen Gentium* 12). Elle permet de dépasser le niveau *sensible* de l'expérience spirituelle, souvent nécessaire dans le temps de la conversion, pour accéder à la foi (Jn 20, 29), et à l'amour, à la vie intérieure, la contemplation et la vie de service. En remontant vers la source, elle conduit le fidèle à découvrir progressivement sa place dans le mystère de la Rédemption. « *Jean est un charismatique qui a réussi* », disait avec humour Pierre Goursat. C'est en se mettant comme le disciple bien-aimé à l'école de Marie et du Cœur de Jésus que Dieu nous donnera de rester fidèle à cette grâce de la « Nouvelle Pentecôte ».

---

<sup>695</sup> *Contre les Hérésies*, 5, 6, 1 ; Cerf, Paris, 1984, p. 582-583

## CONCLUSION :

Se mettre à l'école du Cœur de Jésus, à la suite de saint Jean et de tant de saints et de saintes, c'est découvrir la source de la joie<sup>696</sup>. C'est bien ce qu'a voulu signifier Pie XII lorsqu'il a commencé sa grande encyclique sur le culte du Sacré-Cœur de Jésus par la citation d'Isaïe : « Vous puiserez de l'eau *avec joie* aux sources du salut » (Is 12, 3)<sup>697</sup>.

Comment expliquer cette joie ? C'est qu'au fond, le seul bonheur pour l'homme consiste à aimer et être aimé<sup>698</sup>. Pour être heureux, comme l'avait compris la petite Thérèse dans la nuit de Noël, il faut chercher à faire le bonheur *des autres* : « Ce fut le 25 décembre 1886 », écrit celle que Jean-Paul II a proclamée docteur de l'amour, « que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma *complète conversion* [...]. Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, *le besoin de m'oublier pour faire plaisir, et depuis lors, je fus heureuse* »<sup>699</sup>.

L'amour est la première vocation de tout homme et de toute femme. Certes, par son intelligence, l'homme participe à la Sagesse du Créateur qui est « Lumière », comme dit saint Jean (1 Jn 1, 5), mais son intelligence de créature corporelle, même éclairée par la foi, est limitée : « Le 'savoir absolu', qui consiste dans la vision de Dieu 'tel qu'Il est' (cf 1 Jn 3, 2) est réservé à l'eschatologie »<sup>700</sup>. C'est ce que signifie saint Paul lorsqu'il souligne le primat de la charité (1 Co 13) : « Notre connaissance est partielle », (1 Co 13, 9)<sup>701</sup>. En revanche, nous pouvons dès cette terre *aimer Dieu comme Il s'aime*, et comme Il nous aime, par la charité que l'Esprit Saint répand en nos *cœurs* (Rm 5, 5) : « La charité est le don par excellence de l'Esprit Saint, déjà pleinement donné à l'Eglise de la terre comme à l'Eglise du ciel »<sup>702</sup>. De ce fait, il n'y a aucune limite à l'amour : « La mesure de l'amour est d'aimer sans mesure », disait saint Bernard (+1154).

« Dans l'amour », écrit le P.Lethel, « il y a déjà pleine réciprocité entre Jésus et l'Eglise de la terre, l'Eglise en pèlerinage, alors qu'une telle réciprocité ne lui est pas encore donnée dans la connaissance ; elle chemine dans la foi, non dans la claire vision (cf 2 Co 5, 7). Seule cette vision eschatologique, vision 'face à face', établira cette réciprocité de connaissance ; alors seulement, 'je connaîtrai comme je suis connu' (1 Co 13, 12). Mais alors la foi sera évacuée par la vision, il y aura un changement essentiel dans le mode de connaissance de la même Réalité. Or, il faut le redire, du point de vue de l'amour, il n'y aura pas un tel changement, mais seulement une nouvelle croissance dans l'amour qui restera essentiellement le même. Ainsi du point de vue de l'amour, tout est déjà donné.[...]. De ce point de vue, on pourrait dire que 'l'amour absolu' est déjà possible en cette vie, alors que le 'savoir absolu', qui consiste dans la vision de Dieu 'tel qu'Il est' (Cf 1 Jn 3, 2) est réservé à l'eschatologie.[...]. Selon saint Thomas, en effet, déjà en cette vie, nous pouvons aimer Dieu totalement et démesurément<sup>703</sup> Celui que nous ne connaissons parfaitement que dans l'autre vie. [...] Ainsi Thérèse parlait spontanément de ses 'désirs infinis', mais cette expression fut censurée par le 'théologien' chargé d'examiner l'acte d'offrande l'Amour Miséricordieux. C'est lui qui la jugea 'théologiquement

<sup>696</sup> Curieusement, on parle parfois, à tort, de « dolorisme » à propos du culte du Sacré-Cœur. Cela provient peut-être de certaines représentations iconographiques du 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi du fait qu'historiquement, la dévotion au Cœur de Jésus s'est développée dans le contexte *douloureux* de la sécularisation ; cf *Le disciple bien-aimé*.

<sup>697</sup> Ce qui a donné le titre de l'encyclique : « *Haurietis aquas* » in *gaudio*. On retrouve implicitement cette citation dans la belle préface de la messe de la solennité du Cœur de Jésus : « Dans son immense amour, quand il fut élevé sur la Croix, il s'est offert lui-même pour nous ; et de son côté transpercé, laissant jaillir le sang et l'eau, il fit naître les sacrements de l'Eglise pour que tous les hommes, attirés vers son Cœur, *viennent puiser la joie aux sources vives du salut* ». Il est d'ailleurs émouvant de remarquer que dans le texte d'Isaïe, le mot « salut » en hébreu est « Yesshoua », *Jésus*.

<sup>698</sup> Cf la citation de *Redemptor Hominis* n°10.

<sup>699</sup> *Manuscrit A*, 45 r<sup>o</sup>.45 v<sup>o</sup>. Cf *Oeuvres complètes*, op. cit. p.141.143.

<sup>700</sup> François-Marie LETHEL, *Théologie de l'amour de Jésus*, op. cit., p. 168.

<sup>701</sup> Même au ciel d'ailleurs, nous verrons Dieu mais nous ne le comprendrons pas, cf saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I, q.12, a.7.

<sup>702</sup> F.M. LETHEL, op. cit., p.167.

<sup>703</sup> *Somme Théologique*, II-II, q.27 art.4, 5 et 6.

inexacte' et quoi la remplaça par 'désirs immenses'. En fait, l'expression de Thérèse était parfaitement juste : fréquente chez Catherine de Sienne, elle est parfaitement justifiée par la théologie de saint Thomas, puisque selon lui : 'La charité peut toujours grandir, jusqu'à l'infini ; il n'y a aucune limite à son augmentation, car elle une certaine participation de la charité de Dieu qui est l'Esprit Saint'<sup>704</sup>.

Pour que notre cœur puisse ainsi se dilater à *l'infini*, Dieu nous donne un moyen : c'est d'accueillir en nous le Cœur de son Fils, qui nous a aimés le premier. C'est le sens du « *Comme je vous ai aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres* » (Jn 13,34). Marguerite-Marie (+1690) vécut cette expérience de *l'échange des cœurs* lors de la première apparition du Christ à Paray le Monial, le 27 décembre 1673, qu'elle relate, dans la langue du « grand siècle » :

« Alors, il me demanda mon cœur [...] et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il [le] remit dans le lieu où il l'avait pris [...]. Après une faveur si grande [...], je demeurais plusieurs jours comme toute embrasée et enivrée [...] et je ne pouvais dormir, car cette plaie, dont la douleur m'est si précieuse, me cause de si vives ardeurs qu'elle me consume et me fait brûler toute vive »<sup>705</sup>.

Déjà dans l'Ancien Testament, Dieu s'était manifesté à Gabaon à Salomon et lui avait demandé : « Demande ce que je dois te donner » (1 R 3, 5). Le jeune fils de David avait répondu : « Donne à ton serviteur un cœur qui écoute » (1 R 3, 9). Cette réponse avait plu au Seigneur :

« Puisque tu m'as demandé cela, que tu n'as pas demandé pour toi de longs jours, ni la richesse, ni la vie de tes ennemis, mais que tu as demandé pour toi le discernement du jugement, voici que je fais ce que tu as dit : je te donne ce cœur sage et intelligent comme personne ne l'a eu avant toi et comme personne ne l'aura après toi. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te le donne aussi : une richesse et une gloire comme à personne parmi les rois »(1 R 3, 10-13).

Nous pouvons faire mieux que le roi Salomon, en demandant à Jésus : « Donne-moi ton propre Cœur », « rends mon cœur semblable au tien ». Si en effet nous recevons la douceur et l'humilité du Cœur de Jésus (Mt 11, 29), nous recevons tout le reste en plus. Nous serons heureux, parce que nous serons entrés dans l'Amour.

Dans une autre apparition à Marguerite-Marie, Jésus lui dit : « Je veux te faire lire dans le livre de vie où est contenue la science d'amour »<sup>706</sup>. Au fond, toute notre vie sur la terre n'est-elle rien d'autre qu'une école de l'Amour, où nous sommes appelés à devenir disciples de l'Unique maître (Mt 11, 28-30), pour Le laisser dilater notre Cœur aux dimensions du sien, et nous apprendre ainsi à vivre de cet amour qui seul demeure ?

<sup>704</sup> *Idem*, II-II, q.24, art.4 et 7.

<sup>705</sup> *Autobiographie*, 53-54, *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*, Présentation Robert DARRICAU, Ed. Saint Paul, 1990, T.1, p.83-84.

<sup>706</sup> *Ecrits par ordre de la mère de Saumaise*, 35 ; Cf *Vie et Œuvres*, op. cit., T.2, p.43. « La science d'amour, oh oui ! [...] Je ne désire que cette science-là », devait dire plus tard la Petite Thérèse ; cf Ms B 1 r° ; *Œuvres complètes*, p.219.